A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

OOM.
.S.J.

Digitized by Google

IF 148/206

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE DE FRANCE

II

Digitized by Google

PROPRIÉTÉ

Charles Douniol

PARIS. — IMPRIMERIE DE W. REMQUET ET Cᵉ, 5, RUE GARANCIÈRE.

Digitized by Google

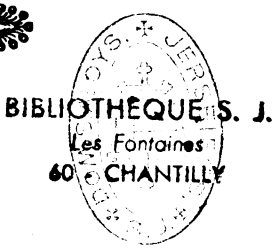
HISTOIRE

DE FRANCE

PAR

ÉMILE KELLER.

II



PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE TOURNON, 29.

1859

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction.

Digitized by Google

Digitized by Google

LIVRE V.

FRANÇOIS I. — GUERRES DE RELIGION.

1483. — 1598.

I. Heureusement les ennemis de Louis XI étaient 1483
morts avant lui. Pour s'opposer à leurs justes vengeances, il ne laissait qu'un fils de treize ans, Charles VIII, pauvre de corps et d'esprit, élevé loin de la cour et maintenu par la méfiance de son père dans une funeste inaction. Après un despote, venait un enfant incapable, occasion bien propice pour les vieilles semences d'anarchie. Mais Paris et l'Université ne s'étaient pas relevés du coup mortel porté à leurs priviléges par leur propre trahison ; il n'y avait plus de grands vassaux indépendants, et les seuls seigneurs de quelque importance, l'héritier des Bourbons et Louis d'Orléans, avaient épousé les deux sœurs du Roi. Une éducation austère avait donné à ces princesses un cœur sage et ferme, et l'aînée, Anne de

Digitized by Google

1483 Beaujeu, désignée par son père pour la régence, prit les rênes de l'État avec une vigueur digne de la reine Blanche.

II. La succession de Bretagne allait s'ouvrir, grave question qui avait déjà servi de prétexte aux guerres des Anglais, et qui pouvait de nouveau ensanglanter la France. Pendant que le sort de ce beau duché et de son héritière tenait les esprits en suspens, le duc d'Orléans, sourd aux conseils de sa femme Jeanne, espérait revenir au temps de Charles VI, où le pouvoir appartenait au plus fort, prétendait que, comme prince du sang, il avait droit à la garde du royaume, et,
1484 au risque de troubler la paix publique, attaquait ouvertement la régente. Pour compléter l'illusion, les États-Généraux furent convoqués comme aux jours d'Étienne Marcel et de Jean-sans-Peur. Pour suivre les traditions de leurs devanciers, les députés se crurent obligés de proclamer leur pouvoir souverain supérieur à celui que la nation confie au roi; ils annulèrent les impôts que Louis XI avait quadruplés sans leur consentement, et remirent la taille au taux de Charles VII; enfin ils manifestèrent le vœu d'être réunis périodiquement : triste et stérile écho d'une liberté mourante, oubliée bientôt jusqu'à de nouvelles calamités. Du reste l'assemblée, où bourgeois et magistrats avaient pris une grande importance, se montra dévouée à la royauté; respectant la volonté du défunt, elle confirma la régence aux mains de sa fille Anne. C'était là toute la question du moment.

1485 III. Battu devant les États, Louis fit un appel aux

Digitized by Google

armes, et ne rougit pas d'invoquer l'alliance de l'ar- 1485
chiduc Maximilien, en lui faisant espérer la main d'Anne de Bretagne. Veuf de Marie de Bourgogne, cet Autrichien semblait né pour épouser les héritières de toutes les provinces françaises. Anne de Beaujeu s'en indigna, et envoya des troupes pour lui fermer la frontière du nord, en même temps que de sa per-
sonne elle battait le duc d'Orléans à Beaugency, le 1487
poussait l'épée dans les reins le long de la Loire, et le forçait à chercher un refuge derrière les murs de Nantes. La ville fut investie, et de formidables canons envoyèrent leurs boulets jusque dans les fenêtres du château ducal. Irrités de cette agression, les Bretons se levèrent par un dernier effort d'indépendance, et se jetèrent dans la place; il fallut en abandonner le siége.

IV. L'année suivante, les deux armées se rencon- 1488
trèrent à Saint-Aubin-du-Cormier. Il y avait de chaque côté douze mille hommes environ; mais les troupes du Roi avaient l'avantage d'une puissante artillerie, qui dès le début de l'action surprit, paralysa et décima l'ennemi. Les gens d'armes bardés de fer firent le reste, et se livrèrent à une horrible boucherie. Pour faire croire à des secours anglais, une partie des Bretons avaient pris la croix rouge d'Angleterre : ce signe détesté leur porta malheur; les pauvres gens furent massacrés sans quartier. Le duc d'Orléans fait prisonnier fut traîné de château en château jusqu'à Bourges, où il resta sévèrement en-
fermé. Les vainqueurs prirent Dinan et Saint-Malo, 1489

Digitized by Google

1489 et la Bretagne réduite promit, sous peine de deux cent mille écus d'or, qu'Anne ne se marierait pas sans le consentement du Roi.

1490 V. De dépit la jeune duchesse, assiégée de prétendants et d'ennemis, exposée d'un jour à l'autre à se voir enlevée, épousa par procureur l'archiduc Maximilien, dont les secours se faisaient pourtant bien désirer, et qui lui-même mettait peu d'empressement à venir délivrer sa fiancée. Charles VIII rentra une dernière fois en campagne, assiégea Rennes, et offrit sa main à celle qu'il avait décidément vaincue.

1491 Délivré sur les instances de sa bonne Jeanne, le duc d'Orléans, désormais fidèle et reconnaissant, vint mettre le sceau à cette union, dissipa les scrupules et les incertitudes d'Anne de Bretagne, et la décida à être reine de France. En même temps que l'indolent Maximilien perdait cette riche dot, il se voyait renvoyer sa fille Marguerite, élevée à la cour de France avec promesse d'épouser le Roi. Il accepta ce double affront à condition qu'en échange de la Bretagne, la France abandonnerait pour jamais l'Artois et la Franche-Comté. Si son honneur chevaleresque était compromis, il conservait du moins, sauf la Bourgogne, le vaste héritage de Charles le Téméraire, que ses enfants devaient porter avec l'Allemagne entière à la redoutable maison d'Espagne. Non moins imprudent de ce côté, Charles VIII renonça au Roussillon, dont son père occupait encore une partie. Oubliant ses voisins du Rhin et des Pyrénées, ce roi de vingt-deux ans était tout entier à de lointains projets.

Digitized by Google

VI. Vainement le rusé Louis XI avait prétendu 1491
réduire la politique aux calculs de la diplomatie et au trafic des consciences. Comprimé par sa main de fer, l'amour des combats renaissait de lui-même chez les fils des Gaulois, des Romains et des Francs ; un sang belliqueux bouillonnait dans la jeune noblesse, dégoûtée de guerres civiles, mais non de conquêtes aventureuses. Le même instinct, qui avait poussé jadis les Grecs vers Troie et les croisés vers l'Orient, entraînait les esprits vers l'opulente et voluptueuse Italie. Depuis cinquante ans, le luxe, l'élégance, l'art, la science, le commerce, y avaient fait des progrès de géant. Coupée de mille canaux, la vallée du Pô ressemblait à un vaste jardin. La dominante Venise agrandissait sans mesure son arsenal, ses magasins et ses palais de marbre. Florence plus paisible se complaisait dans ses bibliothèques, ses galeries, sa coupole de Sainte-Marie-des-Fleurs, et, au milieu des statues et des manuscrits tirés de l'oubli, un essaim de jeunes artistes, peintres ou sculpteurs, ne se sentaient pas incapables de lutter avec les anciens maîtres de la Grèce. Enfin Rome restait le centre des lumières et du goût, et le foyer de cette inspiration chrétienne, désireuse avant tout d'élever à Dieu des monuments dignes de lui. Au palais de Latran, tombé en ruines pendant la captivité d'Avignon, succédait le Vatican, ne faisant plus qu'un avec la basilique de Saint-Pierre et ouvrant à la fois ses galeries hospitalières au vieux marbre de Laocoon, aux annales retrouvées de Tacite et de Tite-Live, et au

Digitized by Google

1491 pinceau du Pérugin et de Pinturrichio, pieux enfants de l'Ombrie.

VII. De cette capitale, l'Église gouvernait encore les peuples par l'enseignement de ses universités et par le génie de ses grands hommes. Maîtresse de la science et des arts, reine des esprits et des cœurs, elle pouvait, ce semble, se consoler dans ce noble empire d'avoir perdu le domaine politique du monde. Mais au milieu de ce nouveau triomphe, comme au temps des croisades, se préparait une catastrophe. Soit que les fugitifs échappés à la ruine de Constantinople aient apporté avec eux les instincts d'un peuple vicieux, soit qu'à l'exemple de l'ancienne Grèce, l'Italie sa rivale ait puisé la corruption dans ses propres richesses, les artistes, jusqu'alors guidés sur la route du beau par l'amour de Celui dont ils embellissaient le culte, s'arrêtèrent peu à peu pour retourner aux voluptés païennes, et se firent les interprètes d'un amour moins pur. Pour comble de profanation, les sujets chrétiens, destinés aux églises, servirent à diviniser les faiblesses des peintres eux-mêmes ou des princes leurs protecteurs, et sous l'image sacrée de la Vierge Mère tenant l'Enfant Jésus, figurèrent des portraits plus dignes des impudiques déesses de l'Olympe. Née à Florence sous le patronage des Médicis, cette corruption, compagne de la dépravation des mœurs, devint générale, et monta jusque sur le trône pontifical avec le déplorable Alexandre
1492 Borgia. Les arts n'obtinrent plus ses encouragements qu'à condition de flatter et d'honorer ses crimes.

Digitized by Google

VIII. D'ordinaire Dieu laisse croître l'ivraie au 1492
milieu du bon grain, et attend avec patience le jour de sa justice; mais si, audace intolérable, la mauvaise herbe ne respecte pas même le seuil du sanctuaire, devançant son heure la colère du Ciel se hâte de rompre l'alliance adultère des choses saintes avec le vice. Déjà, dégoûté des exigences d'Alexandre VI, Pinturrichio lui-même avait repris le chemin de la montagneuse Ombrie. A Florence, un moine
courageux, le Dominicain Jérôme Savonarole, tonnait 1493
contre l'hérésie des arts, la corruption des mœurs et le culte impur de la matière, comme jadis le frère Jacques de Todi contre la politique de Boniface VIII. Aux peuples sourds à la pénitence, il annonçait d'une voix prophétique la venue des barbares du Nord, lions affamés et cruels, qui dévoreraient l'Italie, l'effaceraient d'entre les peuples, et la dépouilleraient de son luxe coupable.

IX. Du reste, tout invitait les Français à passer les Alpes. L'héritage du duc d'Anjou ouvrait à Charles VIII la perspective de Naples et plus loin encore celle de Jérusalem et de Constantinople. L'Italie était le chemin de cet empire, et l'occasion d'y entrer semblait propice. Amie du Roi, Blanche de Montferrat, régente de Savoie, offrait de lui ouvrir ces montagnes ennemies. A Milan, le petit-fils du grand Sforza était gardé à vue et menacé de mort par son oncle Ludovic le More, et, tandis que l'infortuné implorait les secours du roi de Naples son beau-père, son puissant spoliateur appelait pour se

Digitized by Google

1493 défendre les armes françaises. De plus, Gênes offrait ses vaisseaux, les premiers pourvus d'obusiers, et Venise, qui venait d'acquérir Chypre et la Morée, était bien aise d'occuper ailleurs l'attention des Espagnols. Avec ces nombreux alliés, il était facile de jeter à la mer la branche cadette d'Aragon, que sa cruauté capricieuse faisait détester des Napolitains, et dont plus d'un proscrit désirait la ruine.

1494 X. Charles VIII emprunta, à quatorze pour cent par mois, cinquante mille ducats à Milan et cent mille livres à Gênes ; non contente de lui donner passage dans ses États, la régente de Savoie lui offrit ses bijoux à mettre en gage. C'était assez pour équiper une petite armée et pour arriver en Piémont. Une fois au delà des Alpes, s'ouvrait devant les Français le plus beau et le plus riche pays du monde, les fertiles plaines d'Italie, dans la terreur à la seule approche des barbares du Nord. Pierre de Médicis courut au-devant d'eux, et leur livra sans hésiter ses premières forteresses et les villes de Pise et de Livourne. Le lâche avait cru par là sauver son pouvoir ; indigné, le peuple se souleva, le chassa honteusement, releva le vieux drapeau de la république, et d'un commun accord Français et Florentins pillèrent les trésors de ces banquiers, ayant des comptoirs à Lyon, en Flandre, en Angleterre et prêtant à tous les rois de l'Europe. Cependant Charles VIII continuait sans
1495 obstacle sa marche vers le sud. Ses gentilshommes chevauchaient en pantoufles, faisant traîner leurs armures sur des chariots et envoyant en avant mar-

Digitized by Google

quer leurs logements. Aussi épouvanté que Pierre 1495
de Médicis, le pape Alexandre VI ouvrait les portes de Rome, et feignait de se soumettre. L'armée napolitaine fuyait en toute hâte, entraînant son roi et ne pouvant supporter la vue de l'ennemi. Digne de tels soldats, le peuple se soulevait en faveur du conquérant, et le souverain détrôné n'avait que le temps de s'embarquer presque seul pour l'île d'Ischia.

XI. Étourdi de ce triomphe, Charles VIII s'imagina qu'une croisade ne serait pas plus difficile. Il acheta Constantinople du dernier héritier des Empereurs grecs, se fit livrer par le Pape le frère fugitif du sultan Bajazet, et envoya des armes et des émissaires sur les rivages de Turquie. Mais les temps étaient bien changés. Cette fois ce fut le Pape lui-même qui, ennemi de la domination française, avertit les Turcs du danger, et fit tomber leur colère sur les malheureux Grecs. Pendant que Bajazet ordonnait sans pitié le massacre de cinquante mille personnes, qu'empoisonné par une main cachée son frère mourait au milieu de la cour francaise, et qu'ainsi s'évanouissaient les espérances de Charles VIII, un orage plus menaçant se formait en Italie. Les Napolitains, mécontents de voir toutes les dignités aux mains des conquérants, renouaient déjà des relations avec le fugitif d'Ischia. Le Pape avait hâte d'être délivré de ses incommodes voisins. Florence murmurait de voir une garnison étrangère dans ses forteresses et dans Pise affranchie de sa domination. Venise tremblait encore une fois pour ses possessions de Morée. Enfin Ludovic le

Digitized by Google

1495 More en avait fini avec son neveu, et avait moins peur du roi de Naples détrôné que du duc d'Orléans qui, occupant Novarre avec un corps de réserve, pouvait réclamer le Milanais du chef de son aïeule Valentine Visconti. En quelques jours s'organisa une ligue formidable, où entra non-seulement toute l'Italie, mais encore l'Autrichien Maximilien qui venait, pour remplacer Anne de Bretagne, d'épouser la fille de Ludovic Sforza. Gênes elle-même, non contente de retirer ses terribles bombardes, mit la main sur les rares galères de la France, et quarante mille confédérés se rassemblèrent pour couper la retraite aux conquérants de Naples.

XII. Charles VIII n'avait pas de temps à perdre. Laissant dans sa nouvelle capitale une garnison insuffisante, il partit avec sept mille hommes, non plus pour l'Empire d'Orient, mais pour ses États, dont une armée nombreuse lui barrait le chemin. Heureusement les Italiens ne songèrent pas à défendre les passages de l'Apennin, gorges étroites, faciles à fermer avec une poignée d'hommes. Ils trouvèrent plus beau d'attendre au delà des montagnes, dans la plaine de Fornoue, où ils pourraient, se déployant à l'aise, envelopper et prendre les Français jusqu'au dernier. Mais les soldats de Charles VIII ne connaissaient pas cet art raffiné de la guerre, où les adversaires se comptaient au lieu de se battre, et où, le plus faible cédant, une grande victoire coûtait à peine quelques gouttes de sang. Laissant piller leurs bagages, ils se jetèrent le Roi en tête sur l'ennemi, et lui tuèrent sans

Digitized by Google

quartier deux ou trois mille hommes. C'était plus 1495
qu'il n'en mourait d'ordinaire en dix années de petits combats. Épouvantés, les Italiens se débandèrent, et laissèrent la route libre. Après ce succès, il ne fallait qu'un peu d'audace pour marcher sur le Pô, donner la main au duc d'Orléans et emporter Milan. Charles VIII ne se crut pas assez fort, et, longeant le pied des montagnes par des chemins affreux, il regagna péniblement Asti et les débouchés de la Savoie. De là il fit la paix avec Ludovic pour dégager sa réserve fort compromise à Novarre. En quelques mois le reste de ses conquêtes fut perdu, et les garnisons de Naples et de Toscane mirent bas les armes. Ainsi se termina cette expédition, comparable à celle du Franc Théodebert ou aux malheureuses équipées des ducs d'Anjou. Assez braves pour parcourir impunément l'Italie d'un bout à l'autre, les Français avaient compté sans les ruses de princes perfides. Si, pour durer, toute conquête demande sagesse et persévérance, pourquoi, oubliant les leçons de Louis XI, son fils imitait-il l'étourderie de Charles le Téméraire? Ne fallait-il pas encore plus d'esprit pour dompter des Italiens?

XIII. Pendant que Charles VIII faisait à Lyon les 1496
préparatifs d'une nouvelle expédition, au delà des Alpes luxe et plaisirs avaient repris leur cours. Remède suprême des peuples guérissables, l'invasion étrangère n'avait corrigé ni le Pape, ni les Sforza, ni les misérables princes de Naples. Florence seule persistait à vouloir se régénérer à la voix de Savonarole.

Digitized by Google

1496 Inspirés par cet apôtre, de pieux artistes avaient retrouvé les secrets du pinceau chrétien, et quelques âmes d'élite renonçaient courageusement à toutes les jouissances profanes. La multitude suivait cet exemple dans une de ces fièvres, hélas! trop courtes, de généreux entraînement. Tableaux impurs, livres licencieux, statues païennes, furent brûlés en monceaux. Les femmes, quittant leurs parures, reprirent la robe de laine et le fuseau de leurs aïeules; les enfants vinrent en foule s'initier aux vertus antiques. N'allait-on pas revoir ces beaux temps de la république que Dante avait pleurés? Mais le bien fatigue les cœurs vulgaires, en même temps qu'il aigrit les âmes viles. Le jour où l'enthousiasme cessa de croître, il s'affaissa, et, sauf de rares amis, Savonarole ne trouva plus que des furieux acharnés à le perdre. Le pape Alexandre VI seconda leur haine : plus malheureux que frère Jacques, l'idole de l'in-
1498 grate Florence mourut sur un bûcher. A peine pleuré d'abord, il devait être un jour vénéré comme un martyr. Cependant le torrent de la corruption païenne, auquel il avait opposé sa poitrine, suivit son cours fatal, en attendant qu'éclatât l'hérésie vengeresse, et que, suivant le prophète, d'autres barbares du Nord revinssent châtier l'Italie.

XIV. Dans son séjour au delà des Alpes, Charles VIII n'avait pas échappé à l'influence magique de ces peuples artistes, et de Naples il avait ramené des sculpteurs et des peintres pour décorer son château d'Amboise. Cœur aussi généreux que téméraire, il

Digitized by Google

songeait jour et nuit à la conquête et à la réforme de 1498
ce beau pays, qu'il n'avait fait qu'entrevoir; dans un vague instinct du mal qui minait l'Europe, il se flattait de rajeunir l'Église, de régénérer le clergé et de purifier le Saint-Siége souillé par Alexandre VI. La mort le surprit dans ces projets.

XV. Comme le fils de Philippe le Bel, celui de Louis XI ne laissait pas d'enfants, et la couronne allait passer à ce duc d'Orléans dont l'aïeul était mort assassiné, dont le père avait vécu captif en Angleterre, et qui lui-même avait été prisonnier de Charles VIII. Grâce aux méfiances de Louis XI, ce prince n'avait pu ni épouser une grande héritière comme celle de Bourgogne, ni faire valoir ses droits sur Milan, et s'était vu contraint d'accepter sa cousine Jeanne, la seconde fille du Roi. Ainsi pour la première fois l'avénement d'une nouvelle branche n'apportait rien à la couronne. Ce n'était pas le seul inconvénient de ces mariages de famille proscrits par l'Église et inspirés par une politique étroite et soupçonneuse. Le bonheur intérieur et la bénédiction de Dieu leur manquaient aussi. Jeanne étant peu favorisée de la nature, Louis d'Orléans ne l'aimait pas, et, sans égard pour sa tendresse, oubliant que naguère il lui avait dû sa liberté, il n'attendait qu'une occasion pour s'en séparer. Une fois sur le trône, il obtint son divorce 1499
du trop facile Alexandre VI. La pieuse Jeanne alla cacher sa douleur dans la solitude, où elle fonda 1500
l'ordre des Annonciades; le Roi des Rois succéda pour elle à l'ingrat roi de France, et elle devint sainte

Digitized by Google

1500 Jeanne de Valois. A sa place Louis XII prit Anne de Bretagne, qui avait déjà épousé Charles VIII, au mépris de ses engagements avec l'archiduc Maximilien, et qui, reine deux fois punie, ne donna jamais de fils à la France.

XVI. Sauf cette atteinte fâcheuse aux lois du mariage, le nouveau prince, élevé à l'école du malheur, montrait un cœur bon et large. Il débuta par un pardon général à tous ses ennemis, disant que le roi de France ne devait pas se souvenir des injures du duc d'Orléans. Son soin le plus cher fut d'alléger les charges de son peuple et de diminuer graduellement les impôts, sagesse bien rare qui rendait inutile la convocation des États-Généraux. Les parlements continuèrent à lui présenter leurs candidats aux places vacantes, et purent librement opposer à l'enregistrement des ordonnances et des lois leurs observations ou remontrances, droit nouveau qui depuis Louis XI rendait la magistrature en quelque sorte dépositaire du consentement national. Les villes jouirent de leurs franchises; les princes du sang osèrent se produire sans exciter d'ombrage; heureuse, prospère, unie, paisible, la France goûta les bienfaits d'une autorité douce et d'une liberté encore respectable. Au milieu des progrès de la science et de la richesse publique, elle décerna le titre de Père du peuple au bon roi qui réalisait un instant les espérances de la génération nouvelle, et qui offrait la trompeuse image d'un pouvoir absolu aimable et paternel.

Digitized by Google

XVII. Au dehors, l'Italie restait le but de toutes les 1500
convoitises. Aux prétentions de Charles VIII sur Naples, Louis XII joignait ses droits sur Milan. Le lâche et versatile Ludovic Sforza, odieux par son usurpation et par le meurtre de son neveu, n'était guère en état de se défendre, et n'avait que quelques milliers de Suisses enrôlés à prix d'argent; car, sauf les Vénitiens, il n'y avait plus de soldats au delà des Alpes. Le Pape, qui s'était montré si facile pour le divorce du Roi, ne demandait pas mieux que de rester son allié. En échange, ce pontife dépravé, qui en abdiquant la chasteté avait perdu le plus solide rempart de son indépendance, ne réclamait que l'agrandissement de son fils, le trop célèbre César Borgia, qui de cardinal aspirait à devenir prince temporel. Flattant adroitement l'ambition de ce jeune scélérat, Louis XII lui donna au bord du Rhône en Dauphiné le duché de Valentinois, et lui promit des troupes pour conquérir la Romagne. Réunis après deux siècles de guerre, le Pape et le roi de France se flattaient de décider encore à eux seuls les affaires de l'Italie et du monde.

XVIII. Malheureusement, si d'un côté le caractère d'Alexandre VI ôtait au Saint-Siége sa force morale, de l'autre la France manquait d'organisation militaire. Redoutant ses sujets plus que ses ennemis, Louis XI n'avait travaillé qu'à les désarmer, et avait laissé tomber les francs-archers institués par son père. Quelques troupes mercenaires suffisaient à la garde de ce prince méfiant, qui préférait la ruse et la cor-

Digitized by Google

1500 ruption à la guerre ouverte. Par le payement de la taille, les bourgeois s'étaient vus avec plaisir dispensés des expéditions lointaines et chargés seulement de défendre leurs remparts. Et quant aux gentilshommes toujours avides de combats, ils auraient cru se déshonorer en combattant à pied ; ni les défaites de Crécy, d'Azincourt et de Poitiers, ni les victoires des Suisses sur les Bourguignons n'avaient pu les désabuser des vieux préjugés de la chevalerie et leur faire comprendre le noble et grand rôle de l'infanterie. Pour avoir les gens de pied qui manquaient à Charles VIII, Louis XII fut donc réduit, comme Ludovic le More, à acheter des Suisses. C'était perdre les avantages de la bravoure française et faire de la guerre une sorte d'encan, où quelques mercenaires marchanderaient la victoire, et se donneraient au plus offrant.

XIX. Avec cinq mille Suisses, le Roi emporta Milan, et fut maître de la Lombardie. Ludovic en ramena huit mille, et rentra dans sa capitale. Enfin, surenchérissant à son tour, Louis XII en réunit quinze mille, et vint offrir la bataille à son adversaire dans les plaines de Novarre. Inférieurs en nombre et gagnés par de belles promesses, les Suisses de Sforza jugèrent inutile de se faire massacrer par leurs compatriotes ; ils passèrent aux Français avec armes et bagages, et livrèrent Ludovic lui-même, qui alla finir ses jours aux bords de la Loire, enfermé dans le château de Loches. Vainqueur, le Roi fit une seconde entrée triomphale dans Milan aux applaudissements

Digitized by Google

d'un peuple inconstant. Il y laissa un doux et paci- 1500
fique gouverneur, grand ami des arts, le cardinal George d'Amboise, et il partit pour soumettre le reste de l'Italie. Grâce à son aide, César Borgia s'empara d'Imola, Fornoue, Faënza, Rimini; les derniers châteaux indépendants furent réduits; le poignard et le poison firent le reste, et débarrassèrent de ses ennemis le nouveau duc de Romagne. Un pas de plus, et le royaume de Naples était reconquis. La prépondérance du Pape et du Roi semblait assurée plus solidement qu'au temps de Philippe le Bel et de Boniface VIII. Seulement les rôles étaient intervertis, et au lieu d'un Roi faisant servir le Pape à l'agrandissement de sa famille, cette fois, chose plus triste, c'était le Pape employant les Français à la fortune de son propre fils et se flattant de lui laisser ses États et sa tiare. Mais l'homme coupable a beau s'assurer du succès; une fatalité vengeresse s'attache à ses entreprises, déjoue ses calculs, et tôt ou tard il périt dans ses propres filets.

XX. Au lieu de conquérir le royaume de Naples, 1501
Alexandre VI et Louis XII voulurent, par un raffinement de prudence, le partager avec les Espagnols déjà maîtres de la Sicile. Ils ne savaient pas quels voisins ils appelaient à se mêler de leurs affaires. Grenade venait d'être prise, les Maures et les Juifs chassés, et, réunie sous un seul roi, l'Espagne était dans cette exubérance de jeunesse et de vie qui prépare de grandes choses. Souverains de ce belliqueux pays, Ferdinand le Catholique et Isabelle avaient

Digitized by Google

1501 marié leur fils et leur fille aux deux enfants de l'archiduc Maximilien et de Marie de Bourgogne. Par ces alliances, la jeune Marguerite, que Charles VIII avait dédaigneusement renvoyée, et son frère Philippe le Beau apportaient à l'Espagne, non-seulement la Franche-Comté et les Pays-Bas, mais encore l'héritage futur de la maison d'Autriche, l'Empire[1], la Bohême et la Hongrie. Ainsi, par la faute de Louis XI et par l'incurie de Charles VIII, deux ennemis redoutables allaient se fondre en une seule et menaçante puissance.

XXI. Même perspective pour elle en dehors de l'Europe. Un pieux marin génois, Christophe Colomb, avait proposé une croisade, non plus contre les Maures d'Afrique ou contre les infidèles de l'antique Orient, mais pour la découverte et la conversion d'un nouveau monde, mille fois plus riche et plus beau. La terre étant ronde, il se promettait d'arriver par l'occident à ces îles féeriques situées au delà de la Chine, entrevues au XIIIe siècle par le Vénitien Marco Polo, et peut-être au paradis terrestre lui-même, désigné par Dante comme l'antipode de Jérusalem. Tandis que les Portugais se glissaient de cap en cap le long des côtes d'Afrique, et cherchaient par la pointe de Bonne-Espérance une nouvelle route pour les Indes, plus hardi Colomb les devançait par la route opposée, et avec trois petits vaisseaux s'aventurait sur l'immensité de l'Océan. Ainsi fut trouvée pour l'Espagne la terre d'Amérique avec ses belles plantes tropicales, ses

Digitized by Google

champs fertiles, ses grands fleuves, ses métaux pré- 1501
cieux, véritable terre promise, où la soif de l'or devait trop tôt renverser la croix plantée par Colomb.

XXII. Ces magnifiques espérances dans l'un et l'autre monde n'empêchaient pas Ferdinand le Catholique d'avoir l'œil sur l'Italie. Déjà maître de la Sicile et de la Sardaigne, il saisit avec empressement l'offre de Louis XII, et envoya pour prendre sa part de Naples le conquérant de Grenade, Gonzalve de Cordoue. Sous ce capitaine s'était formée l'infanterie espagnole, modèle d'ordre et de discipline, plus tenace que les Français, aussi brave que les Suisses, combattant pour la grandeur de sa patrie et non pour un vil salaire. Le pauvre roi de Naples n'était pas de force à lutter contre de tels ennemis. Comme Ludovic Sforza, il se vit en quelques jours dépouillé de ses États, et alla finir ses jours sur les bords de la Loire.

XXIII. En vain Louis XII s'acharnait contre ces vieilles familles italiennes, et s'en faisait le geôlier. Ce n'était pas lui qui devait recueillir leur succession. Peu satisfaits d'une moitié de Naples, les Espagnols cherchèrent un prétexte pour se brouiller avec leurs alliés. Gonzalve de Cordoue les surprit encore dispersés à Séminare et à Cérignoles, et les rejeta en 1503
désordre derrière le Garigliano. Cette position du moins était facile à garder, la rive du fleuve escarpée, son cours traversé par un seul pont. Mais en quelques jours les Français gaspillèrent leurs ressources, furent à bout de vivres, et ne songèrent plus qu'à la retraite. Le pont du Garigliano fut vaillam-

Digitized by Google

1503 ment défendu par le jeune Bayard, chevalier sans peur et sans reproche, qui avait fait ses premières armes à Fornoue. Seul il tint contre deux cents hommes. Or, au lieu de venir à son aide et de donner aux autres le temps de gagner du terrain, chacun ne songea qu'à une fuite honteuse. Bagages, canons, tout fut laissé aux mains de l'ennemi ; la forte place de Gaëte se rendit elle-même sans coup férir, et, évacuant l'Italie plus vite qu'elle ne l'avait conquise, l'armée traversa en désordre les États Pontificaux.

XXIV. Là encore l'attendait une désastreuse nouvelle : Alexandre VI venait de mourir, encore jeune, du poison destiné à l'un de ses ennemis. Son fils César, qui avait tout préparé pour lui succéder, était assiégé par les Espagnols, et, malgré les intrigues du cardinal d'Amboise pour recueillir l'héritage des Borgia, la tiare était décernée à un Italien, au courageux et indépendant Jules II. Ainsi était tombée une seconde fois la royauté française de Naples et, avec elle, cet échafaudage de puissance en Italie reposant sur une mauvaise armée et sur des alliés criminels. Le Milanais même n'était plus en sûreté ; pour le sauver Louis XII se hâta de signer la paix, laissant les Deux-Siciles aux Espagnols et promettant au petit-fils de Ferdinand le Catholique et de Maximilien, au futur Charles-Quint, la main de sa fille Claude avec le Milanais, la Bourgogne et la Bretagne en dot. Heureusement ces enfants étaient si jeunes qu'il ne coûtait rien pour le moment de promettre ses plus belles provinces.

Digitized by Google

XXV. Pendant que Ferdinand conservait Naples, 1503
et Louis XII Milan, Jules II, non content de voir le Saint-Siége délivré de l'ignominie des Borgia, roulait dans sa tête de vastes projets pour la gloire de son règne, l'agrandissement de ses États et l'indépendance de l'Italie. En un clin d'œil, cet ami des arts se montrait un profond politique et un ardent guerrier. Négligeant les rêves surannés de monarchie universelle, il ne songea qu'à opposer l'une à l'autre les puissances qui le menaçaient et à établir entre elles un sage équilibre, où le Saint-Siége régnerait par la seule force de ses conseils. La première chose était de reconstituer l'ancien domaine de saint Pierre, morcelé par César Borgia et par les Vénitiens. Les places
de la Romagne furent reprises l'une après l'autre, et 1504
l'allié des Français, le duc de Romagne et de Valentinois, alla finir ses jours dans les prisons de l'Espagne. 1507

XXVI. Restaient Faënza, Rimini, Ravenne, Parme, Plaisance, Reggio, dont Venise s'était emparée à la faveur des troubles, et qu'avec son antique fierté elle
refusait de rendre. Non moins intraitable, Jules II fit 1508
un appel à l'Europe entière pour écraser cette orgueilleuse république. Aux Espagnols il promit quelques comptoirs du royaume de Naples, à Maximilien le Frioul; Louis XII lui-même, moyennant quelques places en Lombardie, fut assez fou pour entrer avec toutes ses forces dans une ligue dont il devait tôt ou tard être aussi la victime. Un instant Venise essaya
de tenir tête à l'orage. Vaincue à Agnadel et épuisée 1509
par cette lutte inégale, elle dut subir les conditions

Digitized by Google

1509 de ses ennemis, et la France eut la triste gloire d'avoir porté le premier coup à son ancienne alliée, à cette grande cité que la marine espagnole et portugaise allait dépouiller du commerce de l'Orient et de la domination des mers, sources de sa splendeur.

XXVII. Venise voulut du moins se venger, et, à son tour, entra dans la Sainte-Ligue formée par Jules II pour chasser les Français d'Italie. Autour d'elle
1511 se groupèrent Maximilien gendre de Ludovic Sforza, Ferdinand le Catholique insatiable de conquêtes, les Médicis désireux de rentrer à Florence, les Suisses mécontents de la parcimonie de Louis XII, enfin le roi d'Angleterre lui-même, jaloux de reparaître dans les affaires du continent. Le général Gaston de Foix,
1512 qui, à vingt-deux ans, commandait les Français, essaya d'épouvanter la Lombardie et de prévenir par un coup de foudre la réunion des alliés. Il fit lever le siége de Bologne, punit cruellement Brescia, et dispersa sous les murs de Ravenne les soldats de Venise et du Pape. Mais cette victoire fut le tombeau du jeune héros. Il se jeta au milieu d'une colonne espagnole qui se retirait en bon ordre, et tomba percé de coups. Ainsi, bien différente de l'armée française du Garigliano, cette tenace infanterie triomphait jusque dans ses défaites, et rendait stérile la plus éclatante bravoure. Gaston laissait des soldats sans chef, habitués au pillage et détestés des Italiens. Gênes et Milan fermentaient à la vue de continuels supplices; Brescia venait d'être saccagée pendant sept jours; quinze mille habitants avaient été massacrés, les au-

Digitized by Google

tres traités avec une violence inouïe, et l'honnête 1512
Bayard avait eu peine à sauver les filles de son hôte. Bien faible est le maître réduit à de tels moyens pour se défendre; les peuples se soulevèrent en masse, et, toujours seul, Bayard se retrouva bientôt à l'arrière-garde d'une armée en fuite.

XXVIII. Pendant ces échecs, Louis XII, méconnaissant le péril, tenait à Pise un concile de prélats français, et parlait de faire déposer Jules II. Son illusion ne fut pas longue : quelques bataillons espagnols, ramenant les Médicis à Florence, dispersèrent ces docteurs schismatiques, et leur apprirent qu'ils ne feraient plus la loi au monde. Déjà les Suisses descendaient de leurs montagnes, rétablissaient à Milan un fils de Ludovic, et remportaient un brillant succès à Novarre. Le Pape lui-même prenait d'assaut la Mirandole. Gênes se soulevait avec enthousiasme, et, se piquant de manier la lance aussi bien que l'aune, chassait ceux qui, naguère, avaient insulté son courage, pendu son doge et brûlé ses chartes. La Savoie jurait de venger ses vieux affronts, et fermait de nouveau ses montagnes. L'Italie était perdue; le Roi n'eut que le temps de rentrer furtivement dans ses États. Ce n'était pas assez de désastres : Ferdinand le Catholique reprit aux d'Albret la Navarre, héritage de sa 1513
sœur, et envahit le Languedoc; les Suisses entrèrent en Bourgogne, et menacèrent Dijon : enfin, voulant prendre part à la curée, un dernier ennemi, Henri VIII, débarqua ses Anglais en Picardie, et vint chercher la victoire sur le fatal terrain de Guinegate. La

Digitized by Google

1513 France aux abois demanda la paix; il fallut payer les Suisses et les Anglais, laisser Florence aux Médicis, la Mirandole à Jules II, Milan aux Sforza, la moitié de la Navarre aux Espagnols, et renoncer pour longtemps à mettre le pied en Italie : leçon plus sévère encore que celle de Charles VIII.

XXIX. Venise était bien vengée. Jules II était au comble de ses désirs. Par ses soins le Saint-Siége avait recouvré un domaine temporel indépendant et une puissante influence. L'Italie semblait délivrée des barbares; ses princes déchus étaient relevés. A Naples seulement, Ferdinand le Catholique remplaçait la branche cadette d'Aragon, changement qui pouvait sembler de peu d'importance. En effet, formés par une croisade séculaire, les Espagnols se disaient hautement fils de l'Église et ennemis des infidèles. S'ils prenaient possession de rivages inconnus, c'était en y plantant la croix, et, leur puissance dût-elle croître encore, ne valaient-ils pas mieux que les Français, toujours enclins à opprimer la Papauté? Se flattant de contenir et de diriger ces pieux conquérants, le pontife triomphant donnait un élan nouveau aux arts et aux lettres, et faisait de sa cour le lieu le plus brillant de la terre. La chasse, la musique, la lecture, occupaient ses loisirs. Arioste, le chantre de la brave et galante chevalerie, était son hôte; Machiavel écrivait pour lui des traités de politique. Le jeune Raphaël, appelé à Rome par le Bramante son oncle, surpassait à quinze ans son maître le Pérugin, et devenait l'architecte, le décorateur, l'immortel peintre du Va-

Digitized by Google

tican. Nul dans le passé, nul dans le présent ne lui 1513
disputait le premier rang, sinon le Florentin Michel-Ange, l'égal des anciens par ses statues fièrement campées, l'émule de Raphaël dans ses fresques audacieuses et le digne continuateur des plans du Bramante.

XXX. Avec de pareils hommes, Jules II voulut laisser à la postérité une œuvre mémorable, et, malgré le respect des âmes saintes pour la vieille et vénérable basilique de Saint-Pierre, il ne craignit pas de la renverser pour élever à sa place une église dépassant les proportions connues et renfermant, avec les reliques du premier apôtre, les tombeaux de tous ses successeurs. Déjà s'élevaient ces voûtes gigantesques, et pour la tombe de Jules II, qui devait éclipser les autres, Michel-Ange avait sculpté son fameux Moïse, quand ils moururent l'un et l'autre, laissant leur monument inachevé. Sur le Saint-Siége monta Léon X, digne fils des Médicis, ces ardents amis des arts, et, avec lui, Raphaël régnant sans partage, jaloux tous deux, s'il était possible, de surpasser le règne précédent et de faire encore un pas dans la carrière du beau. Les hontes d'Alexandre VI semblaient effacées ; sous ces brillants dehors, la corruption couvait non moins dangereuse, mais plus cachée et plus noblement contenue.

XXXI. Cependant Louis XII se vengeait du Pape par d'impuissantes méchancetés, déchaînait contre lui le zèle des universités, la verve des comédiens, et essayait de rétablir la Pragmatique-Sanction, abandonnée

Digitized by Google

1513 depuis cinquante ans comme une fiction usée. Un peuple idolâtre de son prince, un clergé toujours servile, secondaient ses rancunes, et cherchaient vainement à l'enivrer de flatteries. Au fond le Pape triomphait, et avait de son côté puissance, gloire, respect. Le Roi lui-même rendait hommage au vainqueur en essayant, comme Charles VIII, de transplanter en France l'élégance et le goût italiens. Sortant vaincu de Milan, il avait ramené avec lui un trophée vivant, Léonard de Vinci, ingénieur, peintre, sculpteur, savant consommé. Ce grand homme, passé du service des Sforza à celui de la France, constructeur d'arcs de triomphe pour Louis XII et de forteresses pour César Borgia, était bien aise de cacher au delà des Alpes son inconstance et ses faiblesses. Après avoir peint quelques chefs-d'œuvre à ses hôtes, il vint, comme par un arrêt du ciel, mourir au bord de la Loire, non loin du
1515 prince qu'il avait trahi. Le Roi l'avait précédé dans la tombe, emportant l'amour de ses sujets, ayant été jusqu'au bout leur père, laissant la France heureuse et repeuplée, mais n'ayant su lui donner ni armées et conquêtes comme celles des Espagnols, ni paix et réforme dans l'Église, ni liberté et vigueur pour l'avenir. Son règne n'avait été qu'une douce halte sur la pente du despotisme.

XXXII. Louis XII n'ayant pas de fils, le royaume échut à la branche cadette d'Orléans, au jeune comte d'Angoulême, portant le premier le nom national de François. Grand, bien fait, vigoureux, avec de beaux cheveux noirs sur un frais visage, il avait plus que

Digitized by Google

personne puisé dans les guerres d'Italie le goût des 1515
arts, des mœurs galantes, des aventures, du pouvoir absolu, et il se promettait d'être le héros d'une de ces épopées chevaleresques que l'Arioste avait remises en faveur. Sans apanage, il avait épousé, par un nouveau mariage de famille, cette princesse Claude, fille du Roi, promise à Charles d'Espagne, et entre ces deux princes rivaux allait renaître plus acharnée que jamais la longue lutte de Louis XI et de Charles le Téméraire, de Charles VIII et de Maximilien.

XXXIII. Pendant que le fin et prudent Charles-Quint attendait patiemment les héritages que le Ciel allait accumuler sur sa tête, François I, s'obstinant à chercher fortune en Italie, trompait la surveillance des Suisses, passait les Alpes aussi vite qu'Annibal, et descendait de l'impraticable col de l'Argentière avec quinze mille chevaux, dix mille fantassins basques et vingt mille lansquenets allemands. Les Suisses se replient en toute hâte jusqu'aux portes de Milan, et massés à Marignan jurent de faire justice des mercenaires d'outre-Rhin qu'on leur a préférés. Avec leurs simples piques, ces audacieux montagnards se ruent sur les canons, tuent les hommes sur leurs pièces, et massacrent sans quartier les lansquenets. La gendarmerie seule les arrête par ses belles charges, et tient jusqu'au soir la victoire suspendue. La bataille est remise au lendemain. Toujours au premier rang, le Roi passe la nuit à cheval, la lance au poing, le casque sur la tête, assez près des Suisses pour les entendre parler, et, au point

Digitized by Google

1515 du jour, il les prévient en les abordant vigoureusement. Le cri de Marco! Marco! leur fait croire que les Français ont reçu des secours de Venise. Fatigués de la lutte et désespérant de vaincre, ils se retirent en bon ordre, défiant encore les coups du vainqueur. Les lansquenets eurent l'envie de se venger; ils en furent sévèrement punis : leur général, Claude de Guise, fils du duc de Lorraine et tige d'une grande famille, tomba frappé de vingt-deux blessures, et resta parmi les morts, sauvé par un écuyer qui se fit tuer sur lui.

XXXIV. Toutefois, bien que chèrement acheté, le succès n'était plus douteux. Les Suisses demandaient à traiter, et consentaient, moyennant indemnité, à rentrer dans leur pays. Abandonné de ses soldats, Maximilien Sforza vint se jeter dans les bras du Roi, renonça à ses États, se contenta d'une pension, et alla, comme son père, finir ses jours en France. Milan ouvrit ses portes à son nouveau souverain, et personne ne songea à lui disputer cette conquête si vaillamment faite. Comme il l'avait rêvé, il était dès sa première campagne un brillant héros. Léon X sentit
1516 qu'il fallait à tout prix arrêter les Français, bien capables, dans l'élan d'une nouvelle victoire, de visiter encore une fois toutes les capitales de l'Italie. En leur assurant le Milanais, il espérait conserver Florence à sa famille, gagner peut-être la couronne de Naples pour un de ses frères et achever paisiblement à Rome les loges du Vatican et les voûtes de Saint-Pierre.

Digitized by Google

XXXV. Ces grands édifices se continuaient au milieu d'une incroyable licence d'esprit et de mœurs. Raphaël lui-même usait sa jeunesse en de tristes plaisirs, et, si son pinceau avait gagné en puissance, il avait perdu sa pureté native et son angélique candeur. Les instincts païens envahissaient de plus en plus les œuvres et la vie des artistes, et semblaient, comme au temps de Savonarole, provoquer la colère d'en haut. C'était pourtant sur leurs travaux que se concentraient l'attention et le zèle du Pape. Là était sa croisade, et le trésor des indulgences, jadis réservées aux pèlerins d'outre mer, s'ouvrait au fidèle qui apportait une pierre à la grande basilique. Non content de protéger Rome contre le retour des barbares du Nord, Léon X voulait les forcer à y envoyer leurs offrandes. Pour oser recevoir celles de France, il fallut partager les deniers de la guerre sainte et accorder à François I ces décimes sur les biens du clergé, violemment perçus depuis Philippe le Bel et régularisés depuis sous le titre de don annuel. 1516

XXXVI. Restait la grande question des élections ecclésiastiques, que les rois avaient aussi confisquées à leur profit, et que, malgré ses pompeuses promesses, la Pragmatique-Sanction n'avait pas su rétablir. Sans doute il était dur à un pape d'en signer le sacrifice; mais, dans un pays qui s'était donné corps et âme au Roi en haine du Saint-Siége, et qui n'était plus capable d'aucune liberté civile, comment éviter que, seul dépositaire de la volonté nationale, le souverain n'en exerçât tous les droits, et ne disposât des

Digitized by Google

1516 dignités temporelles et spirituelles? D'ailleurs, faute d'électeurs vertueux et indépendants, les choix d'un maître unique n'étaient-ils pas moins mauvais que ceux d'une multitude servile et vénale, divisée par mille petites passions? Léon X le crut, et, se résignant au pouvoir absolu dont les peuples avaient les premiers admis la nécessité, il laissa au Roi le privilége de lui désigner les candidats aux bénéfices vacants, se réservant le droit inaliénable de les consacrer lui-même par l'institution canonique. Tel fut le célèbre concordat destiné à terminer de si longs débats et à pacifier la France et l'Italie.

XXXVII. Le Parlement, l'Université et le clergé lui-même, plus irrités suivant leur coutume des droits laissés au Pape que de l'absolutisme royal, ne se soumirent qu'après de vives et aigres protestations. De son côté, pour regagner leurs bonnes grâces, François I se montra peu scrupuleux à tenir ses engagements. Évêchés et abbayes restèrent la proie de courtisans sans amour pour le Saint-Siége, peu propres à conquérir la vénération des peuples et à ranimer leur ferveur. Tant il est vrai que les ennemis de l'Église sont insatiables. Les concessions ne font qu'accroître leur audace. Par son essence même, le despotisme est leur allié naturel, plus dangereux encore pour la religion dans son amitié que dans sa haine; car, s'il offre aux peuples amollis la séduisante perspective du repos et de la prospérité matérielle, il ne peut être pour les vertus chrétiennes qu'un protecteur perfide et un caduque appui. Du reste cette trêve n'était pas moins

Digitized by Google

funeste à l'Italie, où, à la faveur d'une sécurité dangereuse, le vice gagnait du terrain, et réclamait de jour en jour un châtiment plus exemplaire. 1516

XXXVIII. Pendant que mal guérie par le concordat la corruption portait secrètement ses fruits, et, comme au temps des Albigeois, semait dans les esprits le levain de l'hérésie, un grand événement politique tenait le monde en suspens. L'empereur Maximilien venait de mourir, et, bien que depuis plusieurs générations l'Empire fût héréditaire dans la maison d'Autriche, cette fois un doute suprême ébranlait les Électeurs, épouvantés de la puissance toujours croissante de cette dynastie. Tandis que par d'absurdes mariages de famille Louis XII et François I étaient restés isolés des pays voisins, Maximilien, non content d'épouser Marie de Bourgogne, avait obtenu pour son fils l'héritière d'Espagne. Fruit de ce mariage, roi de Castille, d'Aragon, de Navarre, de Sardaigne, de Sicile, de Naples, disposant par sa tante des Pays-Bas et de la Franche-Comté, seul maître des colonies d'Amérique, Charles-Quint était le terrible candidat qui réclamait l'Empire, et qui menaçait l'Allemagne et le monde d'une domination absolue. 1518

XXXIX. En présence de ces justes alarmes, François I tenta de lui disputer la pourpre. C'était depuis Charles de Valois le premier prince français qui se mettait sur les rangs. Les voix étaient partagées, et, comme il arrive souvent dans les grands conflits, c'était en apparence aux plus petites causes qu'il appartenait de faire pencher la balance. Voisin des

Digitized by Google

1518 Allemands, François I leur déplut par ses vanteries, sa prodigalité, son despotisme bruyant et son amitié supposée pour les Turcs. De plus il avait mal tenu envers Léon X les promesses du concordat. Au contraire, Charles-Quint se tint prudemment dans l'ombre, se fit humble et petit, parla pieusement de croisade, et gagna à force d'habileté le suffrage du Pape. En l'absence de coups décisifs pour arrêter la marche des événements, c'était assez pour qu'elle reprît son cours séculaire. Appuyée par le Saint-Siége, la maison d'Autriche l'emporta, et la France éconduite resta en Europe le seul contre-poids à la puissance du nouvel Empereur.

XL. Entre les deux rivaux la guerre était inévitable. Restait à savoir de quel côté se mettrait le roi d'Angleterre, Henri VIII, qui avait paru dans la Sainte-Ligue, et que sa victoire de Guinegate encourageait à
1520 se mêler des affaires du continent. François I le reçut à la frontière de Flandre, au Camp du Drap d'Or, et crut lui faire honneur en l'écrasant de sa magnificence. Charles-Quint employa mieux ses trésors, acheta le cardinal Wolsey, ministre d'Henri VIII, lui promit la tiare à la prochaine vacance, et par son entremise s'assura des Anglais. Puis, certain que son ennemi
1521 n'aurait plus un allié, il attaqua le Milanais, encore une fois prêt à se soulever. Le maladroit héros de Marignan se reposait sur des Suisses pour défendre sa conquête, et, cédant aux instances d'une dame de sa cour, il en avait nommé le frère gouverneur et lieutenant général en Italie. Célèbre par sa cruauté

Digitized by Google

au sac de Brescia, laissé pour mort à la bataille de 1521
Ravenne, aussi brave que peu habile, Lautrec avait aigri les cœurs et réveillé les haines; il lui aurait fallu double armée pour tenir tête aux Espagnols. Or, au lieu de lui envoyer des renforts, François I prêtant l'oreille à d'autres intrigues de femme, laissait sa mère Louise de Savoie satisfaire sa jalousie contre ce général et intercepter l'argent destiné à ses troupes.
Mécontents de n'être pas payés, les Suisses refusèrent 1522
de servir plus longtemps, et par grâce consentirent avant de se séparer à livrer encore une bataille. Mais qu'attendre de cette bravoure que l'or n'avait pas réchauffée? Les mercenaires se firent battre à la Bicoque, et avec le champ de bataille abandonnèrent au vainqueur Milan et la Lombardie. Les débris français se replièrent précipitamment en Piémont, et la reine-mère, triomphant de cette défaite, fit remplacer Lautrec par une de ses créatures, l'inepte Bonnivet.

XLI. En même temps, cette femme légère et pas- 1524
sionnée rejetait parmi les ennemis de la patrie un de ses plus braves défenseurs. Le connétable de Bourbon, ayant perdu sa femme, fille unique du duc de Bourbon et d'Anne de Beaujeu, était appelé à recueillir sa brillante succession. Louise de Savoie se mit en tête de l'épouser. Refusée, raillée sur son âge, elle résolut de se venger, et fit confisquer l'héritage. Le connétable, furieux de cette inique spoliation, s'enfuit secrètement de ses États, passa les Alpes, et se jeta dans les bras de Charles-Quint. Ce n'était plus le temps où un seigneur pouvait faire loyalement la

Digitized by Google

1524 guerre à son suzerain félon, où tous les vassaux prenaient fait et cause pour leur pair menacé, et où l'Empereur passait aux yeux de l'Europe pour un magistrat protecteur des lois divines et humaines. Charles-Quint n'était qu'un dominateur insatiable, jaloux de détruire la France; embrasser sa cause, c'était trahir la patrie sans prétexte, sans excuse, avec moins d'honneur encore que Charles le Mauvais et Jean-sans-Peur. N'ayant pas l'héroïsme d'étouffer sa colère et de se sacrifier au salut des siens, Bourbon ne fut suivi en Italie que par la réprobation générale et par la honte d'une mauvaise action.

XLII. En vain chercha-t-il à se relever sur les champs de bataille; en vain changea-t-il en déroute la retraite de Bonnivet, et rejeta-t-il les Français au delà de la Sésia. Ces hauts faits étaient autant de coups portés à ses anciens frères d'armes; combattant à l'avant-garde, il trouva au pied d'un arbre Bayard mortellement frappé mais fier et content d'avoir fait son devoir jusqu'au bout, et, comme il témoignait sa compassion au chevalier expirant: « Mon« sieur, lui répondit le blessé, point de pitié pour « moi; je meurs en homme de bien. C'est vous que « j'ai pitié de voir servir contre votre prince, votre « patrie et votre serment. » A ces nobles paroles, le connétable triomphant dut rentrer en lui-même et envier le sort du moribond. Mais, si quelques mois plus tôt le courage lui avait manqué pour éviter sa faute, combien n'en fallait-il pas alors pour s'arrêter sur cette pente fatale et s'avouer coupable! En-

Digitized by Google

traîné par les Espagnols, le traître arriva bientôt 1524
avec eux sur les terres de Provence, et mit le siége devant Marseille, dont une flotte ennemie bloquait étroitement le port.

XLIII. Là s'arrêtèrent ces lamentables succès. 1525
Mal organisée pour conquérir, la France retrouvait ses forces quand il s'agissait de se défendre, et avec les seules armes de ses bourgeois chaque ville se vantait d'être imprenable. Marseille donna l'exemple, et tint tête aux assiégeants. Quand François I parut, les ennemis étaient épuisés par cette belle résistance; il n'eut plus qu'à les pousser l'épée dans les reins sur la route de l'Italie. Déjà il revoyait les plaines de Lombardie; la fortune semblait encore une fois l'inviter à les conquérir, et les Espagnols, arrêtés sous les murs de Pavie, lui offraient enfin l'occasion d'une grande et décisive bataille. Les Français avaient l'avantage de la position et d'une puissante artillerie qui battait en brêche les rangs opposés. Le Roi perdit tout par son aveugle bravoure. Trouvant qu'il n'était pas digne de vaincre à coups de canon, il paralysa lui-même ses pièces en se précipitant devant elles avec sa gendarmerie. Comme à Nicopolis, comme à Poitiers, cette pesante cavalerie ne put entamer des bataillons encore frais. Pendant qu'elle s'épuisait en vains efforts, le reste de l'armée se débanda; de désespoir la Trémoille et Bonnivet se firent tuer, et, entouré d'ennemis, François I lui-même fut contraint de rendre son épée. Du moins voulut-il que ce fût à un Espagnol et non au traître Bourbon. Le héros

Digitized by Google

1525 vaincu partit prisonnier pour Madrid, nomma sa mère régente du Royaume, et lui écrivit que tout était perdu fors l'honneur.

XLIV. En effet, la France était aussi menacée qu'au temps du roi Jean. Les Anglais l'attaquaient au nord, les Allemands à l'est, les Espagnols aux débouchés des Alpes et des Pyrénées. Plus de roi, plus d'armée, et, pour souveraine, une femme connue par sa funeste légèreté. Au contraire, la puissance de Charles-Quint était alors dans cet éblouissant éclat dont la fortune se plaît quelquefois à entourer les jeunes souverains. En Amérique, aux intéressantes découvertes de Christophe Colomb succédaient les conquêtes féeriques de Fernand Cortez et de Pizarre; une poignée d'Espagnols donnaient à leur patrie le Mexique et le Pérou, avec leurs inépuisables mines d'or et d'argent. En Europe, tout courbait la tête devant la nouvelle idole, et Rome elle-même, ce vieux sanctuaire de liberté, avait remplacé Léon X par le précepteur de Charles-Quint. Dominateur du monde, à la tête d'une armée sans pareille, politique consommé, tenant dans sa main les fils des événements, l'Empereur touchait au seuil de la monarchie universelle. Mais, à ce moment suprême, quelle tête résiste au vertige, et quel homme ne se perd pas par sa propre grandeur? Le Ciel ne laissa pas longtemps à Charles-Quint le pape de son choix; un Médicis lui succéda, héritier de la politique indépendante de Jules II et de Léon X. Étonné de le trouver moins docile, le successeur de Charlemagne lui laissa entendre

Digitized by Google

que l'Italie n'était qu'une province de son empire, et, 1525
promenant ses troupes de Naples à Milan, le menaça d'occuper Rome au premier sujet de mécontentement. Évidemment, son orgueil devenait plus fort que sa sagesse.

XLV. S'il est des fortunes qui tuent, il y a des adversités qui relèvent. Pendant que l'Italie, toujours prompte à détester l'oppresseur du moment, s'aigrissait contre les Espagnols qu'elle trouvait durs, méchants et barbares, la France, compromise par son roi, trouvait heureusement assez d'énergie pour se garder elle-même. A côté des Lautrec et des Bonnivet, parvenus luttant de maladresse et d'incapacité, et du fils des Bourbons trahissant son pays, il y avait des familles encore dignes de la confiance publique. A leur tête brillait la maison de Lorraine, qui avait jadis payé de son sang à Crécy et à Poitiers, et à l'ombre de laquelle s'était formé l'honnête Bayard. René II, le vainqueur de Charles le Téméraire, avait laissé en mourant sous la tutelle de sa femme douze enfants, encore jeunes, mais pleins d'espérance. La pieuse veuve avait noblement accompli sa mission de mère, et n'était entrée chez les Clarisses de Pont-à-Mousson qu'après avoir donné à ses fils et à ses filles une grande et forte éducation. L'aîné devint duc de Lorraine; trois autres moururent en Italie au service de François I; un quatrième échappa comme par miracle : c'était Claude de Guise, qui commandait les lansquenets à Marignan. Illustré sur-le-champ par sa bravoure, mais peu aimé de la reine-mère, il com-

Digitized by Google

1525 battit modestement aux frontières d'Espagne et de Picardie jusqu'au jour où le Roi fut prisonnier. Alors, tandis que, jaloux d'imiter Marseille, les habitants des villes préparaient partout une vigoureuse résistance, les gentilshommes accoururent autour de ce jeune capitaine, et le proclamèrent seul capable de sauver la patrie. Ainsi, bien qu'à la veille de tromper Charles-Quint par un mensonge, François I avait raison de dire que le vieil honneur français n'était pas perdu. Ressuscité par Jeanne d'Arc, il vivait encore, sinon à la cour, du moins chez plus d'un bourgeois et chez plus d'un noble de province.

XLVI. Le moment était critique. Profitant de la terreur causée par le désastre de Pavie, Charles-Quint venait de pousser au delà du Rhin quarante mille Allemands, hordes hérétiques qui, sur leur route, pillaient abbayes et châteaux, brûlaient les églises, tuaient les prêtres et soulevaient les paysans. Strasbourg leur ayant livré passage, ils s'étaient rués sur l'Alsace, occupaient Saverne à l'entrée des Vosges, et de là menaçaient la Lorraine, la Bourgogne et la Champagne. Chargé de défendre cette dernière province, le comte de Guise prit sur lui d'aller au-devant du danger. Avec les dix mille hommes qu'il avait sous la main, il rejoignit son frère de Lorraine le premier menacé, et, tous deux munis de la bénédiction de leur vieille mère, ils entrèrent en Alsace, taillèrent en pièces dans la plaine une partie des Allemands, et enlevèrent Saverne à la pointe de l'épée. Quelques débris à peine de cette formidable invasion se cachèrent

Digitized by Google

dans les montagnes, ou repassèrent le Rhin ; pour le 1525
moment, la France était délivrée. A son retour, Claude fut fêté comme un sauveur. Seule, l'envieuse Louise de Savoie le blâma d'avoir risqué les dernières troupes du royaume ; mais, plus juste, François I devait le récompenser en érigeant son comté en duché-pairie et en le nommant définitivement gouverneur de Champagne. Déjà, par son mariage avec Antoinette de Bourbon, petite-fille de Louis XII, Guise était cousin du Roi, et, outre son duché, il possédait en France Aumale, Mayenne et Joinville, dont ses fils portaient les noms. Sa réputation d'humanité, de grandeur d'âme et de vaillance remplissait l'Europe, et si, en secret, les princes du sang eux-mêmes enviaient la gloire de ce héros, personne n'eût osé tout haut contester son mérite.

XLVII. Cependant le Roi s'ennuyait en prison. Fatigué des lenteurs de Charles-Quint, qui mettait à sa
liberté un prix exorbitant, il finit par tout lui pro- 1526
mettre, sauf à ne pas tenir sa parole, et signa l'abandon de la Bourgogne, de l'Artois et de la Flandre. Jadis, pour un reste de rançon, Jean le Bon s'était cru obligé de reprendre ses fers, et saint Louis avait refusé de tromper des Turcs. Les temps étaient changés : les Pyrénées passées, le Roi convoqua une assemblée de notables à Cognac, leur fit annuler le traité de Madrid, et déclara un peu tard qu'il aimerait mieux abdiquer ou mourir prisonnier que d'amoindrir le royaume. On calma ses scrupules ; on lui fit entendre qu'il avait promis malgré lui, que sa pré-

Digitized by Google

1526 sence était nécessaire. Il se résigna à rester libre, et fit dire à son ennemi que des provinces ne se conquéraient point par des paroles, et qu'il n'avait qu'à les venir prendre. Charles-Quint s'attendait à cette réponse, et comptait sur sa puissance pour châtier son captif parjure.

1527 XLVIII. Mais le superbe Empereur méritait aussi une leçon, et commençait à lasser la fortune par ses exigences. Jusqu'où n'eût pas été son orgueil le jour où la France, son seul ennemi, eût été accablée? L'Italie souffrant de plus en plus de sa domination, Venise et le Saint-Siége se déclarèrent ouvertement pour François I. L'hostilité du Pape était celle qui froissait le plus Charles-Quint dans ses rêves de monarchie chrétienne universelle. Furieux, il jura de tirer de Clément VII une vengeance exemplaire, et lança sur Rome des bandes allemandes, sœurs, par leur féroce impiété, de celles qui avaient menacé la France. A leur tête marchaient un obscur et farouche aventurier, Frandsberg, et le connétable de Bourbon, ajoutant le sacrilége à la trahison. La foudre céleste les attendait tous deux aux portes de la ville sainte; ils tombèrent frappés l'un d'un coup d'apoplexie, l'autre d'une pierre à la tête. Privée de ses chefs, la sauvage armée se rua comme une troupe de bêtes affamées sur la vénérable capitale du monde chrétien, pilla sans pudeur ce sanctuaire des arts, si riche en merveilles, et en châtia tout à l'aise le peuple lâche et gangrené. Pendant sept mois, le Pape fut le prisonnier et le jouet de ces barbares.

Digitized by Google

XLIX. Enfin, une armée française arriva pour le dé- 1527
livrer, et dispersa les Allemands, déjà fort affaiblis par l'indiscipline. Commandée par Lautrec, le même qui avait perdu la Lombardie sept ans auparavant, elle renouvela la faute de Charles VIII ; au lieu d'occu-
per fortement les passages des Alpes et le nord de l'I- 1528
talie, elle vint assiéger Naples, cette fois défendu par des Espagnols. Le siége traîna en longueur. Lassés des vaines promesses de François I, les Génois, qui bloquaient la ville par mer, se donnèrent à Charles-Quint, et leur amiral, le redoutable André Doria, qui, quelques mois auparavant, dispersait les galères impériales sur les côtes de Provence, revint chasser les Français de sa patrie. Dès lors, Naples librement ravitaillé devenait imprenable. Les chaleurs arrivèrent et avec elles une fièvre affreuse, qui emporta Lautrec et les deux tiers des assiégeants.

L. C'était le troisième désastre qu'en un seul règne 1529
les Français éprouvaient au delà des Alpes, la troisième armée qui disparaissait dans ce gouffre fatal. Si un instant l'étoile de Charles-Quint avait paru pâlir, son rival n'en était pas moins puni de l'avoir trompé et remis à sa merci comme après la bataille de Pavie. Par la paix de Cambrai, la France dut abandonner à jamais ses funestes conquêtes d'Italie et, chose plus grave, céder aux Espagnols en toute souveraineté ses vieilles dépendances d'Artois et de Flandre. Ainsi, par un enchaînement de fautes remontant jusqu'à Philippe le Bel, elle laissait des ennemis puissants s'établir sur son territoire, à quelques journées de sa

Digitized by Google

1529 capitale. Ce fut une province de plus pour la monarchie universelle rêvée par Charles-Quint. Sa tante, Marguerite de Flandre, mourut à propos pour lui laisser définitivement les Pays-Bas et la Franche-Comté. A Milan, le dernier Sforza était son tributaire. A Rome, Clément VII subissait sa loi et ses affronts, et la Papauté, ne vivant plus qu'à condition de soumettre le monde aux Espagnols, désespérait de l'équilibre rêvé par Jules II.

LI. Cependant, au moment où Charles-Quint croyait tenir son but, un ver rongeur minait sa puissance, et une grande révolution, bouleversant l'Empire, laissait aux Français le temps de réparer leurs pertes et de refaire leurs armées. On se rappelle l'acharnement héréditaire des souverains qui avaient essayé d'asservir le Saint-Siége en opprimant l'Italie, en corrompant les élections ou en opposant pontife à pontife. Non contents d'avoir dépouillé l'Église de toute influence politique, ces ennemis tenaces et Charles-Quint à leur tête cherchèrent ensuite à s'assurer du choix des évêques, de la direction des universités, en un mot à faire de la hiérarchie enseignante un instrument de leur pouvoir. Mais l'autorité des prélats et des docteurs, comme jadis la puissance européenne du Souverain-Pontife, s'évanouit entre les mains de ces despotes, du jour où ils voulurent la détourner à leur profit. Non moins funeste aux mœurs qu'au génie, leur patronage inocula au clergé et à l'art chrétien une honteuse dépravation. Des Papes trop préoccupés des jouissances et des gloires de la terre accrurent le

Digitized by Google

mal au lieu de l'arrêter. Ce fut en cette extrémité que 1529
les peuples, ayant perdu le respect et l'amour de leurs pasteurs, firent appel pour la réforme de la chrétienté, non plus à l'autorité des conciles, mais à celle de prêtres et de moines rebelles, et voulurent comme les rois façonner la religion à leur fantaisie. Ainsi se livrèrent-ils pieds et poings liés aux caprices de quelques hérésiarques, aristocratie intellectuelle pire que la féodale. De même que les violences des grands seigneurs avaient produit la monarchie absolue, de même ce nouveau genre d'excès allait rendre nécessaire le désarmement des esprits et leur soumission complète à l'État. C'était se punir soi-même et accomplir le mal que l'on se flattait d'éviter. Mais, en réalité, l'épouse de Jésus-Christ, l'Église catholique, apostolique et romaine ne pouvait rester plus longtemps l'alliée des vices païens ; il fallait à ce siècle perverti ou une doctrine plus relâchée en harmonie avec ses mœurs, ou une doctrine plus sévère exigeant par la force les vertus que la liberté ne produisait plus. Ainsi de l'hérésie des cœurs naissait forcément l'hérésie des esprits.

LII. La révolution commença en Allemagne, au milieu de jeunes et florissantes universités, auxquelles l'imprimerie prêtait sa puissance merveilleuse. Charles-Quint avait aigri ce fier empire en y introduisant, comme en pays conquis, ses Flamands et ses Espagnols; la cour de Rome n'y apparaissait plus aux esprits mécontents que comme l'instrument de la domination étrangère. Une querelle de moines fut la

Digitized by Google

1529 goutte d'eau qui fit déborder l'indignation générale. Léon X ayant fait réclamer des offrandes et promettre des indulgences pour la construction de Saint-Pierre, les Augustins en voulurent aux Dominicains favorisés de cette mission ; un des leurs, Martin Luther, fut chargé de satisfaire leur jalousie, et leva sous ce prétexte le drapeau de l'hérésie. Jeté dans le cloître par la terreur de Dieu plus que par son amour, cet orgueilleux n'avait pas trouvé la paix dans les jeûnes et les macérations où son zèle inquiet aimait à surpasser les autres. Après avoir essayé de vaincre Dieu par sa vertu, il n'osa se vanter d'y être parvenu, reconnut le vide de ses œuvres que la charité ne vivifiait point, et y renonça comme superflues. Puis, appliquant aux autres cet argument auquel les misères du temps ne donnaient que trop de prise, il attaqua successivement les Dominicains, les indulgences, la confession, le saint-sacrifice de la messe, l'autorité des évêques et le célibat des prêtres.

LIII. Flattant toutes les passions et leur lâchant la bride, l'audacieux apostat eut bientôt pour lui Charles-Quint bien aise de l'opposer au Pape, les grands avides des biens de l'Église et ennemis de son inflexible morale, la multitude entraînée en partie par l'appât d'abbayes et de trésors à piller, en partie par les vagues espérances que donne la nouveauté. De là étaient sorties ces deux hordes furibondes, déchaînées l'une contre la France, l'autre contre Rome. Bientôt les hérétiques s'en prirent aux châteaux, aux seigneurs, à l'Empereur lui-même. Il fallut s'arrêter

Digitized by Google

sur cette pente dangereuse. Luther, qui avait en- 1529
couragé les soulèvements populaires, fut lui-même contraint d'approuver le massacre des paysans rebelles. Pour mettre un frein à l'anarchie des opinions, il ne recula point devant la plus criante inconséquence, et imposa aux consciences, que la veille il prétendait affranchir de toute autorité, le joug d'une confession, rédigée à Augsbourg en compagnie de quelques disciples fidèles. L'infaillibilité du moine renégat n'entraîna que les fanatiques ou les intéressés. Pour les autres, il fallut l'éloquence plus concluante des canons impériaux. Charles-Quint, qui avait longtemps dédaigné le péril, fut obligé d'abandonner la conquête de la France et de tourner ses armes contre l'hérésie. Déjà il n'était plus de force à l'étouffer. Transigeant avec elle, il récusa comme
Luther les condamnations du Pape, s'érigea lui-même 1532
en juge spirituel, et, en attendant le prochain concile, fixa jusqu'à quel point d'erreur les novateurs pourraient encore se dire chrétiens et faire partie du Saint-Empire Germanique. Cet intérim ne fit qu'ajourner la guerre civile, et laissa l'Allemagne partagée en deux camps égaux. L'Église y conserva à peu près les frontières de l'ancienne domination romaine; le midi, plus voisin de l'Italie et depuis longtemps dévoué à la maison d'Autriche, resta catholique; le nord, comme inspiré de la vieille haine des Germains et des Saxons, devint tout entier protestant, et le grand-maître des Chevaliers Teutoniques, Albert de Brandebourg, abdiquant le célibat, jeta en face de

Digitized by Google

1532 l'Autriche les fondements d'une puissance rivale, le futur royaume de Prusse.

LIV. Les princes de Danemark et de Suède suivirent cet exemple. Dans leur éloignement, les peuples simples et ignorants de ces froides contrées reçurent avec crédulité les accusations portées contre la cour de Rome, et se laissèrent persuader qu'en chassant ses évêques et ses moines, ils reviendraient plus facilement aux vertus des premiers chrétiens. Même partage dans les Pays-Bas : au sud, les vieilles cités de Belgique, Gand, Bruges, Liége, gardèrent leur foi; au nord, les Hollandais, fils des Frisons, voulurent être indépendants de Rome et de l'Espagne. L'Angleterre, que ses guerres civiles avaient tenue isolée du continent, ressemblait encore, par l'intégrité de ses institutions et par une barbarie primitive, à la France de Philippe le Bel. Le roi Henri VIII se piquait de piété, et écrivait pour défendre la vérité mutilée par Luther. Le démon de la luxure se vengea de ce fier théologien, et lui tendit un piége. Comme plus d'un prince du moyen âge, il voulut changer de femme. Encouragé par de serviles évêques, excommunié par le Pape, il se révolta, et, réalisant le rêve de Charles le Sage, il se proclama pape lui-même, entraîna son royaume dans le schisme, immola les prêtres qui résistèrent, et récompensa les autres en leur permettant de se marier.

LV. Ces défections consommées, il ne resta au Saint-Siége que l'Espagne et l'Autriche qui menaçaient son indépendance, l'Italie envahie, opprimée

Digitized by Google

par l'étranger, enfin la France tout occupée de plaisir et se jouant des choses les plus saintes. Ainsi, en quelques années, deux pontifes de la famille des Médicis virent la plus jeune partie de l'Europe secouer leur autorité, tandis que l'autre restait gangrenée par des vices élégants et raffinés. La chasteté des prêtres et la sainteté du mariage, fruits de plusieurs siècles de combats, étaient d'un côté hautement abolies, de l'autre secrètement foulées aux pieds. Tant il est vrai que pour la défense de l'Église l'éclat des lettres et des arts ne remplace pas l'éloquence de la vertu. 1532

LVI. Au milieu de cette tempête, François I, ne croyant pas qu'elle pût l'atteindre, jouissait des embarras suscités à Charles-Quint et à son allié Clément VII. Par ses ambassadeurs, il félicitait les princes protestants d'Allemagne; par ses universités, il faisait approuver la rébellion du roi d'Angleterre, et pour lui, moins sérieux et moins féroce dans ses passions que le sauvage Henri VIII, incapable de soutenir dans ses États le rôle de grand pontife et ne cherchant pas à abriter ses faiblesses sous le voile du mariage, il restait catholique à condition que l'Église fermât les yeux sur sa conduite. Le Concordat lui suffisait. Autour de lui un clergé facile et dévoué conciliait également un reste de devoir avec le luxe et les plaisirs du jour. Évêques et abbés dépensaient leurs revenus en châteaux, jardins, équipages, passaient à la cour les trois quarts de l'année, et se disputaient humblement les faveurs du Roi. Tandis que l'Allemagne proscrivait jusqu'aux arts en haine de

Digitized by Google

1532 l'Italie, la France au contraire se sentait de plus en plus attirée par les charmes de ce beau pays. François I faisait venir de Florence le peintre André del Sarto et le sculpteur Benvenuto Cellini; Bologne lui envoyait le Primatice pour embellir les galeries et les jardins de Fontainebleau et pour construire en Touraine le château de Chambord. Ce dernier édifice, délicieuse forêt de tours et de tourelles, surpassait encore les merveilles que le nouveau connétable de Montmorency et que les cardinaux de Bourbon et de Lorraine élevaient à Chantilly, à Gaillon, à Meudon, et, alliant la légèreté gothique à l'élégance italienne, l'architecture française soutenait, aux gages des grands de la terre, sa vieille réputation acquise au service de Dieu.

LVII. Le Roi alternait entre les bords de la Seine et ceux de la Loire, et promenait de l'une à l'autre son attirail de chasses et de tournois, ses amis de plaisir et les dames de sa cour. S'il revenait à Paris, c'était en pourpoint broché d'or, escorté de dix ou vingt mille cavaliers. Sous sa main la capitale reprenait un éclat depuis longtemps inconnu. Ce n'était plus seulement, comme au temps des Valois, un théâtre de joutes féodales, mais, à l'exemple de Florence, un foyer de science, d'esprit et de bon goût. Bien que la France comptât dix-huit universités, celle de Paris réunissait encore à elle seule vingt-cinq mille étudiants, et ouvrait aux écoliers pauvres les places gratuites de soixante-douze colléges. Ami des lettres, le Roi encourageait les auteurs, favorisait leurs essais,

Digitized by Google

soutenait leur audace. Les quatre Facultés opposant 1532
leur routine et le culte d'Aristote à toute idée nouvelle, les chaires du collége de France s'ouvrirent au grec, à l'hébreu, à la législation, à la philosophie, et, sous le voile de la folie, le satirique Rabelais put attaquer, avec une âpre verve, les abus du temps. Or, dans la prose de ce joyeux buveur comme dans les mœurs de la cour, la corruption italienne se retrouvait plus grossière et plus brutale encore qu'au delà des Alpes. A côté des jouissances de l'art, les beaux esprits avaient emprunté à Florence ses débauches et ses orgies, et sur les traits de François I lui-même, tels que les a peints le Titien, se reflétaient les passions d'une nature vigoureuse, mais sensuelle, initiée à tous les secrets d'un peuple vieilli. Ainsi, à moins d'être rajeunies et passées au crible, les intelligences risquaient encore une fois, comme au siècle de Philippe le Bel, de voir leur éclat passager s'éteindre dans la fange.

LVIII. Même cynisme en politique. Sans doute pour tenir tête à Charles-Quint il fallait des ressources nouvelles; car, au lieu d'une guerre peu coûteuse, faite comme celles de Louis XII avec vingt ou trente mille hommes, il s'agissait de défendre toutes les frontières et d'avoir sans cesse trois ou quatre armées sur pied. Mais le luxe de François I ne coûtait pas moins cher que ses exploits, et ce prince prodigue se passait des États-Généraux et du consentement national pour augmenter les impôts aussi hardiment que Louis XII pour les diminuer. Bien que

Digitized by Google

1532 la taille fût quintuplée depuis son avénement, il avait recours pour trouver de l'argent aux plus fâcheux expédients. La cupidité, docteur en stratagème, lui fit inventer la loterie, misérable moyen de surexciter et d'exploiter la passion du jeu. Les élections judiciaires furent supprimées, et les magistrats obtinrent le droit de transmettre leurs charges moyennant une somme payée au trésor. La vénalité des offices une fois admise, le Roi les multiplia à plaisir, sans autre but que de les vendre. Le Parlement protesta de tout son pouvoir contre ces mesures tyranniques, qui le frappaient spécialement, et qui, en lui promettant une hérédité coûteuse, mettaient ses siéges à l'encan, introduisaient dans son sein des parvenus sans mérite, et ravivaient les abus déracinés par saint Louis. Sa voix ne fut pas écoutée ; le Roi vint lui-même briser cette résistance, et fit enregistrer de force ses édits : exemple que ses successeurs n'imitèrent que trop, sous le nom menteur de lits de justice.

LIX. Ainsi se continuait l'œuvre de Louis XI. Le pouvoir se concentrait de plus en plus entre les mains de la royauté ; en attendant le tour des institutions municipales, les libertés générales achevaient de disparaître. Le peuple en faisait joyeusement le sacrifice, et aimait à retrouver dans son prince ses défauts de prédilection. Les progrès du bien-être, du commerce, de l'industrie ne faisaient qu'augmenter cet aveuglement ; car, chose triste à dire, le malheur est plus puissant que la prospérité pour rappeler les cœurs à la reconnaissance envers le Ciel et à l'amour

Digitized by Google

de la vertu. Au milieu de cette funeste sécurité, quel- 1532
ques rares novateurs suscités par l'exemple de l'Allemagne s'agitaient dans l'ombre et murmuraient aussi le grand mot de réforme. François I leur prêtait son facile appui, et les défendait contre les rigueurs du Parlement et de la Sorbonne. Quoique bien près d'éclater, l'orage lui semblait lointain. D'ailleurs il se faisait gloire de mépriser tous les périls.

LX. Cependant le rival de cet insouciant vivant au jour le jour, Charles-Quint travaillait sans relâche à réaliser ses rêves de domination. Se flattant encore d'écraser les protestants s'il le voulait, il les tenait suspendus comme une menace sur la tête du Pape, laissait à son frère Ferdinand le soin de pacifier l'Allemagne et de tenir tête aux Turcs, s'emparait du Milanais, héritage des Sforza, et préparait en Italie, en Flandre et aux Pyrénées de nouvelles armées pour défendre s'il le fallait cette belle et importante acquisition. Complice de son ambition, l'Espagne lui donnait toujours ses meilleurs soldats, et en ce comble de puissance cette brave nation succombait avec son prince à un orgueil intolérable et à une odieuse cruauté. Si d'une main elle prenait Tunis, bombardait Alger, et châtiait comme autrefois les féroces Musulmans, de l'autre elle tenait Clément VII en une injurieuse captivité. Les peuples d'Amérique, que Colomb avait prétendu convertir à l'Évangile, s'éteignaient victimes de traitements qui faisaient pâlir la barbarie des Turcs; pour les remplacer, les conquérants inventaient la traite des nègres, et arrachaient à l'Afrique ses pauvres

Digitized by Google

1532 et rudes enfants. A la honte d'un peuple chrétien, l'esclavage qu'il avait fallu tant de siècles pour abolir renaissait dans ses colonies, et, si la France était païenne de jeux et de plaisirs, l'Espagne ne l'était pas moins de tyrannie et d'inhumanité.

LXI. Entre les deux princes qui se disaient fils de l'Église, et qui lui témoignaient leur dévouement d'une si étrange façon, Clément VII avait toujours penché pour le moins puissant et nourri l'espoir de voir François I se relever de ses défaites. A la première occasion, il renoua son alliance avec lui, et lui
1533 donna pour son fils Henri sa nièce Catherine de Médicis, qu'il amena lui-même à Marseille. C'était déclarer la guerre à l'Empereur et devenir du même coup l'allié des Turcs et des protestants. Mais Charles-Quint n'était-il pas encore plus menaçant pour lui que les hérétiques qui affligeaient son cœur de pontife ou que les infidèles qui ravageaient les bords du Danube? François ne s'était pas montré plus scrupuleux pour s'entendre avec eux contre l'ennemi commun. A son instigation, le sultan Soliman préparait une invasion contre la Hongrie, et les réformés d'Allemagne élevaient chaque jour plus haut leurs exigences. Pour lui, il se hâtait d'armer ses frontières, et, las de marchander des Suisses ou des lansquenets, il levait
1535 quarante mille hommes de milice nationale.

LXII. Il était temps; car déjà soixante mille Espagnols, ne parlant que de démembrer le royaume, en-
1536 traient en Provence. Plus prudent que de coutume, le Roi donna l'ordre de détruire vivres et fourrages et de

Digitized by Google

dévaster le pays jusqu'à la Durance, derrière laquelle 1536
il massait des troupes. Toujours braves quand il s'agissait de repousser l'ennemi, les habitants s'exécutèrent avec un patriotique enthousiasme, brûlèrent eux-mêmes leurs villages, et pour se venger eurent bientôt à poursuivre un ennemi affamé et fugitif. A sa suite, François I allait rentrer en Italie et y éprouver peut-être un nouveau désastre, quand il apprit que les Impériaux étaient en Picardie, et que soixante-douze canons battaient en brèche les murs de Péronne. Il revint en toute hâte, n'espérant plus sauver cette place, à peine défendue par six cents hommes et à bout de munitions après deux assauts repoussés. Mais son compagnon de gloire à Marignan, le fidèle Guise, l'avait devancé. Prenant avec lui son fils de dix-neuf ans, le jeune d'Aumale, il était accouru au secours des assiégés. Nouveau Gédéon, il avait donné à l'ennemi une alerte nocturne par un grand bruit de tambours et de trompettes, et, à la faveur de ce stratagème, il avait jeté dans la place, d'un côté mal gardé, quatre cents hommes d'élite portant chacun dix livres de poudre. Péronne était sauvée. A leur tour épuisés, les Impériaux levèrent le siége. Au nord comme au midi, Charles-Quint voyait ses espérances déjouées.

LXIII. Les réformés d'Allemagne et de Hollande le menaçant d'une prise d'armes et l'or d'Amérique ne suffisant pas à vaincre tant d'ennemis, il fut contraint, pour la première fois, d'accepter une paix désavantageuse, consentit à une trêve de dix ans, 1538

Digitized by Google

1538 promit à François I le Milanais pour un de ses fils, et sollicita le droit de passer en France pour aller étouffer une révolte dans les Pays-Bas. Le Roi s'estima heureux de cette occasion de fêter et d'héber-
1539 ger son rival ; il lui fit en hôte magnifique les honneurs de Paris, et ferma l'oreille à tout conseil de trahison. Moins généreux, l'Espagnol abusa de cette hospitalité. Comme pour venger son aïeul Charles le Téméraire, joué à Péronne par Louis XI, il noua, au foyer qui l'abritait, de criminelles intelligences. Une dame, célèbre par une longue faveur, mais alors éclipsée par des grâces plus jeunes, la duchesse d'Étampes, lui vendit les secrets qu'elle possédait et son alliance pour la prochaine campagne. Sûr d'être
1541 tenu au courant de tout, Charles-Quint refusa de se dessaisir du Milanais, laissa assassiner à Pavie deux ambassadeurs français, et conclut une alliance offensive avec le sanguinaire épouseur Henri VIII, à qui Guise venait de refuser sa fille Marie.

1542 LXIV. Bien qu'en France l'enthousiasme dure peu, et que les choses les plus belles y dégénèrent promptement, l'élan de la dernière guerre n'était pas encore éteint ; les milices nationales n'avaient pas complétement disparu, et la haine contre les Espagnols redoublait à la seule pensée de leurs récentes perfidies. Le
1544 premier choc eut lieu en Piémont. La victoire de Cérisoles, qui coûta douze mille hommes à l'ennemi, semblait promettre enfin des succès en Italie. Non loin de là, la flotte turque, jointe aux galères du Roi, venait de ravager les côtes et de bombarder Nice. Il

Digitized by Google

fallut encore une fois renoncer à ces espérances pour 1544
accourir au secours de la Champagne, où quatre-vingt mille Allemands et Anglais prenaient l'offensive. Gouverneur de la province, le duc de Guise en avait soigneusement fortifié les places, et comptait sur Saint-Dizier pour arrêter l'ennemi. Mais son chiffre fut livré par la duchesse d'Étampes; l'Empereur fabriqua ainsi une fausse dépêche, qui ordonnait à la place de se rendre. Guidé par cette main perfide, il entra également à Épernay, puis à Château-Thierry.

LXV. Le péril approchant, les Parisiens tremblaient déjà, et, pour les rassurer, il fallut que le Roi parcourût les rues à cheval, en compagnie du duc de Guise. Tandis que ces deux fiers et riants visages dissipaient la peur, l'Empereur s'amusait à des siéges; les Anglais prenaient Boulogne, et ils donnaient à l'armée française le temps de se grossir. Bientôt elle fut en force. Les rangs ennemis, au contraire, commençaient à s'éclaircir; l'automne s'avançait; les routes devenaient mauvaises, et pouvaient rendre d'un moment à l'autre une retraite désastreuse. Ainsi Charles-Quint avait beau à chaque campagne augmenter de vingt mille le nombre de ses soldats; sauf quelques places prises par trahison, il ne parvenait pas à entamer la France, et l'art de la guerre, encore dans l'enfance, ne pouvait fournir au plus riche et au plus puissant souverain du monde les moyens de dompter une province résolue à se défendre. Il se hâta de devancer l'hiver et de profiter de ses conquêtes pour obtenir une paix avantageuse.

Digitized by Google

1544 Par le traité de Cambrai, les Français avaient renoncé au Milanais en faveur des Sforza ; cette fois, pour recouvrer les places de Champagne, ils l'abandonnèrent définitivement aux Espagnols, et, comme rançon de Boulogne, ils donnèrent à Henri VIII huit cent mille écus d'or.

LXVI. Pendant que la guerre prenait à François I le temps que lui laissaient ses plaisirs, l'hérésie, dont il s'était fait l'allié au delà du Rhin, et qu'il avait quasi encouragée dans ses propres États, avait fait sous une nouvelle forme d'effrayants progrès. Certes, la France n'avait que faire d'une morale plus relâchée, telle que celle de Luther ou de Henri VIII. De l'aveu même des novateurs d'outre-Rhin, depuis la prédication de ce nouvel évangile le débordement des vices avait redoublé, et, découragés, ils n'avaient plus d'espoir que dans la fin prochaine du monde. Que n'eût-ce pas été dans un pays déjà gangrené ? Aussi les réformateurs français cherchèrent à vaincre le mal par leurs austérités et à ramener de force la religion à sa pureté primitive. Plus fermes dans leur orgueil que Luther et dédaignant complétement l'amour, sans lequel pourtant les œuvres ne sont rien, ils se complurent dans leurs vertus farouches, et ne reculèrent devant aucune violence pour les répandre et les imposer.

LXVII. Proscrits pour d'audacieux outrages au culte catholique, quelques-uns d'entre eux se réfugièrent en Suisse. Ce pays, libre derrière ses montagnes, était un asile inviolable, et, si le haut de ses vallées

Digitized by Google

conservait pure et intacte la foi du moyen âge, plus 1544
bas venaient s'abriter les bannis de toute l'Europe. Par les cols des Alpes étaient arrivés plus d'un moine apostat, plus d'un cynique professeur, échappé de l'Italie; les défilés de la Forêt-Noire avaient donné passage aux disciples fougueux désavoués par Luther; enfin, aux extrémités du Jura, deux grandes villes, versant à l'Allemagne et à la France leurs beaux fleuves du Rhin et du Rhône, recevaient en échange du dehors le courant des idées; l'une, Bâle, fière de publier les railleries du sceptique Érasme et ouvrant aux Luthériens sa cathédrale, déjà célèbre par un concile rebelle; l'autre, Genève, envahie par les hérétiques français, secouant à la fois l'autorité de son évêque, de ses nobles et du duc de Savoie, et jalouse d'être la capitale d'une nouvelle doctrine.

LXVIII. A Genève, en effet, après des luttes sanglantes et grâce aux hostilités de François I contre la Savoie, les Huguenots ou conjurés triomphèrent et un enfant de la Picardie, Calvin, y établit son âpre et impitoyable autorité. Accusés d'avoir voulu l'empoisonner, prêtres et religieuses furent chassés; en dépit des libertins, qui se flattaient de jouir désormais à l'aise, la dépense des habits et des repas fut fixée, la danse, les mauvais livres, les jeux de cartes interdits, l'adultère puni de mort. Tous les ans une enquête s'ouvrit sur les mœurs de chacun; la prison et le bannissement étaient les moindres peines; une femme fut brûlée pour une chanson légère; un ami de Calvin, Michel Servet, osa le contredire, il eut le même sort. Peu

Digitized by Google

1544 curieux lui-même du bûcher, le faux Savonarole prit sans élection la présidence du consistoire et le gouvernement de la ville ; rien, ni dans l'État ni dans les consciences, ne dut se soustraire à sa sainte domination. C'est ainsi qu'il rédigeait du premier coup sa confession d'Augsbourg et se faisait l'arbitre sans appel des choses divines et humaines, juste récompense de ceux qui avaient prétendu s'affranchir de l'Église.

LXIX. De la ville où ce despote régnait si durement, sa doctrine s'étendit au loin et surtout en France avec la souplesse inhérente au génie du mal. Dans son oligarchie intellectuelle, il promettait aux jeunes clercs de Paris un avancement plus prompt, un pouvoir plus indépendant que dans la hiérarchie catholique. Pour les grands, ennemis des rigueurs, il trouvait d'heureux accommodements ; il caressait les princes du sang ; il flattait leurs passions politiques. En Languedoc et en Dauphiné, il ranimait les fils des Albigeois et des Vaudois, et les alléchait par l'abolition du culte des images, le pillage des églises et des cloîtres. Les femmes se passionnaient pour lui, entraînées par leur imagination ou désireuses d'un rôle plus apparent dans les affaires de ce monde ; la sœur même de François I, Marguerite, reine de Navarre par d'Albret son mari, se piquait d'être plus libérale que son frère, et, bien que peu sévère dans ses mœurs, offrait asile dans ses États aux puritains chassés de Paris. Enfin, par une mesure habile, Calvin gagna l'amour des marchands, race économe et austère ; révoquant la loi de l'Église qui les obligeait à trafiquer avec

Digitized by Google

leurs propres fonds, il leur permit le prêt à intérêt, 1544
jusqu'alors privilége des Juifs. De là un appât puissant pour ceux qui avaient besoin d'argent ou qui voulaient en prêter ; de là le rapide essor des banques protestantes de Genève et de Hollande. Privés de toute autre jouissance, les calvinistes s'adonnèrent sans frein à celle de dominer et d'amasser. Par ces moyens s'organisait un parti bien supérieur par sa discipline et sa vigueur aux premiers réformés d'Allemagne et d'Angleterre, et destiné à les entraîner à sa suite ou à les renverser. La Réforme était complète ; aux quatre coins de l'Europe, royauté, aristocratie, gens d'esprit, leurrant les peuples encore crédules de l'annonce d'une religion meilleure, secouaient le joug de Rome, dépouillaient les couvents, persécutaient les prêtres, mutilaient la foi, et joignaient au despotisme politique la tyrannie encore plus dure des consciences.

LXX. Assurément le vieux monde féodal était moins digne de châtiment que cette poignée d'hérésiarques, maîtres de droit divin des consciences et des cœurs, sans respect pour la famille ni pour la propriété, couvrant de leur infaillibilité personnelle depuis les simples tendances rationalistes jusqu'au communisme le plus monstrueux, brisant à la fois l'ordre social, la paix des nations et l'unité de l'Europe. Mais, contre ce torrent, Charles-Quint offrait seul à l'Église le secours de ses armes, et, relevant l'épée sanglante de Simon de Montfort, il prétendait par les mêmes violences étouffer l'hérésie, asservir le

Digitized by Google

1544 Saint-Siége et assurer sa domination universelle, c'est-à-dire, à l'exemple des calvinistes, obtenir par la force la réforme de l'Europe. Au contraire, François I restait partagé, éprouvant la même antipathie pour les huguenots que pour les Espagnols. Bien que son pouvoir royal fût absolu, et qu'il eût soumis à ses fantaisies parlements, noblesse, clergé, son esprit hésitait à trancher les questions théologiques, et répugnait à gouverner les consciences par des supplices. Jouissant paisiblement de son omnipotence, il espérait que le temps ferait naître la lumière, qu'avec un peu de bonne volonté les hommes s'entendraient, et que son pays éviterait ainsi l'horreur des guerres civiles. Sans le savoir, cette politique insouciante préparait à la vérité son plus éclatant triomphe; mais elle ne devait pas éviter à la France de cruelles et salutaires calamités.

LXXI. Tandis que Charles-Quint appliquait aux hérétiques les tortures inventées par la férocité espagnole contre les Juifs et contre les Maures, qu'Henri VIII immolait à sa rage ses femmes et ses amis, que Genève imaginait des supplices nouveaux et raffinés, et que François I faisait tout pour retarder dans ses États ces impitoyables représailles, l'esprit de saint Dominique et de saint François, moins facile à ressusciter qu'une aveugle cruauté, esprit dont Dieu est l'unique et jaloux dispensateur, renaissait d'une manière merveilleuse dans des pays divers; plus d'un cœur, touché des malheurs de l'Église, mettait la cognée à la vraie racine du mal, et ne cherchait

Digitized by Google

qu'en lui-même à réformer les abus, à triompher de 1544
la corruption, à faire une héroïque et libre violence à la nature humaine. Quoique sous le poids de la domination étrangère, l'Italie et Rome surtout méritaient de rester par là à la tête de la chrétienté. Remuée par trente années d'invasions, de pillage et de maladies, cette terre était mieux préparée que toute autre. Des hospices desservis par d'illustres familles s'établissent à Venise, à Vérone, à Brescia, à Milan, pour les orphelins de la guerre et de la peste. Les Barnabites se consacrent à l'instruction populaire; les Théatins et les Oratoriens, pieuses communautés de prêtres, se vouent à la prédication, au saint ministère, et donnent l'exemple de vertus modestes et persévérantes. A côté de ces ordres nouveaux, les anciens se réveillent, jaloux de soutenir leur antique gloire ; Dominicains et Franciscains se réforment et se dévouent aux pestiférés ; dans leurs rangs se façonnent deux pontifes qui relèveront la grandeur de Rome et la majesté de l'Église, saint Pie V et Sixte-Quint. L'épiscopat retrouve aussi son éclat dans saint Charles Borromée, l'apôtre et le bienfaiteur de Milan, le type aimable de cette charité active et patiente, habile à guérir toutes les misères, capable, s'il était possible, d'adoucir jusqu'au joug de l'étranger. Grâce à ce concours de vertus, l'Église peut reprendre la série de ses conciles et réunir à Trente une assemblée solennelle, qui, digne des plus beaux siècles de foi, déjoue les espérances des hérétiques, prononce nettement leur condamnation, fixe tous les points mis en doute du dogme ca-

Digitized by Google

1544 tholique, et rappelle le clergé au zèle, à la chasteté, à la discipline austère du passé.

LXXII. Pendant que s'accomplissait, par les faits encore plus que par les paroles, cette sincère et pieuse réforme, en dépit de ses inquisiteurs, ennemis de toute innovation, l'Espagne y prenait sa part. Sainte Thérèse et saint Jean de la Croix allaient lui donner ses carmélites et ses carmes, sublimes contemplatifs, saint Jean de Dieu ses frères pour le soin des malades. En attendant, elle produisait saint Ignace de Loyola. Blessé à la défense de Pampelune et converti par les souffrances, ce jeune et brave officier déposa ses armes aux pieds d'une madone, fit le pèlerinage de Jérusalem, et ne songea plus qu'au service de Dieu. Traqué, emprisonné par l'inquisition, il demanda asile à une terre moins soupçonneuse et plus hospitalière, et vint étudier la théologie à Paris dans une cellule du collége Sainte-Barbe. Dans la même cité où les hérétiques étalaient librement leurs audacieuses doctrines, il concevait contre eux le plan d'une milice religieuse, combattant par la parole et non par le glaive, et opposant aux ennemis de l'Église la charité plus forte encore que la science, la douceur mère de la persuasion, la pureté de mœurs et la pauvreté sources inépuisables de respect et d'amour. Conservant le génie de cette brave armée espagnole où il avait fait ses premières armes, il nomma son ordre la Compagnie de Jésus; à la bravoure fougueuse des moines mendiants, il substitua le courage persévérant et discipliné des Jésuites, et par lui l'Église, à côté de

Digitized by Google

ses chevaliers, eut en quelque sorte son infanterie régulière. 1544

LXXIII. Formée d'abord de quelques amis intimes d'Espagne, de France et de Savoie, la petite Compagnie alla un jour à Montmartre vouer à Dieu son sang et sa vie. De là elle se mit en route pour commencer la conquête des âmes, traversa les Alpes, servit en passant les pauvres malades dans les hôpitaux de Venise, déposa aux pieds du Pape un vœu d'obéissance absolue, et, désormais consacrée, envahit le monde avec une merveilleuse rapidité. Seule la France, qui avait abrité l'ordre naissant, craignit qu'une fois puissants ces fils de l'Espagne ne servissent les intérêts et la domination de leur patrie; elle ne les reçut qu'avec hésitation et méfiance. Cependant, tandis que les uns fondaient des colléges auprès des universités, et donnaient gratuitement à la jeunesse une forte et saine éducation, d'autres évangélisaient les campagnes, relevaient les vertus du clergé séculier, et disputaient vaillamment les peuples à l'hérésie; d'autres enfin passaient les mers, et reprenaient auprès des infidèles la prédication longtemps interrompue de l'Évangile. A leur tête, saint François Xavier de Pampelune remuait de sa parole l'Inde portugaise, pénétrait jusque dans les îles perdues à l'extrémité du monde, convertissait la moitié du Japon, et, apôtre insatiable, mourait en rêvant la conquête de la Chine.

LXXIV. Ainsi, en face du réveil des instincts païens, décoré du nom pompeux de Renaissance, l'Église renaissait aussi sous les coups de l'adversité,

Digitized by Google

1544 plus vivace, plus active et plus brillante encore qu'au sortir du grand schisme d'Occident. Dépouillé de ses branches mortes par l'orage, l'arbre se parait de pousses fraîches et verdoyantes; et, chose merveilleuse, la séve chrétienne jaillissait comme jadis, non chez les jeunes tribus de Germanie, mais sur le sol usé d'une vieille civilisation, au foyer corrompu et corrupteur de la fortune, de la science et des arts. Furieuses de cet éclat inattendu, les sectes réformées s'unirent contre l'ennemi commun, renièrent l'autorité du concile qu'elles avaient réclamé, et firent tout pour en venir à une guerre ouverte. La France, qui affectait de protéger impartialement les deux partis, allait leur servir de principal champ de bataille. En relations avec les hérétiques de Hollande et d'Allemagne, les calvinistes du royaume devenaient chaque jour plus audacieux, provoquaient la colère publique par des outrages aux églises ou au saint-sacrement; les ingrats parlaient même de piller le Louvre. Lassé dans sa patience, le Roi déchaîna contre eux la sévérité longtemps contenue des parlements. A Paris, dix-huit huguenots furent saisis et solennellement brûlés sur la place de l'Estrapade; dans les montagnes de Provence, vingt-quatre villages de Vaudois furent
1545 réduits en cendres et leurs habitants exterminés. En même temps, dans sa colère, François I s'en prit à l'imprimerie, qu'il avait jusque-là encouragée, et qui propageait à foison les écrits des novateurs. Il voulut lui ôter sa liberté. Mais, peu propres à ramener la foi et la piété dans les cœurs, ces essais tyran-

Digitized by Google

niques ne firent qu'y surexciter la fièvre de la ré- 1545
forme.

LXXV. Sans doute un souverain n'a pas moins que tout autre le droit de repousser la force par la force et d'arrêter dans leurs violences ou leurs complots les coupables séducteurs des mœurs et des consciences. Toutefois, pour que son bras, mis au service de la religion, ne lui nuise pas au lieu de la défendre, il faut qu'il ait pour mobiles la vertu, le désintéressement, la générosité, qui confondent le vice sans exclure la persuasion. Cette puissance morale manquait complétement au Parlement, à la Sorbonne, à François I. En même temps qu'ils persécutaient l'hérésie, magistrats et docteurs, se croyant plus sages que l'Église entière, opposaient leur incorrigible orgueil aux efforts du concile de Trente, et ni menaces ni avertissements du ciel n'interrompaient les criminels plaisirs de la cour. Une affreuse contagion, venue d'Orient comme la peste noire, frappa les plus coupables, et porta une profonde atteinte à la vigueur de la race humaine. Le Roi lui-même mourut victime de sa vie 1548
déréglée. Il laissait un seul fils, Henri II, héritier de son cœur insouciant et voluptueux.

LXXVI. En même temps descendait dans la tombe le premier duc de Guise, regretté du peuple pour ses victoires, des pauvres pour ses aumônes, des hérétiques eux-mêmes pour sa grandeur d'âme et sa modération. Si sa jeunesse n'avait pas été sans quelques écarts, pour s'en punir il portait depuis longtemps à son bras une chaîne de fer, et vivait retiré au milieu

Digitized by Google

1548 de sa famille, à son château préféré de Joinville, où sa femme s'entourait de pieuses fondations. Comme son père, il avait eu douze enfants. Lui-même, jusqu'à son dernier jour, avait élevé ses fils à l'école de l'honneur et de la vaillance. Digne rejeton de ce héros et compagnon de ses combats, François d'Aumale avait déjà reçu comme lui des blessures désespérées. Un jour, le fer d'une lance s'était brisé au-dessus de son œil; Ambroise Paré n'avait pu l'arracher de sa tête qu'avec des tenailles et le pied sur son visage. Le célèbre médecin le croyait perdu, et n'attribua qu'à Dieu la gloire de sa guérison. La souffrance avait durci sans l'affaiblir cette vigoureuse nature. Le plus grand prince eût souhaité d'avoir pour fils ce beau jeune homme, ami des armes et des chevaux, au grand et noble cœur, aux allures royales, et Henri II, bien pâle à côté de lui, voulait du moins qu'il fût son premier ami.

LXXVII. Archevêque de Reims et cardinal, le second des Guise était aimable et prodigue dans le monde, sérieux dans les affaires, profond dans la science. Il parlait toutes les langues vivantes, et passait pour le prélat le plus accompli, le plus éloquent de son temps. De mœurs régulières, il résidait souvent dans son diocèse, le parcourait sans relâche, tenait des conciles provinciaux; il dota Reims d'un collége, d'un séminaire, d'une université, et amena les Jésuites en France. L'ambition était son seul défaut, et en faisait un homme d'État plus ardent et moins modéré que son frère, rôle difficile à concilier avec les devoirs de l'Église. Leur sœur Marie, refusée na-

Digitized by Google

guère à Henri VIII, était reine d'Écosse, et leur avait 1548
envoyé dès l'âge de six ans sa fille Marie Stuart, destinée par eux au dauphin François.

LXXVIII. Sûrs ainsi du futur roi de France, les deux Guise n'avaient pas rougi de se faire auprès d'Henri II une alliée moins honorable de la vieille, mais encore puissante Diane de Poitiers, digne successeur de César Borgia dans le duché de Valentinois. Forts de sa faveur, ils formaient avec le connétable de Montmorency un triumvirat, disposant des places, des honneurs, des biens de la couronne et des bénéfices ecclésiastiques. Faible et indolent, absorbé par ses jouissances, où il surpassait, s'il était possible, le cynisme de son père, Henri II ne demandait pas mieux que de se laisser mener par ces amis entreprenants, et leur abandonnait le soin des affaires. L'entraînement des fêtes, le cumul des dignités et des richesses, et les dangers d'une faveur sans limites, les eussent bientôt amollis comme tant d'autres, si Charles-Quint ne s'était chargé d'occuper leur courage et de retremper leur vigueur.

LXXIX. Tandis qu'en France la paix se passait en plaisir de jeunes gens, et laissait aux calvinistes la liberté de propager à l'aise leurs doctrines, le vieil Empereur l'avait employée à étouffer en Allemagne les progrès audacieux de la Réforme, et à dompter les princes du nord devenus assez forts pour mettre sa souveraineté en péril. La victoire décisive de Mülhberg lui avait permis de frapper un grand coup et de dépouiller l'électeur de Saxe, chef des rebelles.

Digitized by Google

1551 Menacés dans leurs rêves d'ambition et d'indépendance, les vaincus s'adressèrent à la France, et proposèrent à Henri II le titre de vicaire de l'Empire avec la possession de Strasbourg, de Cambrai et des Trois-Évêchés, Metz, Toul et Verdun. En vain le connétable de Montmorency, auquel son âge faisait désirer le repos, rappela au Roi que les protestants avaient plus d'une fois abusé son père par de semblables promesses, uniquement pour décharger sur lui la colère de Charles-Quint et pour faire à ses dépens une paix avantageuse. Par tempérament et par amour de la gloire, les jeunes Guise désiraient la guerre. Comment rejeter l'occasion de se venger d'un ennemi perfide et insatiable, et d'immortaliser ce règne par la conquête de la ligne du Rhin? Entraîné par cette perspective, Henri II traita avec les princes d'Allemagne, et renoua les relations de François I avec le sultan Soliman.

LXXX. Le rendez-vous de l'armée française fut fixé à Joinville même, pour le printemps suivant. La cam-
1552 pagne commença par l'occupation de Toul et de Metz, qui ouvrirent leurs portes sans résistance. En quelques jours, Henri II arriva sur le Rhin. Après un peu d'hésitation, Haguenau et Wissembourg se rendirent aussi ; Spire et Strasbourg furent moins confiants pour le prétendu vicaire de l'Empire, et lui montrèrent les dents. En même temps, fidèles à leur politique, les princes protestants lui annoncèrent que l'Empereur leur ayant accordé la liberté religieuse, ils venaient de traiter avec lui à Passau. Bien plus, le

Digitized by Google

fondateur de la Prusse, le grand-maître des Chevaliers Teutoniques, Albert de Brandebourg, espérait des conditions encore meilleures en trahissant ouvertement, et rôdait en Lorraine, épiant le moment de regagner les faveurs de l'Empereur en accablant ses propres alliés. Apprenant ainsi ce que coûte de se fier à des gens sans foi, les Français se virent réduits à s'en tirer comme ils le pourraient, et précisément exposés au péril qu'ils avaient cru éviter, celui d'avoir seuls sur les bras les forces de Charles-Quint. Pendant que l'Empereur lâchait tout en Allemagne pour écraser la France, et accourait furieux reprendre les Trois-Évêchés, Henri II, maudissant ses alliés infidèles, quittait prudemment l'Alsace, laissait François de Guise pour défendre Metz, et retournait à ses plaisirs de Paris. 1552

LXXXI. Metz va être investi par cent mille fantassins, vingt-trois mille chevaux, sept mille pionniers et cent vingt pièces de canon, force inouïe pour l'époque. A la hauteur de sa tâche, Guise ne perd pas un jour. Pendant que les hommes achèvent la moisson et les vendanges, il emploie femmes et enfants à réparer les vieilles murailles, achète à ses frais du blé, des vins, des bestiaux, dresse l'inventaire des vivres et des munitions, ravage les environs de la place, rase les faubourgs, renvoie les bouches inutiles, prépare des hôpitaux, et instruit ses recrues. De toutes parts accourent des gentilshommes, prêts, sous un tel chef, à servir comme simples volontaires. Les Impériaux paraissent enfin, mais assez tard, vers la

Digitized by Google

1552 fin d'octobre. A leur approche, Albert de Brandebourg enlève un détachement français, et passe sous leurs drapeaux. Ces forces écrasantes inondent les bords de la Moselle, et resserrent les assiégés dans la place. Au bout d'un mois, l'Empereur arrive en personne, pâle, maigre, goutteux, les cheveux blanchis par l'âge, se tenant à peine à cheval. Il vient stimuler de sa vieille ardeur une armée qui ne fait rien sans lui. Sur-le-champ il fait battre en brèche la muraille, qui tombe au bout d'une semaine, et laisse apparaître derrière elle un nouveau mur de huit pieds, élevé comme par enchantement. L'Empereur ordonne pourtant l'assaut; il s'y fait porter en litière; mais Guise l'attend sur la brèche, et rejette en désordre ses formidables colonnes. Charles-Quint veut les ramener; ils refusent. « Je n'ai plus de soldats, s'écrie-t-il. « Il ne me reste qu'à dire adieu à l'Empire et à me « faire moine. » En effet, une seconde attaque tentée d'un autre côté ne réussit pas davantage. Les pluies d'automne remplissent d'eau les tranchées et les mines; après deux mois de travaux, l'ennemi lève le siége, abandonne son camp, et bat en retraite par des routes affreuses. La cavalerie française poursuivit les fuyards : trente mille périrent dans les boues, et le nombre en eût été bien plus grand sans l'humanité de Guise, qui recueillit avec soin les blessés et les malades. Par son héroïque défense de Metz, il venait de sauver la France entière d'un désastre retombé sur l'ennemi, et, tout jeune, il avait dépassé la gloire de son père. Paris le reçut en triomphe, fit des chan-

Digitized by Google

sons pour les vainqueurs, des calembours sur les 1552
vaincus et tout ce que sait inventer le joyeux esprit français.

LXXXII. Quant à Charles-Quint, accusant la fortune de ne pas aimer les vieillards, il se préparait à étonner par son abdication le monde qu'il n'avait pu soumettre à son despotisme, et il était résolu de se retirer dans un couvent d'Espagne. Toutefois, conquérant déchu, il ne perdait pas l'espoir de goûter derrière les murs de son cloître la jouissance d'être vengé, et, de loin, il dirigeait encore les armées de l'Espagne et de l'Empire. Il venait de compléter le cercle de fer dans lequel il étreignait la France en mariant son fils Philippe II à la reine d'Angleterre, Marie, héritière catholique de Henri VIII, et avec ce nouvel allié il espérait enfin entraîner la balance.

LXXXIII. L'année suivante, les Impériaux revin- 1553
rent avec les Anglais par la Picardie. Térouanne fut prise d'assaut, et, sans le souvenir de la courtoisie de Guise à Metz, la garnison eût été massacrée. L'ennemi se contenta de raser la ville. Cette fois le Roi
lui-même vint se mettre à la tête des troupes avec 1554
toute la cour. Sous ses ordres commandaient le duc de Guise d'un côté et de l'autre le vieux Montmorency et son neveu Coligny, secrètement jaloux du défenseur de Metz. L'ennemi s'avançant pour dégager le fort de Renty, il y eut un choc très-vif. Guise, brûlant de remporter un nouveau triomphe, fit des prodiges de bravoure; ses rivaux, par leur inaction, rendirent le succès incomplet. Il fallut

Digitized by Google

1554 lever le siége de Renty. De là entre eux d'amers reproches et le germe d'une longue et mortelle inimitié.

LXXXIV. En Italie, où les Français venaient de rentrer, la guerre les trompait toujours par des perspectives de conquêtes peu solides. Le brave Gascon Montluc, élève et compagnon des Guise, avait pénétré en Toscane, et s'était installé à Sienne. Assiégé par des forces supérieures, il avait repoussé toutes leurs attaques; après une défense de dix mois, il était sorti de la place avec armes, bagages et canons, mais presque sans soldats. Laissant la Picardie au connés-
1556 table et à son neveu, Guise, mécontent, mais non inactif, vint renforcer ces braves débris, et leur ramena la victoire. Maître de Bologne, de Rimini et d'Ancône, il investit Civitella sur le territoire napolitain. Petit-fils de Louis XII par sa femme, il pouvait personnellement prétendre à la couronne de Naples, que lui offrait la noblesse, gagnée par ses exploits. Il déclara qu'il combattait pour la France et non pour lui. Ce noble refus lui aliéna les esprits, et un instant sa fortune parut venir échouer là, devant les murs d'une misérable petite forteresse. Les Espagnols arrivèrent en nombre pour la lui faire abandonner; il remit à Montluc ses troupes épuisées, et revint seul en France.

LXXXV. Vaincu en apparence, Guise n'en était pas moins rappelé pour réparer un grand désastre et pour jouir de l'humiliation de ses rivaux. Le Roi et la France entière l'attendaient comme un sauveur. En son absence, Coligny, désireux de faire aussi quelque coup

Digitized by Google

d'éclat, s'était jeté dans Saint-Quentin assiégé. D'accord avec lui, son oncle le connétable était accouru avec vingt-huit mille hommes, espérant écraser l'ennemi entre les siens et la place; mais les Impériaux prévinrent brusquement son attaque, taillèrent son armée en pièces, et, pour que la victoire fût complète, le firent lui-même prisonnier; Saint-Quentin fut pris d'assaut, et Coligny également forcé de rendre son épée. En apprenant ce succès, Charles-Quint avait tressailli dans sa retraite : « Mon fils est-il à Paris? » s'était-il écrié. Mais le grand homme n'était plus là pour stimuler ses soldats; ils s'amusèrent au siége de quelques petites places, et laissèrent à Guise le temps de revenir. Henri II le reçut à bras ouverts, et le nomma, dans sa frayeur, lieutenant-général de toutes ses armées. 1556

LXXXVI. En présence du péril, le sauveur de Metz résolut de payer d'audace. Feignant des préparatifs contre le Luxembourg, il partit secrètement au milieu de l'hiver, et parut le 1er janvier sous les murs de Calais, ville réputée imprenable, précieux pied-à-terre des Anglais sur le continent. En huit jours, il prit deux forts avancés qui étaient la clef de la place, et emporta la citadelle d'assaut. Le neuvième, Calais capitula, et la population anglaise tout entière dut quitter la ville sans rien emporter. Une flotte ennemie parut, mais trop tard; déjà des vaisseaux français, arrivés sous main de Bretagne et de Normandie, occupaient le port. Ainsi, par une surprise incroyable, Guise venait de réparer la perte de Saint-Quentin, 1558

Digitized by Google

1558 d'effacer la dernière trace de la domination anglaise et de rendre à la France la courageuse patrie d'Eustache de Saint-Pierre. Le peuple d'outre-Manche accusa de ce coup fatal l'incurie du pouvoir ; la reine Marie en mourut de chagrin, et avec elle disparurent pour Philippe II la couronne et l'alliance de l'Angleterre. Quant au vainqueur, il fut porté aux nues ; mais infatigable et peu soucieux de se reposer, comme les gens médiocres, sur un premier succès, il courut
1559 à l'est, et emporta d'assaut Thionville, forte place d'où l'ennemi ravageait impunément la Champagne et les Trois-Évêchés.

LXXXVII. Ces combats étaient entremêlés de fêtes splendides, où à la joie des victoires se joignait pour les Guise celle de plus d'un riche mariage. Comme c'était convenu, leur sœur Marie Stuart épousa le jeune dauphin François, et le duc de Lorraine, leur cousin, obtint la main d'une fille du Roi. C'était trop de gloire et de puissance pour ne pas se faire une foule d'ennemis. En présence de ces honneurs, la jalousie des grands ne connut plus de bornes. Le Roi lui-même était effrayé d'une grandeur à la veille peut-être de surpasser la sienne ; voyant que la guerre ne faisait que l'accroître, il ouvrit l'oreille aux conseils de paix du vieux Montmorency. De son côté, l'ennemi, épuisé de ressources, privé de l'Angleterre, attaqué par les Turcs en Hongrie, menacé par les protestants d'Allemagne et des Pays-Bas, désirait ardemment suspendre les hostilités. C'était le cas de lui imposer de dures conditions. Mais, pressé d'en finir,

Digitized by Google

Henri II traita à Cateau-Cambrésis, rendit près de 1559
deux cents places ou châteaux, que ses troupes occupaient en Italie ou à la frontière du nord, réintégra dans ses États le duc de Savoie, réduit depuis longtemps à faire le métier de général ennemi, et ne garda que Calais et les Trois-Évêchés. Guise, mécontent, se retira à Joinville, livrant de nouveau la cour aux Montmorency et attendant avec patience qu'on eût encore besoin de lui.

LXXXVIII. Ainsi se termina cette lutte acharnée de la France et de l'Espagne. L'Italie, que ces deux nations s'étaient disputée, n'avait pas su profiter de leur rivalité pour défendre son indépendance. En dépit des efforts de Jules II et des bienfaits de la Renaissance catholique, l'influence politique des Papes ne s'était pas relevée. Vaincue sur la terre ferme, Venise l'était encore davantage sur mer par les riches conquérants des deux Indes. Les rois de Naples et les Sforza étaient remplacés par les Espagnols et par les Médicis, et les ducs de Savoie servaient humblement les dominateurs de la Péninsule. Malgré de nombreux échecs, Charles-Quint, du fond de la tombe où il venait de descendre, triomphait donc en apparence, et pourtant il était mort inquiet et découragé comme un vaincu. Sentant que la main la plus forte était impuissante à fondre les peuples si divers de son empire, et qu'une seule tête ne suffirait pas aux affaires qui avaient usé la sienne, il avait lui-même, en la quittant, brisé cette puissance que sa vie s'était passée à agrandir. Dans ce partage, à son frère Ferdinand,

Digitized by Google

1559 déjà roi de Hongrie et de Bohême, il avait laissé l'Empire d'Allemagne, vaste édifice qu'il avait trop négligé, et dont les princes protestants conspiraient la ruine. Le temps était passé où les souverains de tous ces États étaient librement élus par leurs peuples et confirmés par le Pape. Aussi dédaigneux pour la consécration de l'Église que pour la liberté des peuples, Ferdinand déclara l'Empire et les couronnes de Bohême et de Hongrie désormais héréditaires dans sa famille; si protestants ou catholiques attaquaient son pouvoir, il était résolu de le défendre les armes à la main.

LXXXIX. Par une préférence maladroite, Charles-Quint avait donné à son fils, outre Naples et le Milanais, la Franche-Comté, la Flandre, l'Artois et les Pays-Bas, héritage de Bourgogne, antipathique à l'Espagne, que l'Allemagne eût bien mieux défendu contre la France. Un moment roi d'Angleterre, Philippe II avait par là complété la désastreuse bigarrure de ses États. Son propre caractère ne devait pas lui être moins funeste. Digne du peuple qui massacrait les Indiens d'Amérique sous prétexte de les convertir, et se croyant appelé en Europe à étouffer l'hérésie dans le sang, ce prince sombre et sans pitié perfectionnait l'inquisition, multipliait les supplices, faisait périr son propre fils dans les cachots, et, pour éviter les écarts de l'esprit humain, en paralysait l'activité. Sous l'empire des mêmes passions, l'Espagne encore riche de jeunesse, toute brillante de colléges, de couvents et de cathédrales, illustrée dans les arts par le pinceau de Murillo, dans les lettres par les lo-

Digitized by Google

mans de Cervantès et par les tragédies de Lope de Vega, cédait à la tentation d'arriver par l'or et par le fer à la domination universelle, et acceptait une honteuse tyrannie dans l'espoir d'asservir les autres peuples. De là pour elle en peu d'années une prompte et effrayante décrépitude. 1559

XC. Au contraire la France, une et compacte, trempée par une lutte inégale, formée dans l'art de la guerre par les Suisses, les Italiens et les Espagnols, était, quoique petite et vaincue, en état de disputer la suprématie de l'Europe. Ses troupes nationales avaient renoncé aux armures de fer et à la lourde cavalerie du moyen âge, et pouvaient désormais se passer des Suisses et des lansquenets. Non content de les commander, le duc de Guise s'occupait sans relâche de perfectionner leur organisation, recevait de tous côtés des chevaux, des armes, et s'occupait plus que personne d'appliquer à l'infanterie l'usage de la poudre à canon, et de remplacer les flèches de l'arbalète par les balles de plomb de l'arquebuse ou du mousquet, terribles projectiles dont il devait être lui-même la victime. Malheureusement, comme au temps des Valois, ces forces allaient se consumer elles-mêmes en guerres civiles, triste remède à la corruption qui menaçait encore une fois d'éteindre toutes les lumières de l'esprit humain.

XCI. Fidèles à leur tactique et non contents de séduire la multitude par leur superbe austérité, les calvinistes avaient pris l'importance d'un parti politique. Ils avaient réuni sous leur drapeau les grands

Digitized by Google

1559 qu'offusquait le crédit des Guise, d'un côté Coligny, le prisonnier de Saint-Quentin, avec ses frères dont l'un cardinal, de l'autre les deux Bourbon, sujets médiocres, tenant à la famille royale par une suite d'aïeux obscurs et par un fils de saint Louis, mais fort entêtés de leur dignité de princes du sang. Antoine, l'aîné, était devenu roi de Navarre en épousant Jeanne d'Albret, fille de l'hérétique et licencieuse Marguerite; Condé s'était marié dans la famille de Coligny. Tous deux étaient menés au prêche et stimulés dans leur ambition par leurs femmes, moins timides et plus entreprenantes qu'eux. Avec cet appui, les réformés devinrent hardis, se réunirent au Pré-aux-Clercs par milliers, et traversèrent en procession le faubourg Saint-Germain.

XCII. Une seconde fois, la royauté se voyait provoquée par des novateurs qui aspiraient non-seulement à la liberté de leur culte, mais au gouvernement même de l'État. Comme son père, Henri II s'irrita de cette audace, et somma le Parlement d'exécuter les vieilles lois du royaume contre les hérétiques. Destinée jadis aux sectaires farouches qui foulaient aux pieds toute morale, dans un temps où l'Église elle-même, gouvernée par des saints, soutenait la société de ses vertus, cette procédure dangereuse s'était de bonne heure discréditée en immolant à ses haines criminelles Boniface VIII, les Templiers, Jeanne d'Arc et une foule d'innocents moins illustres. Le même bûcher était-il applicable aux austères et nombreux partisans de la Réforme, alors que le clergé

Digitized by Google

s'avilissait lui-même par le luxe ou l'ambition de ses 1559
membres, et que le Roi ne cherchait sous le voile de la piété que l'impunité de ses désordres? Secrètement touché de ces raisons, le Parlement hésitait à ordonner des supplices. Henri II passa outre, fit arrêter cinq conseillers suspects d'hérésie et instruire leur procès. Non content d'adopter ouvertement le système espagnol, il cimenta sa paix avec Philippe II en lui donnant la main de sa propre fille. A l'occasion de ce mariage, des fêtes brillantes réjouirent les Parisiens, et plusieurs huguenots furent solennellement brûlés sur la place de l'Estrapade. Henri lui-même, malgré de sinistres pressentiments, s'obstina à prendre part au tournoi. Une lance se brisa sur sa cuirasse, et vint lui crever l'œil. La blessure fut mortelle. Ainsi, chaque fois que les rois entraient dans la voie des rigueurs, une sorte de fatalité brisait leur vie, comme si la Providence eût voulu, dans ce grand débat, laisser la France livrée à elle-même et empêcher que la violence ne décidât de son sort.

XCIII. Cette mort avait plus d'une analogie avec celle de Philippe le Bel. Comme lui, Henri II laissait trois fils, maigres et chétifs, portant la peine de ses fautes et destinés après de misérables règnes à céder le trône à une autre race. Sa femme, Catherine de Médicis, devait surpasser la cruelle Jeanne de Navarre; sa fille Marguerite était un type de légèreté. En présence de cette famille usée s'élevait une vaste révolte non plus contre les Papes, mais contre la foi et la hiérarchie chrétiennes tout entières, mises en péril par

Digitized by Google

1559 les vices des grands. Librement déchaîné, un pareil orage menaçait la société d'une profonde anarchie.

XCIV. Henri II mort, le duc de Guise et le cardinal son frère, qui se tenaient à l'écart depuis la paix, reparurent à la cour, se proclamèrent envers et contre tous les défenseurs du jeune François II, et amenèrent eux-mêmes au Louvre le Roi, dont leur nièce Marie Stuart possédait le cœur. Le pouvoir de ces deux hommes, qui avaient fait leurs preuves, l'un contre les ennemis du dehors, l'autre dans les luttes théologiques et dans la réforme de son diocèse, semblait promettre au pays la direction ferme et clairvoyante que réclamaient les circonstances. En effet, la vieille Diane de Poitiers fut chassée de la cour dont elle rappelait les hontes ; les donations du prodigue Henri II furent révoquées, l'armée réduite : mesures nécessaires pour ramener l'ordre dans les finances. Mais il est des jours où les choses les plus sages aigrissent les esprits, et où la modération impuissante et décriée succombe sans éviter le choc des partis. Par leur économie les Guise ne firent que des mécontents, et grossirent à vue d'œil le parti calviniste des princes du sang et de Coligny. Vainement, moins timides que Henri II en face du péril, ils répugnaient à embrasser le système et l'alliance espagnols et à se jeter dans les bras d'un ennemi perfide. Ils allaient y être fatalement conduits par la force des événements et par la violence de leurs adversaires.

XCV. Au milieu d'une grêle d'affiches, de libelles, de pamphlets, que, dans son dédain, le pouvoir lais-

Digitized by Google

sait se propager avec une liberté sans limites, le procès 1559
commencé contre les conseillers du Parlement continuait son cours. Les huguenots assassinèrent un des juges pour intimider les autres, et menacèrent de se soulever pour délivrer les accusés. Cette attitude était un arrêt de mort pour les malheureux prisonniers; l'un d'eux fut condamné et exécuté. Pour le venger les meurtres recommencent, se propagent en province; des complots se trament sur une vaste échelle; excités par les prédicants de Genève, les conjurés invoquent sans scrupule l'intervention des réformés allemands et anglais, et aspirent ouvertement à détruire le Royaume s'ils ne peuvent s'en emparer. Une consultation de théologiens autorise les princes du sang à enlever le Roi à main armée et à changer le gouvernement, sinon à morceler la France en cantons comme la Suisse. La mort de Marie d'Angleterre, remplacée par son hérétique sœur Élisabeth, donne en ce moment aux rebelles une puissante alliée. Plus vivace encore dans un cœur de femme, l'âpre orgueil de Calvin anime cette reine méchante et dominatrice. Née du divorce de Henri VIII, elle ne peut pardonner aux catholiques de lui reprocher sa naissance illégitime et de lui opposer les droits des Stuarts d'Écosse qui sont pourtant ses seuls héritiers. De là sa haine jalouse contre Marie Stuart et ses oncles les Guise. De là son dévouement aux entreprises des huguenots. Elle leur envoie de l'argent, des munitions, et leur promet une armée.

XCVI. Ainsi, bien que l'Europe, partagée en royau-

Digitized by Google

1559 mes d'âge et de tempérament différents, n'ait pas donné prise à une hérésie unique comme celle d'Arius, les sectes les plus diverses se réunissaient dans leur haine contre l'Église, et faisaient cause commune pour arriver au pouvoir. Intolérantes comme toute œuvre humaine qui ne peut ni compter sur l'assistance divine ni souffrir la discussion, elles savaient néanmoins s'entendre pour parvenir à leur but et pour créer partout, à l'exemple de Calvin et de Henri VIII, des églises nationales, appropriées au génie particulier de chaque peuple, flattant ses passions, intimement unie à son gouvernement et associant le despotisme politique à la tyrannie spirituelle. Sentant qu'elles ne vivraient qu'à ce prix, elles se montraient peu soucieuses de la liberté qu'elles avaient promise à leurs partisans, et de la singulière diversité de croyances qu'elles leur imposaient.

XCVII. De leur côté, les Guise, aussi bien qu'Henri II et François I, commençaient à voir qu'il faudrait ou vaincre l'hérésie ou pactiser avec elle. Car, comment la royauté, qui avait travaillé sans relâche à asservir le clergé, et qui avait secoué la direction politique d'une religion immuable, universelle, dévouée depuis des siècles aux intérêts spirituels du monde, aurait-elle pu souffrir l'indépendance d'une secte violente, ambitieuse, éclose de quelques cerveaux novateurs et livrée sans frein à leurs caprices? Or, si le frivole François I avait pu songer parfois à se mettre contre Charles-Quint à la tête des réformés, par leur père Claude destructeur des bandes luthériennes,

Digitized by Google

par leur pieuse mère et leur sainte aïeule vouées tout 1559
entières aux bonnes œuvres, par leurs convictions ardentes et profondes les Guise étaient inviolablement liés à la foi catholique.

XCVIII. Telle était la disposition des esprits, quand 1560
les calvinistes tentèrent l'enlèvement du Roi. Dans sa prudence, François de Guise l'avait conduit à Amboise, château facile à garder, et, par un heureux stratagème, il y avait mandé Condé et Coligny, chefs certains, mais non avoués du complot. Les bois voisins se remplissant de conjurés, il prévint leur attaque par une vigoureuse reconnaissance. Un faussaire auquel il avait sauvé la vie, Laforêt, commandait les huguenots, et périt les armes à la main. Le lendemain, ses complices, déconcertés et mal dirigés, attaquèrent Amboise sans succès. Les soldats du Roi les taillèrent en pièces, les brûlèrent dans les maisons des faubourgs, ou les pendirent aux arbres des environs. Modéré dans ses victoires, surtout pour ceux qui s'étaient bien battus, Guise fit accorder une amnistie à ceux qui rentreraient dans le devoir, se porta lui-même garant de la fidélité du prince de Condé, et, en réponse aux libelles qui l'accusaient d'aspirer à la couronne, convoqua à Fontainebleau une assemblée de notables pour discuter les griefs des rebelles et les actes du gouvernement.

XCIX. Peu reconnaissants de ces égards, les huguenots ne cherchaient qu'à réparer leur défaite. Le Languedoc, le Poitou et le Dauphiné étaient inondés de prédicateurs attisant le feu de la guerre civile et

Digitized by Google

1560 de mauvais livres arrivant par charges de mulets. Condé trouva moyen de réunir sept mille hommes en Gascogne, et alla jusqu'à tenter un coup de main sur Lyon, pendant que la reine Élisabeth lui promettait de faire une descente en Normandie. Arrivé à ce point d'audace et bien près d'égaler le criminel Jean-sans-Peur, le prince n'osait pourtant pas encore jeter entièrement le masque. Mandé à la cour, il se fia à son étoile, et vint au jour dit. Il fut reçu froidement, arrêté, jugé, condamné à mort. L'exécution était fixée au 10 décembre. François II mourut le 5. C'était le troisième Roi qui semblait payer de sa vie un acte de rigueur. Les huguenots signalèrent hautement cette marque de protection divine.

1561 C. A un monarque de dix-sept ans en succédait un de dix. Par un coup d'État facile, François de Guise aurait pu s'emparer de la régence et continuer son pouvoir. Incapable d'une action intéressée, il laissa Condé sortir de prison, et, malgré son frère le cardinal, remit les rênes de l'État à la mère de Charles IX, à l'Italienne Catherine de Médicis. Contraint par les événements d'en venir à des moyens qui lui répugnaient, il n'était pas fâché de laisser faire à d'autres l'essai de la douceur et de la conciliation. Pour lui, retiré à Joinville et bien convaincu désormais que rien ne désarmerait les ennemis de l'Église, il se tenait prêt à monter à cheval quand il y irait de l'honneur de Dieu, à servir la reine si elle l'appelait au secours des catholiques, à la combattre si elle penchait vers l'hérésie, à mourir enfin, s'il le fallait, pour

Digitized by Google

la foi de ses pères. Quant à la belle Marie Stuart, elle 1561
avait trop excité la jalousie de la reine-mère pour demeurer en sa présence ; elle quitta toute triste son cher pays de France, et reprit la route de l'Écosse, où l'attendaient de grandes infortunes.

CI. La nouvelle régente avait vécu dans l'ombre depuis le jour où son oncle, le pape Clément VII, l'avait amenée en grande pompe à Marseille. Aimable, spirituelle, élégante, elle n'avait pu fixer le cœur du volage Henri II ni balancer dans celui de son fils François l'ascendant de Marie Stuart. Ainsi déçue dans son ambition d'épouse et de mère et peu à peu durcie à l'indifférence des siens, elle s'était nourrie de l'espoir d'un rôle politique, triste consolation pour qui n'a su se faire aimer. Bientôt à voir cette femme au teint olivâtre courir le cerf ou tenir des banquets, il sembla qu'elle n'eût rien conservé de la faiblesse de son sexe. Profondément intelligente, amie des arts, digne fille de Laurent le Magnifique, elle parut un instant capable, tout en soutenant l'éclat de la cour de François I, de donner aux affaires une direction plus sage et plus forte. Par ses soins, Birague, appliquant le premier à la France les idées économiques conçues en Italie et favorisant l'industrie nationale au lieu de la pressurer, remplaça les droits sur la sortie des marchandises par un impôt protecteur sur l'entrée des produits étrangers, et une créature des Guise, le chancelier l'Hôpital, prépara la célèbre ordonnance de Moulins, qui devait mettre le domaine royal à l'abri de la rapacité des courtisans et faire faire à tout le

Digitized by Google

1561 royaume un grand pas vers l'unité de justice. La magistrature secondait la réforme de la jurisprudence par des travaux éminents; c'était le temps des Dumoulin, des Cujas, des Pasquier.

CII. Cependant la lutte religieuse qui grandissait tous les jours ne laissait guère de loisirs pour ces paisibles entreprises, et mettait à une épreuve plus difficile le caractère du chef de l'État. Là, Catherine se retrouvait femme, et perdait son apparente énergie. Catholique de naissance plus que de conviction, méfiante, dissimulée, flottant sans cesse entre les partis pour soutenir le plus faible, prêtant l'oreille aux soupçons les plus monstrueux et capable de tout ce que la peur peut inspirer de cruel et de sanguinaire, elle avait le génie raffiné de Machiavel et la sceptique lâcheté de l'Italie des Médicis avant l'aurore de la Renaissance chrétienne. Elle commença par accorder aux huguenots le droit de réunion et la liberté de leur culte. Ils en profitèrent pour suivre avec plus d'activité que jamais l'exécution de leurs vastes desseins. De leur côté, les catholiques se tenaient sur une inquiète et forte défensive. Chacun comptant sur la Reine, son indécision seule suffisait à maintenir encore quelque temps l'équilibre des partis que le brave Guise avait désespéré de réconcilier; mais de cette trêve momentanée il y avait loin à la paix des cœurs et à la tolérance rêvées par l'honnête l'Hôpital. Deux années se passèrent ainsi en hésitations, en faiblesses, en concessions aux réformés qui devenaient chaque jour plus exigeants, en colloques inutiles avec des

Digitized by Google

prédicants bien résolus à ne pas se laisser convaincre. 1561
Affiches, écrits, pamphlets se croisaient avec une incroyable profusion, grâce à l'imprimerie. Pendant que les esprits s'envenimaient, Catherine s'appuyait tantôt sur Condé et Coligny qui l'effrayaient bientôt de leur audace et de leurs prétentions exorbitantes, tantôt sur Guise que Paris applaudissait avec frénésie et qu'elle s'empressait alors de renvoyer à Joinville. En reculant devant le péril, elle ne faisait que l'accroître; à la fin, il fallut le voir en face.

CIII. Condé, toujours en relations avec les réformés étrangers, réunit des troupes, et menace d'enlever le Roi à Fontainebleau. Épouvantés, les catholiques les moins chauds se rapprochent; Montmorency et le Roi de Navarre lui-même déclarent qu'il n'y a de salut qu'avec François de Guise. La Reine se décide à le rappeler. Au premier signal, il part de Joinville 1562
avec deux cents chevaux. Sur sa route et presque à sa porte, à Vassy, les huguenots avaient établi un prêche qui ne lui ménageait depuis longtemps ni avanies ni insultes. En passant, il leur demande compte de cette conduite; ils lui répondent par des injures, par des menaces, et un coup de pierre déchire sa joue. A la vue de son sang, les siens, furieux et ne connaissant plus sa voix, tirent l'épée, cernent les hérétiques dans une grange, en tuent soixante, et en blessent deux cents. Guise poursuit sa route, attristé par ce massacre, triste présage de la guerre civile. Son escorte se grossit, et c'est à la tête de deux mille cavaliers que, faisant son entrée dans la capitale, il salue

Digitized by Google

1562 militairement le prince de Condé revenant du prêche avec cinq cents gentilshommes. La ville entière acclame le vainqueur de Metz et de Calais, fièrement campé sur son cheval de bataille, en pourpoint cramoisi, en manteau et toque de velours noir. Encouragés par sa présence, vingt-quatre mille bourgeois s'arment et s'exercent spontanément, ce qui ne s'est pas vu depuis Charles VI. Le Roi, ramené à temps, est en parfaite sûreté au milieu d'eux.

CIV. Prévenu dans ses projets, Condé se retire sur la Loire, et s'établit à Orléans. Là, ressuscitant les prétentions des grandes villes, il établit un gouvernement fédéral, auquel se rattachent Blois, Tours, Lyon, Rouen, etc. Réclamées au nom de la tolérance, les adhésions sont partout extorquées par des minorités violentes, accompagnées du pillage des églises et des tombeaux, et, chose encore plus triste, Condé invoque le secours des Suisses, des Allemands, livre aux Anglais Dieppe et le Havre, et promet de leur rendre leur cher port de Calais. Mais le grand capitaine qui les en a chassés est là pour défendre sa conquête. Maître de Blois et de Bourges et sur le point d'investir Orléans, il vole sur-le-champ au-devant des étrangers qui envahissent la Normandie, et investit Rouen, qui, cette fois, les a sans pudeur appelés dans ses murs. Le siége est long, les assauts donnés et repoussés avec acharnement; un assassin essaie de tuer le duc de Guise; en combattant à ses côtés, le Roi de Navarre reçoit une blessure mortelle à l'épaule; enfin la ville est empor-

Digitized by Google

tée et pillée, malgré la promesse que le général a 1562
exigée de ses troupes. Toutefois, touché du courage des assiégés, il sauve leur vie, et les garantit contre toute poursuite.

CV. Pendant ce temps-là, les huguenots avaient reçu de nombreux renforts d'Allemagne, et menaçaient Paris. Guise revient à temps pour mettre la capitale en état de défense, poursuit, l'épée dans les reins, Condé qui veut rejoindre les Anglais, le gagne de vitesse, et lui barre le passage à Dreux. Il semble que sur ce petit champ de bataille l'Europe entière doive vider sa querelle : aux lansquenets réformés les catholiques français opposent, à l'aile gauche, quelques bataillons suisses envoyés par Lucerne, à l'aile droite deux mille Espagnols en passage pour les Pays-Bas; eux-mêmes sont commandés par le vieux Montmorency; Guise se tient en réserve avec cinq cents chevaux d'élite. Après deux heures d'hésitation, Condé attaque le centre avec furie, et l'enfonce. Toujours malheureux, Montmorency reçoit une balle dans la mâchoire, et reste prisonnier. Ses troupes se débandent. Dans leur élan les réformés arrivent jusqu'aux bagages. Mais, à droite et à gauche, Suisses et Espagnols restent inébranlables, et de temps en temps Guise se dresse sur ses étriers, guettant le moment où le désordre arrivera à son comble. Alors il s'avance au milieu des fuyards : « Allons, dit-il, « tout est à nous; la bataille est gagnée. » En effet, sous la protection de ses beaux escadrons qui déblayent le terrain, le centre se rallie, et forme avec

Digitized by Google

1562 les deux ailes comme un croissant qui de toutes parts se rabat sur l'ennemi. Condé, qui veut arrêter la déroute, tombe de cheval, blessé, et reste prisonnier. Coligny seul parvient à gagner la Loire avec sa cavalerie, laissant sur le champ de bataille trois ou quatre mille hommes, son artillerie, ses drapeaux et son général en chef. Les catholiques avaient perdu plus de monde; mais ils avaient la victoire pour se consoler. Le soir, Guise offrit au prince qui avait trahi la France de partager son souper et son lit dans une pauvre maison de paysan, et le captif, que sa défaite empêchait de fermer l'œil, vit son vainqueur dormir sans défiance à ses côtés. Le lendemain, après avoir fait soigner les blessés et enterrer les morts, Guise donna la liberté à dix-sept cents lansquenets allemands, et les recommanda à sa mère Antoinette, qui les nourrit et les habilla à leur passage en Champagne.

CVI. A la nouvelle de cette victoire, ce ne furent que prières publiques et feux de joie; car elle sauvait l'État d'un changement de religion. Seule Catherine de Médicis ne la désirait pas, ou la voulait moins complète. Inquiète, mécontente, elle fit tout pour empêcher le siége d'Orléans, qui devait couronner le triomphe des catholiques. Guise ne reçut ni artillerie ni munitions. Mais, ne s'arrêtant pas pour si peu, il passa la Loire, coupa les communications d'Orléans
1563 avec le Midi, emporta d'assaut le faubourg du Portereau, et fit ses préparatifs pour l'attaque des îles et du pont. Au moment de perdre le boulevard de leur

Digitized by Google

puissance, les huguenots sentirent que ce serait pour 1563
eux le coup de grâce, et qu'ils tomberaient dans toute la France à la merci du vainqueur. Ils eurent recours au bras d'un assassin. La veille de la grande attaque, Guise, allant au-devant de sa femme qui arrivait pour le voir, reçut un coup de pistolet parti d'une haie ; il tomba sur le cou de son cheval, percé de trois balles. Porté auprès de celle qui l'attendait, il l'exhorta lui-même à la résignation, la consola d'être involontairement cause de sa mort, la pria de suivre les conseils de sa mère Antoinette et de veiller sur ses jeunes enfants. En bénissant son fils aîné, il lui souhaita d'aimer Dieu par-dessus tout, d'être homme de bien, paternel seigneur, fils tendre et bon frère, ce qui est le nœud de la force. « Ta religion, dit-il à son meurtrier, t'or-« donne de me tuer. La mienne est tant plus douce « qu'elle veut que je te pardonne. » Pour dernière nourriture, il reçut la communion, et mourut en pieux chrétien, le 24 février, six jours après sa blessure. Ses soldats le pleurèrent ; l'Europe catholique entière regretta celui qu'elle comparait à Machabée, et sa sainte mère fut fière dans sa douleur d'avoir enfanté un martyr.

CVII. Quant aux huguenots, ils exaltèrent sans pudeur la mémoire de l'assassin Jean Poltrot, exécuté en place de Grève. C'était un espion aux gages de Coligny, auquel Guise avait sauvé la vie lors de la conjuration d'Amboise ; sous prétexte de conversion, il s'était fait recevoir à la table de son bienfaiteur ; puis il avait froidement épié le moment de le tuer. Ainsi, de même

Digitized by Google

1563 que, sous prétexte de liberté politique, le duc de Bourgogne avait lâchement immolé le duc d'Orléans et accablé la France d'un pouvoir sanguinaire, de même les champions de la liberté religieuse, non contents d'appeler l'étranger au cœur de leur patrie et d'exercer sur les consciences une cruelle tyrannie, ressuscitaient les doctrines de Jean Petit et osaient se vanter de l'assassinat qui les sauvait.

CVIII. Il venait de mourir à la fleur de l'âge ce grand homme, qui semblait destiné à écraser l'hérésie. Dédaignant de triompher par la force, Dieu avait rejeté son épée bien que plus pure et plus généreuse que celle de Simon de Montfort, et laissait ses ennemis jouir paisiblement des fruits de leur crime. Ses amis étaient dans la stupeur. Trop jeunes pour le venger, ses quatre fils auraient eu besoin encore longtemps de sa sagesse, de sa modération, pour les diriger et les soutenir en ces temps de haine passionnée. Les conditions accordées aux réformés furent aussi belles que s'ils avaient vaincu ; liberté partout, c'est-à-dire droit d'exercer leur prosélytisme violent, dominateur, envahissant. Les catholiques, au contraire, furent traités avec une méfiante partialité. La Reine refusa de publier les décrets du concile de Trente, trop peu favorables au despotisme royal : le chancelier l'Hôpital, pompeux apôtre de la tolérance, mais suspect d'ingratitude envers les Guise et de faiblesse pour les huguenots, prétendit soumettre le clergé aux juges laïques et dépouiller l'Église de son antique juridiction. Non content de ces avan-

Digitized by Google

tages, Coligny revient à la cour avec une escorte me- 1563
naçante pour la sûreté du Roi; ses gens assassinent un serviteur des Guise; les pamphlets calvinistes prennent un ton sanguinaire et menaçant. En même temps, des troubles sérieux éclatent dans les Pays-Bas; de la Guyenne la Réforme menace de passer en Espagne. Inquiété dans ses intérêts, Philippe II, qui jusque-là avait joui des malheurs et des dissensions de la France, ouvre les yeux à Catherine de Médicis sur l'orage qui se prépare, et obtient le passage de ses troupes en France pour aller châtier les Pays-Bas. Les huguenots s'arment pour arrêter les Espa- 1567
gnols, et projettent d'enlever Charles IX, de tuer sa mère, de se saisir des places fortes. C'est à peine si le Roi, harcelé par l'ennemi, a le temps de regagner Paris. Éperdu, il rappelle les catholiques et parmi eux le fils aîné du grand François de Guise, le jeune Henri le Balafré, qui revient d'une guerre contre les Turcs, et qui, à quinze ans, a charmé l'Allemagne par sa bravoure.

CIX. Condé occupe Montereau, Lagny, Saint-Denis. Maître de la Seine et de la Marne, il veut affamer Paris. Mais les catholiques n'en sont pas réduits à se laisser assiéger. Commandés par Montmorency, ils se déploient entre la Chapelle et la Villette et offrent la bataille. Condé les attaque avec la même fougue qu'à Dreux, et, cette fois, le connétable, entouré et déjà prisonnier, tombe mort d'un coup de pistolet. A ce moment, comme à Dreux, le frère et le fils du grand Guise rétablissent tout avec une réserve

Digitized by Google

1567 de cavalerie, et forcent Condé à se retirer vers la Lorraine. C'était double victoire pour Catherine de Médicis, à la fois délivrée des huguenots et du brave Montmorency. Fidèle à sa politique, refusant les secours de l'Espagne et voyant avec plaisir les levées des réformés en Allemagne, elle donna le commandement des armées à son troisième fils Henri d'Anjou, confident de ses projets et son égal en perfidie. Ce fut sous les ordres de ce chef dangereux, incapable, voluptueux, que le jeune Henri de Guise continua la campagne, et passa la Charente. Condé les attendit à
1568 Jarnac, et, après un combat furieux, il fut tué au moment où il rendait son épée, tristes représailles que les huguenots n'avaient que trop provoquées. Après la
1569 bataille, Henri d'Anjou, trouvant qu'il avait assez renforcé les catholiques, quitta l'armée pour ses plaisirs, et noua des relations avec Coligny qui, librement rejoint par douze mille Allemands, allait mettre le siége devant Poitiers. La ville eût été livrée à elle-même sans le jeune Guise qui, désireux de venger son père, s'y jeta avec son frère Mayenne. Coligny était à leurs yeux celui qui avait payé l'assassin ; ils brûlaient de le rencontrer sur un champ de bataille. Ces jeunes guerriers, maniant eux-mêmes la pelle et la hotte, réparant chaque nuit les désastres de la journée, repoussèrent trois assauts, et firent lever le siége au bout de deux mois. Leur succès fut complété par la victoire de Montcontour.

1570 CX. Lasse de ces guerres où les catholiques triomphaient toujours, et effrayée des succès des Espagnols

Digitized by Google

dans les Pays-Bas, Catherine de Médicis espéra dé- 1570
sarmer à jamais les exigences des réformés en leur accordant, non-seulement liberté entière de leur culte, mais encore, chose incroyable, quatre places fortes importantes, La Rochelle, Montauban, Cognac et La Charité. Telle fut la paix de Saint-Germain-en-Laye, nouveau triomphe pour les huguenots rebelles qui mettaient l'État en péril, nouvel échec pour les catholiques qui le soutenaient de leur courageux dévouement. Ces deux courtes guerres et la trahison, plus meurtrière que les batailles, avaient moissonné les chefs des deux partis. Sauf le vieux Coligny, réservé pour un autre drame, il ne restait que des jeunes gens sans expérience, les Guise, le petit roi de Navarre et le nouveau prince de Condé. Catherine les appela tous à la cour, et les reçut avec force caresses, résolue désormais de décider les choses non plus par le hasard des combats, mais par l'invisible puissance de la ruse. La mort du grand François lui avait servi de leçon ; pour l'en débarrasser, un coup de pistolet avait fait plus que vingt campagnes. Il n'en faudrait pas davantage pour venir à bout des autres chefs.

CXI. Quoique bien jeune encore, Henri de Guise, par l'exemple de ses pères et par son caractère ardent, semblait destiné à jouer un grand rôle et à être l'âme du parti catholique. Le duc d'Anjou, jaloux de ses exploits, se chargea de le perdre. Il lui facilita des entrevues avec sa sœur Marguerite, et lui fit espérer la main de cette légère et séduisante prin-

Digitized by Google

1570 cesse. Guise donna dans le piége, ne voyant pas qu'on se garderait d'un mariage qui doublerait sa puissance. Tout à coup d'Anjou ébruita leur amitié. Dans son caractère irritable, Charles IX voulait d'abord faire périr le coupable; le chef des catholiques n'échappa au danger qu'en épousant à la hâte une veuve protestante, tant dans cette jeune tête la politique l'emportait déjà sur la religion. Quant à Marguerite, elle était destinée à enchaîner un ennemi jugé moins dangereux, le jeune roi de Navarre Henri, qui, avec le nouveau prince de Condé, formait la tête du parti réformé.

1572 CXII. Cependant, plus ardent que ces jeunes gens, le vieux Coligny se faisait illusion sur les caresses de la cour et sur l'amitié volage de Charles IX; il se croyait à la veille de tenir le pouvoir, formait de beaux plans prématurés contre l'Espagne, et demandait impérieusement des secours pour les réformés des Pays-Bas. C'était prendre un ton trop haut. Catherine le lui fit savoir par deux balles qu'il reçut en revenant du Louvre. Comme il n'était que blessé, elle vint le voir avec ses fils, rejeta le crime sur les Guise, et accabla l'infortuné de tendresses, en attendant qu'elle pût l'achever. Les huguenots ne s'y laissent pas prendre, et, sachant d'où vient le coup, ils s'arment pour venger leur chef. Jusqu'où n'ira pas leur exaspération? Il faut à tout prix les prévenir. Dans son épouvante, Catherine conçoit l'horrible projet de les égorger tous. Après une heure et demie de lutte, elle étouffe les scrupules et arrache l'assentiment du

Digitized by Google

faible Charles IX. Elle fait venir le prévôt des mar- 1572
chands, lui ordonne de fermer les portes de la ville et de faire veiller les bourgeois en armes dans leurs quartiers. Puis elle offre au jeune Henri de Guise le commandement de ses troupes pour la nuit qui va venir. Incapable de sonder les replis de cette politique diabolique, Henri n'est pas assez grand pour refuser l'occasion d'une misérable vengeance. Il accepte, dans une seule pensée, celle de tuer Coligny, cet odieux rival de son père, dont il n'a pu obtenir ni duel ni justice. Le jour de la Saint-Barthélemy, à trois heures de la nuit, au son du tocsin, il sort du Louvre, et entre chez son ennemi qui, surpris dans son sommeil, tombe percé de mille coups. Le cadavre est précipité par une fenêtre; Guise le reconnaît à la lueur des torches; c'est bien lui; son père est vengé. Satisfait, il rentre dans son hôtel, laisse les ordres de Catherine s'exécuter, et, redevenu plus digne de ses aïeux, donne asile chez lui à des femmes, à des enfants, à plus de cent gentilshommes réformés, que poursuivent les bourreaux. En effet, dans tout Paris la multitude déchaînée se ruait sans pitié sur les hérétiques désignés à sa colère. Au nom du Roi, elle enfonçait leurs portes, égorgeait des familles entières, et dépouillait jusqu'aux morts. Au Louvre, ce massacre avait été froidement organisé; le prince de Condé et le roi de Navarre y furent épargnés à condition qu'ils iraient à la messe; ils virent leurs propres lits inondés du sang de leurs serviteurs. Le carnage dura deux jours, et fit au moins deux mille victimes. Pro-

Digitized by Google

1572 pagé en province par des ordres secrets, il ne trouva que trop d'instruments jaloux d'imiter Paris. Pourtant çà et là de moins lâches gouverneurs refusèrent noblement d'en partager la triste gloire.

CXIII. Un moment étourdi par la menace d'un péril imaginaire, Charles IX, au récit de cette tuerie, fut frappé d'une morne stupeur. Pendant ses nuits sans sommeil, les cadavres des victimes lui apparaissaient hideux et sanglants; le jour, il restait comme pétrifié, sans goût pour les plaisirs et pour les chasses qui passionnaient sa jeunesse. La mort seule devait bientôt terminer cette langueur. L'Hôpital périt de chagrin, en voyant porter ce coup fatal à ses idées les plus chères. Quiconque n'avait pas perdu tout sentiment d'honneur et d'humanité déplora ce crime sans nom et heureusement sans exemple. Les Espagnols eux-mêmes désapprouvèrent cette fiévreuse cruauté, bien différente de la guerre persévérante, mais sincère qu'ils poursuivaient contre l'hérésie. Les réformés se sentirent relevés par une trahison qui, effaçant leurs plus odieux excès, les érigeait en martyrs. Chose surprenante, ils venaient d'être frappés par celle qui jusque-là les avait protégés, par la reine qui, au nom de la tolérance et de la liberté religieuse, avait renversé le pouvoir de François de Guise et constamment desservi la cause de l'Église. Vainement voulut-elle rejeter sur les catholiques l'horreur de cet attentat et par un calcul infâme vouer leur chef, le trop docile Henri de Guise, à l'exécration et à la vengeance des

Digitized by Google

calvinistes. Personne ne s'y trompa, et aujourd'hui 1572
encore, usant d'une juste sévérité pour les partisans d'une religion toute pacifique, la postérité flétrit sans doute le meurtrier de Coligny; mais elle réserve son mépris, son aversion, son dégoût, pour l'indifférente et perfide Catherine de Médicis.

CXIV. Au lendemain de la Saint-Barthélemy, cette 1573
femme sans cœur reprit avec un calme incroyable ses combinaisons politiques, et tendit aux réformés une main encore teinte du sang de leurs frères. En France même, leur exaspération était trop grande; ils avaient spontanément pris les armes, et il leur fallait au moins quelques mois pour se rassurer et pour faire la paix. Au dehors, les impressions étaient moins vives; les esprits étaient habitués à ces moyens violents, et Catherine resta en relations intimes avec les hérétiques du continent et de l'Angleterre. En Pologne, la dynastie des Jagellons venait de s'éteindre; les nobles, en partie calvinistes, avaient accordé à l'hérésie liberté pleine et entière; rétablissant le régime électif, ils proposaient la couronne au premier prince qui gouvernerait selon leurs fantaisies, et maintiendrait la tolérance religieuse. Catherine leur envoya son fils Henri d'Anjou, confident et complice du massacre des huguenots, et le fit élire grâce aux voix des dissidents. En même temps la Hollande, révoltée contre l'Espagne, sentait la faiblesse de son système fédératif et le besoin d'une autorité forte et concentrée : la Reine lui offrit son second fils d'Alençon, qu'elle proposait aussi

Digitized by Google

1573 comme mari à l'Anglaise Élisabeth, mais qu'une mort prématurée devait dérober à ses rêves d'ambition.

1574 CXV. La dynastie française de Pologne n'eut guère plus de réalité. Charles IX ayant succombé à sa langueur et ne laissant pas d'enfants, son frère Henri s'esquiva furtivement de Varsovie, et échappa sans regret à ses turbulents amis qui le poursuivaient l'épée à la main. A leur capricieuse affection il préféra le trône héréditaire de France; il laissait le sien au hasard des élections, privilége trompeur et fatal en un siècle sans vertus. De même que la Hongrie et la Bohême étaient tombées sous le joug de la maison d'Autriche, de même la Pologne, rejetée par la France, allait devenir une dépendance de la Suède et de la Russie, et, sous prétexte de liberté intérieure, perdre à jamais son existence nationale.

CXVI. Mou, délicat, usé avant l'âge par des plaisirs excessifs, aimant la toilette plus que la chasse ou la guerre, entouré de jeunes mignons qu'il comblait de ses faveurs, Henri III était encore mieux fait que Charles IX pour être l'instrument de sa mère. Mais personne n'était plus dupe de cette politique indécise et flottante, et, las d'être joués, les deux partis aspiraient à vider eux-mêmes leur débat. Méfiants depuis
1575 la Saint-Barthélemy, les réformés recevaient sans cesse des renforts de Suisse et d'Allemagne, et en pleine paix réunissaient une armée de trente mille hommes. Un beau jour, le prince de Condé et le jeune roi de Navarre s'échappèrent de la cour, endormie

Digitized by Google

par leur feinte insouciance, et allèrent se mettre à la 1575
tête de leurs anciens amis. Pour les apaiser, il fallut
leur donner huit villes de sûreté, des gouverne- 1576
ments de province et des places dans les parlements.
Cette fois les catholiques trouvèrent que la mesure était comble. Depuis dix ans ils prodiguaient leur sang pour la défense du trône et de l'unité nationale, et c'était toujours à leurs dépens que la paix s'était faite, tandis que par un seul effort ils auraient pu écraser cet ingrat et misérable pouvoir. Partout nobles, bourgeois, manants, se soulèvent indignés, s'unissent par des serments solennels, et forment contre l'hérésie une ligue dont le grand Guise lui-même a conçu le plan avant de mourir. Leur but est, non de renverser, mais de soutenir le Roi, en le forçant une bonne fois à être franchement catholique. Ils se mettront sous ses ordres du jour où il le voudra. En attendant, le jeune duc de Guise est leur chef indiqué par la force des choses.

CXVII. En présence de ces deux partis vigoureux et décidés, Henri III était déconcerté. Si naguère le frivole despotisme de François I avait eu facilement raison d'un peuple uni, heureux, gâté par la prospérité, depuis lors la guerre civile avait réveillé l'esprit d'indépendance, la méfiance pour le pouvoir, le désir et le courage de faire ses affaires par soi-même. Les seigneurs levaient des troupes, et fortifiaient leurs châteaux comme au temps de la féodalité; les villes avaient spontanément repris leurs armes et leurs priviléges. Huguenots et catholiques réclamaient à

Digitized by Google

1576 grands cris les États-Généraux, et le Roi lui-même sentait le besoin de consulter, au moins en apparence, la volonté nationale et d'invoquer, comme au temps des guerres des Anglais, ce remède suprême, d'ordinaire si dédaigné. Ainsi, chose singulière, la liberté semblait renaître des grandes calamités et du choc même des partis les plus violents. Déjà, à la mort de François II, Catherine de Médicis, comme jadis Anne de Beaujeu, avait assemblé les États pour confirmer sa régence, et alors, par la bouche du chancelier l'Hôpital, elle avait pu les bercer par de belles promesses de tolérance et de concorde. Cette fois, les députés, convoqués au château de Blois, arrivèrent animés comme le pays du désir d'en finir. De beaucoup les plus nombreux, les catholiques avaient enfin mis en pratique l'union et la discipline de leurs adversaires, et l'avaient emporté dans les élections. D'un commun accord, les trois ordres protestèrent contre la minorité rebelle qui troublait l'État, demandèrent la restitution des places de sûreté, immanquables foyers de guerre civile, et le rétablissement pur et simple de la religion catholique romaine.

1577 CXVIII. Peu satisfaits de cette épreuve qu'ils ont réclamée, les huguenots font un nouvel appel aux armes et à ces bandes de Suisses, d'Allemands, d'Anglais, accoutumés à vivre en France de meurtre et
1580 de pillage. Suivant son habitude, Henri III noue des relations avec eux, et espère étouffer l'orage. Mais le temps des ruses est passé. A leur tour, les catholiques veulent des places de sûreté; n'est-ce pas jus-

Digitized by Google

tice? et Guise s'empare de Châlons-sur-Marne, de 1585
Toul et de Verdun. A leur tour les catholiques réclament le droit de se battre quand il leur plaît, et, pendant que les troupes royales restent immobiles, Guise attaque à Auneau une armée allemande par- 1587
venue jusqu'aux bords de la Loire, la défait, la poursuit jusqu'en Franche-Comté, et fait expier aux protestants de Montbéliard les ravages et les atrocités de leurs coreligionnaires.

CXIX. Fort de ces exploits, Guise revient à Paris 1588
malgré la défense du Roi. Le peuple accourt sur son passage; les femmes lui jettent des fleurs, et c'est porté par la foule qu'il arrive au Louvre. Sa mort y était résolue; Catherine de Médicis et son digne fils Henri III avaient besoin de se défaire d'un homme si puissant, et la multitude, qui en avait le pressentiment, se pressait pleine d'anxiété à la porte du palais. Mais Guise, la main sur son épée, déconcerte ses ennemis, les laisse stupéfaits, sort sain et sauf, et rentre à son hôtel. Dans l'attente de quelque danger, les bourgeois prennent les armes. Le Roi de son côté mande quatre mille Suisses, et place des troupes aux Innocents, à la Grève et sur les ponts. En quelques heures elles sont cernées par d'infranchissables retranchements; des barricades s'élèvent dans chaque rue et jusqu'aux portes du Louvre; tonneaux, pavés, chaînes, tout sert à barrer les rues étroites du vieux Paris. Un coup de feu parti des rangs des Suisses est le signal du combat; l'issue n'en est pas douteuse, et Guise sera maître de Paris et du Roi. Mais, au pre-

Digitized by Google

1588 mier bruit de la mousqueterie, il sort de son hôtel, arrête le combat, fait crier vive le Roi, et ramène au Louvre, à travers un peuple étonné, les troupes qui lui doivent la vie. Ainsi cet homme, que la vengeance avait un jour aveuglé, retrouvait à cette heure la modération de ses pères et leur respect inébranlable pour le trône. C'était donner un éclatant démenti aux calomnies des réformés : désintéressement d'autant plus grand qu'il y a péril à épargner un ingrat, et que d'un jour à l'autre un assassin payé pouvait le récompenser de sa générosité.

CXX. Pendant que l'ordre se rétablissait dans Paris, le Roi furieux gagnait de nuit les Tuileries et la campagne, jurant de ne rentrer dans sa capitale que par la brèche. Il trouva partout les provinces en armes, les ligueurs protestant de leur fidélité mais le réclamant pour chef, les élections pour les États-Généraux se faisant avec enthousiasme dans le sens de la Ligue. Plutôt que de prendre un parti, il décida une seconde Saint-Barthélemy, cette fois dirigée contre les catholiques, réunit de nouveau les députés à Blois, y rappela le duc de Guise, le reçut comme un frère, communia avec lui, et le lendemain le fit tuer dans son palais à coups de poignard. Il vint voir son cadavre, et tout tremblant : « Mon Dieu, dit-il, « qu'il est grand ! encore plus que vivant. » A quelques pas de là, le frère de la victime, quoique cardinal, tombe égorgé ; son fils est conduit à Amboise ; ses amis sont arrêtés et tués, les principaux membres des États-Généraux emprisonnés, les autres congé-

Digitized by Google

diés. Ainsi fut chèrement expié le meurtre de Co- 1588
ligny. Le malheur, poursuivant jusqu'en Angleterre la famille des Guise, semblait prendre à tâche d'anéantir leur puissance : Marie Stuart elle-même, détrônée par les réformés d'Écosse et réfugiée au foyer de sa cousine Élisabeth, était condamnée à mort par cette reine sans pitié, et portait sa tête sur l'échafaud. Catherine de Médicis ne jouit pas longtemps de la ruine de ses ennemis. Elle mourut emportant la haine 1589
de tous, laissant son fils impuissant, méprisé et la France divisée par les plus cruels ressentiments.

CXXI. A la nouvelle du crime, Paris s'était révolté ; les autres villes suivirent cet exemple ; le Pape lança ses anathèmes ; l'Université, suivant les traditions du moyen âge, proclama Henri III un tyran exécrable, et déclara le peuple affranchi du serment de fidélité. Le Roi se vit abandonné de ses meilleurs serviteurs, et n'eut d'autre ressource que de se jeter dans les bras des huguenots et d'accepter les secours de l'Anglaise Élisabeth. Le premier gage de cette alliance fut de reconnaître solennellement pour son successeur le roi Henri de Navarre, qui était bien par ses aïeux le premier prince du sang, mais que, comme calviniste, les États de Blois, le Parlement, l'Université, le Pape, avaient déclaré indigne et à jamais incapable de régner. Le Royaume se vit à la veille de tomber entre les mains d'un hérétique. L'exemple de Calvin, de Henri VIII, d'Élisabeth, disait assez comment ils entendaient la tolérance ; pas un État, pas une ville réformée qui n'eût persécuté, chassé, dé-

Digitized by Google

1589 pouillé, anéanti les catholiques. En face de ce péril, le peuple n'avait-il plus le droit de secouer le joug d'un tyran, d'un assassin? et, grâce à une lointaine parenté, un huguenot pourrait-il occuper et souiller le trône de saint Louis? Pour tout cœur généreux, la réponse n'était pas douteuse, et les calvinistes seuls, avec leur souplesse habituelle, prêchant hier l'indépendance des villes et le morcellement du royaume, se faisaient aujourd'hui les champions du droit divin, qui transmet en dépit de tout la couronne avec le sang.

CXXII. Mais qui mettre sur le trône? Il n'était plus ce duc de Guise, dont l'aïeul avait détruit les hordes luthériennes, dont le père avait sauvé Metz, pris Calais et était mort martyr de sa foi, et qui lui-même enfin, après avoir voué sa vie à combattre l'hérésie et à chasser l'étranger, avait péri assassiné pour la défense des libertés nationales. S'il eût vécu, que de titres à l'amour, au respect, à la reconnaissance! Pourquoi l'avoir laissé mourir? Certes les réformés se seraient montrés moins scrupuleux, et auraient trouvé depuis longtemps juste et glorieux d'assurer le pouvoir d'un tel chef. Mais il n'était plus temps. Son frère Mayenne, lourd et impotent, n'avait pas assez d'énergie pour une pareille entreprise; son fils Charles était prisonnier à Amboise, et d'ailleurs jeune et léger de caractère. En l'absence d'une tête puissante, d'un homme indiqué, n'allait-on pas tomber comme la Pologne dans les tiraillements du régime électif et devenir la proie, sinon des calvinistes, du moins de

Digitized by Google

l'Espagnol Philippe II qui, suivant d'un œil cruel les 1589
malheurs de la France, se flattait de devenir un jour l'arbitre de son sort et le sauveur de sa foi ? Ainsi de vains et tardifs regrets ne suffisaient pas pour ressusciter des libertés, rendues impossibles par trois siècles de corruption et de servilité. Alors que tout justifiait un grand acte de volonté nationale, les bons citoyens se sentaient paralysés par les événements ; voués à d'inexprimables anxiétés, craignant de trahir leur Dieu et leur patrie, ils s'accusaient amèrement d'avoir laissé perdre de si belles occasions, ne sachant pas que la Providence les ferait triompher par leur défaite, et que la victoire même convaincrait les huguenots d'impuissance.

CXXIII. En effet, en ce siècle perverti, le succès direct des catholiques eût compromis leurs vertus heureusement rajeunies par l'adversité. Rien de dangereux comme un grand rôle politique uni à une foi peu solide. Tôt ou tard, à moins d'une héroïque sainteté, les chefs se font illusion, et prenant leurs intérêts pour leurs devoirs, arrivent à cette cruauté froide et convaincue, à ce mélange de piété et d'ambition, que la postérité admet chez un Calvin au service de l'erreur, mais qu'elle flétrit sans pitié dans l'orthodoxe Philippe II. Si les deux premiers Guise étaient restés à l'abri de cet odieux soupçon, leur fils Henri le Balafré avait épousé une protestante, consenti au meurtre de Coligny, savouré un dangereux encens et accepté pour la Ligue les secours de l'Espagne. Faiblissant vis-à-vis de lui-même, comment eût-il con-

Digitized by Google

1589 tenu cette masse croissante de gens haineux, aveugles, fanatiques, que François I avait déchaînés contre les Vaudois, que Catherine de Médicis avait trouvés prêts pour la Saint-Barthélemy, et qui, sensibles à l'or et aux promesses de Philippe II, allaient encore se signaler par d'autres forfaits? Magnifique pour d'autres, le triomphe de Guise ne l'eût donc pas été pour des catholiques. Il était mort à temps pour sa gloire et pour la leur.

CXXIV. Or, à peine entrevues par quelques esprits supérieurs, ces grandes vérités ne pouvaient apparaître qu'à la longue. Celui même d'ailleurs qui eût regardé le triomphe du mal comme nécessaire, et prévu le bien que Dieu saurait en tirer, n'en était pas moins tenu de tout faire pour l'empêcher. Aussi les ligueurs sincères, quoique doutant du succès, étaient encore prêts à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense de leur foi et de leur liberté : heureuse persistance qui, sans les sauver du naufrage, devait le rendre moins cruel et réaliser leur vœu le plus cher en forçant Henri IV à redevenir catholique. Pour le moment, profitant de la première surprise de ses adversaires, Henri III vint avec les huguenots occuper Saint-Cloud, Meudon, et assiéger Paris où il avait juré de ne rentrer que par la brèche. Les bourgeois étaient nombreux, bien armés, jaloux de défendre leurs remparts; timide pour l'offensive, Mayenne était décidé à mourir avec eux. Aussi le siége promettait d'être long, et devait donner aux provinces le temps d'envoyer des secours. Voué par son crime à l'exé-

Digitized by Google

cration publique, Henri III, malgré l'élan d'un premier succès, avait donc devant lui de sérieux obstacles, et, bien loin de se réconcilier avec lui, la nation allait peut-être lui donner un successeur de son choix. Un insensé, Jacques Clément, s'exagérant le péril et croyant que contre un pareil tyran la patrie n'avait plus d'autre salut, pénétra sous l'habit de moine dans le camp du Roi, et le perça d'un couteau. Ainsi périt celui qui, pour défendre son trône, avait eu recours à l'assassinat. 1589

CXXV. Mieux valait succomber que de vaincre par de telles armes. Elles ne donnèrent à la Ligue, comme naguère à Henri III, qu'un semblant de victoire. Au premier moment de trouble, le roi de Navarre, abandonné de presque toute son armée qui le croyait perdu, et réduit à dix mille hommes, dut lever le siége de Paris, attendre des secours d'Allemagne et aller lui-même en Normandie au-devant des Anglais promis par Élisabeth. Ses ennemis ne parlaient que de le jeter à la mer. Mais leur illusion ne devait pas être longue. Loin de les rendre plus forts, la mort du Roi ne leur avait pas laissé le temps de s'entendre sur le choix d'un successeur, et les avait séparés en deux camps, les uns poursuivant leur triomphe politique par tous les moyens possibles, les autres dégoûtés des violences et de la guerre civile, et préférant la paix à tout prix. A peine dégagé, Paris fut le théâtre de cette lutte intestine. Seize ligueurs forcenés s'y installent en conseil provisoire, persécutent les modérés, intimident le Parlement, et

Digitized by Google

1589 imaginent de donner la couronne à Philippe II, qui seul offre assez de garanties à leur zèle sanguinaire. Incapable d'une pareille trahison, Mayenne combat de tout son pouvoir ceux qui la complotent, et, pour leur opposer la volonté nationale, convoque les États-Généraux. Soupçonné d'une ambition qu'il n'ose avouer et qui seule pourtant sauverait son parti, il se contente du titre de lieutenant général, et laisse la couronne à un vrai soliveau, au vieux et obscur cardinal de Bourbon, prisonnier des huguenots.

CXXVI. Contre la Ligue le roi de Navarre, Henri IV, a l'avantage d'être chef unique et hautement reconnu. Petit-neveu de François I, fils d'un Bourbon mort catholique au siége de Rouen, il a été calviniste par situation, mais il est avant tout Français de sang et de caractère. Élevé par une mère sans faiblesse, formé par une jeunesse périlleuse, il a de bonne heure conquis l'amour de ses soldats, et possède pour les charmer presque tous les dons de ses rivaux les Guise. Bon, généreux, humain, son cœur n'a rien de la roideur des prédicants, et son esprit, trop fin pour se laisser prendre aux réformes dont se leurre la simplicité des peuples, ne pourrait hésiter qu'entre l'incrédulité complète ou la vérité chrétienne dans sa vieille intégrité. En vain les huguenots se flattent par lui d'exercer le pouvoir et de transformer enfin leur doctrine en religion nationale. La voie de rigueurs et de supplices ouverte par les princes réformés répugne à son caractère; s'il se pique de soustraire la France à l'inquisition et à la domination de Philippe II, ce

Digitized by Google

n'est pas pour lui donner sous une autre forme un 1589
joug non moins dur. N'ayant pas trempé dans le meurtre des Guise, il est à même, non plus comme Catherine de Médicis et comme Henri III, d'écraser les partis en les flattant, mais de les pacifier et de les réconcilier sincèrement.

CXXVII. Cependant, renfermés derrière leurs remparts, villes et seigneurs attendaient pour qui se prononcerait le Dieu des armées. Quarante mille hommes à peine allaient décider du sort de la France. Mayenne serrait de près son adversaire en Normandie, et voyait déjà la mer où il l'enverrait rejoindre ses amis les Anglais. Forcé de vaincre ou de s'embarquer, Henri IV s'arrêta à une lieue de Dieppe, sur la colline d'Arques, résolu de combattre en désespéré. Un vieux château couronnait la position; un village aux rues escarpées en défendait l'approche; des retranchements élevés à la hâte achevaient de la rendre inabordable. Mayenne trop confiant dans ses forces voulut l'attaquer de front. Avec une valeur digne d'être mieux dirigée, ses soldats enlevèrent à plusieurs reprises les maisons du village; mais sur cette pente abrupte chaque pas offrait de nouveaux obstacles, et coûtait des flots de sang. A la fin du jour, les ligueurs se retirèrent décimés par un ennemi qu'ils auraient pu facilement tourner ou affamer.

CXXVIII. Pour lui, ce premier succès était d'une haute importance. Les Anglais eurent le temps d'arriver, et, inférieur en nombre, Mayenne recula jusqu'en Picardie. Henri IV marcha droit sur Paris, s'empara

Digitized by Google

1589 du faubourg Saint-Germain, et fut au moment d'entrer dans la capitale. Déjà, du haut de la tour de Saint-Germain-des-Prés, il voyait les bourgeois en désordre, la multitude épouvantée, quand parut au nord
1590 l'avant-garde de Mayenne. A son tour, il fallut battre en retraite. Les ligueurs, passant, comme il arrive souvent, de la frayeur à la témérité, crièrent bientôt à la lâcheté de leur chef et le forcèrent de livrer une seconde bataille. Henri IV l'attendait plein d'une joyeuse confiance au bord de l'Eure, à Ivry. Pour servir d'enseigne, il mit sur son casque un grand panache blanc, et chargea le premier à la tête de ses escadrons. Les deux cavaleries se mêlèrent, et, depuis les chefs jusqu'au dernier soldat, chacun lutta d'acharnement et de courage; mais, comme à la journée d'Arques, la fortune fut favorable au roi de Navarre, et son rival repassa l'Eure affaibli de deux tiers. L'un était presque à la merci des Seize et des Espagnols; l'autre venait de conquérir une gloire solide, embellie par son humanité pour les vaincus : il pouvait désormais traiter avec les catholiques sans compromettre ni leur dignité ni la sienne, et poursuivre avec honneur et indépendance sa réconciliation avec l'Église.

CXXIX. Maître de Mantes et de Vernon, Henri IV remet le siége devant Paris. D'ardents prédicateurs essaient de ranimer le zèle du peuple et le courage des bourgeois; les princesses de Guise elles-mêmes donnent l'exemple d'une héroïque sobriété; le roi de la Ligue, le cardinal de Bourbon, étant mort, la Sor-

Digitized by Google

bonne exclut à jamais du trône le roi de Navarre, et 1590
proclame martyrs ceux qui périront en combattant contre lui : vains efforts pour soutenir un fiévreux enthousiasme. Le siége dure depuis cinq mois ; les vivres manquent ; le peuple crie : Pain ou paix ! A la fin Mayenne se voit contraint d'en venir à un expédient non moins fatal que le meurtre d'Henri III et d'invoquer le secours de l'étranger. Sur son appel, le superbe Farnèse arrive des Pays-Bas, à la tête de quinze mille Espagnols, dégage la capitale juste assez de temps pour y laisser pénétrer quelques provisions, et puis repasse la frontière, comme pour montrer aux Parisiens qu'il ne dépend que de son maître de les laisser vivre ou mourir. En même temps, le duc de Savoie déclare qu'il 1591
entre dans la Ligue, et, pour se venger de l'indépendance de Genève, prétend joindre à ses États la Provence et le Dauphiné. Plus on est faible, plus on devient violent. Les Seize redoublent de zèle, épurent le Parlement suspect de modération, et pendent trois de ses magistrats. Justement épouvantés, presque tous les autres s'échappent, rejoignent à Tours leur président Achille de Harlay, et se rallient ouvertement au roi de Navarre. Sur ces entrefaites, le pape Sixte-Quint vient à mourir ; avec lui la Ligue perd encore un soutien dont elle n'était plus digne, et Henri IV envoie le cardinal de Gondi pour ouvrir des négociations avec son successeur. En vain Mayenne, pour réparer ces 1592
malheurs, casse le conseil des Seize, fait exécuter quatre des plus mutins, relève la discipline militaire, assure les subsistances, déjoue les stratagèmes des

Digitized by Google

1593 assiégeants, et hâte la réunion des États-Généraux. Lui-même, au fond, trouve son frère assez vengé, et ne demande qu'un roi catholique, approuvé par le Pape. Bien que circonvenus par les agents de l'Espagne, les députés se prononcent nettement dans le même sens, accueillent avec faveur les offres du Béarnais, et se révoltent contre celles de Philippe II, qui demande la couronne de France pour sa fille, et qui propose après coup de la marier au jeune duc de Guise. Henri IV a prévenu cette tentative par sa résolution déclarée de se convertir, par son abjuration à Saint-Denis, enfin par un pèlerinage public au calvaire de Montmartre. Le reste du Parlement reconnaît solennellement le Roi. Les États se séparent, déclarant ainsi que leur mission est remplie par les événements, et qu'il n'y a plus d'exception à faire à la grande loi de l'hérédité.

1594 CXXX. Mayenne n'attendait plus que la décision du Pape; il sortit de Paris qu'il livra aux dernières fureurs des Seize et à Farnèse venu trop tard pour en prendre possession. La capitale se hâta d'ouvrir ses portes à son Roi, qui y entra sans répandre une goutte de sang, et qui l'arracha aux horreurs de l'anarchie. Lui-même, d'une fenêtre de la porte Saint-Denis, vit défiler les Espagnols, et apostrophant leurs ambassadeurs : « Allez, messieurs, leur dit-il, « recommandez-moi à votre maître; mais n'y revenez « plus. » Le premier soin du vainqueur fut de rendre visite aux dames de Guise et de désarmer par sa galanterie ces ennemies si courageuses pendant le siége. Pressé de pacifier le royaume, il offrit d'honorables

Digitized by Google

conditions à Mayenne et au jeune duc de Guise, 1594
échappé d'Amboise. Leur honneur ayant été satisfait
par une dernière et malheureuse rencontre de cava- 1595
lerie à Fontaine-Française, et leur conscience étant
mise à l'abri par l'absolution du Roi solennellement
prononcée à Rome, ils acceptèrent l'un le gouverne-
ment de l'Ile-de-France, trois places de sûreté et le 1595
payement des dettes contractées pour la Ligue, l'au-
tre le gouvernement de Provence et le titre de grand
amiral. Ces larges dédommagements les consolèrent
de n'avoir pu conserver la Champagne et la Bourgo-
gne qui, peuplées de leurs partisans et remplies du
souvenir de leurs pères, seraient devenues entre leurs
mains de véritables fiefs héréditaires.

CXXXI. Mayenne vint voir son ancien rival au
château de Mouceau, près de Meaux. Il fut reçu à
bras ouverts; mais, chargé d'embonpoint et souffrant
d'une sciatique, il suait à grosses gouttes en suivant le
Roi dans les allées du parc. Celui-ci s'en aperçut, et
lui tendant la main : « Touchez là, lui dit-il; car, par
« Dieu! voilà toute la vengeance que vous recevrez de
« moi. » Et, de fait, il n'en méritait pas davantage, le
brave guerrier qui, au lieu de prendre la couronne,
n'avait voulu pour son pays « qu'une bonne et catho-
« lique paix. » Désormais, Henri IV n'eut pas de meil-
leurs amis que les Guise, et cette famille, qui avait été
si près de monter sur le trône, sembla n'avoir plus,
comme au temps de François I, d'autre mission que
de le servir fidèlement. Toutefois, l'air de la cour et du
pouvoir avait épuisé la séve qu'elle avait à son ber-

Digitized by Google

1596 ceau, et, cessant de grandir, elle était bien près de s'éteindre.

1597 CXXXII. La France pacifiée, restait à chasser les ennemis du dehors. Les Espagnols venaient de surprendre Amiens. Volant à Henri IV un stratagème inventé au siége de Paris, ils déguisent des soldats en paysans chargés de vivres. Les bourgeois affamés ouvrent une porte, et se ruent sur un sac de noix répandu comme par mégarde. Les faux paysans désarment ces étourdis, demeurent maîtres de la porte; un corps de troupes caché dans le voisinage accourt à leur aide, et s'empare de la ville. Cet accident répandit la terreur jusqu'aux portes de Paris. « Allons, dit « Henri, c'est assez faire le roi de France; il est temps « de faire le roi de Navarre. » Et, quittant sa cour, il se mit en campagne pour réparer cette surprise. Mécontents de sa conversion, les incorrigibles huguenots désertèrent son drapeau, et se montrèrent à leur tour disposés à pactiser avec l'Espagne. Mais leur vide fut plus que comblé par les ligueurs sincèrement ralliés à la couronne et par l'illustre Mayenne en personne. Amiens fut repris. Même succès à la frontière de Savoie. Le brave Lesdiguières laissa les Piémontais construire paisiblement le fort des Barraux; l'ouvrage terminé, il l'enleva avec artillerie et munitions, et donna aux frais de l'ennemi un puissant rempart au Dauphiné.

1598 CXXXIII. N'espérant plus vaincre la France, et regrettant d'avoir si mal profité de ses guerres civiles, Philippe II signa la paix à Vervins, aux mêmes

Digitized by Google

conditions qu'à Cateau-Cambrésis. L'activité surhu- 1598
maine qu'il avait déployée pendant ces quarante années était restée sans succès. S'il avait pu réunir à l'Espagne le Portugal avec ses colonies, l'empire des deux Indes ne l'avait pas rendu plus fort en Europe. La France, dont il avait attisé les dissensions, en sortait plus jeune et plus vigoureuse. Une tempête affreuse avait anéanti la flotte et l'armée dont il s'était flatté d'écraser l'Angleterre. Rejeté par Dieu, ce superbe champion de son Église mourut chargé d'années et d'inutiles labeurs.

CXXXIV. La même année, Henri IV assura par l'édit de Nantes la paix religieuse du royaume. Traitant les huguenots avec toute la douceur due à d'anciens frères d'armes et ne voulant pas les punir de leurs récentes infidélités, il leur laissa des places de sûreté, une chambre mi-partie réformée dans chaque parlement, enfin la liberté de s'assembler, de délibérer, d'avoir des députés auprès de la couronne et d'être en relations avec leurs coreligionnaires de l'étranger. Ces incroyables priviléges, que les catholiques auraient pu à bon droit leur envier, ne les consolèrent pas de la conversion de Henri IV. Dépouillés en un seul jour de l'influence décisive d'un grand parti politique et national, abandonnés sur-le-champ de presque toute la noblesse, ils ne se virent pas sans dépit réduits à de mesquines prétentions de marchands, de petites villes, de seigneurs de second ordre, et nourrirent secrètement l'espoir de se venger plus tard. Pourtant, qui pouvaient-ils accuser de leur

Digitized by Google

1598 disgrâce? Pour écraser leurs adversaires, ils n'avaient épargné ni violences, ni assassinats, ni alliances étrangères, ni intervention d'un pouvoir perfide. Ces armes les avaient bien servis; au contraire, en les employant pour se défendre, les ligueurs avaient succombé : ceux qui avaient appelé les Anglais et tué les Guise l'avaient emporté sur les alliés des Espagnols et sur l'assassin de Henri III. Toutefois, dès qu'il s'était agi non plus de se détruire, mais de vivre en paix sincère, l'hérésie, exposée à flotter dans l'insaisissable variété des opinions, restait condamnée à chercher force et unité dans l'extirpation de toute doctrine contraire à la sienne et dans une guerre implacable à l'Église, tandis que les catholiques retrouvaient leur noble privilége de savoir seuls régner par la douceur et par la persuasion.

CXXXV. Impossible pour un calviniste sérieux, la tolérance cessa de l'être pour Henri IV du jour de sa conversion. Fort de l'appui de tous les bons citoyens, il imposa la paix aux huguenots, et leur garantit la liberté de leur culte, à condition qu'ils renonceraient à leurs perpétuelles attaques contre la religion et contre l'État, et à tout prosélytisme violent ou corrupteur. Le Saint-Siége éprouva bien quelque peine à voir ainsi consacrée la séparation de ces enfants égarés qu'il avait longtemps espéré ramener sous son autorité paternelle. Mais le malheur était consommé, et la génération nouvelle, née dans l'erreur, ne pouvait plus être reconquise que, comme les infidèles et les hérétiques des premiers siècles, par l'éloquence

Digitized by Google

de la charité, du dévouement et des vertus évangéliques. Ce fut la gloire de Henri IV de faire renaître cette merveille oubliée, et celle de la France d'être seule capable en Europe d'une vraie liberté de conscience. 1598

CXXXVI. Au siècle précédent, malgré le pieux héroïsme de Jeanne d'Arc, le paganisme politique avait définitivement pris racine avec Charles VII et Louis XI, et fait à la liberté civile une irremédiable blessure. A peine l'Église avait-elle subi cette déchéance temporelle, à peine les peuples avaient-ils repris le cours interrompu de leur prospérité et de leurs découvertes, qu'ils furent minés par le paganisme des mœurs et des arts. Une seconde révolte éclata plus profonde que la première, attaquant à la fois l'autorité de Rome et des évêques, le célibat des prêtres et l'unité du mariage, déchaînant la guerre civile et ajoutant aux rivalités de nations les haines de sectes. En présence de l'anarchie, les hérésiarques sentirent eux-mêmes la nécessité de réprimer par la force le dévergondage des idées; prenant parti avec ou contre eux, les souverains s'érigèrent partout en maîtres de la foi et des consciences, et étouffèrent sous un joug de fer la voix des docteurs et des universités, véritable chevalerie intellectuelle du moyen âge : de là des révolutions, d'atroces guerres civiles et le règne de la tyrannie spirituelle, la pire de toutes.

CXXXVII. Cette prétendue réforme porta à la société une atteinte plus profonde que le grand schisme. Non moins cruels que les Anglais, les huguenots

Digitized by Google

1598 laissèrent le territoire appauvri, dépeuplé, et, chose plus grave, ébranlèrent la foi et les vertus de famille jusque dans les derniers rangs de la nation. Parmi les bourgeois se propagea le dégoût des champs, la soif des honneurs et des fonctions publiques; dans les communes, ainsi qu'au foyer domestique, s'insinua l'égoïsme qui tue la vie publique et partant la liberté. Le revenu des terres diminua des deux tiers; celles qui produisaient du froment en abondance ne donnèrent plus que de maigres gerbes de méteil. Partout l'activité spontanée disparut; pour la remplacer avec leurs rouages et leurs machines, il fallut des siècles à l'industrie et à la centralisation. Cependant, si dans une première lutte l'Église avait raffermi l'indépendance et l'unité du Saint-Siége, elle retrouva dans la seconde la chasteté de ses mœurs, l'héroïsme de ses vertus primitives, le zèle apostolique de ses moines, la pureté d'inspiration de ses orateurs. Par la persuasion, par le seul attrait de la sainteté et du sacrifice, elle reconquit les âmes que les autres se disputaient le fer à la main. En dépit des menaces et des violences, la France lui resta courageusement fidèle, et, après avoir jadis suivi ses rois dans la voie du schisme, cette fois elle les força de rentrer dans le giron catholique. En échange, elle allait voir son clergé purifié, un champ glorieux ouvert au libre essor de ses artistes, la première place en Europe rendue à ses soldats et à ses écrivains. Seul asile de la liberté intellectuelle, elle n'avait rien à envier à ses voisins, et, si ailleurs la vie poli-

Digitized by Google

tique devenait le privilége d'une aristocratie exclu- 1598
sive, chez elle la royauté, dans sa puissance croissante, gardait surtout pour mission de représenter et de protéger les petits.

CXXXVIII. Toutefois, ce triomphe de la vérité n'était pas complet. De là plus d'une tache à ce consolant tableau. Compromis par un alliage de mauvaises passions, les ligueurs avaient succombé par leur faute, et n'était-ce pas encore une ample récompense de leurs efforts et de leur dévouement que la conversion du Roi, que l'incontestable supériorité morale et intellectuelle de leur patrie? A leur place régnait un prince catholique par nécessité plutôt que par conviction, et avec lui ses amis les Politiques, voués, comme leur nom l'indiquait, aux combinaisons et aux calculs temporels. La volupté, puissance fatale, gouvernait encore, sinon les lettres, du moins la cour toujours digne de François I. Comme par le passé, les grands se montraient plus avides d'aventures que de gloire réelle, de complots que de travaux sérieux. Les magistrats restaient rampants en haine du Saint-Siége, et proclamaient bien haut le triomphe du droit divin. Si, en présence d'une nation qui abdiquait toute indépendance, Henri IV faisait preuve de modération, pouvait-on espérer longtemps la même vertu de ses successeurs? La tête ne devait-elle pas infailliblement leur tourner, et ne verrait-on pas dans l'avenir se creuser de plus en plus l'abîme du despotisme et de la servilité? Au dehors, la perfidie de l'Espagne n'invitait-elle pas les Bourbons à la vengeance, et n'allait-elle

Digitized by Google

1598 pas faire d'eux les complices des violences protestantes, en attendant que, vainqueurs, ils pussent exploiter à leur tour le rôle tout aussi funeste de dominateurs catholiques? Tels étaient les dangers volontaires d'un peuple brave, généreux, mais qui, au lieu de s'unir dans une même foi, dans un même esprit national et dans le sentiment commun de sa mission providentielle, restait sans but politique, divisé par l'impiété des uns, par l'insubordination des autres, et, par suite, à la merci de l'anarchie ou du pouvoir absolu. A l'étranger, sous le drapeau de l'hérésie, les réformés exerçaient ouvertement leur ambition et leur égoïsme, et trouvaient ainsi entre eux une apparence de liberté. En France, la vérité, plus difficile à satisfaire, ne voulait pas être servie à demi, encore moins l'être par intérêt. Elle allait répondre à l'effort des vertus individuelles par une magnifique expansion de génie et de puissance; mais la liberté complète et la vraie grandeur nationale, dont elle seule est également dépositaire, n'étaient pas faites pour les incorrigibles héritiers de Philippe le Bel.

Digitized by Google

LIVRE VI.

RENAISSANCE CATHOLIQUE. — LOUIS XIV.

1598. — 1715.

I. Par la soif de l'or et d'une domination universelle, l'Espagne s'était condamnée à la paresse et à la servitude. Impuissantes à conquérir l'Europe, ses armes n'avaient fait que développer la vigueur militaire de la Hollande et de l'Angleterre, comme jadis celles de l'Autriche avaient suscité la Suisse. Non moins despotiques qu'elle sur le terrain de la théologie, les États réformés, après avoir anéanti dans leur fureur iconoclaste les monuments et les écoles de l'art chrétien, tournaient leur jeune activité vers les progrès de l'agriculture, les spéculations du commerce et de l'industrie, le trafic des mers et tout ce que la science peut inventer pour le progrès matériel de l'homme. Amasser et dominer, telle était toujours leur devise, et ceux que ces biens terrestres ne consolaient pas de la perte des richesses spirituelles, étaient voués à d'impitoyables persécutions. La France, au contraire, ouvrait à la fois un asile hospitalier aux négociants et aux fabricants du nord, aux artistes, aux poëtes, 1598

Digitized by Google

1598 aux saints du midi. Le génie des affaires revivait à côté de Henri IV dans son fidèle et laborieux serviteur Sully, ennemi de toute prodigalité, restaurateur des finances, protecteur intelligent du commerce et de la culture; mais l'esprit large et brillant du Roi tempérait l'âpre économie du ministre, et conservait à la France dans sa prospérité quelque chose de plus noble que ses voisins. Par leurs soins, le canal de Briare réunit la Loire à la Seine; les routes et les ponts furent remis en état; des pépinières de mûriers blancs peuplèrent le Languedoc et la Provence; le trésor dota des manufactures de cristal, de drap d'or, de tapisseries, et de hardis colons, portant le drapeau de leur patrie en Amérique, prirent possession de Terre-Neuve, et jetèrent les fondements de Québec au Canada. Les prêts à intérêt, devenus nombreux à la faveur des guerres de religion, furent consolidés pour le passé, interdits pour l'avenir. Ainsi l'industrie dut se développer avec ses propres forces, sans le fiévreux aiguillon du crédit, si dangereux pour le tempérament français. L'agriculture obtint une sage préférence : labourage et pâturage, telles étaient, suivant Sully, les deux mamelles de la patrie. Le sol, les eaux, les forêts furent aménagés avec prudence, beaucoup de terres incultes depuis les troubles rendues à la charrue, et, à la voix de l'éloquent Olivier de Serres, la passion des champs parut un instant gagner jusqu'aux nobles.

II. Pendant que, délivrée des bandes anglaises, allemandes ou espagnoles, la nation se livrait à

Digitized by Google

ces paisibles travaux, la cour reprenait ses fêtes, 1598
ses élégants plaisirs. En épousant Marie de Médicis, 1600
Henri IV renouait avec l'Italie les relations artistiques de François I et de Henri II. Léger et voluptueux comme eux, mais ayant l'expérience de longues calamités, il gardait plus de retenue dans ses scandales, se piquait d'être bon père de famille, et aimait à paraître jouant lui-même avec ses enfants. Bien différente de sa tante Catherine, la nouvelle reine avait respiré avec l'air purifié de sa patrie les principes d'une morale plus douce et moins païenne. Si la vertu reprenait quelque empire jusque dans les régions peu accessibles du pouvoir, ailleurs elle exerçait plus librement ses charmes. L'auteur d'Essais célèbres, Michel Montaigne, venait de mourir, cœur honnête et sincère, n'enfouissant plus comme Rabelais la vérité dans la fange, conservant au milieu de grandes faiblesses la dignité de l'homme et l'amour du beau, et, sans beaucoup de théologie, sachant fort bien démasquer chez les huguenots le dessein de pêcher en eau trouble. Plus sévère, un ami des Franciscains, le président de Thou, écrivait sa vaste et savante Histoire. Enfin, dans le sein de l'Église, aux héros et aux martyrs de la Ligue succédaient les apôtres plus doux de la charité. Instruite à son tour par trente années d'épreuves, la France secondait le progrès des nouveaux ordres religieux ou la réforme des anciens.

III. Avant-garde des pieuses colonies qui allaient arriver d'Espagne et d'Italie, les Jésuites vinrent les

Digitized by Google

1609 premiers servir le pays qui avait abrité leur berceau, et le dotèrent de colléges et de séminaires répondant à un nouveau besoin du temps. En effet, à l'exemple de la politique et du droit, les arts, les lettres, les sciences s'étaient peu à peu affranchis de l'autorité de l'Église, et avaient rompu la sainte unité de l'enseignement universitaire. Désormais, au milieu du choc d'idées impies ou licencieuses, il fallait des asiles sûrs à la jeunesse, surtout à celle qui aspirait au sacerdoce; par les excès de la raison humaine comme jadis par l'invasion des barbares, les cloîtres et leurs écoles redevenaient nécessaires. Non-seulement les enfants de saint Ignace travaillaient ainsi à l'éducation des générations futures, mais, inspirant une noble émulation aux grandes familles religieuses du treizième siècle, ils ranimaient ces fortes milices, et tous ensemble rendaient aux prêtres et aux évêques leur énergie perdue dans la dépendance du pouvoir.

IV. Appauvri par le pillage de ses biens, le clergé n'en fut que plus riche d'abnégation et de dévouement, et, quoiqu'il n'eût pas recouvré la liberté de ses élections, il remonta par ses mœurs et par ses talents à la hauteur des temps passés. Le Roi lui-même sentit la nécessité de ne plus déshonorer la mitre par des choix indignes, et n'usa de son privilége que pour faire appel aux plus nobles cœurs. Ce ne fut pas sa faute si les deux plus grands saints de l'époque n'entrèrent pas dans l'épiscopat français. Pendant ses négociations avec Rome, il avait su discerner au service du cardinal de Gondi un jeune

Digitized by Google

homme obscur mais plein d'avenir, qui fut plus tard 1600
saint Vincent de Paul; réservé par la Providence aux plus merveilleuses inventions de la charité, l'humble prêtre repoussa les avances du Roi, et eut soin de ne plus reparaître à sa cour. De même Henri IV eût voulu attirer en France l'aimable évêque de Genève, le doux et pieux François de Sales, qui, formé à Milan au tombeau de saint Charles Borromée, servait en quelque sorte de lien entre la France et l'Italie, et était destiné à transplanter en français le langage pur, naïf et tendre d'un cœur épris de Dieu. Mais le grand évêque n'avait pas fini de convertir les hérétiques de son diocèse, et préférait mourir à la peine que de chercher ailleurs une vie plus facile.

V. Cette renaissance catholique, où les lettres et les arts allaient puiser de nouvelles inspirations, avait pourtant ses ennemis, destinés comme toujours à épurer les vertus, à éprouver les courages. La nouvelle milice et la vraie réforme de l'Église, les Jésuites et les décrets du concile de Trente trouvaient des adversaires acharnés, non dans les rangs d'une noblesse oisive et dégénérée, mais chez ces magistrats actifs, laborieux, intelligents, d'où étaient sortis Cujas, Pasquier, Montaigne, de Thou, et qui formaient dans l'État une nouvelle aristocratie. Les Jésuites furent chassés par le Parlement comme des agents de l'Espagne, complotant dans l'ombre l'assassinat du Roi, et il fallut que, dédaignant ces périls imaginaires, Henri IV lui-même les rappelât et les protégeât de son amitié. Les décrets qui maintenaient

Digitized by Google

1600 au pouvoir spirituel son indépendance et sa supériorité, aux peuples le droit de déposer un souverain hérétique ou indigne, furent proscrits comme un attentat à la dignité française. Suivant leur habitude, les gardiens des libertés nationales se seraient sentis humiliés de voir leur prince relever du Saint-Siége; ils préféraient consacrer le pouvoir absolu et le droit divin, qui transmet à tout jamais la couronne avec le sang, pompeux mais impuissant rempart contre les révolutions futures. Ici encore Henri IV fut moins aveugle, et promit d'observer les actes du concile autant que le lui permettraient les dispositions de ses sujets.

VI. Plus irrité que satisfait de la petitesse et de la servilité de ces gens de robe, qui faisaient dégénérer en chicane les plus grandes affaires de l'État, le sage monarque aurait voulu leur opposer les princes du sang et les nobles, auxquels il supposait des vues moins étroites; mais ils ne répondirent pas à son appel. N'ayant plus ni l'activité ni la sagesse des seigneurs anglais, qui prenaient au sérieux sous Élisabeth la grandeur de leur pays, ils ne venaient même pas au conseil du Roi, et vivaient de prodigalités, d'intrigues amoureuses ou de sottes conspirations. Les terres et les châteaux, qu'ils étaient chaque jour réduits à vendre, tombaient entre les mains des officiers de justice ou de finance, riches de leur économie bourgeoise. Une mesure en apparence fiscale acheva de fortifier ces nouvelles familles. Les charges, rendues vénales par François I, cessèrent de retomber entre les mains de

Digitized by Google

l'État, et purent se transmettre librement moyennant 1600
un droit annuel, nommé Paulette du nom de son inventeur. Sous prétexte d'enrichir le trésor, la magistrature devint héréditaire. En échange, elle mit son zèle et son dévouement à la merci du pouvoir. Ainsi, comme au temps de Charles VII, la France recouvrait la paix mais non la liberté; invoqués pendant les grandes calamités, les États-Généraux étaient de nouveau rejetés comme une arme dangereuse; les vieilles semences du schisme et de la Réforme, de la servitude politique et de la servitude intellectuelle, couvaient encore au fond des cœurs, et les huguenots mécontents, les villes turbulentes, la noblesse désœuvrée, avaient besoin d'un autre Louis XI pour les mettre à la raison.

VII. Trop bon pour cette dure mission, Henri IV 1602
se flattait vainement de relever le royaume par l'élan de quelque grande entreprise. A chaque instant les menaces d'un assassin ou les trames d'une conspiration venaient entraver ses projets et lui dénoncer l'anarchie des esprits. Le coup le plus sensible lui fut porté par le fils d'un de ses amis, par Biron, qu'il avait fait duc et pair, amiral, maréchal, gouverneur de Bourgogne, et auquel il avait sauvé la vie à Fontaine-Française. Oubliant tant de bienfaits et égaré par l'ambition, l'ingrat avait reçu les avances de l'Espagne et de la Savoie. Au moment de trahir, il fut découvert. Malgré les instances du Roi, il refusa d'avouer sa faute, et eut la tête tranchée.

VIII. Enfin, après douze ans d'efforts pour réparer 1609

Digitized by Google

1609 les malheurs passés et rétablir la concorde, le moment semblait venu de mettre à profit les forces et les richesses nationales. Guerrier consommé, Henri IV avait sous la main une belle armée de quarante mille hommes capables de tout sous ses ordres, une artillerie formidable préparée par les soins de Sully et un trésor fruit de longues économies. L'Europe attendait en suspens de quel côté ce grand capitaine tournerait ses armes. Une série de graves événements semblaient préparer le triomphe du catholicisme. Les Jésuites avaient pénétré en Suède et en avaient converti le roi; son fils unique, Sigismond III, élu roi de Pologne, s'était emparé d'une moitié de la Russie, et comptait mettre un de ses enfants sur le trône vacant des czars. Ainsi d'un seul coup le schisme et l'hérésie pouvaient être écrasés sur les rives de la Baltique. Même perspective en Allemagne. Pleins de zèle et de vertus, les ordres religieux y ramenaient à la foi des provinces entières; l'Autriche y reprenait de plus en plus son ancienne prépondérance, et par la conversion de Henri IV les réformés semblaient avoir perdu le seul allié qui leur permît d'en appeler encore à la violence et aux combats. Espérances trompeuses; car ce n'est point de ces combinaisons politiques que dépendent l'empire et la conquête des âmes. La Suède se souleva, chassa les catholiques, prit pour roi un oncle de Sigismond, déclara que le luthéranisme seul serait toléré, et entra en guerre ouverte avec la Pologne. A la faveur de cette lutte, la Russie recouvra son indépendance, et se donna à la dynastie schismatique

Digitized by Google

des Romanow, bientôt funeste à l'un et à l'autre combattant. L'Autriche elle-même ressentit le contre-coup de ces révolutions, et vit les hérétiques, encouragés par les princes du Nord, relever la tête en Allemagne. La guerre civile y devenait imminente, si, mettant le comble à ces malheurs, Henri IV désertait la cause catholique. 1609

IX. Ainsi, au dehors comme au dedans de son royaume, deux partis s'offraient à lui : d'un côté, le système chrétien consistant à respecter ses voisins, à soutenir les faibles, à n'entreprendre que des guerres justes et à tourner de préférence ses armes contre les ennemis déclarés de l'Église ; de l'autre, le système païen de l'ancienne Rome et de Machiavel ayant pour but de s'agrandir par tous les moyens possibles, de détruire ses voisins, d'opprimer les faibles, sans tenir compte ni de la justice ni de la religion, mais bien de son seul intérêt. La maison d'Autriche n'avait que trop donné l'exemple de ce lamentable égoïsme ; n'était-il pas juste de châtier ceux qui avaient aspiré à la monarchie universelle, et de s'élever sur leurs ruines? A la faveur de ce prétexte, Henri IV se ligua secrètement avec l'Angleterre, les Pays-Bas, la Suède, le Danemark et les princes réformés d'outre-Rhin. Catholique dans son royaume, il ne le fut pas au dehors, et prépara cette affreuse guerre de Trente-Ans, qui allait rompre à jamais l'unité de l'Allemagne et créer aux dépens de l'Espagne et de l'Autriche les puissances protestantes de Hollande et de Prusse : égoïstes alliés, qui devaient tôt ou tard, comme au

Digitized by Google

1609 temps de Henri II, payer la France de leur ingratitude et lui faire chèrement expier sa vengeance.

X. Mais le prestige qu'exerçait le Roi remplissait les cœurs d'espérance, et cachait aux regards les plus clairvoyants les périls de cette voie désastreuse. Nul ne doutait que la France ne fût à la veille de reconquérir sa prépondérance en Europe. Ses plus vieux ennemis se rapprochaient d'elle, et, voulant avoir sa part de la curée, la Savoie se mettait en mesure de prendre Milan à ses amis les Espagnols. Peu soucieux
1610 de la joie des réformés, qu'un tel appui rendait certains de leur triomphe, et de l'affliction des catholiques, que désolait une si éclatante défection, Henri IV saisit, pour commencer la guerre, des prétextes si futiles qu'ils ne laissaient aucune illusion sur ses vues ambitieuses. Une province d'Allemagne, le duché de Juliers étant vacant et disputé à l'Empereur par les princes protestants, il prétendit occuper le pays en litige et régler ce différend qui ne regardait en rien la France. En même temps, il témoignait le désir peu chevaleresque d'enlever par la force des armes et de ramener à Paris une beauté réfugiée à Bruxelles pour lui échapper, Henriette-Charlotte de Montmorency, épouse du jeune prince de Condé. Son armée était en marche, sur le point de passer la frontière, lui prêt à monter à cheval dans quatre ou cinq jours, les Espagnols dans la terreur, le monde entier dans l'attente, quand un coup imprévu déjoua ces grands projets. Un insensé, sans instigateurs, sans complices, Ravaillac, croyant dé-

Digitized by Google

barrasser la terre d'un hérétique caché et guettant 1610
le Roi le poignard à la main, rencontra son carrosse rue de la Ferronnerie, au milieu d'un embarras de voitures, monta sur le marchepied, et, sans que personne le vît, perça le cœur de sa victime qui expira au même instant.

XI. Comme les Guise, Henri IV succomba au moment où il allait mettre dans la balance le poids de son épée. Peut-être le sang des guerres civiles, effacé aux yeux des hommes par de glorieux services, demandait-il sa tardive mais immanquable expiation? Ou bien, en laissant ce crime s'accomplir, la Providence voulait-elle seulement empêcher le glaive d'un conquérant de trancher les débats religieux de l'Europe, et livrer une fois de plus les peuples à eux-mêmes? Quoi qu'il en soit, la France, déçue dans ses rêves de grandeur et frappée dans un prince bien-aimé, déchaîna son indignation contre l'assassin, et voulut lui trouver des complices. Les moyens de torture ordinaires ne suffisant pas, on en proposa de nouveaux inventés à Genève; plus d'un magistrat eût volontiers condamné à mort le père, la mère, les frères et sœurs du coupable. Quant à lui, il fut te-
naillé, puis écartelé. Le procès et l'exécution n'ayant 1611
rien révélé, l'occasion était belle de s'en prendre aux Jésuites, accusés depuis longtemps de prêcher et de comploter le meurtre des rois. Leurs ennemis en profitèrent, et le Parlement ordonna qu'un de leurs livres serait brûlé par le bourreau devant l'église Notre-Dame.

Digitized by Google

1611 XII. Ces vaines fureurs ne comblaient pas le vide d'un grand chef, remplacé par un enfant sous la régence d'une femme. Au dehors, Marie de Médicis, ajournant la guerre avec dignité, se contenta d'occuper Juliers avec un beau corps d'armée et d'arrêter le duc de Savoie prêt à tourner ses préparatifs contre Genève. C'était tout ce que l'on pouvait demander d'une princesse sincèrement catholique, au milieu des embarras d'une minorité. Aussi les réformés d'Allemagne durent remettre à un temps meilleur leurs projets belliqueux et supporter en silence les conquêtes que faisaient dans leurs rangs l'éloquence et le zèle des catholiques. Au contraire, en France, les concessions d'un prince débonnaire ayant plutôt nourri qu'étouffé les semences de discorde, les huguenots se flattaient de toucher au jour de la vengeance, et se tenaient prêts à profiter des premiers troubles. Le prince de Condé, dont Henri IV avait irrité la jalousie conjugale, et ses oncles le prince de Conti et le comte de Soissons, étaient revenus à la cour pleins de morgue, faisant payer cher une fidélité douteuse, moins disposés à soutenir le pouvoir qu'à jouer le rôle des princes du sang sous Catherine de Médicis et à s'agrandir à la faveur de nouvelles dissensions. Fier de son importance croissante, le Parlement ne se bornait pas à déclamer contre les Jésuites et contre le concile de Trente, mais se croyait appelé à remplacer les États-Généraux, à donner une direction aux affaires et à continuer la politique de Henri IV. La Régente n'avait pour elle que l'épée de Mayenne

Digitized by Google

et de Guise, sincèrement ralliés au service de la couronne, et le zèle de quelques anciens ministres. 1611
Douce, facile, incapable de verser du sang, elle crut désarmer ses ennemis en satisfaisant leurs exigences, rassura les huguenots sur ses intentions, combla de pensions les princes et les grands, et, voulant à tout prix se concilier les gens de robe, rendit un remarquable hommage à leur puissance, en faisant confirmer son pouvoir non plus par les États, mais par le Parlement de Paris toutes chambres assemblées. Difficile à soutenir pour un homme supérieur, ce système ne pouvait durer entre les mains d'une femme dont la faiblesse ne faisait qu'encourager les convoitises de chacun. Le trésor amassé par Henri IV et les revenus de l'État allaient bientôt y passer et n'y pas suffire.

XIII. Pendant que l'absence d'une main forte laissait le champ ouvert à toutes les ambitions, et que, sauf le camp organisé et discipliné des huguenots, chacun usait de cette liberté non pour la grandeur de sa patrie, ni même pour celle de son propre parti, mais pour de misérables et mesquins avantages personnels, la renaissance catholique se développait majestueusement en dépit de ses ennemis. Les Jésuites rendaient chaque jour de nouveaux services à la science et à l'éducation, et recrutaient de courageux missionnaires qui, réalisant le vœu de saint François-Xavier, ouvraient les portes de la Chine, et fondaient des églises jusque dans les capitales de ce mystérieux empire. Les Bénédictins réformés de Saint-Maur se vouaient à l'instruction de la jeunesse

Digitized by Google

1611 noble et à de célèbres recherches historiques. Le pieux Bérulle rapportait de Rome la règle des Oratoriens destinés à la prédication et à la direction des âmes. Marie de Médicis faisait venir d'Espagne les frères de Saint-Jean de Dieu, charitables gardiens des malades, bientôt assez nombreux pour diriger trente hôpitaux.

XIV. De même une foule de couvents de femmes s'ouvraient d'un côté pour les sublimes sacrifices de la vie contemplative, de l'autre pour les soins plus doux d'une ingénieuse charité. Les Carmélites, filles de sainte Thérèse, établissaient à Paris, rue d'Enfer, un cloître bientôt trop étroit pour les illustres recluses qu'y attiraient le mépris du monde et l'amour des plus effrayantes austérités. Moins sévères, les Ursulines, récemment fondées à Brescia, ouvrirent leurs maisons à l'éducation gratuite des filles, et comptèrent bientôt en France plus de trois cents maisons. Rêvant pour la visite des pauvres une règle encore plus douce et plus facile, saint François de Sales appelait à Annecy madame de Chantal, fille d'un magistrat de Dijon, et y fondait l'ordre de la Visitation, qui se répandit avec une merveilleuse rapidité. Toutefois c'était à un de ses amis, au Français saint Vincent de Paul, qu'il était réservé de réaliser complétement cette pensée par ses filles de la Charité, et quelques années plus tard, les dames de la Visitation s'étant obligées à la clôture et bornées à l'éducation, une autre veuve, madame Legras, également fille de magistrat, commença à Paris, avec quelques hum-

Digitized by Google

bles compagnes, ces visites du pauvre et ce soin des 1611
hôpitaux qui sont encore aujourd'hui la plus belle gloire de leur fondateur. Ainsi, pendant que de fortes et savantes compagnies d'hommes remplaçaient au dedans l'enseignement des universités, au dehors l'épée des croisés, de pieux essaims de femmes se disputaient le berceau des enfants et le chevet des malades de plus en plus abandonnés par les grandes dames, les bourgeois et les tiers-ordres dégénérés.

XV. Épurés par les calamités publiques, les arts et les lettres reprenaient aussi leur éclat mis en péril par la dépravation du siècle précédent, et s'épanouissaient sous l'impulsion de ces nobles vertus, comme des fleurs prodiguées par une séve généreuse. En Italie, l'inspiration épique elle-même venait de se ranimer dans la Jérusalem Délivrée du Tasse; la musique religieuse, que le concile de Trente était sur le point de proscrire pour ses écarts, avait dû son salut aux merveilleuses compositions de Palestrina; enfin, si la peinture n'avait retrouvé ni le génie de Raphaël ni la pieuse naïveté de Fra Angelico, elle témoignait dans Guerchin et le Dominiquin un talent sérieux, sincèrement désireux de redevenir chrétien. Marie de Médicis tenait à honneur de répandre dans sa nouvelle patrie le goût de ces belles choses et de faire de Paris une autre Florence. Elle y fit bâtir le palais du Luxembourg dans le style toscan, y réunit les toiles des premiers maîtres contemporains, et appela pour le décorer le Flamand Rubens, qui avait acquis

Digitized by Google

1611 talent et réputation par un long séjour au delà des Alpes. Quant aux lettres, les passions langoureuses de la nouvelle école italienne convenaient moins au caractère français que la mâle vigueur des Espagnols, et de nombreuses traductions de romans et de drames attestaient la vogue de Cervantès et de Lope de Vega, tous deux guerriers passés du service de la patrie au culte des muses. Ainsi par de pieuses colonies et par des chefs-d'œuvre de tout genre, l'Italie et l'Espagne communiquaient à la France le contagieux amour du bien et du beau, et réparaient à l'envi les maux qu'avaient causés Catherine de Médicis et Philippe II.
1612 Non contente de favoriser ces relations, la Reine les rendit bientôt plus intimes; cédant au penchant de son cœur, elle demanda pour son fils Louis XIII la main d'Anne d'Autriche, fille du roi d'Espagne. Ni la colère du Parlement, ni les menaces des huguenots ne purent entraver ce mariage, lien nouveau de la cour et du royaume avec l'Europe méridionale.

XVI. Bien qu'encore menacée de troubles intérieurs, la France avait donc terminé la première le débat qui allait ensanglanter le reste de l'Europe. Par une conviction courageuse, dont la conversion de Henri IV avait été la récompense, elle restait fidèle à la foi catholique, à la passion des grandes choses et au goût de ces arts dont les bords de la Méditerranée ont été de tout temps la patrie privilégiée. Cent cinquante ans plus tôt la main virginale de Jeanne d'Arc l'avait arrêtée au bord de l'abîme

Digitized by Google

mais non convertie. Cette fois, elle s'était sauvée 1612
elle-même par de plus durables vertus. Au milieu de longues guerres civiles mêlant au choc des armes le choc des idées, ses enfants étaient redevenus forts, sérieux, magnanimes et parfois dignes de leurs aïeux du treizième siècle.

XVII. Alors que ces grandes choses s'accomplissaient paisiblement dans l'empire des esprits et des cœurs, en politique ce n'était qu'intrigues, tiraillements, petites et étroites ambitions. Au milieu de seigneurs avides qui se disputaient ses largesses, Marie de Médicis n'avait d'amis sûrs qu'une femme de chambre, Léonore, ramenée jadis de Florence avec son mari Concini. Cet Italien était fidèle, dévoué, mais dépourvu d'intelligeuce. Vainement la Reine voulut-elle s'en faire un rempart et le grandir aux yeux de la foule en le nommant marquis d'Ancre, gouverneur de Normandie, maréchal et ministre : ces dignités, prodiguées à un étranger, ne firent que lui tourner la tête, en même temps qu'elles excitaient la haine des jaloux. L'innocent et paisible courtisan devint bientôt le point de mire de tous les mécontents qui n'osaient s'en prendre directement à sa protectrice. A leur tête se mit le premier prince du sang, le prince de Condé, qui se donnait pour le soutien et le représentant de la politique de Henri IV, et qui, bien que catholique, était le chef secret du parti huguenot. Fidèle aux traditions de ses pères, il protesta contre les abus de finances dont lui et ses parents étaient cause, s'éleva avec violence contre le mariage espa-

Digitized by Google

1613 gnol, arma en pleine paix, demanda l'épée à la main des places de sûreté et les frais de sa révolte, et, pour se rendre populaire, invoqua le vieux remède des États-Généraux.

1614 XVIII. Désireuse d'éviter la guerre civile au risque de l'avoir plus grave un jour, Marie de Médicis accorda tout, et convoqua à Paris les députés des trois ordres. Comme d'habitude, de cette assemblée sortit plus de bruit que d'effet. La noblesse brilla par la futilité de ses demandes, et jeta de vaines clameurs contre l'envahissement par les bourgeois des places que désertait sa paresse. Le Tiers-État, représenté presque exclusivement par des gens de robe, officiers de justice ou membres des parlements, se montra jaloux de l'importance qu'il avait prise dans le royaume, refusa de fléchir seul le genou en présence du Roi, se montra intraitable au sujet du concile de Trente et des rapports avec le Saint-Siége, et, pour se venger des nobles, fit voir que le désordre des finances ne provenait que de l'abus des pensions. A son tour, le clergé se plaignit amèrement de l'ingratitude des magistrats, rappela qu'il avait fait l'éducation de la France, et qu'il lui avait donné trente-cinq chanceliers. Mais, exprimés par l'évêque de Luçon, ces griefs respiraient plus d'orgueil que de sentiment chrétien, et, sous la robe violette de Richelieu, laissaient percer le fils du grand prévôt. En effet, serviteur de Henri III, le père du jeune prélat avait été un des exécuteurs du coup d'État contre les Guise. Lui-même avait hérité de cette ambition sans

Digitized by Google

scrupules; sous une prudence consommée il nour- 1614
rissait le génie des affaires de Philippe II et d'Élisabeth, et cette passion de dominer d'autant plus tenace qu'elle exclut toutes les autres.

XIX. Les États ayant été dissous sans autre résultat que des doléances contradictoires, le Parlement continua à les vouloir remplacer, appela les princes du sang dans son sein, et, par d'audacieuses remontrances, se fit l'écho du Tiers-État. A la faveur de cette fermentation, les huguenots crurent recommencer les belles guerres du siècle précédent, et se 1615
levèrent en masse. Le vieux ministre Sully, mécontent depuis qu'il était disgracié, ne rougit pas d'exciter leur révolte et de leur donner pour chef son gendre Rohan, que la Reine avait aussi négligé de contenter. Par Sedan, qui appartenait au fougueux duc de Bouillon, les réformés étaient en relations avec l'Allemagne; par La Rochelle, fière et indépendante cité, la mer était ouverte aux Anglais. Secrètement associé à cette cause, Condé réunit aussi des troupes, et il fallut au Roi l'escorte d'une armée pour aller à Bordeaux célébrer son mariage avec Anne d'Autriche. Ainsi renaissaient ces incorrigibles prétentions de partis, toujours prêtes à compromettre la grandeur et la sécurité de la France.

XX. La couronne n'avait pas comme aujourd'hui d'immenses ressources concentrées dans sa main; quelques seigneurs, quelques villes pouvaient la tenir en échec. Incapable de venir à bout des rebelles par

Digitized by Google

1615 la vigueur, Marie de Médicis essaya encore une fois
de les désarmer par des concessions. Cependant, à la
fin, les exigences du prince de Condé devenant into-
1616 lérables, elle le fit arrêter et mettre à la Bastille. Cet
acte de juste autorité aurait dû tout terminer; parti
d'une main faible, il ne fit qu'irriter les esprits. Suivant
le mot d'ordre, chacun s'en prit à l'Italien Concini;
d'aigres pamphlets, payés par les grands, dénoncèrent
cet étranger de qui venait tout le mal; les princes le
signalèrent au Parlement; la populace pilla son hôtel.
1617 Le Roi lui-même feignit de croire ses calomniateurs,
et se joignit à eux. A voir ce prince solitaire et taci-
turne à seize ans, laissant à son frère Gaston la fougue
de la jeunesse, on n'eût pas dit le fils dont le joyeux
Henri IV avait partagé les jeux. La crainte de sa
mère et la terreur de Dieu l'avaient comme pétrifié :
triste fruit de l'autorité sur les âmes sans ressort! et
la jeune Anne d'Autriche elle-même n'avait pas
trouvé d'écho dans ce cœur de marbre. Il était pieux
et chaste; mais rien de dangereux comme cette fausse
et sombre vertu, inaccessible à l'amour du bien, fer-
tile en prétextes pour commettre sans scrupules les
actes les plus coupables. Las d'obéir mais incapable
de se gouverner lui-même, ayant besoin comme la
France d'un maître plus sévère, il saisit avec empres-
sement l'occasion de secouer le joug maternel, en
frappant le maréchal d'Ancre. De nobles gentils-
hommes prêtèrent la main à ce complot, et un matin
Concini, entrant au Louvre, tomba percé de plusieurs
coups de pistolet. Son cadavre fut livré aux insultes

Digitized by Google

de la multitude ; le Parlement instruisit sur l'heure le 1617
procès de sa femme, encore moins coupable que lui, et dans son zèle trouva moyen de la condamner à mort comme sorcière. Leurs biens furent confisqués, leur fils chassé du royaume, et chacun d'applaudir afin de mériter sa part de dépouilles.

XXI. Pour un roi comme pour un peuple, conquérir son indépendance par une pareille lâcheté, c'est se condamner à être à jamais esclave. La Reine, d'abord consignée dans son appartement, se retira à Blois, ne laissant le pouvoir ni aux princes du sang, ni aux magistrats, ni à Louis XIII lui-même, mais à un jeune favori, habile à dresser des faucons, qu'un caprice du jeune Roi avait fait duc de Luynes, et qui devint tout d'un coup gouverneur de Normandie, 1618
premier ministre et connétable. Ceux qui avaient levé la tête le plus haut devant Marie de Médicis durent la courber devant le superbe parvenu. Il ne daigna même pas faire sortir Condé de la Bastille, et feignit de l'y oublier pendant plus de deux ans : épreuve salutaire qui corrigea ce prince pour le reste de ses jours.

XXII. Si en France personne n'avait rien gagné à ce changement de pouvoir, au dehors, loin d'être conjurée, la crise religieuse, que la mort de Henri IV avait retardée, éclatait plus menaçante. En Angleterre, en Hollande et en Allemagne, la singulière réforme que Henri VIII et Luther avaient prétendu accomplir en lâchant la bride à toutes les passions, n'avait satisfait que quelques seigneurs ou courtisans

Digitized by Google

1618 enrichis des biens de l'Église. Ces premières sectes auraient péri, si l'esprit de Calvin n'était venu les rajeunir et en faire des religions nationales, contentant l'orgueil et l'ambition de tous, et demandant aux princes, pour prix de la suprématie spirituelle, de travailler à la grandeur et à la fortune de leurs peuples. Élisabeth était le type achevé de ce nouveau système non de vertu mais d'intérêt bien compris. Ses successeurs ne devaient vivre qu'à condition de lui ressembler. Vainement le nouveau roi d'Angleterre et d'Écosse, Jacques I, fils de Marie Stuart, avait cru désarmer ses sujets en embrassant le culte anglican et en persécutant les catholiques. Léger, prodigue, voluptueux, Français comme sa mère de goûts et de tempérament, il ne répondait pas aux vues d'un peuple commerçant, économe, sérieux et plus avide encore de richesses et de domination que de liberté. Il acheva de se rendre suspect en vivant dans une honteuse neutralité et en refusant du secours à son propre gendre l'Électeur Palatin, audacieux champion de la cause protestante : son fils devait payer de sa tête cette politique incertaine et frivole.

XXIII. Dans les Pays-Bas les événements avaient marché plus vite, et le défenseur de la tolérance et des libertés publiques, le pacifique Barnevelt, venait à soixante-dix ans de monter sur l'échafaud. A sa place s'élevait un ingrat qu'il avait comblé de bienfaits, le jeune Maurice de Nassau, militaire absolu, farouche calviniste, par sa mère petit-fils de Coligny

Digitized by Google

et, pour venger son aïeul, fondateur de cette maison 1618
d'Orange, non moins funeste à la France que les neveux de Charles le Téméraire. Mêmes tendances au delà du Rhin. Irrités par le réveil du catholicisme en Autriche et en Bavière, et par les progrès à vue d'œil du mouvement religieux, les protestants s'étaient soulevés, et avaient enfin trouvé un chef. Ce fut encore un calviniste, l'Électeur Palatin Frédéric V, qui osa 1619
disputer à la maison d'Autriche la couronne impériale et la Bohême, et qui, moins prudent que ses voisins, ouvrit à ses risques et périls cette guerre de Trente-Ans dont la Prusse devait recueillir les fruits.

XXIV. Dans cet élan général, les réformés se croyaient sûrs de vaincre. La faiblesse de Marie de Médicis et du duc de Luynes leur avait tourné la tête au point que, loin de rechercher l'alliance de la France, ils prétendaient la conquérir. Avec une ridicule outrecuidance, leurs députés, assemblés à La Ro- 1620
chelle, déclarèrent la guerre au Roi, et partagèrent ses États en huit départements militaires, confiés avec des pouvoirs illimités aux chefs principaux de leur parti. Quand il s'agit d'en prendre possession, tout se borna à mettre garnison dans quelques villes dévouées. Toutefois, bien que peu nombreuses, c'en était assez pour prolonger cette petite crise et renouveler les malheureux siéges qui avaient éternisé les guerres civiles. Car, dans ce pays où les armées de Charles-Quint n'avaient pu pénétrer, depuis l'invasion des Normands villes et villages s'étaient fortifiés; nobles et bourgeois se piquaient de défendre leurs

Digitized by Google

1620 murs, et la moindre province demandait des années pour être conquise.

XXV. Il fallut vingt-deux jours pour réduire la
1621 petite garnison de Saint-Jean-d'Angely. Ravitaillée par mer, La Rochelle était imprenable; on ne put que ravager ses environs. Le grand événement de la campagne, le rendez-vous de la cour et des jeunes seigneurs, fut l'attaque de Montauban. Le fils des Montmorency, le duc de Guise, le jeune duc de Mayenne, y rivalisèrent de bravoure et de témérité. Le plus vaillant et le plus aimé des trois, Mayenne tomba dans la tranchée percé d'une balle. La France entière le pleura, et le peuple de Paris se vengea de sa mort sur le temple de Charenton. Après des assauts inutiles et désastreux, où les chefs montrèrent plus de courage que d'habileté, la mauvaise saison arriva; il fallut lever le siége. A la honte de cet échec se joignirent de douloureuses nouvelles : Nîmes et Montpellier maltraitaient les catholiques, pillaient les couvents, rasaient les églises. Un magistrat, envoyé pour les apaiser, avait été assassiné. Plusieurs garnisons royales venaient d'être indignement massacrées. Le connétable de Luynes fit expier ces méfaits à la petite place de Monheurt, qui fut pillée sans miséricorde et rasée jusqu'aux fondements. Le feu durait encore qu'il mourut de la fièvre dans un village voisin. Il était temps; car déjà chancelaient la fortune et le crédit de ce parvenu sans talent, sans vigueur, sans génie militaire. Il laissait le royaume en plus piteux état qu'il ne l'avait

Digitized by Google

trouvé, les huguenots pleins d'audace, l'armée dé- 1621
couragée.

XXVI. Louis XIII, qui n'avait pas d'autre ministre sous la main, mais qui ne pouvait rester sans mentor, se réconcilia provisoirement avec sa mère, trop faible pour reprendre sur lui un empire durable, et revint à Paris chanter un *Te Deum* pour ses douteux exploits. L'année suivante, la guerre recommença 1622
avec une nouvelle fureur. Plusieurs villes coupables d'atrocités furent livrées aux flammes, leurs habitants passés au fil de l'épée. Dès le printemps, le Roi se remit à la tête de ses troupes. Cette fois son but était de prendre Montpellier. Les mesures avaient été mieux concertées; le prince de Condé lui-même, devenu fidèle, dirigeait l'attaque; les réformés furent obligés de traiter, et leur soumission entraîna celle du Midi. Restait La Rochelle, fière de sa flotte et de ses fortes murailles. L'État n'ayant pas de navires, le duc de Guise réunit tout ce qu'il en trouva sur les côtes de Provence, de Guienne et de Normandie; avec cette marine improvisée, il offrit la bataille aux rebelles, les attaqua en guerrier digne de ses pères, leur prit plusieurs bâtiments, et les décida à la paix. Traités avec la même faiblesse que naguère les 1623
princes révoltés, les huguenots gardèrent leurs priviléges, Montauban et La Rochelle comme places de sûreté, et se trouvèrent en réalité plus forts et plus aguerris qu'auparavant.

XXVII. Ainsi la France, livrée à elle-même depuis la mort de Henri IV, se montrait incapable d'unité.

Digitized by Google

1623 Un vieux levain d'anarchie survivait aux guerres de religion comme jadis aux guerres des Anglais. Sans autre motif qu'une incorrigible ambition, grands et réformés replongeaient de gaieté de cœur leur pays dans de lamentables dissensions. Pour obtenir la paix, qui est le premier besoin des peuples, il fallait une main plus dure que celle de Concini, de Luynes et de Marie de Médicis, la main d'un autre Louis XI. La
1624 reine-mère avait alors auprès d'elle deux hommes de confiance, décorés sur sa demande de la pourpre de cardinal; l'un était le pieux Bérulle, fondateur des Oratoriens de Paris, ami des saintes âmes, ardent et sincère conseiller d'une politique toute catholique; l'autre était le prudent évêque de Luçon, Richelieu, connu par son discours aux États-Généraux, par la réconciliation habilement négociée du Roi avec sa mère, et faisant silencieusement son chemin par la faveur de l'un et de l'autre. Ce dernier semblait plus timide, plus souple, plus facile; il fut préféré, et devint ministre à trente-neuf ans. C'est ainsi que, par l'apparence d'une fausse sagesse, les ambitieux l'emportent sur les gens de bien, et séduisent ceux qu'ils sont destinés à châtier. Bérulle eût perdu dans le soin des affaires un temps mieux employé à la direction des âmes et au soin des bonnes œuvres; peu propre à punir les mauvais, il eût peut-être amolli les bons par le dangereux enivrement des grandeurs et compromis sans le savoir la renaissance caholique. Un maître sans conscience convenait mieux à un roi, à des grands, à des partis sans vertu.

Digitized by Google

XXVIII. Au début, Richelieu accepta comme 1624
malgré lui le faix du pouvoir, alléguant sa santé, ses goûts, son incapacité, jusqu'à ce que, seul maître de la faveur royale, il pût satisfaire sa soif de dominer et déployer cette énergie à laquelle rien ne devait plus résister. Dès lors il rompit ouvertement tout lien de reconnaissance, et prouva qu'aucun scrupule de cœur ne l'arrêterait dans ses combinaisons politiques. Sans égards pour l'Église romaine dont il portait la pourpre et pour la reine qui l'avait comblé de ses bienfaits, il brisa sur-le-champ les alliances catholiques contractées depuis la mort de Henri IV; jetant un coup d'œil pénétrant sur les désordres de l'Europe, il renoua le projet d'en tirer parti pour l'agrandissement de la France, et se ligua avec les protestants pour hâter la chute désormais imminente de l'Empire espagnol et autrichien. Dans ce but, il envoya de l'ar- 1625
gent et des soldats aux Hollandais qui venaient de recommencer la guerre, s'unit avec les rois de Danemark et d'Angleterre pour soutenir l'Électeur Palatin, gagna au delà des Alpes Venise et la Savoie, et, pour comble d'audace, fit enlever par dix mille hommes la Valteline, passage important d'Italie en Allemagne, que les Espagnols disputaient à la Suisse, et que comme arbitre le Pape avait fait occuper par ses troupes.

XXIX. Pour cimenter ce nouveau plan et démolir complétement l'œuvre de Marie de Médicis, il déjoua habilement un projet de mariage entre l'héritier

Digitized by Google

1625 du trône d'Angleterre et une princesse espagnole, fit
éconduire à Madrid le prétendant qui s'y était lui-
même aventuré, et pour le consoler lui promit la
main de Henriette de France, sœur de Louis XIII.
La mort de Jacques I n'arrêta pas cette union, et
son fils Charles I, indolent et léger comme lui, de-
vint beau-frère du roi de France. Richelieu chargea
son innocent rival, le cardinal de Bérulle, de négo-
cier avec le Pape ce mariage hérétique, les leurrant
tous deux de l'espoir que, comme au septième siècle,
ce scandale serait effacé par la bienfaisante influence
d'une reine catholique, destinée peut-être à convertir
son époux et son royaume. L'illusion ne fut pas
longue. Henriette put à peine garder quelques Fran-
çais autour d'elle et entendre la messe à l'intérieur
de son palais. Tout ce que la France en recueillit, ce
fut d'être plus étroitement unie à la ligue protestante,
et de rendre inévitable sa rupture avec les puissances
1626 catholiques. Elle était à la veille de réaliser ce projet
tant de fois interrompu, quand ses propres réformés
en compromirent le succès, et attirèrent sur eux les
justes et implacables ressentiments de Richelieu.
Sous prétexte d'un fort construit à ses portes, La Ro-
chelle se souleva, et donna le signal d'une nouvelle
prise d'armes. Faibles sur terre, les huguenots se
croyaient du moins invincibles sur mer. Mais, sans
perdre un instant, le Cardinal tourna contre eux la
marine de la Hollande et de l'Angleterre ses alliées,
les écrasa sous ces forces inégales, et réduisit leurs
chefs à se réfugier au delà de la Manche.

Digitized by Google

XXX. Grande fut l'indignation de ces voisins hérétiques quand ils apprirent que leurs vaisseaux avaient servi contre leurs frères de religion. Les Hollandais rappelèrent en toute hâte leur flotte; allant encore plus loin pour calmer les fureurs populaires, le faible Charles I déclara la guerre à la France, et promit de réparer le mal fait en secourant La Rochelle. Richelieu, peu inquiet d'une rupture avec l'Angleterre et voyant que ni les réformés de l'intérieur ni ceux du dehors n'étaient en état de le comprendre, s'arrêta brusquement dans ses desseins, et fit la paix avec l'Espagne, résolu avant d'aller plus loin d'en finir à tout prix avec le vieux parti huguenot. Bientôt parut à l'horizon la flotte britannique, composée cette fois de quatre-vingt-dix vaisseaux et de cent vingt chaloupes, portant seize mille hommes commandés par Buckingam, le favori de Charles I. Aidé par des réfugiés français et par les marins de La Rochelle, il attaqua l'île de Rhé, y débarqua sans obstacle, et l'occupa tout entière, sauf la citadelle de Saint-Martin. Mais, tandis qu'il perdait un temps précieux devant ce réduit mal gardé, Louis XIII, accouru lui-même sur la côte, y déployait son énergie militaire, étonnante chez un homme si peu résolu, réunissait quelques bateaux, et ne craignait pas d'y embarquer l'élite de ses troupes pour les expédier au secours du fort menacé. Elles arrivèrent toutes heureusement à la faveur des marées basses, et Buckingam, n'ayant su ni les arrêter sur mer ni les battre en détail, se vit bientôt contraint de les attaquer en masse. Repoussé 1627

Digitized by Google

1627 avec perte, acculé au rivage, il se rembarqua honteusement de nuit, et, au risque d'encourir les vengeances de ses compatriotes, il céda la mer à un ennemi sans marine, et abandonna La Rochelle à la colère du Roi.

XXXI. Ancienne bourgade de pêcheurs enrichie par son commerce, cette ville s'était de bonne heure mise à l'abri de l'escalade et du canon. Elle se vantait de n'avoir jamais reçu de garnison et de s'être défendue à elle seule pendant les guerres des Anglais. A l'exemple de Marseille, qui prêtait sa marine aux premiers croisés, elle avait offert la sienne à Charles VII pour reprendre Bordeaux; pour récompenser sa bravoure, les rois l'avaient comblée de priviléges. Enorgueillie de sa prospérité, séduite par les doctrines de Calvin, elle était depuis les guerres de religion le boulevard de l'hérésie, vivait par mer quand on lui fermait la terre, ne rougissait pas de devenir le pied-à-terre de ses vieux ennemis les Anglais, et n'aspirait à rien moins qu'à former autour d'elle une petite Hollande.

XXXII. Pour réduire La Rochelle, il fallait l'isoler de l'Océan. Or, une marine s'improvise encore moins qu'une armée, et, grâce à ses dissensions et à l'incurie non moins désastreuse de ses souverains, la France ne possédait pas un vaisseau. Comme à l'île de Rhé, la nécessité fournit un expédient pour s'en passer. Le port étant situé au fond d'une grande rade, large de quinze cents mètres, un ingénieur eut l'idée de la fermer par une digue. Après quelques tâtonnements, les travaux commencèrent

Digitized by Google

avec vigueur. Les vagues, qui s'étaient jouées des 1627
premiers essais, vinrent bientôt se briser contre deux talus gigantesques, partant des deux rives opposées et se rapprochant tous les jours davantage. L'hiver les trouva fort avancés, et les plus grosses tempêtes 1628
n'y firent que de faibles brèches. L'été devait suffire pour achever ce rempart, large de vingt-quatre mètres à sa base et de huit à son sommet; au centre, restait pour le flux et le reflux un chenal étroit, inaccessible aux vaisseaux; des batteries flottantes garnissaient l'ouvrage qu'on avait craint de charger d'artillerie, et le reliaient à deux forts construits de chaque côté de la rade; le reste du rivage était hérissé de canons. Ainsi, par un travail merveilleux, les Français, transportant encore une fois le champ de bataille sur terre, étaient parvenus à affamer un port imprenable, et offraient à l'ennemi du dehors un demi-cercle de feux concentrés, contre lesquels la plus belle flotte ne pouvait que se briser.

XXXIII. De leur côté, les assiégés déployaient un courage digne d'une meilleure cause, et supportaient sans murmure les plus affreuses privations. La mort était décrétée contre quiconque parlerait de se rendre; l'armée royale ne faisait aucun quartier aux fugitifs : il ne restait donc qu'à se défendre en désespérés en attendant les grands secours promis par l'Angleterre. Déjà au mois de mai la flotte si désirée avait paru et, un instant, ramené la joie dans la ville. La digue n'était pas achevée; peut-être était-il encore temps de la forcer. Mais Buckingam

Digitized by Google

1628 se contenta de l'examiner à distance, et, jugeant les obstacles trop redoutables, il s'éloigna sans rien entreprendre. De retour à Londres, il y fut cette fois assassiné. Par ce terrible exemple, les Anglais avaient cru stimuler l'apathie de leur souverain; la belle saison ne s'en passa pas moins en préparatifs lents et incertains, peu en rapport avec les souffrances croissantes des assiégés et avec les formidables travaux des troupes royales. Enfin, le 28 septembre, une nouvelle flotte de cent quarante voiles arriva en vue de La Rochelle qui tenait toujours. Il n'était plus temps de la sauver; les obstacles qui avaient arrêté Buckingam au mois de mai étaient décuplés. De loin l'ennemi échangea avec les canons français quelques milliers de boulets qui tuèrent à peine une centaine d'hommes, et sans plus de succès lança quelques brûlots contre les batteries flottantes. Puis il disparut encore une fois pour ne plus revenir, n'ayant même pas obtenu une capitulation honorable à la malheureuse cité, qu'il avait entraînée dans son alliance et bercée de si vaines espérances.

XXXIV. A bout de vivres, les fiers bourgeois durent se résigner et se mettre à la merci du Roi. Le 30 octobre, les soldats entrèrent dans la ville, apportant du pain aux habitants qui n'en avaient pas vu depuis des mois, leur amenant des troupeaux et trois mille chariots de vivres. La ville s'estima heureuse d'en être quitte pour la perte de ses franchises et de ses fortifications. Un gouverneur nommé par la couronne et une garnison royale remplacèrent

Digitized by Google

le maire et les bourgeois intrépides qui avaient 1628
tourné leurs armes contre la patrie. Peut-être leur bravoure réclamait-elle moins de rigueur; mais Richelieu fut sans pitié. Il traita de même les réformés de Languedoc, qui mirent bas les armes l'an- 1629
née suivante, et Montauban dont la prise termina la guerre. Les huguenots perdirent leur droit de réunions annuelles et leurs places de sûreté, priviléges dont ils n'avaient usé qu'au détriment de la France. Retombant dans la loi commune, ils conservèrent la liberté de conscience, mais cessèrent d'être un parti politique. Du reste, leur conduite avait été si antinationale, et Richelieu était si peu suspect de mêler la piété aux affaires, qu'ils ne purent accuser le catholicisme de leur chute, ni se consoler par la gloire que la persécution donne quelquefois aux plus mauvaises causes.

XXXV. Cette seule victoire permit au Cardinal d'exécuter dans tout le royaume la démolition récemment décrétée des forteresses qui, n'ayant pas de garnison royale, sortaient d'un système général de défense. Les villes coururent raser remparts et citadelles; les paysans se ruèrent sur les donjons; dans leur joie d'enfants, ils ne songeaient pas qu'il est plus court de renverser que de construire, que, sous prétexte de déraciner les abus et les tyrannies locales, ils sacrifiaient des libertés chèrement achetées par leurs pères, et se livraient pieds et poings liés aux envahissements d'un autre despotisme. De là un vaste accroissement de forces au service de l'ambition con-

Digitized by Google

1629 quérante de la couronne, mais au détriment de la puissance défensive et de la vie propre de chaque province. Plus d'autre armée, plus d'autres officiers, plus d'autres châteaux que ceux du Roi. Poursuivant partout le même dessein et flattant habilement l'amour-propre des petits pour abaisser les grands, Richelieu ouvrit les grades de l'armée aux roturiers plus souples que les gentilshommes, et la noblesse elle-même aux armateurs, aux échevins ou consuls des villes. Triste et dernière trace de l'indépendance féodale, le duel fut défendu sous peine de mort. Les grandes familles perdirent les gouvernements de province qui formaient entre leurs mains comme un reste des grands fiefs. Le siége de La Rochelle ayant fait sentir le besoin d'une marine centralisée comme l'armée de terre, sur-le-champ furent construits des vaisseaux de haut-bord, chargés de canons, destinés à remplacer et à dominer les flottes des villes commerçantes; en même temps le titre de grand amiral enlevé au duc de Guise passa sur la tête du ministre tout-puissant.

XXXVI. Fatigué de l'égoïsme des partis, le peuple accepta ce joug sans mot dire. Les princes et les grands seigneurs ne se laissèrent pas briser si facilement; braves et fiers, ils tenaient à leurs vieux priviléges; sans leur étourderie et leur manque de discipline, ils eussent fait payer cher au Cardinal ses fantaisies despotiques. Mais il prévint ou déjoua leurs complots avec tant de décision et de sévérité, que bientôt la terreur seule de ses vengeances

Digitized by Google

paralysa le bras de ses ennemis. Un jeune et galant seigneur, le comte de Chalais, accusé d'avoir conspiré avec les dames de la cour, fut jugé et décapité. A l'occasion de ce procès, la reine Anne d'Autriche fut soumise aux mesures de la méfiance la plus injurieuse et séparée de ses amies : c'était pour elle un crime d'État d'avoir voulu acquérir quelque influence sur son époux. Peu après, un rejeton de souche illustre, Montmorency Bouteville fut, malgré les supplications de la noblesse, livré au bourreau pour un duel. Écartée peu à peu des affaires par son ingrate créature, la reine-mère a espéré un instant regagner le cœur de son fils. Richelieu, que l'on croit déjà perdu, est instruit à temps, accourt chez le Roi, lui offre sa démission, menace de l'abandonner aux dangers qui l'assiégent, aux ennemis qui le harcèlent, et manie si bien la ruse et l'épouvante que Louis XIII ne connaît plus ni femme, ni frère, ni mère. Anne d'Autriche est reléguée dans ses appartements, traitée en étrangère; Gaston d'Orléans se réfugie à Bruxelles; enfin Marie de Médicis elle-même va l'y rejoindre; successivement repoussée, à la demande du Cardinal, de Belgique, d'Angleterre et de Hollande, elle se vit réduite à finir ses jours à Cologne dans le plus profond dénûment. 1629

XXXVII. Le frère du Roi essaya de rentrer en France à main-armée, et gagna à sa cause le gouverneur du Languedoc, le duc de Montmorency, héritier direct du connétable, que son nom seul rendait odieux au Cardinal, et que le supplice de son cousin

Digitized by Google

1629 avait mis sur ses gardes. Vaincu et pris les armes à la main, l'infortuné fut jugé par le parlement de Toulouse, condamné à mort et décapité. Le Roi lui-même vint stimuler les juges, ordonner l'exécution, et ne partit qu'après le supplice. La peur, non moins impitoyable que l'ambition, le rendait complice de toutes les cruautés de son ministre. Quant au faible Gaston d'Orléans, il ne rougit pas de trahir un ami trop dévoué, et il scella par un lâche abandon sa propre rentrée en grâce. Le beau-frère même de Montmorency, le souple et servile Condé, resta à la cour, reçut une part des biens de la victime, et sollicita pour son fils aîné une nièce du Cardinal. Les moins lâches émigrèrent, et l'héritier des Guise alla, sous prétexte d'un pèlerinage, se réfugier et mourir en Italie.

XXXVIII. Pendant ces embarras intérieurs, l'Espagne et l'Autriche n'avaient pas perdu leur temps. En Allemagne, elles triomphaient des réformés. Usant de représailles envers la France, elles excitaient les susceptibilités de ses voisins, détournaient de son alliance Venise et la Hollande, aigrissaient contre elle le duc de Savoie, toujours en quête d'agrandissements en Italie, et le duc de Lorraine, indisposé par la disgrâce ou l'exil de ses amis, enfin elles nouaient sans scrupule des relations avec tous les mécontents, même avec les huguenots. Encouragées par le succès, elles se crurent tout permis. Un Français, Charles de Nevers, ayant hérité du duché de Mantoue et l'ayant occupé sans en avoir l'investiture, Autrichiens et

Digitized by Google

Espagnols y envoyèrent des troupes. Casal seul, 1629
défendu par une poignée d'aventuriers, tint bon, et donna aux vainqueurs de La Rochelle le temps d'arriver.

XXXIX. Le Roi, qui était en humeur de combat, partit avec le Cardinal dès le commencement de février par Dijon et Grenoble, et atteignit la frontière de Savoie à l'entrée du pas de Suze. Le duc de Savoie, sans encore se prononcer, y avait réuni des troupes pour défendre sa neutralité. La gorge, protégée par deux forts, était fermée par trois barricades; le passage semblait infranchissable. Pourtant, tandis que quelques bataillons tournaient la position par les montagnes, l'élite de l'armée, maréchaux et gentilshommes en tête, enleva les barricades avec un élan sans pareil. Épouvanté de cette furie française, l'ennemi prit la fuite, et ne songea même pas à défendre au débouché de la gorge la ville et la citadelle de Suze. Le duc était si bouleversé qu'il traita sur-le-champ, et donna passage dans ses États. Casal fut ravitaillé à temps. En même temps le Cardinal, plus habile à la vengeance que ses ennemis, reprenait contre eux ses vastes projets; sans leur déclarer guerre ouverte, il attisait les efforts de la ligue protestante, signait la paix avec l'Angleterre, et, pour
rempalcer le roi de Danemark épuisé comme l'Élec- 1630
teur Palatin, attirait sur les champs de bataille d'Allemagne le roi de Suède Gustave-Adolphe.

XL. Sur ces entrefaites, l'affaire de Mantoue s'envenimant et les troupes étrangères s'amassant de

Digitized by Google

1630 plus en plus dans ce duché, Richelieu, au lieu de les débusquer, trouva plus commode de mettre aussi la main sur un petit État, s'en prit au duc de Savoie qui montrait quelque mauvaise volonté dans la tenue de ses engagements, lui enleva Pignerol et la moitié de
1634 son territoire. Satisfait de cet essai et voulant également un gage contre l'Empire, il jeta les yeux sur la belle province de Lorraine, indiquée à sa colère par les imprudences du duc Charles, cousin des Guise, héritier d'une antique famille, donnant asile chez lui aux mécontents et aux proscrits de Paris. Sans autres motifs, Richelieu l'attaqua avec des forces écrasantes, et le chassa de ses États. Bien que français, le pays tout entier, dévoué de cœur à ses souverains, se souleva dans un patriotique enthousiasme ; les curés de village eux-mêmes menèrent leurs paroissiens au combat, et le Vincent de Paul de la contrée, l'humble Fourrier, encourut la colère du Cardinal en lui arrachant par une évasion pleine d'audace et par un mariage furtif l'unique héritière du duché : héroïques mais vains efforts contre un ennemi trop puissant. Prise et reprise, la Lorraine fut livrée à une affreuse misère, le duc condamné à servir le reste de ses jours comme simple général dans les armées de l'Empereur, les nobles réduits à la mendicité, Fourrier contraint de se cacher et d'aller mourir en exil, les paysans enlevés par milliers pour ramer, la chaîne au pied, sur les galères de la Méditerranée.

1635 XLI. Encouragé par ce triste succès qui rappe-

Digitized by Google

lait les guerres de Flandre, Richelieu occupa l'é- 1635
lectorat de Trèves, sous prétexte de le protéger contre les Suédois que lui-même avait appelés. De leur côté, les Espagnols, piqués d'amour-propre et blessés d'une intervention qui ne regardait que l'Empereur, partirent en secret de Thionville, descendirent la Moselle en bateaux, surprirent Trèves, massacrèrent les Français, et emmenèrent l'archevêque prisonnier. A cette nouvelle, le Cardinal, feignant une grande colère, déclara à l'Espagne et à l'Empire cette guerre préparée de longue main qu'il était temps désormais de diriger au grand jour. En effet, plus malheureux que l'Électeur Palatin et que le roi de Danemark, le Suédois Gustave-Adolphe était mort sur le champ de bataille au milieu d'éblouissants triomphes, et n'avait laissé qu'une armée sans chef et sans ressources. Dignes fils des Goths, ces hérétiques du Nord avaient achevé la ruine de l'Empire changé en désert par dix-huit années de guerre; mais ils n'avaient rien fondé de durable. A la fin, personne n'étant plus en état de continuer cette œuvre de destruction, l'Allemagne se voyait à la veille de retrouver la paix et l'unité sous la main de l'Empereur. C'était précisément l'heure que Richelieu attendait pour se jeter dans l'arène. Maître de la situation, dominant dès lors et ses alliés incapables de triompher sans lui et l'Autriche fatiguée par une si longue lutte, jouant le protecteur impartial des protestants et des catholiques et prêt à s'agrandir aux dépens des uns et des autres, il se flattait, avec cin-

Digitized by Google

1635 quante mille hommes, de gouverner les événements et de faire pencher la balance à sa guise.

XLII. Un moment, il faillit expier cette attitude
1636 perfide. L'ennemi le prévint; à l'est, les Impériaux entrèrent en Bourgogne et menacèrent Dijon; au nord, les Espagnols passèrent la Somme et répandirent la terreur jusqu'aux portes de Paris. Qu'allait-il arriver, si, payant d'audace, ces deux armées se donnaient la main sur les bords de la Seine? Richelieu lui-même eut peur, et parla de se retirer derrière la Loire; il fallut que le faible mais belliqueux Louis XIII lui rendît du courage, gagnât du temps, reçût des renforts. L'occasion échappée, l'ennemi se vit contraint de repasser la frontière, et, comme à la guerre il n'y a souvent qu'un pas d'une victoire à un désastre, ce furent bientôt les Français, n'ayant pas vu le Rhin depuis
1637 Henri II et ne l'ayant jamais passé, qui entrèrent en Allemagne en compagnie des Suédois, et qui promenèrent leurs drapeaux jusqu'en Bohême. Peu désireux de séjourner dans ces pays lointains, dont ils ne parlaient pas la langue, et qu'ils n'étaient pas encore habitués à fouler périodiquement, ils revinrent prendre leurs quartiers d'hiver sur le Rhin et gardèrent l'Al-
1639 sace avec Brisach. Non moins forts en Italie, tant qu'ils ne quittaient pas les Alpes, ils défendaient avec honneur le Piémont; aux Pyrénées, ils occupaient le Roussillon, et assiégeaient Perpignan. Les Catalans
1640 opprimés leur donnèrent la main, se soulevèrent en masse, et offrirent leur pays à Louis XIII. En même temps, le Portugal, excité par les agents du Cardinal,

Digitized by Google

chassa les Espagnols, et recouvra, sinon sa marine et 1610
ses colonies tombées aux mains des Hollandais, du moins sa vieille indépendance.

XLIII. Ainsi, après une courte panique, le triomphe de la France était complet. La ligue protestante, qui en avait fait les premiers frais, avait pour ainsi dire disparu, et, suivant son rêve, Richelieu était devenu le seul arbitre de la paix du monde. Amis et ennemis ne vivaient que par ses bienfaits, et lui devaient le prix de son appui ou de sa modération. Il en résultait bien un peu d'aigreur dans les pays réformés. Las de la guerre, les Suédois et les princes d'Allemagne avaient quelques velléités de s'arranger avec l'Autriche et de s'unir à elle pour chasser ces intrus de l'Empire ; la Hollande, consolidée la première par le mouvement calviniste et fière de ses conquêtes dans les Indes, répugnait à partager la Belgique avec les Français, et aimait mieux les Espagnols pour voisins. Mais, grâce à son habileté, Richelieu contenait ces alliés incertains, et exploitait de main de maître leurs rivalités, leurs convoitises, leurs dissensions intestines. Source de soucis et de méfiance pour toutes les cours du continent, cette politique avait un plein succès en Angleterre, où Charles I luttait vainement par son inertie contre la fermentation des puritains, et où éclatait, comme en Hollande, le besoin d'un gouvernement énergique et national. Le perfide Cardinal flattait les faiblesses de ce faible roi, le faisait entrer dans toutes ses vues, lui prenait pour la guerre du Rhin ses meilleurs soldats écos-

Digitized by Google

1640 sais, et, d'un autre côté, ne rougissait pas d'exciter contre lui les farouches sectaires, qui jusqu'alors s'étaient bornés à fuir leur patrie et à coloniser l'Amérique du Nord. Aigries par une main étrangère, exaltées par l'enthousiasme religieux, ces passions éclatèrent bientôt en guerre civile, et enfantèrent une révolution qui devait coûter la vie au beau-frère de Louis XIII. Ceux qui se réjouirent de ces calamités ne prévoyaient pas alors que l'Angleterre en sortirait plus forte et capable de rendre un jour le mal pour le mal à ses voisins.

XLIV. Pour le moment, Richelieu regardait comme assurée sa prépondérance en Europe, et prolongeait à plaisir la guerre qui l'avait fait naître, et qui l'accroissait chaque jour davantage. Un peuple calviniste se fût passionné pour cet homme d'État qui, dédaignant toute autre jouissance, identifiait sa grandeur avec celle de sa patrie, et ouvrait un vaste champ aux rêves de l'ambition nationale. Mais, aussi généreux que légers, les Français n'avaient ni la discipline et la ténacité nécessaires à de telles entreprises, ni le cynisme de tuer ou de corrompre sans scrupule. Ils craignaient, sans l'aimer, ce sombre génie renversant tout, fauchant tout pour aller à son but, et maudissaient une grandeur si tristement achetée. Parfois le tout-puissant ministre cherchait à effacer par des fêtes et par des plaisirs la trace sanglante de ses proscriptions; mais il avait beau se faire le protecteur des lettres et des arts, reconstruire la Sorbonne, fonder l'Académie française, pensionner les auteurs, les

Digitized by Google

admettre dans son intimité, discuter leurs plans et 1610
dépenser jusqu'à cent mille écus pour monter une pièce de théâtre. Moins facile à diriger que la guerre ou que la diplomatie, le libre souffle de l'inspiration se glaçait en présence d'un pareil maître. Au milieu des travaux médiocres entrepris sous ses ordres, un chef-d'œuvre qu'il n'avait pas commandé passait pour un affront à sa puissance, et ce n'était qu'à force d'encens brûlé en son honneur que le plus beau génie du temps, le grand Corneille, faisait accepter sa tragédie du Cid. Aussi, tandis que la terreur régnait aux abords du Palais-Cardinal, la gaieté, la galanterie, l'esprit français, se réfugiaient dans les salons de la Place-Royale et du Marais, et attendaient pour se produire que l'effrayante robe rouge eût disparu. Ruinés dans les pays réformés par l'assujettissement de l'Église à l'État et par la prédominance des intérêts matériels, les arts et les belles-lettres se débattaient en France contre le patronage despotique que le Cardinal prétendait à son tour leur imposer, et aspiraient, sinon à une liberté complète dont la nation n'était plus capable, du moins à l'entrain et au laisser aller dont François I et Henri IV avaient été les joyeux apôtres.

XLV. Dans ce peuple, si facile à charmer par l'apparence même des grandes choses, mais si peu soucieux de ses intérêts bien entendus, Richelieu trouvait moins de complices pour ses projets ambitieux que de conspirateurs chevaleresques aspirant à délivrer de son joug la Reine, les dames, les prin-

Digitized by Google

1640 ces et la France tout entière. C'était à qui renverserait cet invulnérable tyran, qui, bien que malade, ne voulait pas mourir, et qui, renchérissant chaque jour dans son orgueil, voyageait en litière plus haute que les portes des villes, faisait abattre les murailles sur son passage, et, comme en pays conquis, n'entrait
1641 que par la brèche. Tandis que le prince de Condé rampait à Paris, son cousin le comte de Soissons, le nouveau duc de Guise et le duc de Bouillon, souverain de Sedan, choisissaient cette place pour foyer de leurs complots. Ces fils aventureux des plus illustres familles prétendirent renverser le Cardinal les armes à la main. L'un fut tué à la tête de sa petite armée victorieuse, l'autre retourna en exil, le troisième en fut
1642 quitte pour sa principauté. Malgré ce nouvel échec, l'entreprise tenta encore un jeune étourdi, Cinq-Mars, nourri dans les salons du Marais, depuis peu favori de Louis XIII et se fiant trop à un prince qui n'avait jamais aimé personne.

XLVI. D'une imprudence sans nom, il fit entrer dans ses projets le lâche et versatile Gaston d'Orléans, accepta légèrement les offres faites par l'Espagne à tous les mécontents, compromit avec lui son ami, le fils de l'historien de Thou, et, pour achever sa perte, fut assez naïf pour faire ses confidences au Roi. Celui-ci n'eut rien de plus pressé que de vendre les conspirateurs à son ministre, et, toujours le même, Gaston les abandonna sans défense à cette main redoutable. Richelieu revenait du Midi, usé et n'en pouvant plus, mais fier d'avoir pris Collioure et Per-

Digitized by Google

pignan. Il traîna ses victimes à Lyon, leur choisit des 1642
juges, et pendant qu'elles montaient courageusement sur l'échafaud, revint triomphant à Paris. Ce jeune sang ne devait guère prolonger ses jours. Pendant qu'il multipliait ses précautions, qu'il éloignait du Roi tous les officiers suspects, et qu'il s'entourait lui-même d'une garde choisie, la mort arrivait inévitable. Bientôt li fallut la voir en face.

XLVII. Plus digne que Louis XI, le Cardinal ne se démentit pas à ce moment suprême. Comme si le succès justifiait les moyens, et comme si la politique avait une morale à son usage, il se drapa dans la satisfaction de n'avoir régné que pour le bonheur de la France, et pardonna pompeusement à des ennemis qui ne lui avaient jamais fait de mal, mais qui eux, bien plutôt, avaient beaucoup à lui pardonner. Ses neveux héritèrent d'une fortune colossale. Traitant le Roi comme l'un d'eux, il lui légua, à condition de l'habiter lui-même, son Palais-Cardinal, depuis lors Palais-Royal, et de plus quinze cent mille livres de fonds secrets, nerf de sa police au dedans et à l'étranger. Mort, Richelieu resta cinq jours exposé à la curiosité des Parisiens, pressés de voir sans vie celui qui, la veille, les faisait tous trembler. Puis, il alla reposer à la Sorbonne qu'il avait bâtie; il n'en demeura pas moins pour la postérité, non le père de la science et des lettres, mais le maître habile de la politique moderne.

XLVIII. Avant de mourir, Richelieu avait désigné pour prendre le timon des affaires un de ses agents,

Digitized by Google

1642 l'Italien Mazarin, devenu, à son exemple, cardinal par le chemin de la diplomatie. Louis XIII vécut juste assez pour recommander ce nouvel homme d'État à la reine Anne d'Autriche, et, comme s'il ne pouvait survivre à son cher ministre, il se coucha pour ne plus se relever. Moins impassible que Richelieu, il fit venir pour consoler et soutenir ses derniers moments un illustre ami de Dieu, le saint de l'époque, le bon Vincent de Paul. Ainsi finit ce roi, bien différent de son père Henri IV, cœur sans amour comme sans faiblesse, fils ingrat, mauvais mari, père froid, souverain timide. Il laissait la régence à cette femme qu'il avait traitée si durement, le pouvoir à un nouveau Concini, la couronne à un fils de cinq ans que la Providence lui avait accordé comme par miracle. Il ramenait exactement la France où il l'avait prise, à tous les embarras d'une minorité, preuve que le despotisme, refuge précaire des peuples fatigués, recule les difficultés sans en résoudre aucune.

XLIX. Une seule chose avait grandi par les faiblesses et les vices de tous, encore plus que par la force d'un seul, c'était la monarchie absolue. Rétablies par Henri IV et follement attaquées à sa mort, l'unité nationale et l'autorité de la couronne avaient dû être soutenues par une main de fer. Dans leurs révoltes, villes, châteaux, huguenots, grands seigneurs avaient été brisés; quant au Parlement, il avait servi avec un mélange de terreur et d'admiration ce maître bourgeois presque sorti de son sein et fils d'un grand prévôt. Ainsi, le pouvoir avait crû,

Digitized by Google

la liberté diminué. Concentrée en un seul homme, 1642
la vie entière du pays était de plus en plus livrée au hasard, et la France condamnée ou à l'anarchie sous une main faible, ou à de folles entreprises sous une main forte libre de tout risquer, de tout entreprendre et tôt ou tard enivrée de sa puissance.

L. Au dehors, même éclat et même revers. Passant enfin à une glorieuse offensive, presque inconnue depuis Philippe le Bel et vainement tentée dans les guerres d'Italie, les armes françaises avaient repris leur ancien prestige, vengé les outrages de Charles-Quint et de Philippe II, réprimé l'ambition de la maison d'Autriche. Mais si utiles et mérités que soient les châtiments infligés aux peuples vaincus, ils ne justifient ni les Sarrasins ou les hérétiques, ni les catholiques ambitieux qui les ont successivement exercés pour satisfaire leurs propres passions. Tout occupé de nuire aux autres et d'écraser ses faibles voisins, Richelieu, sous l'apparence de brillants succès, avait délaissé les traditions françaises, les grands intérêts de l'humanité, et, à son tour, mérité de cruelles représailles. Brisant la Lorraine et la Savoie qu'il aurait dû se rattacher par des alliances ou des mariages, acharné contre l'Espagne qui lui eût volontiers cédé une partie de la Belgique, ruinant l'Allemagne et lui prenant l'Alsace, il n'avait rien tenté contre les Turcs qui, de Constantinople, ravageaient le Danube, qui, des côtes barbaresques, pillaient la Méditerranée, insultaient les côtes de France, et enlevaient chaque année des milliers de prisonniers.

Digitized by Google

1642 LI. Si Richelieu avait négligé, encore plus que Charles-Quint, la croisade contre les infidèles, il n'avait pas, comme lui, soutenu celle d'Amérique, vaste champ ouvert à l'activité et au génie européens. Tandis que quelques colons français végétaient au Canada et à Pondichéry, les Hollandais, devanciers de l'Angleterre, se jetaient sur les colonies portugaises et espagnoles, et conquéraient à eux seuls l'empire des mers. Les missions mêmes du Japon en ressentirent le triste contre-coup; l'œuvre de saint François-Xavier périt; les catholiques furent exterminés, et l'entrée du royaume resta réservée aux marchands d'Amsterdam, foulant aux pieds la croix. Ainsi, destructeur des puissances catholiques, Richelieu ne les remplaçait pas, et livrait l'ancien monde à l'insolence des Suédois et des Turcs, le nouveau au génie mercantile et colonisateur des protestants.

LII. En attendant que Mazarin continuât cette politique, un simple prêtre, saint Vincent de Paul, réparait dans son humble activité les fautes des hommes d'État, consolait les opprimés par son dévouement, et montrait que, même sous un despote, la charité sait être libre, forte, ingénieuse, bienfaisante. Fils d'un laboureur de Pouy au pied des Pyrénées et berger lui-même, Vincent, à douze ans, avait donné à un pauvre passant son petit trésor de trente sous. Dieu le récompensa par le sacerdoce; il refusa l'épiscopat. Victime des pirateries qui, à la honte des peuples chrétiens, désolaient les côtes de la Méditerranée, il fut pris en allant de Narbonne à Marseille

Digitized by Google

et mené comme esclave en Algérie. Vendu et revendu, 1642
il tomba aux mains d'un renégat de Nice, convertit sa femme musulmane, le toucha lui-même, et s'embarqua avec eux pour regagner la Provence. Revenu à Paris, attiré vers M. de Bérulle par cette soudaine et puissante sympathie qui réunit les saintes âmes, il entra pour lui obéir chez Emmanuel de Gondi, frère de l'archevêque de Paris et petit-fils d'un Italien arrivé en France avec Catherine de Médicis.

LIII. A côté de la pieuse direction qu'il donne à Mme de Gondi, à côté des semences de foi qu'il jette dans son turbulent élève, destiné bon gré mal gré au siége de Paris et à la pourpre de cardinal, Vincent trouve du temps pour soigner et évangéliser autour de lui les pauvres, les paysans, les hérétiques et, entre tous, les galériens dont M. de Gondi est général. Nommé leur aumônier, l'ancien esclave va voir fraternellement à Paris, à Marseille, à Bordeaux les malheureux Lorrains ou autres que la politique encore plus que la justice enlève à leurs familles, obtient des lits et des soins pour les malades, les console tous, et traite comme des hommes ceux que le pouvoir traitait en bêtes de somme. Ce n'est pas assez; bientôt il enverra ses prêtres dans la terre même de sa captivité, à Tunis et à Alger, remplacer les pères de la Merci, assister les esclaves chrétiens et les racheter au risque du martyre. Mais, pour former de bons prêtres dans une société flottante et corrompue, nul ne sent plus que lui la nécessité d'une éducation

Digitized by Google

1642 à part et d'une direction spéciale. Outre sa congrégation de missionnaires Lazaristes, il fonde le séminaire des Bons-Enfants, pendant que son ami, M. Olier, établit celui de Saint-Sulpice, et il ouvre chez lui des retraites et des conférences ecclésiastiques, où, entre mille autres, le jeune Bossuet viendra sanctifier son génie. Une fois ces milices prêtes, il évangélise le faubourg Saint-Germain qui de corrompu devient à jamais édifiant, les armées où la piété succède aux blasphèmes, les campagnes objet de sa prédilection, les galériens encore plus chers à son cœur, l'Irlande et les Hébrides délaissées par l'Europe catholique et cruellement opprimées par l'Angleterre, la Pologne oubliée par la France depuis la fuite de Henri III, déchirée par les hérétiques suédois et par les schismatiques grecs, enfin les colonies que Richelieu néglige de conquérir, la Corse rebelle au joug des Génois et Madagascar décimé par d'affreuses contagions.

LIV. Toutefois, si dévoués que soient ces humbles missionnaires, ils ne suffisent pas à la tendresse toute maternelle de Vincent pour les pauvres. Il veut donner à chacun d'eux les doux soins d'une sœur. De là les filles de la Charité, réalisant le vœu de saint François de Sales, visitant librement les malheureux et les suivant partout sans autre voile que leurs vertus, sans autre clôture que les limites mêmes de la misère. Mme Legras, fille et veuve de deux serviteurs de Marie de Médicis proscrits par Richelieu, se venge de ses disgrâces en arrachant d'autres victimes à l'in-

Digitized by Google

fortune. L'été elle parcourt les environs de Paris, 1642
dressant de bonnes filles au service des pauvres; l'hiver elle en conduit d'autres dans les hôpitaux et dans les réduits les plus délaissés. Bientôt quatre d'entre elles se chargent de diriger à l'Hôtel-Dieu les deux cents dames nobles qui viennent encore soigner les malades, et se préparent à recueillir cet héritage que les plaisirs et le luxe de la capitale ne tarderont pas à rendre vacant; d'autres recueillent les orphelins ou les enfants trouvés que les bourgeois ne se disputent plus; d'autres enfin vont à l'armée, à l'hôpital des galériens, en Pologne, ou suivent les missionnaires au delà des mers.

LV. Non content de réparer en silence les oublis d'une politique impitoyable, Vincent ne craignait pas à l'occasion d'en guérir ouvertement les plaies. A côté des lois rigoureuses qui défendaient le duel et que l'on mettait son honneur à braver, il forma une association de gentilshommes, s'engageant par serment et pour l'amour de Jésus-Christ à préférer les affronts à l'homicide. Il s'ingénia à soulager les réfugiés d'Irlande et de Grande-Bretagne, victimes de la révolution anglaise, et les gentilshommes lorrains venant cacher leur misère à Paris; il envoya à la malheureuse Lorraine jusqu'à deux millions d'aumônes, arme plus efficace que la prison ou les galères. Enfin, les maux de la guerre allant toujours croissant, l'apôtre de la charité, ne se méprenant pas sur celui qui les prolongeait, alla se jeter aux genoux du Cardinal, en lui criant : « La paix! la paix! monsei-

Digitized by Google

1642 « gneur. Ayez pitié de nous. Donnez la paix à la « France. » Courageuse mais inutile résistance à une ambition que la mort seule devait briser.

LVI. Pourtant le crédit du saint grandissait. Il fut appelé au lit d'agonie de Louis XIII, puis au conseil de conscience d'Anne d'Autriche. Là, ayant à diriger le sacerdoce dans sa source même par le choix des évêques, il réalisa le vœu de Henri IV, rendit à l'Église, sous un régime despotique, les bienfaits des plus saintes élections, et brava la colère des courtisans pour n'admettre que des hommes dignes de Dieu et de l'épiscopat. Arrivé à ce point de puissance, il ne l'employa qu'à pacifier les partis et à répandre partout ce souffle d'aménité, de douceur, de cordialité, qui était sa vie. Entre ses mains réussirent les plus grandes fondations, telles que Bicêtre et la Salpêtrière; néanmoins il ferma l'oreille aux inspirations séduisantes de l'orgueil, à l'idée d'un hôpital général recevant tous les indigents. En effet, à ses yeux la misère était une des merveilles de la Providence, pour la correction des pauvres et l'amélioration des riches. Il n'était donné qu'à la charité libre et spontanée d'y toucher d'une manière bienfaisante; l'État y eût englouti sans succès ses trésors. De même résista-t-il, non plus dans les œuvres, mais dans la doctrine, à une secte nouvelle qui, fière de la renaissance catholique qu'elle n'avait pas faite, prétendait la modifier à sa guise et imposer aux autres un joug austère et rigoureux. Pour lui le jansénisme, comme la suppression imaginaire de la pauvreté, se rappro-

Digitized by Google

chait au fond du système protestant, et n'était qu'un 1642
despotisme spirituel déguisé.

LVII. Pendant que saint Vincent de Paul achevait sa vie à l'abri de toutes les erreurs et de toutes les faiblesses, et que la charité chrétienne, indépendante des événements politiques, se montrait à la fois libre sous un Richelieu, paisible au milieu des agitations d'une nouvelle minorité, le reste de la nation prenait joyeusement ses ébats. Les proscrits revenaient demander la récompense de leurs souffrances et de leur exil; la cour en était assiégée. Anne d'Autriche 1643
essayait de contenter chacun, et il n'y avait plus qu'un mot dans toutes les bouches : La Reine est si bonne. Elle était secondée par le pacifique Mazarin, aspirant moins à la supplanter qu'à gagner son cœur et à partager avec elle le poids du pouvoir. Tous deux ne demandaient qu'à faire oublier les rigueurs passées.

LVIII. Le règne des femmes recommençait aussi dans les salons et dans la littérature. Une grande dame de sang italien, la marquise de Rambouillet, dont l'hôtel avait déjà rivalisé avec le Palais-Cardinal, donnait rendez-vous chez elle aux beaux esprits et aux hommes de goût. Sans autre fortune que leur génie, les gens de lettres s'y rencontraient avec les princes, les princesses du sang et les rejetons des plus illustres familles. Les livres italiens et espagnols y étaient lus, traduits, critiqués. La préférence restait aux derniers, et le grand Corneille reproduisait dans ses Horaces, dans Cinna, dans Polyeucte, les

Digitized by Google

1643 types d'honneur et de vaillance, les luttes austères du devoir et de l'amour dont le Cid avait inauguré le succès. Les jeunes cœurs se passionnaient non plus, comme au temps des guerres de religion, pour la défense de la foi ou la poursuite du pouvoir, mais pour cette gloire galante et chevaleresque. Plaire, aimer et pourtant demeurer vertueux, tel était le rêve dont ils se nourrissaient au milieu de l'ivresse dangereuse des fêtes et des réjouissances. C'était comme une religion nouvelle qui prétendait allier le moyen âge et l'antiquité, et savourer impunément le plaisir sous la protection d'une foi encore sincère.

LIX. A la tête de cette société brillaient les enfants de Condé, plus nobles et plus braves que leur père, grâce au sang de leur mère Charlotte de Montmorency, noblement rebelle aux séductions de Henri IV, fidèle compagne de son mari aux jours de sa captivité, frappée coup sur coup par le supplice de son cousin et de son frère. Sa fille, Mlle de Bourbon, élevée dans l'intimité des Carmélites, ayant avec sa mère un appartement chez elles en attendant qu'elle y revînt faire pénitence, n'en était pas moins devenue la reine des bals et l'idole de la cour. Lancée dans le tourbillon des plaisirs et mariée malgré elle à son vieux et maussade cousin le duc de Longueville, elle succomba comme tant d'autres au péril, et essaya vainement de justifier ses faiblesses par des prodiges d'abnégation et de dévouement. Désormais toute son ambition fut d'élever aux honneurs l'ingrat

Digitized by Google

Larochefoucauld : passion aveugle et superbe, qui 1643
devait sans scrupule bouleverser l'État et verser des flots de sang.

LX. Son frère aîné, le grand Condé, brillant officier de vingt-deux ans, agile, robuste, au profil anguleux, au nez d'aigle, rongeait son frein d'avoir épousé une nièce de Richelieu, et, dans l'espoir de faire annuler ce mariage, nourrissait une vive affection pour Mlle du Vigean, l'amie de sa sœur, l'une des plus belles et des plus sages jeunes filles du temps. Mis en Flandre à la tête de la principale armée française, il était avide de gloire pour son amante et pour sa patrie, sans se douter que bientôt il les trahirait toutes deux. Mal contenue par les conseils de prudence de Mazarin, sa bouillante épée allait par des victoires signalées montrer que la fortune du royaume n'était pas enchaînée à la vie de Richelieu.

LXI. Moins absolu et moins énergique que le premier, le nouveau cardinal était pourtant l'héritier de sa politique et de ses alliances. Entraîné par les événements, maître de la Lorraine et de l'Alsace dont un saint Louis seul se fût dessaisi, il n'aspirait qu'à continuer une lutte glorieuse, où la France devait facilement venir à bout d'ennemis épuisés, en même temps qu'elle trouverait un aliment à sa turbulente activité. Aussi ne se préoccupait-il ni des justes plaintes du duc de Lorraine dépouillé de ses États, ni des cris de détresse de Charles I et de la reine Henriette de France aux prises avec une ré-

Digitized by Google

1643 volution sanguinaire, et portait-il toute son attention sur le théâtre de la guerre.

LXII. Les Suédois occupaient les Autrichiens en Bohême; une poignée d'hommes suffisait pour arrêter les Bavarois dans les défilés de la Souabe; enfin les Alpes et les Pyrénées offraient des remparts naturels : l'effort de l'Espagne et de la France devait donc se concentrer dans les plaines du Nord, à cette frontière de Flandre qu'elles avaient chacune hérissée de forteresses. Là, vu l'état des communications et des moyens de transport, et les ressources financières de chaque puissance, la grande occupation d'une campagne était de faire vivre une armée de trente mille hommes au plus et de prendre une ou deux villes à l'ennemi. C'était une savante et interminable partie d'échecs. Pourtant la mort de Richelieu avait poussé les Espagnols à tenter un effort décisif. A l'ouest, de fortes places barraient les routes de l'Escaut, de la Meuse et de la Moselle, cours d'eau parallèles qui prennent leur source en France aux confins du bassin de la Seine, et que le Rhin vient recueillir en Belgique; à l'est, les Ardennes et les Vosges rendaient l'abord non moins difficile. L'ennemi chercha à percer cette ligne de défense entre les montagnes et les places, et vint avec vingt-cinq mille hommes investir Rocroi, d'où il pourrait ensuite descendre sans obstacle dans les vallées de l'Oise et de la Seine. Condé, bien qu'un peu inférieur en nombre, s'avance au secours de la place, et, chacun désirant une bataille, il débouche librement sur ce plateau entouré

Digitized by Google

de bois et de marais, véritable champ clos où toute 1643
défaite doit se changer en désastre.

LXIII. De part et d'autre, suivant la vieille tactique, l'infanterie est au milieu, la cavalerie aux extrémités. Au point du jour, Condé, à la tête de son aile droite, prend l'offensive et renverse tout devant lui; au moment de se rabattre sur le centre de ses adversaires, il s'aperçoit qu'ils ont exécuté la même manœuvre et culbuté son aile gauche; quelques bataillons de réserve tiennent seuls devant eux. Avec le coup d'œil qui décide de la victoire, le jeune capitaine s'arrête brusquement, vole à sa gauche, rallie les fuyards, balaie les vainqueurs en désordre, et, le terrain déblayé de cavalerie, tombe avec toutes ses forces sur l'infanterie espagnole. Longtemps cette muraille d'hommes répare ses brèches, et se serre sous les coups; à la fin, son chef octogénaire et perclus, qui s'est fait porter en litière, tombe frappé à mort, les plus braves périssent, et la bataille dégénère en massacre. Les uns refusent de se rendre, les autres de faire quartier, et il faut que Condé expose encore sa vie pour arrêter cette rage. L'ennemi était détruit; il avait laissé six mille morts et six mille prisonniers. Deux cents de ses drapeaux furent envoyés à Paris, ivre de ce triomphe. La fameuse infanterie de Charles-Quint et de Philippe II avait perdu son prestige.

LXIV. Cependant les résultats matériels de la vic- 1644
toire furent bien au-dessous de son effet moral. Qu'entreprendre avec vingt mille hommes réduits et exté-

Digitized by Google

1644 nués par une pareille lutte? Comme les autres vainqueurs de l'époque, au lieu de pousser ses avantages au cœur de l'ennemi, Condé dut se contenter de quelque place à prendre; il tenta un coup de main sur Thionville qui ne céda qu'à un siége long et sanglant. Toutefois, ce mouvement vers le Rhin eut un résultat inattendu et plus important. Déconcertée par la perte de son général, l'armée de Souabe venait de fuir honteusement à travers la Forêt-Noire sans en défendre les défilés; elle pouvait être jetée dans le Rhin. Un général de trente ans, Turenne, héritier des ducs de Bouillon, génie calme, prévoyant, sage et modeste, recueillit ces débris sous les murs de Brisach, et donna à Condé le temps d'arriver.

LXV. Digne de leur résister, le Bavarois Merci les attendait en avant de Fribourg, dans un camp retranché garni de redoutes, d'abattis et de palissades. Dans sa fougue, le vainqueur de Rocroi ne voulut pas entendre parler de tourner la position, et vint l'aborder de front avec vingt mille hommes, dont moitié de cavalerie complétement inutile. Pour enlever les hauteurs, il fallut une journée d'efforts désespérés et l'exemple du prince combattant au premier rang et prodiguant sa vie. Pendant la nuit, Merci alla paisiblement s'établir sur une autre colline à côté de la ville. Les Français étaient si épuisés qu'ils lui laissèrent la journée pour s'y fortifier, et ne purent, malgré de nouveaux combats, l'en chasser le surlendemain. Enfin, le quatrième jour, ils se résignèrent à tourner cet obstacle qui leur avait déjà

Digitized by Google

coûté si cher, et par une simple manœuvre obligè- 1641
rent Merci à rentrer en Wurtemberg. Mais ils n'osèrent pas le poursuivre ni même attaquer Fribourg. Voyant le Rhin dégarni, ils se contentèrent d'occuper Landau, Bingen et Mayence; puis, sans avoir rien fait de complet, ils se séparèrent pour tenir de nouveau tête aux Espagnols et aux Bavarois qui avaient eu le temps de se refaire.

LXVI. Cette faute faillit être chèrement expiée. Aventuré en pays ennemi, loin de la France, sans 1645
places de ravitaillement, Turenne trouva Merci renforcé, entreprenant. Contraint lui-même de se disperser pour trouver des vivres et des fourrages, il fut surpris par son vigilant adversaire et gravement compromis. Il fallut encore une fois l'aide de Condé pour rétablir la fortune à Nordlingen. Moins heureux 1646
qu'à Fribourg, le brave Merci succomba, perte irréparable pour l'ennemi. Hors d'état de lutter, la Bavière vit bientôt Turenne aux portes de sa capitale; elle n'eut que le temps d'accepter les conditions du vainqueur et de déposer les armes, résultat que Richelieu avait vainement tenté par l'intrigue, et qui entraînait la paix avec l'Allemagne. En effet, sûrs de leurs communications, les Français menaçaient l'Autriche désormais seule contre eux et leurs alliés. Les Suédois venaient de lui prendre la moitié de Prague. Condé acheva les incertitudes à la frontière du nord, feignit 1647
de se retirer devant les renforts impériaux, se retourna sur eux à Lens, et leur infligea un sanglant désastre. Ces revers décidèrent l'Empire à la paix.

Digitized by Google

1648 Peu aidé par l'Espagne, il sépara sa cause de la sienne, espérant, à l'exemple de la Bavière, obtenir de meilleures conditions en prenant les devants.

LXVII. Par la paix de Westphalie, l'indépendance de la Hollande fut reconnue. La Suède garda droit de suffrage dans la Confédération Germanique avec la moitié de la Poméranie; l'autre moitié échut aux margraves de Brandebourg, protestants habiles que l'acquisition des duchés de Prusse, de Clèves et de Berg menait lentement à devenir la puissance prépondérante du nord de l'Allemagne. Enlevant une riche province à la maison d'Autriche, la France conserva l'Alsace qui lui assurait la Lorraine, qui lui faisait toucher la ligne du Rhin et donner la main aux protestants de la rive droite. Agrandie et érigée en électorat, la Bavière forma même parmi les États catholiques un foyer d'indépendance et d'influence française. Ainsi la pensée de Richelieu était réalisée : bien que conservant un reste de suprématie impériale, les héritiers de Charles-Quint étaient en réalité rejetés dans leurs États patrimoniaux de Tyrol, de Hongrie et de Bohême; l'unité de l'Allemagne était rompue, et son centre brisé allait se diviser entre Vienne, Munich et le naissant Berlin. Dans ce partage violent, les faibles avaient été de part et d'autre oubliés : les protestants avaient sacrifié les fils du malheureux Électeur Palatin, et l'Autriche, le brave duc de Lorraine exténué à son service. Le Pape avait également été exclu des négociations, comme n'ayant rien à voir dans les affaires du monde

Digitized by Google

moderne, qui consacrait l'établissement définitif et 1648
l'accroissement des États hérétiques du nord.

LXVIII. Cependant l'œuvre n'était qu'à moitié consommée. Restaient les Espagnols seuls mais décidés pourtant à soutenir leur drapeau, et comptant secrètement pour se venger sur les dissensions intestines, qui leur avaient tant de fois donné des partisans au cœur même de la France. Bientôt l'Empire put regretter d'avoir traité sans eux. En effet, au moment où leur vieille infanterie était détruite, où Naples en révolte les avait chassés à l'exemple de la Catalogne, et avait appelé à leur place le jeune et aventureux duc de Guise, où en échange Mazarin espérait enfin obtenir d'eux l'Artois, la Franche-Comté et cette Flandre perdue par tant de fautes, deux défections, l'une au dehors, l'autre au dedans, vinrent compromettre ces conquêtes et prouver qu'une politique égoïste a toujours son revers. Satisfaits de l'empire des Indes et de la mer, les Hollandais, que la France avait soutenus depuis un siècle et en quelque sorte nourris de sa substance, non-seulement refusaient de partager la Belgique avec elle, mais encore s'opposaient à la lui voir cédée. De peur d'avoir leur fidèle alliée pour voisine, ils firent leur paix sans elle, et livrèrent ses frontières du nord à l'effort des armées espagnoles jusqu'alors prises entre deux feux. En même temps fermentaient à l'intérieur les incorrigibles passions que Richelieu avait contenues sans les détruire, et que les bontés d'Anne d'Autriche n'avaient servi qu'à exciter.

Digitized by Google

1648 LXIX. La victoire avait fait de Condé une sorte de demi-dieu, qui n'était maintenu dans le devoir qu'à force de dons et de caresses, et qui demeurait fidèle à une condition, celle d'être tout-puissant. Sur cette pente glissante surtout pour un jeune homme, son ambition commençait à l'emporter sur son cœur. Déjà, triste augure pour sa patrie, il avait abandonné Mlle du Vigean, qui était allée se consoler sous le voile des Carmélites. Moins favorisée que lui et blessée dans son amour-propre d'amante, sa sœur Mme de Longueville s'était liée aux mécontents, et avait employé sa magique influence à en grossir le nombre. Tous les beaux paladins, le sage Turenne lui-même, avaient juré de combattre et de mourir pour elle, et l'élève de saint Vincent de Paul, le coadjuteur de Retz, ne demandait pour les aider que la pourpre de cardinal. Toutefois, il fallait un prétexte. Il n'y avait plus guère de huguenots; l'éloquence des missionnaires, le charme des œuvres de charité, l'entraînement même des lettres et des arts, multipliaient chaque jour les conversions. Les grands seigneurs et les princes eux-mêmes n'osaient plus se risquer tout seuls, et sentaient le besoin de s'abriter derrière un corps qui n'eût pas perdu son prestige. Les frondeurs, tel était leur nom, cherchèrent cet appui dans le Parlement de Paris, dont le rôle politique avait commencé sous Marie de Médicis, et qui, après une persévérante soumission à l'autorité de Richelieu, se retrouvait plus fort sur les ruines de la noblesse et des communes.

Digitized by Google

LXX. Par un véritable jeu de mots, ces magistrats 1648
se croyaient les égaux du Parlement ou des États-Généraux d'Angleterre, qui, en ce moment, jugeaient leur roi. C'étaient d'ailleurs des gens honnêtes, intègres, savants, dévoués à leur souverain et à leur pays, les meilleurs représentants du Tiers-État ou de la bourgeoisie d'alors. De leur sein étaient sortis les Cujas, les Pasquier, les Harlay, les bons et laborieux ministres de Henri IV. Ne pouvait-on pas espérer de cette nouvelle aristocratie tout intellectuelle plus de sagesse que de l'Université et des États-Généraux au temps des Valois, plus de douceur et de modération que de l'antique chevalerie bardée de fer? La question n'était pas de discuter l'origine plus ou moins légale de leurs prétentions, mais bien de savoir s'ils possédaient ce froid et calme génie des affaires qui justifie toute aristocratie et tout pouvoir, fût-il celui de Richelieu, ce mépris des intérêts personnels, cet esprit de conduite, cette largeur de vues, si rares en France même dans une seule tête, à plus forte raison dans une grande assemblée. Dès le premier jour ils s'en montrèrent complétement dépourvus. Ils s'irritèrent parce que Mazarin, à bout de ressources, demandait quatre années de leur traitement pour la transmission de leurs charges; ils encouragèrent les bourgeois de Paris à protester contre un octroi sur les vivres; enfin le coadjuteur se joignit à eux pour crier à l'usure devant un projet d'emprunt à dix pour cent. Cette opposition sur de mesquines questions de finances, qui ne sont plus

Digitized by Google

1648 qu'une goutte d'eau dans le gouffre de la centralisation moderne, arrivait au milieu des *Te Deum* chantés pour les victoires du grand Condé, au moment où il fallait un dernier et patriotique effort pour achever la guerre et vaincre l'obstination de l'Espagne.

LXXI. Dans un premier mouvement de vivacité, la Reine, comme naguère Marie de Médicis, voulut tenter un coup d'autorité, et fit arrêter trois conseillers. C'était déclarer la guerre au Parlement; il fallait la soutenir avec énergie. Mais ni Anne d'Autriche ni Mazarin n'en étaient capables. Ils laissèrent les mécontents soulever le peuple de Paris, toujours ami des émeutes et encore fier des barricades faites pour le duc de Guise. En quelques instants ils virent les bourgeois s'armer, les rues se hérisser de retranchements improvisés et les coups de mousquet éclater jusque sous les fenêtres du Louvre. Épouvantés, ils faiblirent, et rendirent les prisonniers que la foule emporta en triomphe. C'était se condamner à céder tous les jours davantage devant une colère inutilement provoquée.

1649 LXXII. Bientôt le Parlement devint si exigeant, le peuple si mutin, qu'Anne d'Autriche emmena furtivement son fils à Rueil, puis à Saint-Germain, donnant ainsi le signal d'une nouvelle et plus vaste insurrection, et livrant la capitale à toutes les passions qui y fermentaient. Oubliant leur avarice, magistrats et bourgeois votèrent des subsides, levèrent une armée. A leur tête se mit la duchesse de Longueville, qui refusa de suivre la cour, et qui retint à Paris ses nom-

Digitized by Google

breux partisans avec le plus jeune de ses frères. Fas- 1649
ciné par sa beauté, l'illustre Turenne essaya de gagner à sa cause les soldats qu'il avait glorieusement commandés en Allemagne; mal écouté, il vint seul partager ses coupables périls. Quant à Condé, satisfait des largesses de la Reine, il resta encore insensible aux séductions d'une sœur qu'il aimait, se mit à la tête des troupes royales, et donna à Charenton une leçon sévère aux frondeurs. Entraînés de faute en faute par leur défaite, les rebelles osèrent parler de s'allier ouvertement avec les Espagnols, dont ils ne faisaient que trop les affaires. C'était là ce qui avait perdu la Ligue, perdu les grands sous Richelieu, et ce qui condamnait encore une fois en France l'exercice de la liberté. Au lieu de donner à la politique une impulsion nationale, le Parlement arrivait à traiter avec l'ennemi.

LXXIII. Toutefois, en face de cette trahison, le vieux sang français se révolta dans ces honnêtes magistrats. Mieux valait remettre leurs prétentions à un temps plus favorable et faire une soumission provisoire. Cette trêve ne fut pas longue, et bientôt ce fut le sauveur de la Reine et de la monarchie, le vainqueur de Rocroy et de Charenton, qui ralluma ces dissensions mal éteintes. Plus habitué au commandement qu'à la vie de la cour, ne mettant plus de bornes à son orgueil, au premier froissement il s'irrita et prit un ton menaçant. On se souvint de son père que la prison avait rendu si sage; il fut arrêté avec son frère 1650
et son beau-frère le duc de Longueville. Mais s'il était captif, sa femme, sa mère et sa sœur ne l'étaient

Digitized by Google

1650 point. Pendant que les unes soulèvent Bordeaux, l'autre part pour la Hollande, y vend ses bijoux, y cherche des amis. A son instigation, les anciens frondeurs se joignent aux nouveaux. Soit dévouement pour elle, soit reconnaissance envers Condé, Turenne prend encore une fois les armes contre la cour, traite avec les ennemis qui entrent en Picardie; d'accord avec eux, il s'empare du Catelet et assiége Guise.

LXXIV. Mazarin essaie de conjurer l'orage. Tandis que le jeune Louis XIV rentre à Bordeaux à la tête d'une armée, il se transporte à celle du nord, lui donne une vive impulsion, sépare habilement ses adversaires, force les Espagnols à battre en retraite par la Champagne, et inflige un échec à Turenne sous les murs de Réthel. Cette belle conduite désarmera-t-elle les ennemis du dedans? Nullement; Mazarin les trouve plus unis, plus turbulents que jamais. Crai-
1651 gnant avec raison le sort du maréchal d'Ancre et n'ayant pas, comme Richelieu, le cruel courage de faire tomber quelques têtes, il préfère laisser le champ libre aux factieux, délivre lui-même les princes captifs, et part volontairement, non comme les autres pour le camp espagnol, mais pour une obscure retraite sur les bords du Rhin.

LXXV. La Fronde triomphait. Si son premier échec avait seul causé ses fautes, le moment était venu de les réparer. La magistrature ne voyait plus d'obstacle à l'accomplissement de ses ambitieux désirs. Le coadjuteur de Retz était cardinal. Condé avait obtenu le gouvernement de Guyenne, le renvoi

Digitized by Google

de trois ministres, des faveurs sans nombre; que 1651
pouvait-il demander de plus? Néanmoins, il ne fut pas six mois sans se brouiller avec la Reine et sans quitter la cour, décidé, cette fois, à mener lui-même la guerre civile avec l'aide des Espagnols. Le Parlement, sur lequel il comptait, n'osa approuver cette défection sans excuse; s'arrêtant à la folle idée de tenir la balance entre les deux partis, il condamna les traîtres en même temps qu'il mettait à prix la tête de Mazarin, et vendait à l'encan sa magnifique bibliothèque.

LXXVI. Plus sage, dégoûté de servir contre son pays et pensant s'être acquitté envers les Condé, Turenne mit son épée au service de la Reine. Son retour parut si loyal qu'il fut choisi pour général en chef. Ses troupes réunies, la Picardie et la Champagne 1652
étant en sûreté, il vint occuper Lagny et Saint-Denis, dans l'espoir d'enlever la capitale. Le prince de Condé arrivait au même moment avec une armée ramassée dans le Midi; maître de Suresne et de Saint-Cloud, tournant la ville par le nord, il voulait passer la Marne à Charenton et se porter sur le confluent des deux rivières. Turenne le surprit en marche au faubourg Saint-Antoine, le chassa de barricade en barricade, l'accula aux fossés de la Bastille. Il était perdu sans la charitable duchesse de Montpensier, qui lui ouvrit les portes de Paris, et qui fit tirer sur les vainqueurs les canons de la citadelle. En présence de cette invasion armée, le Parlement, qui n'avait pas un soldat pour exécuter ses ordres, son-

Digitized by Google

1652 geait vainement à prolonger son pouvoir et son indépendance. Aux frondeurs s'était jointe une multitude furieuse, enfonçant les portes des prisons, délivrant les détenus, pillant l'Hôtel-de-Ville, assiégeant le Palais-de-Justice et exigeant impérieusement les décisions les plus insensées. On aurait pu se croire aux plus mauvais jours de la Ligue, sous la domination des Seize. Forcés d'opter encore une fois entre le Roi ou l'anarchie, la France ou les Espagnols, les magistrats prirent bravement leur parti, ne voulurent pas imiter le parlement d'Angleterre qui venait de faire tomber la tête de Charles I, et allèrent rejoindre la cour à Pontoise.

LXXVII. Il fallait de plus désarmer les princes et les grandes dames, parti plus exalté que puissant. Pour rendre la paix plus facile, Mazarin, que la Reine avait rappelé pendant la guerre, et contre lequel beaucoup d'esprits demeuraient exaspérés, feignit de se sacrifier une seconde fois, et alla passer quelques mois à Sedan. Il revint quand le Roi eut fait son entrée triomphale dans Paris, exilé quelques turbulents et pardonné au grand nombre. Désormais, son pouvoir était à l'abri de toute attaque ; il avait la gloire de l'avoir rétabli par les fautes des autres plutôt que par ses propres violences ; les mains pures de sang, il pouvait de nouveau consacrer son habileté à la grandeur de la France et à sa propre fortune jusqu'alors négligée. Ceux qui l'avaient le plus dénigré reconnaissaient leurs fautes. Le prince de Conti lui demandait la main de sa nièce ; trahie et désillusionnée,

Digitized by Google

Mme de Longueville allait faire pénitence dans un 1652
couvent à Moulins, et, après une courte captivité, le turbulent cardinal de Retz lui-même, revenu aux enseignements de son précepteur, expiait dans la solitude ses révoltes et son ambition.

LXXVIII. Restait Condé presque seul, mais encore trop fier pour convenir de ses torts et réduit à servir comme général dans l'armée espagnole. Au printemps, il partit de Bruxelles avec trente mille 1653
hommes, et vint assiéger ce même Rocroy qu'il avait si glorieusement sauvé dix ans auparavant. Digne de le combattre, Turenne paralysa ses efforts, et lui prit Mouzon et Sainte-Menehould. Entre ces deux adversaires, la lutte devait être longue. La fougue de l'un venait sans cesse se briser contre la ferme sagesse de l'autre, et, si ensemble ils avaient jadis triomphé des plus fortes armées de l'Europe, opposés ils consumaient leur génie en stériles tentatives. Aux Pyrénées et en Italie, la guerre était encore moins décisive. A la fin, un tiers intervint qui, s'arrondissant aux 1655
dépens des combattants, les contraignit à la paix.

LXXIX. Non contente de chasser les navires étrangers de ses ports, de faire le commerce ou la contrebande entre les pays en guerre et de coloniser lentement l'Amérique du Nord, l'Angleterre aspirait depuis longtemps à la domination des mers et à un rôle actif dans les affaires du continent. Les deux Indes découvertes, l'activité et la persévérance de ses habitants et sa belle position insulaire l'invitaient encore plus que les Pays-Bas à remplacer dans l'Eu-

Digitized by Google

1655 rope moderne l'antique et malheureuse Venise. De même qu'un mouvement calviniste et national avait emporté Barneveldt en Hollande, de même les puritains de Grande-Bretagne venaient d'immoler le trop pacifique Charles I; dans l'élan de cette révolution, ils n'avaient cru pouvoir mieux faire pour résister aux royalistes, pour opprimer les catholiques et l'Irlande, enfin pour vaincre l'Espagne sur l'Océan, que d'accepter un pouvoir militaire absolu et de se donner à l'audacieux Cromwell. Cet aventurier, isolé du monde entier par sa politique homicide, mais méprisant toutes les alliances, avait fait de son pays, en quelques années, la première puissance maritime. Le stathouder de Hollande, gendre de Charles I, ayant travaillé à un soulèvement en Écosse, il en profita pour déclarer la guerre à cette riche république, lui saisit un millier de navires, défit ses flottes, ruina son commerce, la força à une paix honteuse, et, comme par un pressentiment de l'avenir, fit exclure du stathoudérat le jeune Guillaume de Nassau, un jour destiné au trône d'Angleterre. Désormais capable de tout oser, il arracha un traité de commerce au Danemark, s'imposa au Portugal comme seul intermédiaire avec ses colonies; plus insolent que les pirates d'Alger et de Tunis qu'il venait de châtier, il enleva la Jamaïque aux Espagnols, et, sans déclaration de guerre, captura deux fois tout ce qu'il put trouver de navires français. Puis, également redoutable à l'Espagne et à la France, il offrit à toutes les deux son appui, demandant en échange un nouveau Calais,

Digitized by Google

Dunkerque, dont il avait inutilement voulu corrompre 1655
le gouverneur.

LXXX. Tant que Mazarin avait occupé cette place, il l'avait refusée. Mais elle venait de tomber entre les mains de l'ennemi. Le Cardinal cessa d'hésiter, promit de la reprendre pour le compte de Cromwell, et poussa la faiblesse jusqu'à renvoyer les Stuarts et leurs amis, réfugiés au foyer de l'hospitalité française. Il était urgent de tenir parole; car l'Anglais attendait son 1657
gage pour fournir des secours. Turenne vint assiéger Dunkerque; les Espagnols s'avancèrent pour la défendre, et forcèrent Condé à livrer bataille sur le terrain étroit et peu favorable des Dunes. « Vous allez « voir, leur dit-il, comment on perd une bataille. » Il eut raison pour son bonheur et pour celui de sa patrie; car ce fut le dernier combat qu'il livra contre elle. Dunkerque et Gravelines furent le prix de la victoire; l'Espagne enfin lassée offrit la paix à Mazarin 1659
et la main d'une de ses infantes au jeune Louis XIV.

LXXXI. Avant de mourir, le Cardinal eut l'honneur de mener à bien cette seconde négociation et de conclure la paix des Pyrénées. Le vœu de la ligne du Rhin n'était plus réalisable : la Catalogne et le royaume de Naples étant perdus, il fallut abandonner toute prétention sur la Flandre et sur le Brabant, rétablir le duc de Lorraine et se contenter du Roussillon et de l'Artois avec Thionville, Gravelines, Landrecies et Montmédy : conquêtes assurément glorieuses, mais peu d'accord avec les espérances et les premières victoires du règne. Trompés par de fausses appa-

Digitized by Google

1659 rences de gloire et de liberté, les frondeurs n'avaient que trop servi l'étranger et nui à leur patrie. La Hollande avait atteint le but de sa défection, et récompensait les protecteurs de son indépendance en leur interdisant tout progrès en Belgique. Enfin l'appui de Mazarin laissait Dunkerque, la Jamaïque et l'empire des mers aux Anglais, voisins non moins ingrats, dont les envahissements maladroitement favorisés devaient bientôt coûter cher à leurs alliés. Toutefois, pour le moment, le péril semblait conjuré : la mort de Cromwell rendait le trône aux faibles Stuarts, amis de la France mal corrigés par l'exil; et, en attendant qu'une seconde révolution les renversât sans retour, la sœur de Charles II, Henriette d'Angleterre, allait épouser le duc d'Orléans, frère du Roi. Louis XIV lui-même célébrait son mariage avec l'infante Marie-Thérèse, à laquelle, sans les instances désintéressées de Mazarin, il eût préféré une nièce de ce ministre. Ainsi, par un instinct qui condamnait leur politique, trois générations de souverains, après avoir cherché des alliés dans le Nord, ne trouvaient de femmes dignes d'eux que chez ces peuples du Midi contre lesquels ils s'acharnaient. Cette fois du moins la puissance de l'Espagne n'avait plus rien d'inquiétant. Habituée à vivre de l'or d'Amérique qui commençait à lui échapper, elle était tombée plus bas que l'Autriche sa sœur, et semblait à jamais déchue.

LXXXII. Telle fut la fin d'une lutte de trente années, préparée par Henri IV et par Richelieu,

Digitized by Google

troublée par les partis qu'ils croyaient abattus, profitable surtout aux alliés protestants qu'ils comptaient exploiter. Les résultats de la Réforme étaient complets, le partage religieux de l'Europe consommé, et, dans les ressources infinies de sa sagesse, la Providence avait tiré le bien du mal même. Après avoir ravivé chez les catholiques la pureté des mœurs et le zèle de la science, les controverses et le prosélytisme hérétiques avaient à peu près cessé. Identifié avec l'esprit national, le protestantisme restait chez les peuples septentrionaux comme la marque de leur affranchissement de Rome et de la maison d'Autriche, et se bornait à entretenir sous un ciel froid les vertus naturelles; la vie de famille, l'économie, l'esprit politique, le génie des affaires, tandis qu'au midi, au foyer de la civilisation avec ses entraînements et ses dangers, l'Église demeurait vivace, opposant la vertu à la volupté, la pauvreté au luxe, l'obéissance libre au despotisme. 1659

LXXXIII. Même partage, même opposition dans l'ordre politique, où des nations jeunes et avides, non contentes d'assurer leur indépendance, stimulaient par leur activité des voisins amollis, et leur disputaient la prépondérance dans l'ancien et le nouveau monde. Placée entre ces deux régions, ayant longtemps servi de champ de bataille aux doctrines rivales, la France était restée fidèle de cœur à l'Église romaine, mais elle avait puissamment contribué par ses armes à fonder les États protestants. C'était en vain qu'elle colorait cette coupable conduite du nom sacré de la liberté des peu-

Digitized by Google

1659 ples et de la liberté de conscience, que la Prusse, la Suède, la Hollande et l'Angleterre ne méconnaissaient pas moins que l'Espagne, et n'invoquaient qu'au service de leur propre domination. Si étrange que fût ce système, il en était néanmoins résulté quelque bien ; il avait arraché l'Europe au joug de la maison d'Autriche et empêché que Rome ne l'emportât dans le monde par la force des armes, triomphe dont l'erreur s'accommode toujours, mais que la vérité rejette comme fatal et indigne d'elle. Pendant que ce peuple orthodoxe s'obstinait ainsi à faire la guerre à sa propre cause, et qu'il la ravivait sans le savoir par de longues adversités, il prêtait à la renaissance catholique le concours plus utile encore de sa foi et de ses vertus. Les enfants de saint François de Sales, de saint Vincent de Paul, de sainte Thérèse, de saint Ignace, l'avaient doté de leurs maisons d'éducation, de prière et de dévouement, et lui avaient assuré un ascendant moral d'autant plus fort qu'il s'exerçait sans le concours d'aucune puissance humaine. Tel était le grand dessein dont, en dépit de leur ambition, Henri IV, Richelieu et Mazarin venaient d'être les instruments, et auquel les frondeurs eux-mêmes avaient peut-être travaillé en arrêtant l'agrandissement de leur patrie ; car un pays prépondérant devient souvent par là même oppresseur.

LXXXIV. A l'intérieur, un mélange d'absolutisme et de liberté offrait au premier abord la même inconséquence, au fond les mêmes avantages et la même supériorité. Les Français n'avaient ni la mollesse des Espagnols et des Italiens, qui abritaient leur cadu-

Digitized by Google

cité sous un pouvoir sans limites, ni cette science 1659
de l'intérêt bien entendu, ce froid instinct du commerce et des affaires, qui réunissait les protestants en nations compactes, disciplinées, connaissant leur but et invariablement attachées au gouvernement qui les y conduisait. Généreux et légers, plus prodigues qu'avares, se dévouant sans mesure à Dieu ou au plaisir, aimant avec idolâtrie un souverain de leur goût ou attaquant sans réflexion celui qui leur déplaisait, ils semblaient voués par leur caractère à l'anarchie ou au régime absolu. Malgré sa sagesse, la bourgeoisie parlementaire, dans ses essais de liberté, avait échoué aussi follement que l'ancienne féodalité, et, depuis cette malheureuse tentative, l'unique désir de la nation était, non de prendre part aux affaires, mais de trouver un nouveau François I, un autre Henri IV, à qui elle pût permettre de tout oser. Mais sous ce triste symptôme de servilité se cachaient encore un invincible esprit de critique, une liberté sans bornes d'opinions, de langage, d'écrits, une haine sans miséricorde pour les cruautés et les perfidies, un vif sentiment d'honneur, en un mot une puissance d'opinion plus généreuse, plus intelligente, plus forte que toutes les institutions libres de l'époque.

LXXXV. Pendant les troubles de la Fronde comme sous la main de Richelieu, les lettres et les arts avaient continué à prospérer sur ce sol fécond. Formés par des gens d'élite, la langue et le goût étaient arrivés à leur perfection. Si les pays protestants, alourdis par les affaires matérielles, n'étaient plus

Digitized by Google

1659 sensibles qu'aux sensuelles et violentes beautés de l'art romantique, à la fougue de Shakspeare ou à la verve prosaïque des peintres flamands, les pures traditions, les règles sévères, les nuances délicates de l'art antique revivaient dans les salons de Paris, et y tempéraient la langueur italienne ou la dureté espagnole. Pendant que Mazarin faisait jouer des opéras, des tragédies avec machines, son ami Fouquet, non content d'embellir de statues et de fontaines son parc de Vaux, prodiguait ses faveurs à de jeunes et admirables écrivains. Sous sa protection venait de paraître un acteur inspiré, né sous les piliers des Halles, d'abord comédien de province, bientôt dans son genre rival de Corneille, Molière, retrouvant sous une forme moins vulgaire le joyeux bon sens de Rabelais et de Montaigne, flagellant sans pitié les ridicules du temps, et, dans ses Précieuses, déclarant une guerre vigoureuse à la pédanterie et à l'affectation. Plus Français encore, s'il est possible, La Fontaine résumait petites et grandes vérités dans ses fables, et préparait dans ces mille drames vivants un éternel monument de naïveté, de grâce et de finesse.

LXXXVI. A côté de ces œuvres, encore quelque peu païennes au fond mais gardant pourtant une décence, une dignité, inconnues de François I, philosophes et savants s'illustraient par des travaux plus austères, et, investigateurs audacieux, bravaient non plus les écueils de la volupté, mais ceux de l'orgueil et du doute. Le Tourangeau Descartes, qui, après avoir combattu pour la liberté de la Hol-

Digitized by Google

lande, devait mourir en Suède, et qui, par suite, 1659
subissait malgré lui l'influence protestante, publiait son fameux discours de la Méthode, prétendait apporter la certitude dans la philosophie comme dans le système du monde, et, posant hardiment l'indépendance de la raison humaine, lui donnait la tentation de se suffire à elle-même. Tandis que Newton débutait dans ses grandes découvertes, et que l'Italien Galilée voulait imposer sur-le-champ à l'Église la rotation de la terre comme un dogme, Pascal, agrandissant le domaine des mathématiques et mesurant la pesanteur de l'air, sondait les mystères de Dieu avec autant d'audace que ceux de la science, réduisait la foi comme l'attraction à une hypothèse d'une immense probabilité, et, châtié par le doute qu'il avait soulevé, vivait dans de cruelles et croissantes angoisses. Ses affections aussi bien que les tendances de son esprit le rattachaient au couvent de Port-Royal au faubourg Saint-Jacques, rendez-vous des beaux-esprits d'alors et foyer du jansénisme. Entrevue et repoussée par saint Vincent de Paul, cette doctrine, qui séduisit les âmes les plus saintes, et qui un moment entraîna jusqu'aux Carmélites, formait une sorte d'aristocratie pieuse, où, bien que convertie, la duchesse de Longueville régnait encore, et recommençait une fronde religieuse. De même que Luther et Calvin avaient reproduit Arius, de même maintenant des pénitents illustres, de nobles intelligences imitaient Pélage, et sous le voile de l'austérité professaient un orgueil contenu mais d'autant plus dangereux.

Digitized by Google

1659 LXXXVII. Toutefois, cette sourde hostilité du savant dans son cabinet et de la religieuse dans sa cellule, cherchant la certitude en dehors de la foi ou la vertu en dehors de l'obéissance, n'était qu'un péril lointain dominé, comme la licence des lettres et des mœurs, par la majesté de l'éloquence chrétienne. Des apôtres pleins de zèle évangélisaient les villes et les campagnes; les huguenots rentraient en foule dans le sein de l'Église, ici charmés par le jeune et aimable Fénelon, là subjugués par Bossuet, alors chanoine de Metz, ami des Carmélites, digne émule des Pères du quatrième siècle et destiné, comme eux, à confondre l'hérésie. Le grand Turenne céda lui-même à cette puissante parole, et revint à Dieu aussi franchement qu'à son pays et à son roi.

LXXXVIII. Les arts, qui n'avaient pas encore subi le patronage exclusif et dangereux de la cour, ajoutaient leur éclat aux pompes du culte. Partout s'élevaient de nouvelles églises rappelant par leurs coupoles le dôme de Saint-Pierre de Rome. Le marbre s'animait sous le ciseau de Girardon, que son mausolée de Richelieu venait de rendre fameux. La peinture elle-même, dont les Italiens avaient longtemps conservé le monopole, jetait un éclat inaccoutumé; bien qu'inférieure à celle du temps de Raphaël, elle contrastait par son élévation avec la trivialité flamande. Le maître de la nouvelle école, le Poussin, avait acquis à Rome un talent de premier ordre qui fit bientôt l'admiration de Paris. Avec lui s'étaient formés Claude Lorrain son rival

Digitized by Google

dans la poésie du paysage, revenu d'Italie pour peindre une église de Carmélites à Nancy, Philippe de Champagne célèbre par ses portraits et appelé à embellir le couvent de la rue Saint-Jacques, Lesueur, âme tendre que brisa à la fleur de l'âge la perte d'une épouse bien-aimée, et qui alla se consoler chez les Chartreux où il peignit la vie de saint Bruno, enfin, Lebrun qui, moins sérieux, devait survivre aux meilleurs, trahir la destinée de l'art et devenir un décorateur aux gages du Roi. 1659

LXXXIX. Généraux, écrivains, artistes, orateurs, tout était donc prêt pour un grand règne. Mazarin, qui y avait travaillé dans la mesure de ses forces, finit paisiblement, emportant moins de gloire mais aussi moins de haine que Richelieu. Ayant à triompher de l'aversion des Français pour un étranger, il avait préféré les disgrâces et même le ridicule à la cruauté. Pourtant, cardinal par circonstance et n'ayant jamais eu charge d'âmes, il semblait moins que son prédécesseur obligé à la mansuétude. Il mourut avec dignité, offrant à Louis XIV de lui rendre la fortune qu'il avait acquise à son service et n'en disposant qu'avec une noble largesse, laissant, au lieu du Palais-Royal et de la Sorbonne, le dôme et la bibliothèque de l'Institut.

XC. Mazarin disparu, le protecteur de Molière et de La Fontaine, le surintendant Fouquet s'était flatté de recueillir sa succession, et, comme pour en acquitter les droits, il avait donné à la cour une fête dans sa terre de Vaux. Rien jusqu'alors n'avait égalé la 1661

Digitized by Google

1661 magnificence de ce parc, dessiné par Le Nôtre, embelli de satues, de fontaines jaillissantes, surpassant les fameuses villas d'Italie. C'était là qu'entouré des plus beaux esprits du temps, le financier enrichi vivait avec une prodigalité toute royale, et formait de gigantesques projets sur les Indes et sur Madagascar. Son ambition était excusable ; il y avait si longtemps qu'un souverain n'avait gouverné lui-même. Mais Louis XIV s'indigna de cette puissance comme d'un affront fait à la sienne, et, au milieu même des réjouissances qui lui étaient offertes, il résolut la perte de cet hôte imprudent. La vérification de ses comptes fut ordonnée.

XCI. Grâce aux embarras dont le Parlement avait entouré Mazarin, tout dans les finances était désordre et dissimulation. Fouquet avait pourvu aux besoins de la guerre par des ordonnances au comptant, sorte de bons du trésor payables à des échéances fixes ; mais, ce papier-monnaie ne pouvant se multiplier sans se déprécier, il avait fallu avoir recours à des emprunts faits en apparence au taux légal, au fond à douze ou dix-huit pour cent ; le surplus de l'intérêt se payait secrètement. La misérable ressource de la vente des offices n'avait pas non plus été négligée ; leur nombre, diminué de deux mille par Richelieu, avait repris un effrayant accroissement. D'autres impôts non moins nuisibles frappaient les marchandises, ruinaient le commerce, et avaient singulièrement réduit le mouvement des ports. Il y avait dans tous ces expédients plus de griefs qu'il n'en fallait pour

Digitized by Google

accabler un homme. Pourtant l'opinion s'émut en faveur du surintendant disgracié, et, usant d'une clémence dont il avait rarement eu le courage, le Parlement ne le condamna qu'à l'exil. Le Roi trouva la peine trop douce, et l'envoya finir ses jours en prison. 1661

XCII. Aux yeux de Louis XIV, le crime était plutôt d'avoir voulu garder le pouvoir que d'en avoir abusé. Car, s'li faisait un reproche à la politique de Mazarin, c'était d'avoir été trop timide, et pour lui il aspirait à régner en maître comme Richelieu. Il réprima, en costume de chasse et le fouet à la main, les dernières velléités d'indépendance du Parlement, déclara qu'il serait lui-même son premier ministre, et que personne ne ferait rien sans le consulter. A la faveur des troubles, plus d'un noble avait pris des habitudes de brigandage : une commission extraordinaire parcourut les provinces, jugea sommairement les coupables, et fit tomber leurs têtes. Les offices de finances furent brusquement réduits. Une chambre ardente s'ouvrit contre les traitants qui, depuis Henri IV, pourvoyaient aux besoins de l'État, et se faisaient chèrement payer leurs services ; il leur fallut rembourser plus de cent millions à titre de restitution. Pour cause d'usure, la dette publique fut réduite des trois quarts. Les nobles dont les titres n'avaient pas soixante ans furent recherchés et soumis à un droit considérable.

XCIII. Personne n'éleva la voix ; car, tant qu'il s'agit de réprimer des abus longtemps accumulés, la vigueur est toujours populaire. D'ailleurs, à un ministre peu aimé succédait un prince à la fleur de l'âge,

Digitized by Google

1661 bon, généreux, intelligent, d'une beauté saisissante, capable entre tous de charmer un peuple enthousiaste. C'était bien là le monarque sous lequel la France avait rêvé de se reposer et d'oublier ses dissensions. Aussi, chacun d'applaudir à ce début, d'abdiquer ses droits et de se livrer sans réserve aux volontés, aux passions, aux inévitables faiblesses d'un tout-puissant jeune homme de vingt-deux ans. Devenu l'idole de son siècle, c'était en lui qu'allait se continuer d'une façon éclatante et décisive cette lutte des sens et de l'orgueil contre la vertu chrétienne, où l'avaient précédé Mme de Longueville, le grand Condé, Pascal et tant d'autres cœurs illustres. Nul n'avait eu encore à subir d'aussi enivrantes séductions; bien peu avaient eu pour y résister un esprit plus droit, une conscience plus honnête, des amis plus éclairés. Le combat devait être mémorable.

XCIV. Dans ce règne qui commence, tout n'est que gloire et que splendeur. Louis XIV, pour ses premiers actes d'autorité, est secondé par des hommes laborieux, intelligents, actifs, cédant eux-mêmes à la tentation bien naturelle de réformer et de conduire toutes choses, et de plus si modestes, si dociles à leur maître qu'un jour il croira tenir seul en ses mains la vie et la prospérité de ses États. A leur tête figure l'infatigable Colbert, fils d'un drapier de Reims, précieux élève de Mazarin, parvenu par son seul mérite à la connaissance et au maniement de toutes choses.

1664 Grâce à ses soins, le corps royal des ponts et chaussées répare et entretient les routes, négligées par les

Digitized by Google

provinces ; le canal du Midi est creusé ; les eaux et 1664
les forêts sont aménagées ; des ordonnances, auxquelles la postérité n'a presque plus rien trouvé à changer, règlent pour tout le royaume la procédure commerciale, civile et criminelle, et accomplissent un progrès désiré dès le temps de L'Hôpital.

XCV. La protection royale s'étend également sur les arts et sur les lettres. A l'Académie française s'ajoutent successivement celles des sciences, des inscriptions, des beaux-arts. Une école s'ouvre à Rome pour les jeunes artistes de talent. Même à l'étranger, les savants reçoivent des présents. Le Hollandais Huyghens et l'Italien Cassini sont attirés au nouvel observatoire de Paris. Perrault, Le Nôtre et les deux Mansard se partagent le domaine de l'architecture et des jardins ; Mignard dispute à ses devanciers celui de la peinture. Pendant que Lulli, vrai créateur de l'Opéra, prête à la scène le concours de ses fraîches mélodies, les premiers chefs-d'œuvre de Racine et la mâle poésie du grand Corneille y alternent avec les meilleures comédies de Molière. La Bruyère trempe sa plume pour ses fins et judicieux Caractères, Mme de Sévigné pour ses lettres d'une variété et d'une grâce inépuisables. Boileau imite Horace ; La Fontaine dépasse Phèdre et Ésope. Partout, le style atteint une noble et puissante maturité inconnue du passé, inconnue de l'avenir. Cependant ce grand siècle, avec sa majesté et ses périls, se personnifie dans le génie de Bossuet. Son Histoire Universelle dévoile d'une main sûre les desseins de la Providence sur les nations ;

Digitized by Google

1664 son Histoire des Variations foudroie l'amour-propre des mille sectes protestantes. Au lendemain des excès de la Réforme, un seul sentiment le domine, c'est la haine du désordre, l'amour de l'unité, le culte de l'autorité. « Vous alliez, s'écrie-t-il, à la servitude par « l'indépendance. Prenez une voie contraire; allez « par l'obéissance à la liberté. » Mais, à ses yeux, et là commence son illusion, le fidèle représentant de la toute-puissance divine en ce monde, c'est le Roi, c'est-à-dire le rival redoutable et presque incessant de l'Église. En flattant avec excès ce prince de la terre, les hommes n'adorent-ils pas en lui leurs propres faiblesses, et ne se condamnent-ils pas à trahir tôt ou tard le seul souverain des consciences et des cœurs? Or, si le plus vigoureux génie du temps succombe à cette séduction, comment les autres y échapperont-ils? Aussi l'éloge du Roi devient-il le thème banal de chaque écrivain, et se fait-il entendre jusque dans la chaire de vérité. En voyant tous ces auteurs inscrits au livre de ses pensionnaires, s'inspirant à l'atmosphère de sa cour, Louis XIV s'imaginera encore plus facilement que Richelieu que c'est à lui de vivifier et de régler leur génie.

XCVI. En se déchargeant entièrement de la direction de ses affaires, la France put se croire un moment délivrée de tout fardeau et arrivée sur le chemin d'une fortune brillante et rapide. Mais il serait trop commode de se reposer ainsi sur une seule main du soin de réparer l'incurie générale, et, si séduisants que soient au premier abord les fruits d'une

Digitized by Google

puissance ainsi concentrée, tôt ou tard elle produit des 1664
maux pires que ceux qu'elle a voulu guérir. La Réforme et les guerres de religion avaient fait aux vertus publiques ou privées une blessure profonde. Les terres restaient mal cultivées, le bétail maigre et rare, les biens des communes négligés. L'État et les familles étaient dans la misère. Avant de songer à effacer la trace des souffrances passées, il fallait des ressources pour vivre, et là commençait le revers d'un pouvoir brillant mais despotique. Les villes et les campagnes que de glorieux faits d'armes contre les Anglais avaient jadis exemptées de la taille, y furent désormais soumises. Le pauvre peuple ne se vit pas plus épargné. La gabelle fut étendue au Roussillon et à la Guyenne, et cet odieux impôt monta partout à un taux exorbitant. L'économie même du sel fut interdite ; ordre à chaque ménage d'en acheter une certaine quantité ; aux galères quiconque fraude la loi. Si les délinquants sont infirmes, leur peine sera courte ; s'ils sont vigoureux, elle sera arbitrairement prolongée afin d'assurer des rameurs à la marine. Même châtiment pour les mendiants valides ; quant à ceux qui ne peuvent travailler, un hôpital général se chargera de les nourrir.

XCVII. Ce sera bien pis quand Colbert prétendra à lui seul raviver le commerce, l'industrie, et régler cette activité qui ne se décrète point, mais qu'au contraire toute gêne paralyse. Non content de supprimer les droits que payaient les marchandises nationales à la sortie du territoire, il soumet les étran-

Digitized by Google

1664 gères à des tarifs onéreux, en dépit des marchands de Paris annonçant que les peuples voisins useront de représailles. A grands frais sont fondées des manufactures sans débouchés, qui ne parviendront pas à se soutenir. On fixe aux fabricants la largeur, la qualité des étoffes et jusqu'au nombre de fils des dentelles. Enfin, sous prétexte d'avoir le pain et par suite la main-d'œuvre à bon marché, les blés, à leur sortie, sont frappés des droits dont on vient de délivrer les marchandises. C'est porter atteinte à la première, à la plus solide des industries, à l'agriculture que Sully nommait si bien la nourrice de la France. Au lieu de se relever, elle continue de languir en attendant de nouvelles épreuves. Mais ces maux cachés disparaissent sous l'éclat des pompes de la cour.

XCVIII. Pendant que la France s'enivre d'une apparente prospérité, que Paris s'orne de places et de monuments, que la colonnade du Louvre remplace les tours et les toits féodaux de Henri II, toutes les ressources de l'art se concentrent dans une œuvre qui éclipsera Chambord, Fontainebleau et ce Saint-Germain d'où l'on a la triste vue de Saint-Denis. Sur une colline déserte et aride s'élève comme par enchantement le palais de Versailles avec son parc royal, ses allées grandioses et ses mille jets d'eau bouillonnants. Là sera le rendez-vous des gens de lettres pensionnés par le Roi, des nobles heureux de le servir, des dames jalouses d'embellir ses fêtes. Tandis que cette résidence s'achève, il promène de château en château ses plaisirs de jeunesse au milieu

Digitized by Google

d'un essaim de courtisans et de jeunes beautés, com- 1661
plices de ses faiblesses non moins que de son orgueil. Marié contre son goût, il prétend à son tour allier la légèreté au devoir. A ce jeu glissant, les chutes ne tardent guère. Mlle de La Vallière fut le premier écueil où bientôt sa vertu et son honneur vinrent faire naufrage.

XCIX. Or, l'homme est insatiable, et la volupté ne fait que creuser l'abîme de ses désirs. Malgré les efforts de Colbert pour faire goûter au jeune Roi les jouissances d'une paix brillante, il avait soif de cette gloire militaire si chère aux Français. Ayant surpassé Fouquet, il voulait éclipser le grand Condé. Un ministre moins distingué mais plus complaisant, Louvois, flattait cette passion, à l'aide de laquelle il comptait s'élever lui-même et effacer le modeste organisateur des finances. Dans cette vue, il avait de longue main formé des magasins, multiplié les arsenaux et gardé l'armée sur pied de guerre. Pour tenir les troupes en haleine, des secours avaient été envoyés au Portugal contre les Espagnols, à la Hollande contre les Anglais, à l'Autriche contre les Turcs. Le nom du Roi était partout redouté. A Rome son ambassadeur, allant jusqu'à l'insolence, n'avait pas rougi de violenter le Pape lui-même, et, l'épée à la main, avait exigé l'impunité des Français, le renvoi des gardes corses et l'érection d'une colonne humiliante.

C. A cette puissante ambition il ne fallait plus qu'un prétexte. Le roi d'Espagne vint à mourir, lais- 1665

Digitized by Google

1665 sant un pays dépeuplé par la paresse et par la misère, et un enfant chétif dont on pouvait d'avance se partager la succession. N'était-il pas imprudent d'achever la faute de Richelieu et de Mazarin, et de ruiner complétement ce pays si déchu? Mais, pressé d'en prendre sa part, Louis XIV prétendit que, suivant le vieux droit féodal, sa femme Marie-Thérèse devait hériter de la Flandre, du Brabant et de la Franche-Comté. La raison du plus fort devant trancher ce débat, il gagna l'Angleterre par sa belle-sœur Henriette, l'Autriche en lui promettant le reste de l'empire espagnol; puis, se croyant bien sûr de n'être
1667 plus entravé, il se mit en devoir d'occuper les provinces en litige. Il entra lui-même en Flandre à la tête de trente-cinq mille hommes dirigés par Turenne. Charleroi, Tournai, Douai, Lille, ouvrirent leurs portes presque sans résistance. Il semblait que tout voulût concourir à enivrer le jeune conquérant. Pen-
1668 dant qu'il achevait cette promenade de cour, le grand Condé, jaloux d'égaler l'armée du Nord, envahissait la Franche-Comté en dépit de l'hiver, occupait Besançon et Salins, et assiégeait Dôle. Cette forte place ne tint que douze jours. Le Roi y arriva juste à point pour y entrer en triomphe. En quelques semaines la Comté avait subi le sort de la Flandre.

CI. Restait à enlever quelques places à la frontière de Hollande. Mais les marchands de cette petite république se souciaient moins que jamais d'avoir la France pour voisine. Amoureux de leur indépendance, ils armèrent en toute hâte pour défendre le

Digitized by Google

territoire espagnol, et parvinrent à entraîner dans 1668
leur alliance les Suédois et les Anglais. Louis XIV ne s'attendait pas à cette courageuse résistance; il croyait n'avoir affaire qu'aux Espagnols expirants, et, s'il pouvait braver sur terre les meilleures troupes de l'Europe, sur mer sa marine naissante eût été écrasée. Il fallut dissimuler sa colère, accepter la médiation de ces superbes bourgeois, rendre la Franche-Comté, et se contenter de la Flandre française.

CII. Un ingénieur fameux, Vauban, se chargea de munir cette conquête d'une triple ceinture de places fortes, qui devaient un jour sauver le royaume. Dans le nouveau système auquel il donna son nom, les remparts étaient au niveau du sol. Plus de ces murailles et de ces tours crénelées qui, renversées par les boulets, comblaient bientôt les fossés de leurs débris; mais à leur place des bastions rasants, croisant habilement leurs feux et empêchant l'ennemi de s'établir au pied même des fortifications. Des progrès analogues se firent dans l'équipement du soldat. Le fusil, devenu d'un usage général, fut armé d'une baïonnette, unissant les avantages de l'ancienne pique à ceux de la poudre à canon et assurant à la bravoure une force supérieure à celle même de l'artillerie.

CIII. Des efforts encore plus grands se portèrent sur l'accroissement de la marine royale. En détruisant celle de La Rochelle et en se donnant le titre de grand amiral, Richelieu avait en quelque sorte pris l'engagement de s'en occuper; mais, concentrés dans sa tête, ces projets étaient morts avec lui. Colbert les

Digitized by Google

1668 reprit avec une nouvelle vigueur. Les travaux commencés pour fortifier l'immense rade de Brest furent menés à bonne fin, ainsi que ceux de Rochefort à l'embouchure de la Charente et de Toulon en Provence. De trente, le nombre des bâtiments de guerre s'éleva bientôt à deux cents. Si ceux de la Méditerranée gardaient encore la forme des anciennes galères, ceux de l'Océan devinrent de véritables forteresses à trois et quatre étages, portant jusqu'à cent canons.

CIV. Mais, si l'agriculture peut seule fournir de bons soldats aux armées de terre, la marine n'est pas moins intimement liée à l'existence du commerce et des colonies. C'était à leurs comptoirs aux quatre coins du monde que Venise, le Portugal, l'Espagne, la Hollande et l'Angleterre avaient successivement dû leur puissance navale. Aussi, marchant sur les traces de Fouquet, Colbert chercha-t-il de toutes ses forces à ranimer les premières tentatives de colonisation française : protection désastreuse, car, plus qu'aucune autre entreprise, le négoce lointain exclut la contrainte, et ne demande pour se développer que sécurité et liberté. Frappé des bénéfices de vingt-deux à soixante pour cent qu'en Hollande la Compagnie des Indes orientales distribuait à ses actionnaires, le ministre de Louis XIV créa une Compagnie du Nord pour apporter les goudrons et les chanvres de la Baltique, une du Levant pour y vendre les draps français, deux pour les Indes orientales et occidentales. Enrichies par des dons de l'État, ces sociétés ruinè-

Digitized by Google

rent promptement les petits armateurs incapables de 1668
lutter avec elles, puis échouèrent elles-mêmes sous le poids des règles qui les gouvernaient. Une sorte de banqueroute les réduisit à une seule qui eut son centre au port de Lorient, construit à grands frais sur un emplacement mal choisi, d'un abord également difficile par terre et par mer. Pour la honte d'un peuple chrétien, les opérations de la nouvelle Compagnie se bornèrent presque uniquement à la traite des nègres, que des colons, dignes des temps païens, achetaient au Sénégal pour leurs terres des Antilles ou de la Guyane.

CV. L'Amérique du Nord offrait un spectacle plus consolant. Des missionnaires, des moines, des religieuses avaient ressuscité le vieil apostolat français au Canada, et autour d'eux commençait à se grouper une race laborieuse et forte, profondément attachée à la mère-patrie. L'un d'eux, dans un voyage d'exploration, avait découvert le beau fleuve du Mississipi, descendu son cours, donné à une partie de cette riche vallée le nom de Louisiane et en quelque sorte préparé à la France l'empire de ce nouveau continent. Mais cette perspective sérieuse fut négligée pour des spéculations difficiles, sous des climats brûlants et malsains, auxquels les noirs seuls résistaient. Le commerce maritime resta peu florissant. Par suite, le recrutement des marins n'était guère moins païen que la traite des nègres. Non content de retenir les galériens pour en multiplier le nombre, on encourageait sous main les émeutes, et on achetait des esclaves

Digitized by Google

1668 chrétiens jusque chez les Turcs. C'étaient précisément là les excès qui avaient perdu l'Espagne.

CVI. Au milieu de ce stérile déploiement de puissande, un illustre Allemand, Leibnitz, proposa au grand Roi de tourner ses yeux vers l'antique Orient, vers cette belle terre d'Égypte aux mains des barbares, que dans sa naïve ardeur saint Louis avait voulu conquérir, et qui n'eût certes pas résisté aux flottes et aux armées modernes. Mais les préparatifs qui alarmaient l'Europe n'avaient en réalité pour but ni les champs arrosés par le sang des croisés ni les terres vierges du nouveau monde. Une petite république, naguère créée par la France, maintenant forte de sa seule liberté, avait su arrêter Louis XIV, et ne craignait pas chaque jour de se railler de sa majesté. C'était à elle qu'il en voulait. Ayant triomphé pour son malheur dans une première guerre injuste, il se flattait d'accabler la Hollande encore plus facilement que l'Espagne.

CVII. Pendant que Colbert luttait encore contre cette colère insensée, stimulée par Louvois, le frivole monarque, aussi léger dans ses affections que dans sa politique, préludait à la guerre par une autre folie, et n'abandonnait la trop fidèle La Vallière que pour tomber, par une juste expiation, sous le joug de l'orgueilleuse Montespan. Aux illusions d'une première faute succédaient pour lui les honteuses chaînes d'un
1670 vice invétéré. En vain sa première victime donna l'exemple d'une pénitence courageuse, se jeta devant toute la cour aux pieds de la Reine, et alla s'enfer-

Digitized by Google

mer chez les Carmélites de la rue Saint-Jacques, où 1670
elle pleura trente-cinq ans sa faute, augmentant pour son faible corps les rigueurs de la règle et s'estimant indigne de vivre au milieu des sœurs qu'elle édifiait. En vain, frappant un coup soudain au milieu de cette cour voluptueuse, la mort y enleva à la fleur de l'âge la gracieuse et légère Henriette d'Angleterre. Personne n'entendit ces leçons du malheur, que faisait pourtant solennellement retentir la grande voix de Bossuet. Versailles était devenu pour toute la noblesse un lieu de prodigalité et de corruption.

CVIII. Aux pompes de l'Église indignement profanées se mêlaient celles du paganisme, étalant partout ses divinités transparentes. Artistes et écrivains brûlaient devant elles un criminel encens. Jetant de mordantes railleries aux illusions du cœur de l'homme, Molière le ramenait aux triviales réalités des sens, et divinisait dans Amphytrion les hontes du monarque. Plus noble et plus sensible, son élève Racine pleurait dans Bérénice les malheurs de La Vallière. La Fontaine ne rougissait pas de dédier le second livre de ses Fables à la toute-puissante Montespan. Malheur à qui résistait à ce coupable entraînement! Le chrétien était traité d'hypocrite et bafoué sur la scène sous les traits de Tartufe. En échange, on exigeait les prières de l'Église pour le cercueil de Molière. A peine quelques gens de cœur luttaient çà et là. Bossuet, il est vrai, dénonçait sans ménagements les dangers de cette licence, et, à la vue de son visage sévère, le grand Roi se cachait au fond de son carrosse; mais, quand il

Digitized by Google

1670 avait disparu, les folies recommençaient. Enivré des applaudissements de la France entière, Louis XIV alla jusqu'à danser lui-même aux yeux de sa cour. Les ballets remplacèrent les tournois. De là ces perruques ridicules, ces chapeaux à plumes, ces habits de soie et de dentelles, inconnus du passé, indignes d'un peuple guerrier.

1672 CIX. Un beau jour, équipages, grandes dames, vaisselle d'argent, costumes brodés s'acheminèrent pompeusement vers la frontière. On allait assister à la conquête de la Hollande. Sur mer, trente vaisseaux de ligne s'étaient joints à la flotte anglaise, que le faible Charles II, au risque de perdre sa couronne à peine reconquise, mettait au service de la France. Au bord du Rhin, cent mille hommes, commandés par Condé, Turenne, Vauban et Louvois, suivis de bateaux sur des charrettes pour passer les rivières, attendaient le Roi. A peine arrivé, il traversa le fleuve à gué au-dessous de Cologne, en présence d'une faible infanterie : ce fut le fameux passage du Rhin chanté par Boileau. Arnheim, Nimègue, Utrecht, ouvrirent leurs portes. Avec un peu d'audace, Amsterdam éprouvait le même sort. Déjà des coureurs français paraissaient aux portes; les riches parlaient de s'embarquer avec leur or pour Batavia; les juifs offraient deux millions pour se racheter du pillage. Les magistrats envoyèrent des ambassadeurs pour fléchir les conquérants. Aussi dur pour les petits que servile avec son maître, Louvois les reçut avec insolence, leur demanda toutes les places fortes, le pays jus-

Digitized by Google

qu'au Rhin, le rétablissement de la religion catho- 167
lique, et de plus une médaille pour éterniser leur humiliation. Autant valait périr.

CX. Irritée par le désespoir, la populace se souleva, massacra ceux qui avaient parlé de paix, et remit le pouvoir précisément à ce Guillaume de Nassau que Cromwell en avait jadis fait exclure. C'était un jeune homme de vingt-deux ans, nerveux et maladif, mais aussi tenace que taciturne, froid, dissimulé, ne connaissant que les âpres jouissances de l'ambition. Pour le moment, il avait à peine sous la main vingt-cinq mille soldats mal aguerris. Tout l'or des Hollandais ne les eût pas sauvés sans l'idée vraiment lumineuse de rompre les digues. En quelques instants, le pays fut rendu à l'Océan, dont la main de l'homme l'avait jadis tiré. Le brave amiral Ruyter, vainqueur des flottes alliées de France et d'Angleterre, vint ranger ses vaisseaux autour d'Amsterdam. L'occasion de prendre cette capitale était perdue. Réduite à marcher sur d'étroites chaussées, où quelques détachements pouvaient l'arrêter, l'armée française se voyait paralysée. Louis XIV revint à ses plaisirs de Versailles, laissant ses lieutenants se débattre avec les éléments et défendre leurs conquêtes. Le reste de l'année se passa à fortifier des places que le Roi mettait son honneur à conserver, tandis que Turenne et Condé conseillaient de les raser.

CXI. Pendant ce temps-là l'Empereur et l'Espagne 1673
faisaient secrètement passer des secours aux Hollandais, et accumulaient des troupes sur le Rhin. Tu-

Digitized by Google

1673 renne avec le gros de l'armée fut obligé de faire face à ces rassemblements menaçants. Le reste étant dispersé dans les garnisons, Condé revint en France y former une réserve, et laissa pour tenir tête à l'ennemi son élève et son frère d'armes, Luxembourg, fils de Bouteville. A la mort de ce malheureux père, la princesse de Condé l'avait courageusement adopté et élevé avec ses propres enfants; il venait de faire ses preuves dans la campagne de Franche-Comté. Dédaignant cet adversaire, Guillaume traversa ses lignes, et vint témérairement investir Charleroi dans l'espoir de donner la main aux Impériaux. Il faillit être puni de cette audace. Ses alliés furent contraints de repasser le Rhin, lui-même de lever précipitamment le siége de Charleroi. En même temps, le froid rendait l'inondation impuissante. La glace étant assez forte pour porter des troupes, Luxembourg partait bravement d'Utrecht à la tête de douze mille hommes, et menaçait La Haye. Mais le ciel était pour les Hollandais : le dégel survint à point pour arrêter Luxembourg, qui revint à grand'peine par les digues.

CXII. Tandis que le pays redevenait impraticable, l'Europe entière se soulevait contre l'ambition du roi de France. Charles II lui-même était contraint par ses peuples de se séparer de lui et de persécuter les catholiques suspects de tendances françaises. L'arc de triomphe de la porte Saint-Denis n'était pas achevé qu'il fallut, après d'inutiles et odieuses cruautés, évacuer les provinces conquises, de peur d'être pris à dos par l'Espagne rendant à la Hollande le service

Digitized by Google

qu'elle en avait reçu quelques années auparavant. 1673
C'était une faute que d'avoir laissé derrière soi cet immanquable ennemi. Du moins pour le moment fallait-il concentrer ses efforts sur lui ou prendre l'offensive sur le Rhin. Mais, tandis que Condé se soutenait à grand'peine en Flandre et Turenne en Palatinat, Louis XIV, préférant une tâche plus facile, se bornait à prendre Maestricht dans les règles sous la direction de Vauban; puis de là par l'Alsace il s'acheminait vers la Franche-Comté qui, prise entre la France 1674
et la Suisse et réduite à ses propres forces, ne pouvait offrir de résistance sérieuse. Cette province conquise, il revint faire une entrée triomphale à Paris, par l'arc de triomphe de la porte Saint-Martin.

CXIII. Pendant ce temps-là, Turenne, avec une quarantaine de mille hommes, avait sur les bras toutes les forces de l'Empire et le vieux duc de Lorraine infatigable combattant. Prévenant avec un coup d'œil de génie la réunion de ses ennemis, il passe le Rhin à Philippsbourg et disperse plusieurs corps d'armée. Malheureusement il apprend que la ville libre de Strasbourg a ouvert son pont et ses portes à l'ennemi. Sur les ordres de Louvois, il laisse le Palatinat horriblement ravagé, et revient en Alsace soutenir de nouveaux et brillants combats. Enfin épuisé, diminué de moitié, il est obligé à l'approche de l'hiver de se retirer en Lorraine, avec vingt mille hommes à peine, et soixante-dix mille Allemands prennent paisiblement leurs quartiers d'hiver en Alsace, à l'abri des Vosges couvertes de neige. Soudain, au moment où ceux-ci

Digitized by Google

1674 s'y attendent le moins, Turenne, qui a remonté jusqu'aux sources de la Moselle, traverse les plus hauts passages des montagnes, tombe comme la foudre à Belfort et à Thann, redescend à Mulhouse, coupe l'en-
1675 nemi en deux, balaie ses corps échelonnés dans la Haute-Alsace, les rejette au delà du Rhin, et reparaît aux portes de Strasbourg qui implore sa clémence.

CXIV. Là devait s'arrêter la gloire de ce sage capitaine, dont le génie n'avait cessé de grandir, et qui, revenu de ses fautes passées, promettait un si bel avenir. Comme il avait traversé le Rhin, et qu'il observait l'ennemi à Sasbach dans le pays de Baden, un boulet l'emporta. Avec lui la France perdait plus qu'une armée. Pendant qu'on rapportait son corps à Paris, ses troupes découragées repassaient le Rhin en désordre et livraient de nouveau l'Alsace aux Impériaux.

CXV. Pour les rallier, il fallut la présence du grand Condé, qui venait de remporter en Flandre une victoire moins complète. Tenant aux environs de Mons avec quarante-cinq mille hommes contre le prince d'Orange qui en avait soixante mille, il l'avait attaqué dans une marche de flanc et avait d'abord mis ses troupes en désordre. Mais Guillaume les avait ralliées avec un admirable sang-froid dans la position de Senef, et avait résisté toute une journée. Condé s'obstina comme à Fribourg, déploya la même fougue, eut trois chevaux tués sous lui et perdit douze mille hommes sans gagner de terrain. Le soir, il voulut tenter une quatrième attaque. Son armée se débanda pendant que

Digitized by Google

les Hollandais épouvantés quittaient eux-mêmes ce 1675
champ de carnage et se reconnaissaient vaincus.

CXVI. Arrivé sur le Rhin après ce coûteux succès, Condé fut obligé comme Turenne de multiplier son génie pour soutenir une armée sacrifiée. Il sauva Saverne, Haguenau et délivra une seconde fois l'Alsace. Puis, souffrant de la goutte, fatigué d'une guerre où ses lauriers portaient ombrage au superbe Louis XIV, il se retira à Chantilly, et y finit ses jours dans l'intimité de Bossuet, supportant les douleurs de la maladie aussi gaiement que les périls de la guerre, expiant par une vieillesse disgraciée les fautes de ses jeunes années.

CXVII. Cependant le Roi avait pris en personne le commandement de l'armée de Flandre, y avait porté tous ses renforts, et s'était emparé de Condé, de 1676
Bouchain, de Valenciennes, de Cambrai, de Gand et 1677
d'Ypres. Le prince d'Orange n'avait pu contrarier au- 1678
cune de ces opérations, et les ennemis commençaient à désirer la paix. La Hollande, qui à elle seule avait arrêté Louis XIV dans sa première guerre, était heureuse cette fois de lui avoir échappé. L'Espagne, sur qui était retombé tout le poids des hostilités, se sentait incapable de défendre ses provinces disséminées. Outre la Franche-Comté, la Sicile venait de lui échapper par une insurrection. Le frère de Mme de Montespan, Vivonne, l'avait occupée avec le titre de vice-roi. Secondé par un marin moins frivole, l'obscur mais brave Duquesne, il avait tenu tête devant Messine aux flottes espagnole et hollandaise, et

Digitized by Google

1678 au grand Ruyter lui-même qui succomba dans cette bataille. De son côté le Roi, bien que vainqueur sur terre et sur mer, voyait le nombre de ses ennemis croître avec sa fortune, et se sentait sérieusement menacé par la défection complète de l'Angleterre. Poussé par ses sujets, Charles II venait de consacrer son alliance avec Guillaume en lui accordant la main d'une de ses nièces, mariage qui satisfaisait la passion des Anglais pour le prince d'Orange, mais qui introduisait dans la famille des Stuarts un prince ambitieux et perfide.

1679 CXVIII. Chacun voulait donc la paix. Ce fut encore l'Espagne qui en paya tous les frais; la France abandonna les Siciliens à sa vengeance, et garda la Franche-Comté avec quelques places en Flandre. Ainsi le but de la première guerre était à peine atteint, celui de la seconde complétement manqué, et, quoiqu'ayant perdu plus de batailles et levé plus de siéges qu'aucun homme de son siècle, au fond Guillaume d'Orange était le véritable triomphateur.

CXIX. Louis XIV n'en était pas moins enivré de gloire. La ville de Paris lui décerna le nom de Grand, et, ce qui ne s'était jamais vu, lui éleva des statues de son vivant. Adoré comme un empereur romain, il se crut permis de tout oser. Par de simples arrêts,
1680 les magistrats de Metz et de Brisach réunirent au territoire ce qui jadis avait pu dépendre des Trois-Évêchés ou de l'Alsace. En pleine paix Louvois conquit
1681 par l'or et par la terreur la ville libre de Strasbourg, que ses neuf cents canons ne défendirent pas, et dont

Digitized by Google

Vauban fit en peu de temps une place de premier 1681
ordre. Luxembourg fut saisi sous prétexte d'un oubli dans le traité. Les Italiens vendirent Casal. Mêmes exploits sur mer. Maître de la Méditerranée depuis 1683
la victoire de Messine, Duquesne bombarda Alger et Tripoli, dont les pirateries avaient redoublé pendant la guerre ; pour une bagatelle, il força le doge de Gênes à venir humblement porter ses excuses à Versailles.

CXX. Cet étalage de puissance cachait de grandes misères. La guerre seule avait causé un excédant de dépenses de soixante millions par an. Pour y faire face, Colbert avait été réduit aux expédients de ses prédécesseurs, à des emprunts onéreux, à des ventes d'offices ou de priviléges, à l'aliénation des aides et des gabelles. L'ingratitude et les peines dont il était abreuvé le menèrent au tombeau. Le Roi faisant demander de ses nouvelles : « Qu'il me laisse « mourir tranquille, répondit-il. Si j'avais fait pour « Dieu ce que j'ai fait pour lui, je serais sauvé. » La foule elle-même, qui applaudissait aux victoires militaires, maudissait le ministre chargé d'en payer les frais. Il fallut l'enterrer de nuit, de peur d'insultes de la populace, triste récompense d'une vie usée au service de l'État. Colbert mort, les finances allèrent de mal en pis, et l'inepte tyrannie des gens d'affaires ne connut plus de limites.

CXXI. Louvois, le mauvais génie du règne, devint tout-puissant. Son influence ne fut pas tempérée, comme il était permis de le penser, par celle de la

Digitized by Google

683 femme intelligente et pieuse qui depuis peu dominait le Roi. Veuve du poëte Scarron, venue à la cour comme gouvernante des enfants de Mme de Montespan, Mme de Maintenon avait près de cinquante ans quand Louis XIV, moins âgé qu'elle mais à bout d'illusions, se laissa subjuguer par son esprit, et vint comme un autre enfant se mettre sous la férule de cette institutrice consommée. Plus heureuse que Bossuet, elle sut évoquer en lui le remords et la foi, et adoucir les derniers jours de Marie-Thérèse. A la mort de cette reine infortunée, elle prit sa place par un mariage secret qui mit fin aux désordres de la cour. Mais, à côté du génie de direction qu'elle aimait à exercer jusque sur les petites paysannes des environs de Fontainebleau, et auquel elle ouvrit un libre champ dans la maison d'éducation de Saint-Cyr, cette âme d'élite manquait pourtant de ce je ne sais quoi de tendre que la raison la plus exquise ne peut atteindre, et que les joies du bonheur conjugal et de la maternité développent seules chez la femme. Protestante de naissance, fille d'un hérétique farouche, elle en avait gardé quelque chose ; elle-même avouait que dans ses jeunes années elle était restée vertueuse moins par piété que par un fier dédain du vice. De là l'antipathie qu'elle inspira à des gens honnêtes, moins indulgents pour sa froide domination que pour des cœurs faibles mais sensibles. De là son impuissance à guérir l'orgueil de Louis XIV et à prévenir les fautes et les malheurs de sa vieillesse.

CXXII. Par une singulière contradiction, ce Roi

Digitized by Google

converti traitait le Souverain-Pontife avec une dureté 1683
sans égale. Renouvelant la querelle de Louis le Jeune et de Philippe le Bel, il avait interdit les envois d'argent à Rome, confisqué des biens ecclésiastiques et étendu à toutes les provinces la régale ou jouissance des revenus et bénéfices des évêchés vacants. En même temps, comme tous les princes violents, il prétendait rassurer sa conscience et apaiser Dieu en sévissant contre les calvinistes. La plupart s'étaient paisiblement adonnés au commerce sous la protection de Colbert. C'était assez pour attirer la haine de Louvois. Quelques-uns se trouvèrent mêlés à des émeutes pendant la dernière guerre. De là prétexte pour les exclure tous des fonctions judiciaires, pour défendre les mariages mixtes, détruire les temples, exempter les convertis d'impôts et de charges, loger des soldats par douzaines chez les autres, bannir les relaps, confisquer leurs biens et enlever leurs enfants.

CXXIII. Sans doute, les pays protestants ne se montraient pas moins intolérants à l'égard des catholiques, et c'était rentrer dans le droit public du temps que d'abolir les libertés et priviléges exceptionnels, que Henri IV avait laissés à ses anciens coreligionnaires. D'ailleurs, n'étaient-ce pas des conspirateurs cachés, toujours en relation avec l'étranger, toujours en révolte contre le pouvoir? Dans ses vieux jours, saint Augustin lui-même n'avait-il pas fini par invoquer l'appui du bras séculier contre ceux que sa voix n'avait pas persuadés? A son exemple, plus d'un

Digitized by Google

1683 missionnaire fatigué espérait achever ainsi son œuvre, oubliant que la force n'avait sauvé l'Afrique ni de l'hérésie ni des barbares, et que, pour être efficace, le châtiment le plus légitime doit venir avant tout d'une autorité sincère et vertueuse. Innocent XI flétrit avec courage cet odieux prosélytisme, et avertit par trois fois le Roi que ces violences ne réparaient pas ses torts. Mais les évêques de France abandonnèrent lâchement leur chef. Aveuglés par l'éclat du trône, séduits par sa fatale protection, ils se firent les instruments de sa révolte et de sa tyrannie. Le grand Bossuet lui-même eut la faiblesse de présider leur servile assemblée de 1682, et de consentir aux quatre propositions qui consacraient la supériorité d'un concile sur le Saint-Siége et l'indépendance absolue du pouvoir temporel. Puis ils écrivirent au Pape, le suppliant de faire les mêmes concessions, et de ménager le Roi très-chrétien sous lequel les hérétiques n'osaient ouvrir la bouche. La réponse fut sévère et digne : « Vos paroles et vos actes montrent la peur « qui vous fait agir, et que vous voudriez faire passer « dans mon cœur; mais il est plein de l'amour de « Jésus-Christ, et l'amour bannit la peur. »

CXXIV. Pour résister, Louis XIV se rapprocha des jansénistes du Parlement, complices de son orgueil et de sa roideur, et désireux de se venger des condamnations de Rome. D'un commun accord, ils rendirent les quatre propositions obligatoires. Il fallut jurer de les professer pour obtenir un bénéfice ou même un grade universitaire. Les partisans de cette

Digitized by Google

étrange doctrine furent comblés de faveurs et dé- 1683
signés pour les principaux siéges épiscopaux. Le Pape leur refusa l'institution canonique, et, au bout de trois ans, trente-sept diocèses se trouvèrent aux mains de pontifes sans pouvoirs. Tandis que le royaume entier, comme aux plus mauvais jours du quatorzième siècle, suivait son roi sur la pente du schisme, un ambassadeur, jouant le petit Nogaret, entrait à Rome à la tête de plusieurs escadrons de cavalerie, et bravait l'excommunication.

CXXV. Ce fut encore aux protestants d'expier cette 1685
criminelle obstination. L'édit de Nantes fut brusquement révoqué, l'exercice du culte calviniste interdit, tous les pasteurs bannis, des dragons envoyés par escouades pour disperser les rebelles, poursuivre les fugitifs, enlever les enfants et convertir les villages le sabre au poing. Ces rigueurs arrêtèrent pour jamais le retour des hérétiques au catholicisme. Presque tous disparurent, emportant à l'étranger leur industrie, leurs richesses et une haine implacable contre leur patrie. Ni la confiscation ni les galères ne purent arrêter cette légitime émigration. Les uns gagnèrent Genève ou Berlin; les autres, et à leur tête le maréchal de Schomberg, allèrent grossir les troupes de l'ambitieux prince d'Orange; le brave Duquesne quitta la marine, et mourut disgracié; ses enfants passèrent la frontière. Ainsi, pour les protestants comme pour les catholiques, la France cessait d'être l'asile de la liberté de conscience. Non content d'exercer dans ses États cette funeste tyrannie, le nouveau

Digitized by Google

1685 Philippe II prétendit l'étendre au dehors, et s'ériger partout en champion de l'orthodoxie.

CXXVI. Bientôt se présenta une séduisante occasion d'appliquer son système. A son instigation, le nouveau roi d'Angleterre, Jacques II, plus catholique de bouche et d'ostentation que de cœur ou de mœurs, avait poussé à bout par ses maladresses l'esprit national. Appelé par les mécontents, Guillaume
1688 d'Orange arriva de Hollande à la tête de quinze mille hommes en partie Français. Nouveau conquérant, il s'empara de Londres, détrôna son beau-père, et le força à chercher un refuge à la cour de Louis XIV. C'était le moment de faire une croisade et d'abattre en Guillaume III la puissance réunie de la Hollande et de l'Angleterre, l'odieuse hydre de l'hérésie. Avec de si beaux motifs, habilement exploités par Louvois, qu'importait de risquer contre les deux plus fortes marines du monde les flottes et les colonies de la France? qu'importait d'avoir sur les bras l'Europe entière, peu édifiée de la piété du grand Roi et justement irritée de ses envahissements? La guerre fut déclarée à tout le monde à la fois.

CXXVII. Le cruel ministre de la guerre ouvrit la campagne avec une véritable rage. D'un côté, il employa en France les galères et les massacres pour écraser les calvinistes des Cévennes, du Dauphiné et du Vivarais; de l'autre il recommença en Allemagne le pillage du Palatinat, à son gré trop ménagé par Turenne. Spire, Worms, Bingen, furent détruits de fond en comble; à Manheim, il ne resta pas pierre

Digitized by Google

sur pierre; à Heidelberg, une seule maison échappa 1688
à l'incendie, et le magnifique château des Électeurs ne fut plus qu'une ruine. Chassés de leurs maisons, cent mille habitants erraient sans abri; Louvois eut l'impudence de leur proposer d'émigrer en Alsace. Jamais, depuis les Vandales et les Normands, la guerre ne s'était faite avec une pareille atrocité. L'Allemagne, justement indignée, chassa partout les Français. 1689

CXXVIII. Ce triste usage de la force brutale ne réparait pas les vides que la mort avait faits dans les armées du Roi. Il avait beau se flatter de pouvoir se passer de grands généraux, ou du moins d'en susciter par sa seule volonté. En vain tenait-il dans une sorte de disgrâce les élèves de Condé et de Turenne, le bouillant Luxembourg et l'intrépide Catinat, dont les fiers caractères refusaient de se plier aux caprices de Louvois et de Mme de Maintenon. S'il remportait encore quelques victoires, c'était à eux qu'il les devait. Pendant qu'une belle flotte portait Jacques II en Ir- 1690
lande, diversion fatale à ce malheureux pays, Luxembourg, rappelé au commandement des troupes de Flandre, attaquait les Hollandais à Fleurus, tournait leur gauche à la faveur d'un rideau de bois, l'écrasait entre deux feux, leur tuait cinq mille hommes, en prenait huit mille avec cinquante-cinq canons et plus de cent drapeaux. A la frontière du Piémont, Catinat débouchait vigoureusement des Alpes, descendait dans la vallée du Pô, et culbutait l'ennemi à Staffarde. Mais, au lieu de recevoir des renforts qui leur permissent de profiter de ces succès, les vainqueurs furent

Digitized by Google

1690 obligés d'en envoyer à l'armée du Rhin, réduite à parader sous les ordres de monseigneur le Dauphin. Au contraire, Guillaume, après avoir jeté à la mer les
1691 troupes du roi Jacques, s'était hâté de passer sur le continent pour tenir tête lui-même au vainqueur de Fleurus, et le fils de Schomberg, débarqué en Italie avec quelques bataillons d'émigrés, opposait à Catinat une résistance désespérée.

1692 CXXIX. Sur l'Océan, l'orgueil de Louis XIV était encore plus cruellement puni. D'après l'avis de Jacques II, qui se vantait d'avoir des intelligences dans la marine anglaise, il avait ordonné à Tourville de livrer bataille. Jamais amiral n'avait vu si belle flotte naviguer sous son pavillon. Quarante-quatre gros vaisseaux, comptant presque tous plus de cinquante canons, formaient sa ligne de bataille; ses hommes étaient pleins de bravoure, lui-même était le plus digne après Duquesne de soutenir l'honneur français. Mais tout cela vint se briser contre des forces deux fois plus nombreuses. Les défections promises par Jacques II n'étaient qu'une chimère; Hollandais et Anglais se battirent avec un accord rare. Après une journée d'efforts héroïques, Tourville dut renoncer à renouveler le combat et songer à la retraite. Il était en vue des côtes de France, non loin du cap de la Hogue; Cherbourg n'existait pas; point de port pour abriter ses navires, dont aucun n'avait encore péri, mais dont plusieurs avaient beaucoup souffert. Les défendre, c'était s'exposer à les perdre tous. Il fallut se résigner à un douloureux sacrifice, laisser en ar-

Digitized by Google

rière les plus maltraités et parmi eux, triste pré- 1692
sage! le Soleil-Royal, magnifique vaisseau de cent six canons. Pendant que l'escadre s'échappait entre la côte et les îles d'Aurigny et de Guernesey, l'ennemi la poursuivait de près, recueillant les fruits de sa victoire. L'un après l'autre, quinze vaisseaux se jetèrent à la côte, et y furent livrés aux flammes. De ce jour tomba le prestige de la marine française. Colbert n'était plus là pour réparer ses pertes. Abandonnée à son malheureux sort et négligée pour la guerre continentale, elle put encore s'enorgueillir des audacieuses pirateries de Jean-Bart et de Duguay-Trouin, mais elle n'osa plus prétendre à la domination des mers.

CXXX. Encouragé par ce triomphe, Guillaume tenta de vaincre lui-même à force de persévérance la fortune qui le condamnait à être toujours battu. Il trompa Luxembourg par un faux rapport d'espion, et l'attaqua en flanc à Steinkerque, sur un terrain étroit où la cavalerie ne pouvait se déployer. Cette surprise eut d'abord un plein succès; mais les gentilshommes, les princes eux-mêmes, qui jusqu'alors se piquaient de ne combattre qu'à cheval, mirent pied à terre pour arrêter le désordre. Leur exemple ranima les troupes. L'ennemi fut repoussé, laissant dix canons et douze cents prisonniers. L'année suivante, le Roi vint en 1693
personne avec Mme de Maintenon faire une apparition à l'armée. Comme d'ordinaire, il amenait de brillants renforts. Ayant cent mille hommes sous la main, il pouvait enlever Guillaume qui, avec cinquante mille

Digitized by Google

1693 à peine, occupait un camp retranché près de Louvain. Luxembourg se jeta à ses genoux pour obtenir la permission de vaincre. Mais Louis XIV redouta le hasard des batailles; il repartit sans avoir rien fait, sinon d'affaiblir encore une fois l'armée de Flandre au profit de son fils inactif en Palatinat.

CXXXI. Libre par son départ, Luxembourg résolut de réparer à tout prix cette déplorable inaction, et vint attaquer les Hollandais à Nerwinden. Ils occupaient sur une hauteur deux villages peu éloignés, reliés par un fossé de quatre pieds et par de solides batteries. Sans bien reconnaître leur position, l'élève du grand Condé laisse sa cavalerie au centre, et ordonne l'attaque des villages. Guillaume s'y maintient avec opiniâtreté. En même temps, il fait pointer toute son artillerie sur les escadrons français, qui restent immobiles sous un feu épouvantable. « Oh! l'insolente « nation! » s'écrie-t-il dans sa stupeur. A la fin, resserrant leurs rangs, ces mêmes cavaliers s'élancent par trois fois sur les retranchements ennemis, et, bien que leurs chevaux ne puissent les franchir, donnent ainsi à Luxembourg le temps de rallier son infanterie. Le combat durait depuis six heures sous un soleil brûlant; il était temps de faire un effort décisif. La réserve des gardes françaises et des Suisses parvient à enlever un des villages à la baïonnette, et se déploie au delà dans la plaine en face des Hollandais. Sous sa protection la cavalerie, qui brûle de se venger, défile à travers haies, fossés, jardins, houblonnières, granges, maisons, et, à mesure qu'elle arrive, lance ses es-

Digitized by Google

cadrons à peine formés. La cinquième charge enfonce 1693
l'ennemi, et prend à revers les batteries qui avaient fait tant de victimes le matin. Vainqueurs et vaincus étaient exténués par cette lutte acharnée, et avaient perdu chacun plus de quinze mille hommes. Guillaume se retira sans être poursuivi, laissant ses canons, ses mortiers, une foule de caissons et de drapeaux. Si, dans cette journée, la fougue française avait encore triomphé, c'était au prix de flots de sang et sans résultats dignes d'une telle bravoure.

CXXXII. Ce fut la dernière victoire de Luxem- 1695
bourg. Il mourut, laissant sa belle armée à un courtisan, à l'incapable Villeroi, qui ne tarda pas à tromper les espérances du Roi, et ne sut pas empêcher la prise de Namur. Pour réparer cet échec, il fallut rendre hommage à Catinat, qui prolongeait en Italie une résistance digne d'éloge. Rappelé dans le Nord,
il ouvrit la tranchée devant la ville d'Ath, et la prit 1697
d'assaut.

CXXXIII. Louis XIV se hâta de profiter de ce retour de fortune, qui lui permettait de faire la paix sans avoir l'air d'un vaincu. Il garda quelques places en Flandre, comme consolation pour son orgueil humilié, et recouvra ses colonies, frappées au cœur par la mort de Colbert et par la ruine de la marine militaire. Mais le grand but de ses efforts était manqué. Son ami Jacques II restait détrôné, et n'osait même plus conserver le titre de roi ; son ennemi Guillaume demeurait souverain d'Angleterre, et avait acquis par sa ténacité la prépondérance en Europe. Les catho-

Digitized by Google

1697 liques d'Irlande et de Grande-Bretagne expiaient cruellement les violences infligées aux calvinistes de France, et de nécessiteux réfugiés venaient par milliers remplacer les populations industrieuses dispersées par la persécution. Il avait également fallu traiter avec le Pape, se reconnaître vaincu par le vieillard désarmé du Vatican et jurer de laisser tomber dans l'oubli les fameuses propositions de 1682.

CXXXIV. Pour acheter ces tristes résultats, le royaume avait cruellement souffert. A l'envi avaient grandi la misère et la servitude. Pour combler les déficits du trésor, on avait fondu la vaisselle d'argent des particuliers, des églises et du Roi, puis, comme au temps de Philippe le Bel, on avait altéré d'un dixième la valeur des monnaies. La vénalité des charges avait fait de nouveaux progrès. Pour gagner quelques millions, on attaqua, non plus l'indépendance de la justice, mais les vieilles franchises municipales, et l'on mit en vente toutes les places électives d'échevins, de maires ou de consuls. Là où l'amour de la liberté subsistait encore, les villes rachetèrent elles-mêmes le droit de nommer leurs magistrats, jusqu'à ce qu'un nouveau décret vînt les en dépouiller; ailleurs, elles y renoncèrent avec une déplorable facilité. De même furent exploitées les corporations d'ouvriers, qui s'étaient spontanément formées au moyen âge, et qui, grâce à leur force d'association, grâce à l'élection de leurs maîtres et de leurs jurés, avaient fait fleurir l'industrie dans les temps les plus difficiles. Le droit du travail et du commerce fut ré-

Digitized by Google

glementé et vendu par le pouvoir; les comptoirs fu- 1697
rent arbitrairement restreints ou multipliés dans de mesquines vues fiscales, et les plus belles institutions libres devinrent des instruments d'oppression.

CXXXV. Au temps de Louis XII, la France était encore un faisceau de petites républiques sous un roi paternel ; aujourd'hui, ce n'était plus qu'une grande monarchie, où un despotisme uniforme atteignait, exploitait, enlaçait chacun. Sous ce joug maladroit, l'agriculture et le commerce, qui ne vivent que de liberté, n'avaient pas moins souffert que la dignité et la noblesse des caractères, et, quatre ans avant la fin de la guerre, Fénelon pouvait dire à Louis XIV, comme naguère saint Vincent de Paul à Richelieu : « Sire, « vos peuples que vous deviez aimer comme vos en- « fants, et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour « vous, meurent de faim. La culture des terres est « presque abandonnée, les villes et les campagnes se « dépeuplent, tous les métiers languissent, et ne « nourrissent plus leurs ouvriers. Tout commerce est « anéanti. Par conséquent, vous avez détruit la moitié « des forces réelles du dedans de votre État pour faire « et pour défendre de vaines conquêtes au dehors. » Ainsi, la prospérité nationale s'était évanouie aussi bien que les rêves ambitieux du grand Roi.

CXXXVI. Poursuivi lui-même par un ennui inexprimable, il se débattait contre l'étiquette orientale qu'il avait imposée à sa cour, cherchait une diversion dans le séjour silencieux de Marly, et venait par moments épancher son cœur et verser des larmes

Digitized by Google

1697 involontaires dans l'intimité de Mme de Maintenon. Son Versailles était toujours magnifique, mais déjà quelque peu noirci par le temps et à demi couvert du linceul de tristesse qui l'enveloppe aujourd'hui. Au lieu de la douce épouse de ses jeunes années, régnait une femme austère et dominatrice ; au lieu de Colbert, de Turenne et de Condé, des créatures auxquelles se donnait le pouvoir mais non le génie. Les lettres elles-mêmes semblaient se flétrir. Pascal, Molière, Corneille, La Fontaine, La Bruyère, Mme de Sévigné, n'étaient plus, et rien ne venait combler ces vides de chaque jour.

CXXXVII. Plus de naïveté ni de libre énergie. Faisant pénitence de sa vie légère, l'élève de Molière, le rival attardé de Corneille, Racine était déjà mort pour le théâtre, et avait interrompu à la fleur de l'âge le cours de ses tragédies, chefs-d'œuvre mesurés, sentant déjà quelque peu la main régulatrice du maître. Il ne reprit la plume que pour donner Esther et Athalie aux pensionnaires de Mme de Maintenon. Un jour, il hasarda un mémoire d'économie politique, inspiré à son cœur compatissant par les calamités du temps. Mais malheur à qui osait se mêlait de toucher à ces plaies mystérieuses ! Le Roi surprit cet écrit, et, dans sa colère, lança au sensible poëte un regard qui le tua.

CXXXVIII. Même ingratitude, même disgrâce pour l'auteur de Télémaque, pour l'aimable Fénelon. Connu comme Bossuet par d'heureuses controverses avec les protestants et par de riches conquêtes d'âmes, ce prêtre d'élite avait de bonne heure rivalisé avec le

Digitized by Google

grand évêque de Meaux. L'un était devenu gouverneur du Dauphin, et n'avait rien pu tirer de cette nature lourde et vulgaire ; l'autre, chargé de l'éducation du duc de Bourgogne, petit-fils du Roi, avait dompté ce caractère violent, s'était fait chérir de son élève comme de tous ceux qui l'approchaient, et avait formé un prince généreux, de mœurs pures, ardent au bien, en qui tous les cœurs honnêtes mirent leur espoir. Fasciné par Louis XIV et redoutant outre mesure la révolte d'un monarque que lui-même avait contribué à rendre tout-puissant, Bossuet lui avait fait dans sa lutte avec Rome de lamentables concessions. Fénelon, au contraire, ne craignait pas de lui résister ; dans Télémaque comme dans sa Lettre sur la paix, il lui faisait entendre des vérités toujours amères à qui se sent coupable. De là une aversion secrète qui n'attendait plus qu'une occasion pour se manifester. 1697

CXXXIX. Hélas ! dans ce monde fragile et imparfait, quel homme de bien, quel saint n'a ses faiblesses, heureux quand ce sont, non les lâchetés d'un esprit qui doute de la vertu, mais les illusions d'un cœur qui présume trop de la nature humaine, et qui ne veut à la liberté d'autre frein que l'amour ? En politique, le précepteur du duc de Bourgogne croyait qu'un bon roi suffirait à régénérer les mœurs ou les caractères ; en théologie, il se laissa séduire par les généreuses aspirations du quiétisme, tout opposées aux rigueurs jansénistes, et crut qu'on pouvait bannir la crainte de Dieu et se contenter de le chérir. Bossuet

Digitized by Google

1697 fut le premier à dénoncer avec une âpre vigueur ces tendances, pour lesquelles ses propres fautes auraient dû lui inspirer plus d'indulgence. Mme de Maintenon, qui avait d'abord paru charmée par l'auteur des Maximes des saints, et qui avait même sollicité ses conseils, se joignit à ses adversaires les moins charitables, et Louis XIV poursuivit avec acharnement à Paris et à Rome la disgrâce de l'homme qu'il appelait le plus bel esprit et le plus chimérique de son royaume. Il lui donna l'archevêché de Cambrai comme un exil, lui retira le titre de précepteur du duc de Bourgogne, s'opposa à toute relation entre lui et son élève, et ob-
1699 tint enfin du Saint-Siége la condamnation de ses doctrines.

CXL. Fénelon reçut cette sentence au moment de monter en chaire. Avec une candeur qui accablait ses ennemis, il la lut lui-même à ses ouailles, et se soumit sur-le-champ à la décision de l'Église. Le reste de ses jours se passa dans son diocèse, au milieu des soins de la charité. Il prodigua aux derniers habitants des campagnes cette tendresse de cœur qui avait fait les délices de la cour. Un jour même, on le vit courir pendant deux heures après la vache égarée d'une pauvre femme en pleurs. Ses amis, Vauban et Catinat, devaient bientôt subir comme lui et comme Racine la peine de leur franchise. Les Carmélites et la Trappe offrirent seules un asile sûr à ceux qui voulaient encore goûter librement les douceurs de la vraie piété. Quant à Bossuet, il ne jouit guère de son triomphe. Dans la multitude, il ne trouva plus qu'indifférence hors pour

Digitized by Google

les plaisirs ou pour les affaires; de la part du Roi il 1699
eut à subir un joug de plus en plus lourd, et il se plaignit amèrement de ne rien oser publier sans l'approbation de Mme de Maintenon, juge en dernier ressort des questions théologiques.

CXLI. Ainsi la France recueillait déjà les fruits de son idolâtrie, Louis XIV ceux de son orgueil. Leur bonne harmonie commençait à s'altérer singulièrement, et la conversion du Roi ne faisait que rendre son joug plus importun. Car on pardonne plus volontiers à des folies de jeunesse qu'aux rigueurs d'une piété superbe et morose. Mais ni le monarque ni son peuple n'étaient au bout de leurs malheurs. Associés dans de longs égarements, ils devaient l'être dans une longue et cruelle expiation. La succession d'Es- 1700
pagne, question que Louis XIV avait voulu résoudre quarante ans à l'avance, vint à s'ouvrir. Si cet État ne devait pas survivre à la famille de ses rois, n'était-il pas juste que la France achevât d'en prendre sa part? Cependant le triste héritier de Charles-Quint avait consumé ses derniers jours à se débattre contre les projets de partage en train de se conclure autour de lui et à chercher un successeur capable de maintenir l'intégrité de son empire. Après avoir longtemps flotté entre ses cousins de France et d'Autriche, il avait paru se décider pour les premiers comme plus en état de tenir tête aux convoitises de l'Europe. Au lieu de se contenter d'une ou deux provinces, Louis XIV accepterait-il ce legs périlleux, auquel il avait renoncé jadis pour la conquête de la Flandre et de la Franche-Comté, et par-

Digitized by Google

1700 viendrait-il ainsi à s'approprier d'un seul coup l'empire dont Henri IV, Richelieu, Mazarin et lui-même avaient de longue main préparé la ruine? L'entreprise tenta son orgueil. Il se laissa entraîner sur cette pente fatale qui mène à sa ruine l'homme insatiable de prospérités; il proclama son petit-fils, Philippe V, roi de
1701 toutes les Espagnes, et l'envoya avec une armée dans ce pays qui, façonné par le despotisme, assistait avec une stupide inertie à la discussion de ses destinées.

CXLII. C'était jeter encore une fois le gant à l'Europe. Personne ne crut aux protestations de désintéressement d'un prince qui n'avait que trop donné l'exemple de l'égoïsme et de l'avidité. Considérant ses projets comme une véritable conquête, qui lui assurerait la prépondérance dans le monde entier, l'Angleterre, la Hollande et l'Autriche s'unirent contre lui, s'engagèrent à soutenir à la place de Philippe V le frère de l'Empereur, et, pour prix de leur assistance, se partagèrent d'avance les colonies d'Amérique, les Pays-Bas et l'Italie. Plus d'un état secondaire vint grossir cette ligue, et, pour y attirer l'Électeur de Brandebourg Frédéric, militaire consommé, l'Empereur, malgré les réclamations du Pape, lui décerna le titre de roi de Prusse.

CXLIII. Avant de mourir, Guillaume III eut la joie de voir sous les armes cette coalition, qui devait assouvir toutes ses rancunes et consommer l'humiliation du grand Roi. A sa tête marchaient des généraux célèbres formés par les leçons de Turenne et de Condé, l'Anglais Malborough gouvernant par sa femme l'hé-

Digitized by Google

ritière de Guillaume III, et le prince Eugène de Savoie, que Louis XIV avait négligé de s'attacher, et qui était entré au service de l'Autriche. La France, où la servilité avait paralysé la séve militaire, n'avait à leur opposer que le courtisan Villeroi, toujours en faveur malgré son incapacité, et le brave Catinat mal vu par Mme de Maintenon, vivant retiré dans ses terres, encore doué d'un courage à toute épreuve, mais non plus de cet entrain qui enlève la victoire. Après eux venaient le duc de Vendôme, descendant de Henri IV, se piquant d'égaler la fougue de Condé sans en avoir le génie, et le tacticien Villars, fécond en grandes conceptions qu'il ne lui fut jamais donné de réaliser. C'était avec ces hommes incomplets qu'il fallait défendre contre l'Europe, non plus seulement la frontière de Flandre, mais l'Espagne et l'Italie tout entières. 1701

CXLIV. Pendant que de part et d'autre les armées s'organisaient, la lutte s'ouvrait en Lombardie, théâtre de guerre devenu fameux depuis, mais alors entièrement nouveau. Plusieurs cours d'eau parallèles, l'Adda, l'Oglio, le Mincio, l'Adige, descendant des Alpes et venant se jeter dans le Pô, y forment des lignes naturelles de défense. Établi sur l'Adige et maître du pays jusqu'à cette rivière, Catinat occupait avec le gros de ses forces Rivoli et le pied des montagnes. Toutefois, respectant la neutralité de Vérone et de son territoire qui appartenaient à Venise, il s'était contenté sur sa droite de jeter une forte garnison dans les murs de Mantoue sur le bas Mincio. Dans cette

Digitized by Google

1701 position, ayant pour lui la supériorité du nombre, il aurait pu se porter sur Trente et Roveredo, et occuper les débouchés du Tyrol, seule ligne de retraite des Autrichiens. Mais, peu confiant en lui-même, il laissa aux autres le temps de prendre l'offensive. Le prince Eugène, qu'il croyait encore devant lui, fit secrètement défiler ses troupes sous la protection du territoire vénitien, et parut tout à coup sur le bas Adige. C'était le cas de redescendre brusquement sur lui et de lui faire expier son audace. Catinat trouva plus prudent de battre en retraite et de mettre son armée sous la protection du Mincio, ligne meilleure que l'Adige, puisqu'il l'occupait tout entière avec la forte place de Mantoue. Rendu entreprenant par un premier succès, son adversaire renouvela contre lui la même manœuvre, et passa le Mincio près de son embouchure. Catinat, toujours découragé, rétrograda sur l'Oglio, et laissa investir Mantoue. S'il n'avait rien risqué, il avait perdu beaucoup de terrain et le prestige de la victoire, alors qu'il aurait fallu payer d'audace au début d'une guerre condamnée tôt ou tard à devenir inégale. Il fut destitué de son commandement, et, à la veille de prendre sa retraite, il consentit à servir sous les ordres de son successeur, le téméraire Villeroi, qui se piquait de reprendre l'offensive.

CXLV. Mais la présomption est encore plus fatale qu'un excès de prudence. Maladroitement engagés à Chiari, les Français furent repoussés avec perte, et revinrent prendre leurs quartiers d'hiver derrière l'Oglio. Le prince Eugène ne leur laissa même pas le

Digitized by Google

temps dont ils avaient besoin pour respirer, et qu'ils 1701
se flattaient vainement de trouver en reculant devant l'ennemi. Continuant à déborder leur droite, il remonta le Pô aussi furtivement qu'il avait naguère 1702
descendu l'Adige, passa ce fleuve sans être aperçu, et surprit au milieu de la nuit le quartier général à Crémone. Villeroi resta prisonnier. Ce fut un bonheur; car il n'était pas homme à calmer cette panique. Ses lieutenants rallièrent les troupes dispersées dans leurs cantonnements, et les ramenèrent derrière l'Adda. L'Italie était bien près d'être perdue, quand le bouillant Vendôme vint enfin rompre cette longue suite de revers, marcha droit à l'ennemi, débloqua Mantoue, et reprit sur l'Adige les premières positions de Catinat.

CXLVI. En Belgique, les succès avaient été tout 1703
aussi partagés. A peine libre, Villeroi alla y porter sa fatale et invincible outrecuidance. Un instant, l'attention de l'ennemi demeura fixée sur le Danube, où Villars venait de rejoindre les Bavarois, seuls alliés de la France, et était à la veille de frapper un coup décisif. L'Autriche était ouverte devant eux; l'Empereur se préparait à quitter Vienne qu'il n'espérait plus défendre; rappelée au sentiment de sa vieille indépendance, la Hongrie s'insurgeait, et attendait les Français comme des libérateurs. L'Électeur de Bavière détruisit par son entêtement ces brillantes perspectives. Craignant de s'engager loin de ses États, il préféra donner par le Tyrol la main à Vendôme. Ils mirent beaucoup de temps à s'emparer d'Inspruck et de Trente, et ne parvinrent même pas à couper les

Digitized by Google

1703 communications du prince Eugène avec l'Autriche. De son côté, Villars, impatient d'agir, se rabattit sur un corps d'Impériaux qui, pendant ces lenteurs, était venu s'établir sur ses derrières à Augsbourg; il les battit complétement à Hochstætt. Pour le coup, tout prétexte ayant disparu, il comptait décider l'Électeur à marcher sur Vienne : vain espoir. Tandis que l'Empereur rappelait le prince Eugène pour défendre sa capitale, et décidait Malborough à se rapprocher du Rhin, Louis XIV au contraire faisait revenir en France son meilleur général pour châtier les calvinistes des Cévennes et les émeutiers du Languedoc, et laissait l'inepte Villeroi, à peine propre à de pareilles exécutions, à la tête des armées du Nord et d'Allemagne, aux prises avec les meilleurs tacticiens de l'époque.

1704 CXLVII. Après une conférence tenue à Rastadt, Malborough et le prince Eugène se dérobent habilement à Villeroi, qui ne songe qu'à leur barrer le chemin de l'Alsace, vont rejoindre les Autrichiens sur le haut Danube, et, à la tête de forces écrasantes, attaquent dans les environs mêmes d'Hochstætt l'armée qui venait d'y triompher avec Villars. La droite se laisse couper, est cernée dans Bleinheim; après une résistance inutile, elle brûle ses drapeaux, et brise ses armes plutôt que de les rendre aux Anglais. Son général se noya de désespoir. Vingt-sept bataillons, douze escadrons, étaient pris ou détruits. La gauche, composée de Bavarois, avait assisté à ce désastre dans une incroyable immobilité, et, au lieu de

Digitized by Google

dégager les Français, n'avait songé qu'à battre en re- 1704
traite sur Ulm. Villeroi recueillit les débris de la bataille, et vint s'abriter derrière le Rhin. Cette défaite, la plus triste du règne, n'était pourtant que le début de malheurs plus grands encore. En Italie, le duc de Savoie, toujours en quête d'agrandissements et l'allié du plus fort, venait d'entrer dans la coalition; il avait forcé Vendôme à revenir sur le Mincio, et à consumer la moitié de ses forces au siége de Turin. En Espagne, les Anglais, maîtres de la mer, faisaient des débarquements à Cadix, à Gibraltar, à Lisbonne, et jetaient une armée en Catalogne.

CXLVIII. Heureusement, les vainqueurs d'Hoch- 1705
stætt n'avaient qu'à demi tiré parti de leur triomphe. Contents d'avoir délivré l'Allemagne, ils s'étaient de nouveau séparés, au lieu de tenter un coup décisif sur le Rhin. Il leur fallut du temps pour revenir l'un en Belgique, l'autre en Italie. Ce fut une année de répit pour la France; puis les désastres recommencèrent. Philippe V se vit contraint d'évacuer Madrid. Ville- 1706
roi, toujours malheureux, fut attaqué par Malborough à Ramillies; son armée se débanda, laissa à l'ennemi six mille prisonniers, toute son artillerie, et, ne pouvant plus tenir la campagne, se dispersa dans les places fortes. Libres d'agir, les Anglais prirent Anvers, Oudenarde et Ostende, villes peu amies des Français, empressées d'ouvrir leurs portes à l'étranger. Pour rendre quelque courage à ces troupes démoralisées, Louis XIV rappela Vendôme qui faisait encore bonne contenance en Italie, et envoya à sa

Digitized by Google

1706 place un vaincu d'Hochstætt, le timide Marsin. Fort avec un pareil adversaire, le prince Eugène reprit sa vieille tactique, fit tomber les lignes de la Lombardie en longeant la rive droite du Pô, marcha audacieusement sur Turin que les Français s'obstinaient à investir, les attaqua dans leurs retranchements d'où ils n'avaient osé sortir, parvint à les déloger, leur prit leurs pièces de siége, et les rejeta en désordre sur Pignerol et sur les Alpes. Milan et le royaume de Naples furent le prix de cette victoire.

1707 CXLIX. Ramené partout sur son propre territoire et menacé de le voir bientôt envahi, Louis XIV offrit la paix. Aux Hollandais il laisserait la Belgique, à l'archiduc d'Autriche l'Espagne avec ses colonies, et de ce vaste empire il ne garderait pour Philippe V que les États d'Italie, c'est-à-dire ce qu'il eût peut-être d'abord obtenu sans combat. Ses propositions furent durement repoussées. Ses ennemis se flattaient d'écraser sans peine cette nation vaincue sur tous les champs de bataille. Ils ne se doutaient pas qu'en la dépouillant de ses trop vastes conquêtes, ils avaient eux-même concentré ses forces, et qu'ils allaient se heurter aux redoutables frontières où s'était brisée la puissance de Charles-Quint et de Philippe II. La fortune sembla d'abord encourager leur présomption.

1708 Vendôme ne put sauver la place de Lille, bravement défendue par le vieux Boufflers. Gand, Bruges et toute la Flandre furent évacués.

CL. La famine et un hiver affreux vinrent se joindre aux maux de la guerre. Plus de commerce, plus

Digitized by Google

de marine. Le trésor aux abois ne vivait qu'en altérant les monnaies, en revendant les offices municipaux et, chose inouïe, en exploitant lui-même la disette par l'accaparement des grains. Vauban, dans sa Dîme royale, dénonça les abus de l'administration, et proposa une meilleure répartition de l'impôt. Mais, prenant ses conseils pour un outrage, le Roi fit saisir et condamner son livre. Le grand homme en mourut de chagrin. Ainsi, tandis que les maux de la France s'aggravaient de jour en jour, les découvertes de la centralisation moderne étaient rejetées comme des chimères, aveuglement à la fois heureux et déplorable; car, s'il rendait le joug de la royauté plus dur et plus inégal, il mettait une limite à sa puissance, l'empêchait de dissiper jusqu'au bout en folles entreprises les ressources du pays, et l'obligeait à revenir aux conditions modérées qui se pouvaient encore soutenir avec force et dignité. 1708

CLI. Rendu sage par ses défaites, le Roi offrit de céder le Milanais, puis la Sicile, puis Naples. On lui demanda Strasbourg, et on voulut le forcer de détrôner lui-même son petit-fils. Blessé dans son honneur et relevé par l'infortune, il fit un appel aux peuples, naguère complices de son ambition, aujourd'hui associés à ses dangers. Il les prit à témoin de son désir sincère de la paix. « Je suis sûr qu'eux-mêmes, « écrit-il aux gouverneurs des provinces, refuseraient « des conditions également contraires à la justice et « à l'honneur français. » Faisant un dernier effort pour défendre la frontière du Nord, il rappela ses 1709

Digitized by Google

1709 troupes d'Espagne, réunit quatre-vingt-dix mille hommes à peine pourvus de vivres, et leur donna enfin pour général le brave Villars, le seul qui pût encore les mener à la victoire. De son côté, le prince Eugène, après avoir vainement assiégé Toulon et ravagé la Provence, avait reconnu sa faute, pareille à celle de Charles-Quint, et était venu rejoindre Malborough sur le terrain décisif. Réunis, ils prirent Tournai, et vinrent attaquer les Français à Malplaquet dans une sorte de camp retranché. Pendant que la fougue des Hollandais se brisait inutilement contre un front bien fortifié, Villars, avec trente bataillons, chargeait lui-même à la baïonnette les Anglais qui tournaient sa gauche. Il croyait tenir enfin cette victoire si nécessaire et si désirée. Pour comble de malheur, une balle lui cassa le genou, et arrêta sa manœuvre. L'armée se retira en bon ordre, mais ne put sauver ni Mons ni Douai.

1710 CLII. Le Ciel semble se plaire à accabler Louis XIV. Désespéré, il offre l'Alsace. Mais il y a une limite aux grandes épreuves comme aux grandes prospérités. Toujours refusé et poussé à bout, le vieux Roi grandit sous les coups du malheur. S'il le faut, il ira lui-même combattre et mourir avec ses derniers soldats. Dignes de lui, les Français affamés jettent leur pain
1712 pour se battre. Avec une audace depuis longtemps inconnue, ils se précipitent à Denain sur les communications de l'ennemi, lui prennent ses magasins, et le forcent de lever en désordre le siége de Landrecies. La fortune revient enfin sous leurs drapeaux. Les Es-

Digitized by Google

pagnols eux-mêmes se relèvent, et se dévouent à Philippe V en haine des Anglais. D'ailleurs, l'archiduc autrichien venait d'arriver à l'Empire par la mort de son frère. A quoi bon lui donner la prépondérance dangereuse que l'on refusait à la France? De guerre las, on fit la paix. 1712 1713

CLIII. Malgré ses défaites, Louis XIV eut la satisfaction de voir son petit-fils sur le trône d'Espagne, satisfaction trompeuse, il est vrai. Car un souverain ne règne véritablement qu'à condition de s'identifier aux intérêts, à l'ambition, aux passions de son peuple; et, en fût-il le maître absolu, les liens du sang ne sont pour lui qu'une faible barrière contre les rivalités qui divisent les familles aussi bien que les nations. Philippe V renonçant à la couronne de son aïeul, jamais la France ne devait réellement posséder l'Espagne. Pourtant, en échange, elle abandonnait à l'Autriche ces provinces mille fois plus précieuses de Belgique, de Lombardie, de Naples et de Sardaigne, qui avaient été de tout temps l'objet de sa légitime ambition, et qui, plus redoutables aux mains de l'Empereur qu'à celles du roi d'Espagne, complétaient de la Méditerranée à l'Océan une muraille d'airain. Pour prix de sa complicité, la Prusse reçut la Gueldre espagnole; la Savoie s'enrichit de la Sicile. Enfin, l'Angleterre, non moins envahissante sur mer que ses alliés sur le continent, exigea la démolition de Dunkerque, garda Terre-Neuve et la baie d'Hudson avec son riche commerce de pelleteries, et fit de Gibraltar un repaire imprenable. Sous prétexte d'alliance, elle s'était chargée

Digitized by Google

1718 pendant la guerre du commerce du Portugal avec ses colonies ; maintenant, elle s'arrogeait le même droit sur l'Espagne, et se faisait céder le monopole de la traite des nègres, contraire, disait-elle, à la foi catholique. En réalité, c'était elle encore plus que l'Autriche qui triomphait et qui exerçait sur les mers une domination désormais sans rivale. Tel était, après un siècle, le fruit de la politique de Henri IV et de Richelieu. Poursuivant comme eux la ruine de l'Espagne, Louis XIV trouva sur sa route les États protestants qu'eux-mêmes avaient suscités, essaya sans succès de les faire rentrer dans leur néant, et se vit arracher par leurs armes les dépouilles qu'il se croyait enfin au moment de saisir.

CLIV. Tandis que l'Europe, tout occupée d'humilier Louis XIV, négligeait l'agrandissement de l'Angleterre, une autre menace surgissait pour elle à l'Orient. Ce n'étaient plus les Turcs, dont une poignée de Polonais avaient repoussé la dernière invasion, et qui désormais, sous leur ciel enchanteur étaient voués à une prompte décadence ; ce n'étaient plus les Tartares que leurs migrations en Chine avaient épuisés, et qui pouvaient se contenter de la conquête de ce gigantesque empire ; c'étaient les Russes, héritiers de la finesse et du schisme grecs, unis sous un joug absolu, grandissant à vue d'œil sous la jeune dynastie des Romanów. A peine délivrés des hordes mongoles et encore cernés dans leurs froides steppes du nord par les conquêtes de la Turquie, de la Pologne et de la Suède, ils aspiraient déjà à se faire jour sur la Baltique et sur la mer Noire,

Digitized by Google

et à remplir à l'Occident le rôle des fils de Tamerlan. 1713

CLV. A leur tête marchait un audacieux et rude souverain, Pierre le Grand, maître absolu du pouvoir temporel et spirituel, créateur d'une armée et d'une marine, repoussé comme un sauvage par la cour de Versailles mais formé dans les chantiers de Hollande et d'Angleterre. Il avait devant lui l'Europe que divisaient la guerre, l'hérésie et la soif de l'or. Il commença par la Pologne, victime à la fois de ces trois fatales passions, nation brave, généreuse, prodigue de son sang comme la France, mais comme elle aveugle et indisciplinée. La fortune y était aux mains des Juifs, gens sans conscience et sans patrie, prêts à se vendre au plus offrant ; le pouvoir, aux mains des calvinistes et des schismatiques grecs, soudoyés par la Russie, paralysant la royauté par leurs intrigues et faisant de leur pays ce que les huguenots eussent fait de la France. Grâce à eux s'était conservé le régime électif, si dangereux depuis la ruine des vertus chevaleresques, depuis la révolte des rois ou des peuples contre l'Église. Assiégé d'embarras, ce trône était devenu une véritable galère. Jean Casimir l'avait quitté pour venir finir ses jours à Paris, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés ; le sauveur de Vienne, l'héroïque Sobieski y était mort abreuvé de dégoûts et d'ingratitude.

CLVI. Alors, comme au temps de Henri III, les Polonais tentèrent un appel à la France ; ils élurent le prince de Conti, fils des Condé et cousin de Louis XIV. Entrevoyant l'importance de ce choix, le grand Colbert avait pressé son maître de l'ap-

Digitized by Google

1718 puyer. Lui, dont un repas de trois mille livres faisait saigner le cœur, il eût donné des millions et vendu son carrosse pour la Pologne. Mais, absorbé par d'autres soins, plus désireux de se débarrasser de Conti que de le voir réussir, le Roi s'était contenté de l'envoyer tout seul à Dantzick, d'où il revint bientôt chassé par le parti russe. Abandonnés par la France, les Polonais choisirent l'un d'entre eux, Stanislas Leczinski, et prirent les armes pour résister aux violences de Pierre le Grand. Au milieu de l'incurie générale, la Suède seule soutint ce candidat national. Digne héritier de Gustave-Adolphe, l'intrépide Charles XII écrasa les Russes, traversa leur empire en conquérant, et ne fut vaincu que par l'immensité de leurs déserts. Avec lui succomba Leczinski, qui vint vivre d'une pension à Wissembourg, sur le territoire français.

CLVII. Vainqueur par sa ténacité de la fougue des Suédois, Pierre le Grand donna un roi à la Pologne. Parmi les petits princes d'Allemagne qui singeaient la cour de Louis XIV, et qui se ruinaient en équipages, en galeries, en luxe mythologique, il choisit le plus inepte, l'ivrogne et glouton Auguste de Saxe, surnommé le Fort parce qu'il soulevait des poids énormes. Parmi ses titres de gloire figuraient son théâtre et son Opéra de Dresde, les meilleurs de l'Allemagne, son immense jardin garni de quinze cents statues, son temple de Vénus, son palais du Japon, enfin l'invention de la porcelaine de Saxe, faite dans une prison d'État par un chimiste condamné à trouver la pierre

Digitized by Google

philosophale. Tel fut le candidat des Russes. Ils firent 1713
recommencer pour lui un semblant d'élection qui ne coûta pas moins de cent millions. Comme protestant il plaisait aux dissidents ; dans l'espoir de tromper les autres, il se fit catholique du consentement de Pierre le Grand.

CLVIII. Maître de la Pologne, vainqueur des Suédois et des Turcs, fondateur de Saint-Pétersbourg, le czar était le vrai conquérant du siècle, et, dans son orgueil, il croyait pouvoir léguer à ses successeurs non-seulement les rives de la Baltique et de la Vistule, mais l'Europe entière dont il méprisait le luxe, et dont il appréciait les dissensions. Ainsi deux peuples, également séparés de l'unité catholique par une religion nationale, également animés d'une tenace et insatiable ambition, les Anglais et les Russes menaçaient sur mer et sur terre l'indépendance du monde. Quant à Louis XIV, qui avait prétendu le dominer, il finissait tristement, ne voyant guère au delà du Rhin dans le monde soulevé contre lui, guère au delà des grilles de Versailles dans son pays ruiné, insulté jusque chez lui par l'ambassadeur anglais qui lui faisait suspendre les travaux de Mardyck.

CLIX. Comme pour expier une guerre qui avait achevé la ruine de la France, et qu'il avait entreprise moins pour son peuple que pour sa famille, il vit tout d'un coup sa race s'éteindre moissonnée par la mort. Neveux, petits-neveux et jusqu'à l'aimable duc de Bourgogne, tout disparut en quelques jours, sauf un enfant au berceau, arraché à grand'peine aux ra-

Digitized by Google

1713 vages de la maladie. Abandonné de ses courtisans, survivant aux siens, à sa gloire, à sa fortune et à un règne de soixante-dix ans, le vieux roi resta presque seul dans ce palais que jadis il n'avait pu faire assez grand. Que n'était-il mort plus tôt? A quoi bon tant de génies, artistes, écrivains, généraux, amassés en sa main? Servi par la fortune, adoré de ses peuples, qu'avait-il fait des dons inouïs de la Providence? Héritier d'une politique ambitieuse, égoïste, aveugle, il en avait bu jusqu'à la lie l'amer châtiment.

CLX. Naguère, ranimé par les vertus de saint Pie V, de saint Ignace, de saint Vincent de Paul, le catholicisme semblait près de refleurir en Pologne et en Suède avec Jean Sigismond le vainqueur des Russes, en Allemagne avec les Habsbourg relevés de leurs défaites, en Angleterre avec les Stuarts cousins des Guise. La France, leur alliée naturelle, délivrée du calvinisme qui l'avait mise à deux doigts de sa perte, avait repris sous Henri IV le premier rang dans le monde, et offrait l'admirable spectacle d'une nation pieuse, éclairée, brave, élégante, jouissant de la liberté de conscience que la vraie religion seule peut et doit donner. Avec de tels appuis l'Église pouvait se croire sûre de son triomphe : magnifique perspective qui, en moins d'un siècle, venait de s'évanouir. En effet, du jour où, à l'exemple de l'Espagne, les princes catholiques voulurent exploiter à leur profit les vertus et les conquêtes des saints, ils semblèrent prendre plaisir à ébranler, à gâter, à ruiner

Digitized by Google

leur propre cause. Jean Sigismond se vit repoussé 1713
par la Suède ; l'Autriche reçut un coup mortel dans la guerre de Trente-Ans ; les Stuarts furent deux fois chassés d'Angleterre ; la Pologne, abandonnée au hasard des élections, devint vassale de la Russie. La fille aînée de l'Église, la France, alliée de la Suède, de la Hollande, de Cromwell et des princes protestants d'Allemagne, fut la complice secrète ou avouée de toutes ces révolutions, et s'acharna avec une incroyable persévérance à la perte de l'Autriche et de l'Espagne. Quand, par un retour tardif plus ambitieux que chevaleresque, plus intéressé que chrétien, Louis XIV voulut anéantir la Hollande, rétablir les Stuarts, et relever pour un des siens la monarchie espagnole, imitateur de Philippe II, il ne recueillit comme lui que désastres et qu'infortune. Il laissa la mer aux mains des Anglais, le continent envahi par les Russes, le catholicisme partout vaincu et ses propres États misérables, épuisés, menacés d'une prompte décadence.

CLXI. Humiliée au dehors, la France portait en elle-même une plaie plus profonde encore, et expiait cruellement ses jours d'ivresse et d'idolâtrie. Au lieu de réaliser les chimères qu'elle en avait follement espérées, la toute-puissance de son grand Roi n'avait abouti qu'à l'asservissement des villes et des provinces, à l'abaissement des caractères, aux progrès du despotisme fondé par Philippe le Bel, par Louis XI et par Richelieu. Non content de tenir le Parlement dans une étroite obéissance, de ruiner et de cor-

Digitized by Google

1713 rompre la noblesse à l'air de sa cour, de détruire les vieilles libertés des communes et des corps de métiers, Louis XIV tenta de joindre la servitude morale à la servitude politique et de dépouiller la France de la liberté de conscience, en opprimant les évêques et en persécutant les calvinistes, en détruisant la suprématie du Saint-Siége, en étouffant l'indépendance des lettres et des idées.

CLXII. Toutefois, cette œuvre même ne fut pas complète. Tant qu'il encouragea la jalousie héréditaire des petits contre les grands, tant qu'il flatta les mauvais penchants de ses sujets, les entraînant sur la pente des voluptés sensuelles et de l'amour-propre national, il resta leur idole; leurs vices et les siens grandirent à l'envi. Du jour où, converti par Mme de Maintenon, il essaya d'arrêter ce torrent par la force, il put bien trouver encore quelque écho dans l'orgueil janséniste ou gallican, mais il perdit les sympathies générales. Nouveau Richelieu, il fit maudire sa puissance, ses rigueurs, sa piété même et jusqu'à ses plans de grandeur pour sa patrie. Bons et mauvais se révoltèrent contre cette demi-sagesse odieuse au caractère français, et soupirèrent après la fin d'un joug importun. La monarchie absolue, qui n'avait eu de force et de vie qu'en soutenant les droits, les intérêts, les instincts des classes populaires, et en laissant à la France une liberté intellectuelle supérieure à celle de tous les pays d'Europe, se perdit en devenant infidèle à sa mission et en voulant tout briser sous sa main. Par malheur, aux yeux de la multitude la foi

Digitized by Google

catholique resta identifiée avec cette triste politique, 1713
comme jadis elle l'avait été aux yeux de l'Allemagne avec l'ambition de Charles-Quint : de là contre elle la source d'une profonde et injuste antipathie.

CLXIII. Les grands hommes et les saints qui avaient illustré ce siècle n'étaient pas morts sans avoir imprimé à toute la nation des mœurs plus douces, des idées plus pures, et l'infusion de la séve chrétienne avait continué dans ce monde perverti, comme jadis au sein de l'Empire Romain. Car, de même que l'artiste se reflète dans les œuvres de ses élèves, de même une génération se reflète encore dans les générations suivantes. Mais il ne restait qu'un écho lointain des sentiments généreux, des magnifiques controverses, des grandes inspirations, qui avaient fait de la langue française la première et la plus puissante du monde. Ce langage si pur, cet esprit, cette activité, allaient encore une fois se tourner contre l'Église qui les avait enfantés. Le règne incontesté des instincts matériels succédait aux luttes intellectuelles et morales. La renaissance chrétienne était nettement arrêtée. Ainsi, au dedans comme au dehors, Louis XIV acheva de perdre la cause de la religion, du moment qu'il s'en déclara le protecteur. Ainsi se ruina-t-il lui-même, et souleva-t-il la haine de ses peuples alors que la schismatique Angleterre savourait impunément le fruit de ses rapines, et s'unissait de plus en plus pour marcher à de nouvelles conquêtes. Par là Dieu montrait une fois de plus qu'il est surtout sévère pour les siens, et qu'il

Digitized by Google

1713 les laisse succomber plutôt que d'employer à son service des mains intéressées.

CLXIV. Destinée à être l'appui de l'Église et des nations opprimées, la France avait depuis longtemps quitté cette mission pour les vains attraits de la gloire et du plaisir. Bien éloignée encore d'une conversion sincère mais incapable d'hypocrisie, elle ne songeait qu'à s'étourdir en de nouvelles et moins nobles jouissances. Elle renonçait à sa grandeur comme naguère elle avait abdiqué sa liberté, et elle attendait avec impatience la mort de celui qui passait à ses yeux pour l'auteur de tous ses maux. Ce jour suprême s'ap-
1715 prochait avec une lenteur et une solennité dignes du grand Roi. Pendant sa longue agonie, la religion fut sa seule compagne. Il se vit délaissé de tout le monde, même de celle qu'il avait mise sur le trône pour consoler ses vieux jours. Avec elle disparurent ses dernières illusions. La fausse et dure piété, dont il avait pendant trente ans bercé son orgueil, fit enfin place à la foi sincère qui, voyant à la lueur de l'éternité les égarements d'une vie tout entière, ne met plus sa confiance que dans la miséricorde divine. En nul autre les séductions du temps n'avaient été plus puissantes, en nul autre l'expiation plus mémorable, et en présence de ce grand siècle et de ce grand règne, qui n'avaient fait qu'un, et qui disparaissaient dans la tombe, Massillon put s'écrier avec un accent digne de Bossuet : « Mes frères, Dieu seul est grand! »

Digitized by Google

LIVRE VII.

LOUIS XV. — LA RÉVOLUTION.

1715. — 1848.

I. Excepté le roi d'Espagne Philippe V et le jeune 1715
Louis XV, Louis XIV ne laissait point d'héritiers légitimes. Mais à côté de cette branche directe, qui menaçait de s'éteindre, subsistait celle de son frère le duc d'Orléans, naturellement destinée à succéder à la première à l'exclusion de Philippe V qui avait renoncé au trône de France. Gros, lourd, sensuel, incapable d'ambition et d'activité, le second d'Orléans avait été comme les autres princes du sang tenu à l'écart par la méfiance de son oncle. Pendant la dernière guerre, il avait été accusé de convoiter la couronne d'Espagne, choix qui, en ménageant davantage les susceptibilités de l'Europe, eût été, comme celui du prince de Conti en Pologne, d'une bonne et sage politique, mais dont la pensée seule passa pour un crime de lèse-majesté. Par ses disgrâces non moins que par sa position, le duc devint naturellement le centre des mécontents dont le nombre allait chaque jour grossissant. Jeunesse licencieuse, nobles humi-

Digitized by Google

1715 liés, amis de Fénelon, tout le monde se rattachait à lui. Ce fut assez pour que le Roi l'exclût de la régence, comptant vainement commander encore à la France du fond de sa tombe.

II. Louis XIV mort, Mme de Maintenon disparue, le courage vint à chacun de crier à la tyrannie et d'insulter l'idole de la veille. Dernier reste de la volonté du Roi, son testament fut cassé par le Parlement; la régence fut rendue au duc d'Orléans, et les magistrats de reprendre le droit de remontrances, les villes leurs libertés municipales, les courtisans leurs plaisirs, les cœurs généreux leurs vieilles espérances. Mais le bon duc de Bourgogne et son aimable précepteur n'étaient plus, et, eussent-ils vécu, que seraient devenus leurs beaux rêves pour le bonheur des peuples? La liberté et la vertu se décrètent-elles jamais? Au pouvoir s'installent deux personnages bien différents, le voluptueux d'Orléans, avec son valet-précepteur Dubois plus heureux que Fénelon, et à la mitre souillée de Cambrai joignant bientôt la pourpre de cardinal. Vainement les gens de bien essaient de combattre auprès du Régent la pernicieuse influence de ce misérable. Ils purent bientôt mesurer l'abîme où la France avait continué de descendre depuis le jour où elle avait applaudi avec Molière les honteuses faiblesses de son prince.

III. La conversion de Louis XIV avait comprimé le mal sans le guérir, et, tandis que la cour prenait un air de dévotion digne de Tartufe, sous ces dehors trompeurs avait couvé une soif d'or et de plaisirs de

Digitized by Google

plus en plus vile, impudente, effrontée. Le Régent et 1715
son ministre étaient en tout point dignes de leur temps. Des galeries de Versailles, où l'ombre du grand Roi eût fait peur à ces cyniques et sacriléges comédiens, ils viennent au Palais-Royal, centre de Paris et théâtre plus commode de leurs plaisirs vulgaires. C'est là qu'au milieu d'orgies perpétuelles se décident les nouvelles destinées de la France. Là les plans de Louis XIV pour la grandeur de la patrie ne sont pas plus épargnés que la piété de ses vieux jours. Là ses mortels ennemis les Anglais sont les bienvenus : assurés des bonnes grâces de Dubois, ils achètent 1717
l'abandon de la marine et des travaux de Mardyck, et menacent dans son premier essor cette Espagne si chèrement conquise à l'alliance de la France. Que Louis XV meure, avec les forces d'un peuple rajeuni le petit-fils de Louis XIV disputera le trône au duc d'Orléans ; peut-être même convoite-t-il déjà la régence. C'est en évoquant ces chimères que les Anglais 1719
entraînent le Régent à la guerre, et peuvent impunément détruire à Syracuse la flotte espagnole, incendier des arsenaux à grand'peine sortis de leurs ruines et conquérir Minorque, nouveau Gibraltar dans la Méditerranée. Une armée française les aida à piller et à brûler, et, qui le croirait? cette armée était commandée par un fils des Stuarts, le maréchal Berwick.

IV. La France ne sentit ni la honte de cette alliance ni le coup fatal porté à sa marine. Pressée de renier les fautes de Louis XIV, dont elle n'était plus même capable de comprendre la grandeur, et désireuse

Digitized by Google

1719 d'imiter les dieux du jour les Anglais, elle était tout entière au charme d'une gigantesque affaire de finances. A l'exemple de la Hollande, l'Angleterre s'était enrichie par son âpre commerce, par son industrie persévérante et par la domination des mers. Au lieu de dépenser ses économies en objets d'art ou de luxe, elle les consacrait à vaincre la rigueur de son climat, à améliorer ses champs, à perfectionner ses races de chevaux, de bœufs, de moutons, et elle les enfouissait avec une louable persévérance dans un sol qui les lui rendait avec usure. Depuis Élisabeth la population avait triplé; la production des terres s'était accrue encore plus rapidement; au lieu d'acheter comme autrefois du blé à l'étranger, il y en avait à revendre. Le voisinage de cette magnifique agriculture, rivalisant avec un commerce non moins riche, exerçait sur la France la même séduction que jadis la vue de la belle Italie. Le pays enthousiaste et prodigue, qui avait dissipé les ressources amassées par Henri IV et par Richelieu, se passionnait maintenant pour la sagesse financière de ses ennemis, maudissait le Roi qui l'avait laissé chargé de dettes, et s'en prenait à lui de ses misères aussi follement qu'il avait mis en lui l'espoir de sa prospérité. La soif de l'argent consumait et les nobles ruinés qu'aucune pension ne rassasiait et ces bourgeois grandissant depuis des siècles qui achetaient tous les fiefs et toutes les magistratures. Les fangeux plaisirs de la régence ne coûtaient pas moins cher que le luxe de Versailles. Les besoins et la cupidité allaient croissant.

Digitized by Google

V. A son début le Régent, suivant l'usage, avait 1719
fait une demi-banqueroute, puis ouvert avec tout l'appareil des tortures antiques une chambre ardente contre les traitants. C'était un vieux moyen de les épouvanter et de leur faire rendre les bénéfices excessifs d'un règne achevé : il ne devait pas rapporter moins de deux cents millions. Mais d'Orléans était si bon prince, ses amis et les dames de la cour étaient si faciles à acheter que moyennant quelques cadeaux les restitutions se réduisirent des trois quarts. Le reste fut bientôt regagné par des gens dont on avait toujours besoin. Restaient deux milliards de dettes. Quel homme que l'alchimiste nouveau qui saurait combler ce gouffre béant! Un banquier écossais vint s'offrir. Son secret résidait dans une idée, dans un mot, le crédit. Le crédit avait enrichi Genève, la Hollande et l'Angleterre. C'était le secret de la richesse, dérobé par Calvin aux juifs du moyen âge. A tort, l'Église en avait longtemps privé ses enfants; à tort, le grand Bossuet avait écrit contre l'usure en même temps que contre le théâtre. Au lieu de proscrire le crédit, il ne fallait que le développer. Au lieu d'emprunter au jour le jour à des taux ruineux de quoi faire vivre l'État, il fallait, par un appel universel aux capitaux enfouis, trouver à la fois de quoi payer ses dettes et mettre son commerce, sa marine et ses colonies sur un pied formidable.

VI. Ressuscitant la défunte Compagnie des Indes, Law promit de gros bénéfices, des entreprises merveilleuses, et par cet appât attira l'argent qui jusque

Digitized by Google

1719 là se plaçait honnêtement en fonds de terre ou en petit négoce. La France était encore plus riche qu'on ne le pensait. Avec un engouement qui s'est reproduit plus tard, et qui malgré de nombreux sinistres a fini par entrer dans ses mœurs, elle se rua sur cinq cent mille actions de cinq cents francs, dont le prix s'éleva rapidement bien au delà de dix mille francs. Ainsi en peu de temps plus de cinq milliards vinrent s'abattre soit entre les mains de Law, soit entre celles des courtisans, des princes, des femmes, qui avaient obtenu les premières actions. En même temps la monnaie d'argent fut habilement discréditée et remplacée par des billets de cette banque féerique, qui promettait de les échanger au gré des détenteurs. Par ce moyen trois autres milliards vinrent bonnement se livrer contre du papier. En un clin d'œil les dettes de l'État avaient été payées. Des avances considérables stimulaient le commerce et la colonisation. Tout le monde se croyait riche, réalisait des bénéfices fabuleux par la hausse des actions, et déployait un luxe effrayant. A des biens laborieusement acquis succédaient des fortunes d'un jour : des laquais étaient devenus millionnaires. En présence de ces trésors factices, le taux de l'intérêt tombait au-dessous de trois pour cent, le prix des terres doublait ou triplait, et le pouvoir avait tout d'un coup entre les mains plus de ressources que n'y en devaient accumuler un jour les progrès de la centralisation moderne.

VII. Les idées des Anglais avaient si bien réussi en France qu'eux-mêmes, attirés par la soif du gain,

Digitized by Google

désertaient leurs solides affaires pour risquer leur or 1719
à Paris. Effrayé, leur gouvernement se hâta de miner ce gigantesque mais fragile édifice. Il ne fallait qu'un grain de sable pour le renverser. En effet le crédit, disposant à l'avance des ressources et des bénéfices futurs et leur donnant une existence fictive, avait bien pu développer les entreprises de négociants sages, froids, économes, dont l'avenir était sûr, les gains immanquables. Mais, s'il avait accru la puissance des juifs et des protestants, il cachait d'immenses périls pour un peuple joueur, aventureux, de tout temps victime des usuriers, aimant mieux risquer son avoir sur des chimères que de l'augmenter à la sueur de son front, heureux de pouvoir dissiper l'avenir comme le présent. Créant aux uns la facilité de s'enrichir, aux autres celle de se ruiner plus vite, favorisant le travail et la prodigalité, donnant à la roue de la fortune une irrésistible impulsion, il ne justifiait que trop les craintes de l'Église, et une catastrophe mémorable allait montrer le revers de cette enivrante et courte prospérité.

VIII. Du jour où le doute entra dans les esprits, 1720
la panique fut encore plus prompte que l'engouement. Les plus avides à la curée, les princes du sang et les grands, furent aussi les premiers à vendre leurs actions, à échanger leurs billets. Chacun suivit leur exemple. Après les fortunes subites vinrent les ruines, les suicides, les luttes désespérées et sanglantes aux portes de la banque, où les forts de la halle arrivaient sur les cadavres des faibles. Vainement

Digitized by Google

1720 cours forcé est donné aux billets ; vainement pour les relever la monnaie d'argent est falsifiée. Aucune puissance humaine ne peut arrêter cette crise, et l'action, qui valait naguère près de vingt mille francs, tombe à un louis ; le billet devient presque sans valeur. Abandonné de tout le monde, victime des folies qu'il avait déchaînées sans le savoir, Law n'eut que le temps d'échapper par la fuite à la rage populaire. Il refusa de diriger les finances de la Russie, et mourut pauvre.

1721 IX. Cependant il fallut liquider. Une Compagnie demeura chargée du commerce des colonies, et les billets furent changés en quarante millions de nouvelles rentes sur l'État, le tout valant à peine un milliard. Qu'étaient devenus les sept autres milliards? Des mains de ceux qui avaient lâché la proie pour l'ombre, ils étaient passés aux mains des heureux ou des habiles, et de là avaient disparu dans le gouffre stérile du luxe ou accru la puissance de quelques financiers. L'argent parti, restaient les habitudes de dépenses et de plaisirs, bals masqués, maisons de jeux, petits théâtres, toutes inventions du nouveau siècle qui de Paris rayonnaient en province. Aux cabarets succèdent les cafés, où d'abord les grands et les gens de lettres, puis les bourgeois et les ouvriers viendront savourer l'agitation fébrile et la torpeur maladive du café et du tabac. Ainsi la France devient de plus en plus tributaire du monde nouveau qu'elle n'a su ni conquérir ni coloniser, et là se bornent pour elle les fruits de la traite des

Digitized by Google

nègres, dont elle dispute encore le monopole à l'Angleterre. 1721

X. Quant aux essais de réforme de la régence, ils avaient disparu dans cette tempête. Où la liberté serait-elle plus mal que chez des gens affamés d'or et de plaisirs? Pour avoir voulu résister au système de Law et à l'altération des monnaies, le Parlement subit de nouveaux lits de justice. Par suite du besoin d'argent, les offices municipaux furent remis en vente. Dubois avec quelques libertins régnait en maître absolu, prenait le titre de principal ministre et parlait de devenir pape. L'œil a besoin de se détourner de ce pouvoir honteux. Heureusement, de même qu'après les misères du règne de Louis XIV les provinces renfermaient encore des richesses que son despotisme n'avait pu atteindre, de même gardaient-elles encore des trésors de vertus cachées, à l'abri du souffle corrupteur d'en haut. A Reims le bienheureux Jean de la Salle fonde les frères des écoles chrétiennes, pour donner gratuitement aux pauvres la sagesse avec la science. Dégoûté d'une cour qui restait sourde à son éloquence, Massillon charme Clermont par ses douces vertus. Le Midi tout entier écoute dans la stupeur un nouveau Vincent Ferrier, l'ardent P. Bridaine, et enfin, si la peste désole la Provence, comme au temps de la peste noire prêtres et religieuses, ayant à leur tête le cardinal Belzunce, se dévouent aux malades. 1722

XI. Sur ces entrefaites, Dubois meurt subitement et sans pénitence d'un abcès intérieur, son prince d'une apoplexie foudroyante. La famille d'Orléans 1723

Digitized by Google

1723 rentre dans l'ombre. Louis XV majeur arrive au pouvoir avec son vieux précepteur, l'honnête et froid cardinal Fleury. La cour quitte Paris pour retourner au palais et aux grands souvenirs de Versailles. Le Roi
1725 épouse une vertueuse princesse, formée à l'école du malheur, Marie Leczinska, fille du roi déchu de Pologne. De jeunes souverains, un ministre sérieux, il semble qu'il y ait de quoi espérer. La multitude saisit cette lueur avec empressement, et, s'obstinant à attendre d'en haut la guérison de ses maux, voue au nouveau Roi une affection qu'aucune déception ne découragera, et qui lui vaudra le surnom de Bien-Aimé.

XII. Cette confiance excessive dans le pouvoir était à elle seule une preuve de la misère du temps. Le règne de Louis XIV n'avait-il pas assez montré qu'impuissant à combattre les passions contemporaines, le plus grand souverain n'est fort qu'en les flattant? Le doux et faible Louis XV n'était-il pas encore moins fait qu'un autre pour lutter contre le torrent? Mais les nobles avaient quitté leurs terres pour les ruineuses fêtes de la cour, et laissaient aux officiers du Roi le soin d'entretenir leurs routes, de juger leurs vassaux et de secourir leurs pauvres; les bourgeois préféraient aux soins des affaires quelque fonction publique les exemptant de la taille et leur assurant un revenu facile. Au milieu de l'incurie et de l'oisiveté générales, la société se nivelait chaque jour davantage par l'abaissement des grands beaucoup plus que par l'élévation des petits. Les antiques maisons usées par

Digitized by Google

le vice n'étaient point remplacées. S'il surgissait quel- 1725
que homme marquant, c'était encore plus qu'au siècle précédent du sein de la classe populaire, et parmi ces parvenus d'un jour bien peu réalisaient l'œuvre de patience, de vertu, d'économie, qui consiste à fonder une famille. Leur passion dominante, c'était l'argent acquis sans travail par emprunt ou par spéculation.

XIII. Le clergé lui-même, faisant trêve aux grandes controverses, jouissait tranquillement de ses revenus. Rome, où n'affluaient plus les aumônes de la chrétienté, vivait en aliénant le produit de ses impôts. Les Papes, sortis de familles nouvelles qu'ils songeaient trop souvent à enrichir, et préoccupés outre mesure de questions financières, cherchaient la paix à tout prix, et n'avaient pas osé refuser la pourpre à Dubois. La matière envahit les arts. Dans toute l'Europe les fresques du moyen âge sont couvertes de badigeon; des ornements barbares souillent les portiques de Saint-Gervais, de Saint-Eustache et jusqu'au chœur de Notre-Dame. Les peintres consacrent leurs pinceaux à de vulgaires amours. La musique, adoptant le nouveau genre italien, ne fait plus attention aux paroles qu'elle interprète, et porte ses efforts sur la perfection toute sensuelle de l'harmonie. Partout aux Romains de Corneille et aux Grecs de Racine succèdent de vulgaires bergers, et, dans les lettres comme dans les mœurs, le chevaleresque idéal espagnol fait place au plus grossier cynisme.

XIV. Même dévergondage en philosophie, où l'in-

Digitized by Google

1725 crédulité règne sans partage, et déverse un mépris effronté sur tout ce qui fut l'objet de l'amour et du respect des hommes. Là encore l'Angleterre triomphe et donne le ton. Forte de sa prospérité et de sa constitution libre, qu'elle ne doit pourtant qu'aux traditions chrétiennes du travail et des vertus de famille, elle semble prendre à tâche de pervertir les autres pour rester seule puissante. Formé à son école, un magistrat studieux et calme, le président Montesquieu se fait recevoir à l'Académie pour ses Lettres Persanes, critique mordante des choses les plus saintes. Il oublie que la foi catholique et à sa suite la liberté, le commerce et les arts ont fleuri depuis le fond de l'Italie jusqu'aux plages glacées du nord, et il érige en système, dans son Esprit des Lois, l'influence exclusive des climats sur les institutions et sur la religion des peuples. Aussi aveugle en politique que Law en finances, il s'imagine, erreur fatale, que la liberté des peuples tient, non à leur valeur morale, mais à la chimérique recette de la balance des pouvoirs.

XV. Toutefois, ces doctes théories étaient encore trop sérieuses. Le héros, le favori, le digne représentant du public d'alors, c'était le jeune Voltaire, ingrat élève des Jésuites et du dix-septième siècle, spirituel et fécond écrivain qui, pendant plus de cinquante ans, inonda le monde de ses productions. Sorti de la petite bourgeoisie, distingué à treize ans par une femme tristement célèbre, dressé par de frivoles épicuriens, il chercha de bonne heure à combler à

Digitized by Google

force d'adresse, de complaisance et de facilité de 1725
mœurs la distance qui le séparait des grands. Une
sévère leçon acheva de l'assouplir : il fut mis à la Bas- 1726
tille pour avoir voulu se venger d'un Rohan qui l'avait
bâtonné. Il y apprit à ne plus se servir que des armes
de l'esprit et à les tourner de préférence contre des
ennemis moins puissants. Flattant les mauvais ins-
tincts du siècle, il déchargea toute sa haine sur l'É-
glise et sur ses prêtres. Il affermit son incrédulité en
Angleterre, d'où il revint philosophe sans croyances et
habile financier. Pendant que sa fortune commencée
dans la banque de Law se grossissait à petit bruit
dans les fournitures militaires, en littérature il abor-
dait à la fois tous les genres, se faisait historien, 1730
politique, tragédien, aspirait même à la gloire épique,
et choisissait pour sujet les tristes guerres de religion,
pour héros le sceptique Henri IV, tandis que, dans
son infâme Pucelle, il bafouait et souillait le vrai
sujet d'épopée nationale, la chaste et infortunée
Jeanne d'Arc. Pour compléter son arsenal d'impiétés,
il opposa aux grandes vues historiques de Bossuet
l'Essai sur les Mœurs et l'Histoire des peuples d'Asie,
absurde système qui aboutissait à l'éloge du peuple
le plus usé et le plus décrépit de la terre, de l'Empire
Chinois. Voilà où, porté par le torrent matérialiste,
pouvait en venir un vaste et beau génie, résumant à
lui seul toutes les idées de son siècle.

XVI. Que devait-il advenir de Louis XV, aban-
donné jeune encore aux vieux courtisans de Louis XIV
et de la régence? Ce ne furent plus les illusions du

Digitized by Google

1730 cœur, mais les fumées de la table et du vin qui l'entraînèrent au mal. Aussi, abdiquant la dignité que son aïeul avait gardée jusque dans ses égarements, devait-il descendre en peu de temps et sans remède aux plus abjectes turpitudes. Il délaissa Marie Leczinska, et, comme d'ordinaire toutes les fautes s'enchaînent, il méconnut en même temps les plus chers intérêts de la France, que ce mariage semblait destiné à relever.

1733 XVII. Depuis que Louis XIV avait voulu faire de l'Espagne une succursale de son royaume, l'Autriche, réclamant en sœur aînée une partie de ce funeste héritage, avait occupé la Belgique et l'Italie et acquis une sorte de prépondérance continentale dont la France s'alarmait. C'était pourtant un péril beaucoup moins menaçant pour elle que la suprématie maritime des Anglais, qu'elle supportait avec une si incroyable insouciance. En effet, ces nouvelles acquisitions n'avaient pas compensé la blessure mortelle faite à l'Autriche par les protestants et par Richelieu, et ne lui avaient rendu, au lieu de l'Allemagne désormais divisée, que des provinces étrangères, difficiles à garder contre des voisins jaloux, complétant avec la Bohême et la Hongrie le plus bizarre assemblage de races, de langues et de mœurs différentes. Pour défendre ces États mal unis, l'Empereur n'avait qu'une fille, Marie-Thérèse. Il l'avait mariée au petit-neveu des Guise, au jeune duc François de Lorraine, rejeton de l'antique famille que Richelieu et Louis XIV avaient pris plaisir à ruiner, et, par cette union à demi française, il

Digitized by Google

avait rajeuni sa dynastie, comme jadis son aïeul Maximilien en épousant l'héritière de Bourgogne. Dès lors, tout ce que demandait ce bon père, c'était de laisser ses États à ses enfants et d'obtenir d'avance, au prix des plus grands sacrifices, le consentement de ses voisins, espérant vainement que leurs promesses lui tiendraient lieu des deux cent mille soldats que le prince Eugène regardait en ce siècle sans foi comme la meilleure garantie. 1733

XVIII. Louis XV qui venait d'épouser une Polonaise aurait pu s'entendre avec l'Empereur, acquérir pacifiquement la Lorraine, peut-être la Belgique, et, dans tous les cas, s'unir solidement à la maison de Habsbourg pour appuyer à l'occasion son beau-père contre la puissance menaçante de la Russie. C'était là la sage conduite qu'un amour pur et chevaleresque lui eût certainement inspirée. Il fit précisément le contraire, refusa de s'engager vis-à-vis de l'Autriche, la jeta dans les bras de la Russie, et, à la mort du roi de Pologne Auguste II, vit ces deux grandes puissances coalisées contre l'ancien candidat de Charles XII, contre le malheureux Leczinski.

XIX. Il était désormais difficile de le soutenir. Néanmoins, occupant la mer du consentement des Anglais, le Roi pouvait envoyer une forte garnison à Dantzick, ville imprenable, où s'était jeté Stanislas. Ravitaillée, cette place donnait aux Polonais le temps de s'organiser, aux Français celui de réunir une armée, de traverser le nord de l'Allemagne qui leur était favorable, et de frapper un coup décisif sur les bords

Digitized by Google

1731 de la Vistule. Au lieu de cela, Dantzick, assiégé par trente mille Russes, ne vit paraître que quelques bâtiments légers portant quinze cents hommes, qui jugèrent insensé de se compromettre et reprirent la mer. Les voyant revenir, l'ambassadeur à Copenhague, le simple colonel Plelo, s'indigna de leur conduite comme d'une lâcheté. Il écrivit au Roi pour lui recommander sa femme et ses enfants, partit avec cette poignée d'hommes, débarqua, et se fit tuer en essayant de percer les lignes russes : noble mais inutile dévouement. Quelques jours plus tard, le petit corps français capitula honorablement ; Stanislas s'échappa seul et déguisé dans une barque, et Dantzick ouvrit ses portes à l'ennemi.

XX. Le parti moscovite avait encore une fois triomphé en Pologne. Pendant ce temps-là, loin de songer à lutter contre lui, Louis XV ne passait même pas le Rhin, et usait en Flandre et en Italie les restes des armées de son aïeul, dans le but de rétablir dans son intégrité la vieille monarchie espagnole. Pendant que Berwick traversait la Lorraine, et allait se faire emporter la tête d'un boulet au siége de Philippsbourg, le principal effort se dirigeait au delà des Alpes. Là, un brave et illustre octogénaire, Villars, le vainqueur de Malplaquet, uni aux Espagnols et aux Piémontais, enlevait Milan, et, courant au défilé des Alpes, espérait réparer les fautes de son maître en fermant la péninsule aux Autrichiens et en débouchant au cœur même de leur puissance. Mais ce n'était pas le compte des Piémontais, désireux d'occuper

Digitized by Google

des places, ni des Espagnols, pressés de parader à 1734
Naples. Joué et abandonné comme jadis par l'électeur de Bavière, Villars se vit bientôt réduit à monter lui-même à cheval pour charger les Autrichiens renforcés à propos. Épuisé de fatigue et de dégoût, il demanda son rappel, et revint mourir à Turin, pendant que des flots de sang coulaient sans résultat en Lombardie.

XXI. Tandis que mouraient les derniers hommes 1735
du grand siècle, les Russes, n'ayant plus d'ennemis devant eux, poussaient en avant, et paraissaient pour la première fois sur le Rhin. On fit la paix. Obligé de 1736
reconnaître les droits de l'Autrichienne Marie-Thérèse et du nouveau roi de Pologne Auguste III, Louis XV eut la consolation de voir la Lorraine, que les armées françaises occupaient depuis près d'un siècle, donnée à son beau-père Stanislas et Naples rendue à un fils de Philippe V. En échange, l'Empereur obtint pour son gendre, François de Lorraine, Parme et la Toscane, héritage de la reine d'Espagne.

XXII. L'union des deux branches des Bourbons fut consolidée par un mariage de famille et par une alliance offensive et défensive. Mais, pendant qu'ils cherchaient à se faire illusion à eux-mêmes, et que leurs peuples se livraient en toute sécurité aux douceurs de la paix et aux essais d'un commerce renaissant, l'Angleterre surveillait cette prospérité d'un œil inquiet, nouait des intrigues en Corse, et faisait la
contrebande avec les colonies espagnoles. Au premier 1739
acte de répression, elle déclara la guerre. Depuis longtemps, les vaisseaux français pourrissaient dans

Digitized by Google

1739 les chantiers. Ce fut à peine si l'on put en réunir vingt-deux, et la mer resta ouverte sans obstacle aux entreprises des Anglais.

1740 XXIII. En même temps, la mort de l'Empereur faisait éclater la guerre continentale. Plus fidèle à sa politique qu'à ses engagements, Louis XV refusa de reconnaître Marie-Thérèse, et lui opposa l'électeur de Bavière, fils de l'allié qui avait si mal servi Louis XIV. Mais ni d'un côté ni de l'autre on n'était prêt à commencer les hostilités, et les choses allaient traîner en longueur, quand tout à coup parut sur la scène un nouvel et bouillant acteur, le jeune roi de Prusse, Frédéric II. C'était le fils de ces margraves de Brandebourg, dont le premier fut un grand-maître renégat des Chevaliers Teutoniques, dont les autres firent leur chemin en servant et en trahissant tour à tour l'Autriche et la France, enfin, dont le dernier, avare et brutal alors que tout le monde luttait de prodigalité et de galanterie, venait de laisser un trésor considérable et une armée de quatre-vingt mille hommes, recrutée des plus solides bandits de toute l'Europe, dressée à coups de canne, admirablement formée aux manœuvres de l'infanterie, au maniement du fusil et de la baïonnette, marchant sur trois rangs et au pas cadencé. Dans sa jeunesse, Frédéric II avait déplu à ce père impitoyable par ses mœurs libertines et par ses velléités littéraires. Malmené comme un simple soldat, il avait été heureux de trouver asile et protection à la cour de l'Empereur. A peine monté sur le trône, il ne songea qu'à tirer parti des ressources

Digitized by Google

accumulées entre ses mains, et pour inaugurer son 1740
règne ne trouva rien de mieux que d'attaquer la fille de son hôte, de se joindre aux ennemis d'une princesse sans défense pour lui arracher quelque province. Tel était l'idéal chevaleresque des philosophes du temps, dont le jeune roi se piquait d'être le plus illustre. Il était sur le continent le digne pendant de l'Angleterre, l'imitateur fidèle de cette politique protestante, s'élevant sans foi ni loi sur la ruine de ses voisins, amis ou ennemis. Alors que les autres en étaient encore à leurs préparatifs, il tomba comme un vautour sur la Silésie, reçut les Autrichiens avec ses 1741
bataillons modèles, les écrasa, et, sans s'inquiéter des alliés qui comptaient lui donner la main en Bohême, fit sa paix avec Marie-Thérèse, trop heureuse d'en être quitte pour une province.

XXIV. En effet, en ce moment quatre-vingt mille Français, mieux inspirés que dans la dernière guerre et négligeant l'Italie, descendaient le Danube, et arrivaient aux portes de Vienne. Marie-Thérèse n'avait point d'armée pour les arrêter. A cette heure solennelle, elle montra que la maison d'Autriche n'était pas décrépite comme sa sœur d'Espagne, et elle ne fut pas moins grande que Louis XIV vaincu. Pendant que l'ennemi occupe l'Autriche, et qu'à Prague l'électeur de Bavière se fait couronner roi de Bohême, l'illustre fugitive, vêtue de noir, l'épée des vieux rois au côté, la couronne de saint Étienne sur la tête, présente aux Hongrois son fils au berceau. A la vue de cette reine dominant son malheur, les peuples en-

Digitized by Google

1741 tiers se lèvent pleins d'enthousiasme, et forment avec les débris revenus d'Autriche et de Lombardie une armée improvisée. En même temps les antiques et fidèles sujets des princes de Habsbourg, les montagnards du Tyrol se soulèvent et descendent en Bavière couper la retraite à l'étranger. Sans une nouvelle et courte apparition de Frédéric II, inquiet pour ses conquêtes, les Français étaient perdus.

1742 XXV. Un moment reculé, leur péril ne fit que grandir. L'année suivante ils eurent sur les bras une implacable ennemie, l'Angleterre, entraînant avec elle la Hollande et le Hanovre, et voulant achever sur terre ceux qui, sur mer, lui résistaient à peine. Tandis que l'électeur de Bavière, insatiable de solennités, se faisait couronner empereur à Francfort, une armée anglaise, réunie à l'embouchure du Rhin et de l'Elbe, s'avançait en Allemagne et tendait la main aux insurgés tyroliens, déjà maîtres de Munich. Pour n'être pas coupés, les Français remontèrent en toute hâte le Danube, laissant vingt-cinq mille hommes dans Prague qu'ils ne surent pas abandonner. Bientôt le flot de l'insurrection se referma autour de cette garnison. Aux yeux de chacun, elle était perdue; dans sa frayeur, le vieux cardinal Fleury implora humblement la fin d'une guerre entreprise, disait-il, à contre-cœur. Marie-Thérèse livra cette supplique à la risée de l'Europe, et résolut de poursuivre sa juste fortune.

XXVI. Bien que parmi ses généraux-courtisans Louis XV n'eût personne à lui opposer, ses soldats comme à Dantzick ne cédèrent pas sans honneur, et

Digitized by Google

firent voir que, du moins dans les rangs inférieurs, 1712
le vieux sang français vivait encore. Prague se défendit près d'une année. Au mois de décembre, quatorze mille hommes en sortirent, et, à travers les neiges et l'ennemi, rejoignirent l'armée du Danube. Restait avec une poignée d'hommes et des milliers de malades un lieutenant sans nom et sans fortune, un autre Plelo, le brave Chevert, le même qui, à la tête de ses grenadiers, avait escaladé les murailles de Prague. Sommé de se rendre, il menaça de mettre le feu aux quatre coins de la ville, et obtint les honneurs de la guerre.

XXVII. Les revers n'en continuent pas moins. On 1713
évacue honteusement d'un côté la Bavière devant les Autrichiens, de l'autre les bords du Rhin devant les Anglais. Plus un Français en Allemagne. L'Alsace et la Lorraine sont menacées. Stanislas est contraint de 1741
quitter Lunéville, et Louis XV, arraché à ses plaisirs ou plutôt les traînant après lui, veut accourir à Metz pour ranimer les troupes par sa présence. Mais ce courage souillé de fange n'est pas béni. Aux leçons de la fortune se joignent celles de la mort. Le cardinal Fleury descend dans la tombe ; le candidat de la France, l'électeur de Bavière se meurt de la goutte, et, à sa place, Marie-Thérèse fait couronner empereur son époux François de Lorraine. Le Roi lui-même tombe gravement malade, et, épouvanté de sa situation, il rompt un instant avec son triste entourage. A la nouvelle de son danger, le royaume entier s'émeut. Plus sincères que sa conversion les prières de ses

Digitized by Google

1744 peuples finissent par désarmer la colère de Dieu. Le prince bien-aimé est rendu à la vie, et, pour perpétuer la mémoire de sa guérison, la cathédrale de Metz revêt un somptueux portail, trop fidèle image du goût de l'époque. En même temps, l'étranger repasse la frontière pour résister encore une fois au terrible et remuant Frédéric II.

1745 XXVIII. La France et Louis XV venaient d'échapper à un grand danger. Il fallait désormais renoncer au but de la guerre en Allemagne et reconnaître le nouvel Empereur, trop heureux que Marie-Thérèse, modérée dans ses vengeances, se bornât à jouir de son triomphe et à surveiller la Prusse. Restait l'Angleterre, toujours maîtresse de l'Océan et occupée à prendre l'une après l'autre les colonies françaises. Mais elle s'était engagée avec la Hollande dans la guerre continentale. Hors d'état de la vaincre sur mer, on pouvait espérer de lui arracher ses conquêtes en détruisant ses troupes et en écrasant son alliée. La guerre se trouvait ainsi ramenée sur le vieux champ de bataille de Louis XIV et de Guillaume d'Orange.

XXIX. Pour le moment, les deux armées en présence se disputaient avec acharnement la place de Tournay sur l'Escaut. Les choses traînaient en longueur faute de grands généraux. Par bonheur, Louis XV trouva, non parmi ses courtisans, mais au fond de l'Allemagne, un aventurier de génie, Maurice de Saxe. « Il ne s'agit pas de vivre, mais de partir, » s'écrie en quittant son lit ce fougueux hydropique, usé

Digitized by Google

par le plaisir. A peine arrivé à l'armée, il laisse vingt 1745
mille hommes devant Tournay, et avec le reste court au-devant de l'ennemi à Fontenoy, dans une bonne position, abritée par des bois, des ravins, des villages et garnie de rèdoutes. Après des attaques inutiles aux extrémités, les Anglais abordent le centre en masse serrée de douze mille fantassins, et culbutent les gardes-françaises qui demeuraient immobiles, se piquant sottement de ne pas tirer les premiers. La trouée devient menaçante. Embarrassé de la présence du Roi, Maurice songe à le mettre en sûreté, et donne des ordres pour la retraite. Tout à coup, de sa carriole d'osier, il s'aperçoit qu'aventurée dans son succès, la colonne anglaise s'arrête pour attendre ses ailes. Il saisit cet instant pour rallier les gardes-françaises, y joint les Irlandais toujours ardents à la mêlée, les lance tous sur l'ennemi, l'écrase, le détruit, et lui prend quarante canons. L'ennemi dispersé, Tournay se rend. Gand, Bruges, Ostende, en font autant, et Louis XV peut se donner la jouissance d'une rentrée triomphale à Paris.

XXX. L'année suivante, l'armée est portée à quatre- 1746
vingt-dix mille hommes. Le maréchal de Saxe fait tomber Anvers, dernière place sur l'Escaut, et marche sur la Meuse. L'ennemi la passe en désordre, lui laissant, outre la ville de Namur, sept mille prisonniers et cinquante canons. Cependant deux places, réputées imprenables, Berg-op-Zoom et Maëstricht, coupaient cette rivière, l'une à l'ouest, l'autre à l'est, et fermaient la route de la Hollande et du Rhin. Pour

Digitized by Google

1746 agir suivant les règles, avant d'aller plus loin il fallait s'en emparer, et ce n'était pas trop de deux ans pour achever ces deux siéges qui semblaient défier tout le courage et tout l'art français. Tandis que Mau-
1747 rice tenait la campagne, et remportait la victoire de Lawfeld, un de ses amis de fortune et de plaisirs, un Danois investissait Berg-op-Zoom, et, en dépit d'un bras de mer à passer, enlevait de vive force ce chef-d'œuvre
1748 de fortifications. Ce fut ensuite le tour de Maëstricht, qui renfermait, disait-on, la paix dans ses murs.

XXXI. En effet, la Hollande menacée de toutes parts trouva que c'était assez payer pour les Anglais, et ne voulut pas attendre les Russes qui s'annonçaient une seconde fois sur le Rhin. En échange des places conquises, la France recouvra ses colonies, les unes prises, les autres à la veille de succomber, toutes livrées à elles-mêmes depuis des années. Le Canada avait courageusement résisté. Aux Indes, Dupleix avait défendu Pondichéry, noué des relations avec les habitants du pays, et le commandant de l'île de France, La Bourdonnais, était parvenu avec ses propres ressources à prendre Madras. Mais une affreuse tempête et de tristes divisions entre les deux chefs avaient arrêté leurs succès. Pour prix de
1754 ses efforts, La Bourdonnais revint mourir à la Bastille, et peu d'années après, Dupleix, rappelé au moment où il allait conquérir un empire à sa patrie, devait finir ses jours dans une profonde pauvreté. Les Anglais pouvaient rendre sans inquiétude des colonies si mal gouvernées; ils étaient sûrs de les voir végéter

Digitized by Google

et de les ressaisir à la première occasion, pendant 1754
que les leurs prenaient chaque jour un nouvel essor.

XXXII. Tandis qu'ils triomphaient d'avoir empêché tout agrandissement de leurs rivaux en Allemagne, l'œuvre protestante du traité de Westphalie y avait été consolidée, et Marie-Thérèse ne s'était soutenue qu'en cédant définitivement la Silésie au roi de Prusse. Cet allié, que la France pouvait se vanter d'avoir fortifié comme auparavant la Hollande et l'Angleterre, et qui pourtant avait montré même pendant la guerre si peu de reconnaissance, restait armé malgré la paix, et cherchait quelque nouvelle occasion d'exercer son génie militaire. En attendant, il jouissait d'une gloire croissante, et partageait avec l'Angleterre l'admiration et le culte des philosophes servilement dévoués au droit du plus fort. En vain Louis XV, leur accordant une demi-protection et leur donnant des gages trop nombreux de son indifférence religieuse, nommait Voltaire gentilhomme de sa chambre et historien de la couronne. En vain la fille du boucher Poisson, devenue marquise de Pompadour et premier ministre depuis la mort de Fleury, se déclarait favorable aux libres-penseurs et ennemie des Jésuites. Elle n'obtint que de justes mépris, et rien ne put empêcher le prince des lettres et de la sagesse d'aller présider l'académie toute française de Berlin et vivre dans l'intimité du roi de Prusse. Toutefois, l'union de ces deux joyeux et cyniques amis ne fut pas de longue durée. L'un prétendait tout manier à sa guise; l'autre voulait avant tout rester roi. Ils se brouil-

Digitized by Google

1754 lèrent, et Voltaire alla s'établir à l'ombre du tombeau de Calvin, sur les bords du lac de Genève, d'où il put, au mépris de l'hospitalité, inonder la Suisse et le monde de ses livres impies, et assister en spectateur insouciant à la honte et aux nouveaux malheurs de sa patrie.

1755 XXXIII. En effet, la guerre allait se rallumer. Sur mer, les Anglais regrettaient les concessions que leur avait arrachées le salut de la Hollande. Suivant leur usage, ils saisirent en un jour trois cents navires de commerce. Leurs colons d'Amérique, et parmi eux le jeune Washington, envahirent le Canada, et y massacrèrent avec une rage barbare les soldats qu'ils surprirent. De leur côté, les Français, toujours brillants dans leur premier élan, occupèrent la Corse, et, commandés par le duc de Richelieu, enlevèrent l'île et le fort de Minorque, sans brèche praticable, par
1756 une audacieuse escalade. Sur terre, les rôles étaient changés. Désireuse de recouvrer la Silésie, Marie-Thérèse s'était rapprochée de Louis XV, et était descendue jusqu'à appeler la Pompadour sa cousine. Au contraire, Frédéric II avait exaspéré par ses sarcasmes toutes les femmes haut placées et jusqu'à l'impératrice de Russie. A la veille d'avoir l'Europe entière sur les bras, il s'unit à l'Angleterre, digne de faire cause commune avec lui, et, prévenant ses ennemis, il prit l'offensive en Saxe et en Bohême avec quatre-vingt-dix mille hommes.

1757 XXXIV. Au lieu d'accabler les Prussiens et de construire à tout prix des vaisseaux, Louis XV, livrant

Digitized by Google

encore une fois ses colonies à elles-mêmes et réunis- 1757
sant lentement une armée sur le Rhin, préludait à la grande guerre par de mesquines persécutions contre les jansénistes. Le Parlement et la Sorbonne lui résistaient avec un zèle non moins ridicule. Un instant cette comédie religieuse prit les proportions des troubles de la Réforme. Un laquais sans place, exalté par les jansénistes, Damiens voulut donner un avertissement au Roi, et, se glissant parmi sa suite, lui donna un coup de canif. On en fit un Ravaillac. Son arme pouvait être empoisonnée. De terreur, Louis XV se coucha, et appela un prêtre en toute hâte. Le coupable fut mis à la question, puis tenaillé, arrosé de plomb fondu, écartelé aux yeux de toutes les belles dames accourues à la Grève. Sa famille entière fut bannie sous peine de mort.

XXXV. Pendant ce temps-là, Frédéric II faisait une guerre furieuse en Bohême, et mettait admirablement à profit les lenteurs de ses ennemis. Cependant le temps s'écoulait. Il allait avoir sur les bras d'un côté les Russes, de l'autre les Français commandés par le vainqueur de Minorque. Un seul appui lui restait : c'étaient les Anglais et les Hanovriens réunis à l'embouchure de l'Elbe. Richelieu les accula auprès de Closterseven et les força tous à capituler. Dès lors, comment tenir tête à trois grandes armées? Le roi de Prusse se crut perdu, pensa au suicide; puis reprenant courage, il résolut de vaincre ou de mourir. L'ineptie des Français justifia cette confiance. Pendant que Richelieu, surnommé le

Digitized by Google

1757 père la Maraude, vivait grassement sur l'Elbe avec ordre de rester immobile, un courtisan ami de la Pompadour, Soubise, comptant recueillir tout l'honneur de la victoire, occupait Leipsick avec une soixantaine de mille hommes, et attendait dans une sotte présomption que Frédéric eût refoulé les Autrichiens en Bohême et les Russes en Pologne. Enfin le grand tacticien paraît à Rosbach avec vingt-cinq mille hommes ramassés à la hâte. Pendant que les généraux prennent leurs mesures pour l'envelopper le lendemain, et que les soldats se fiant au nombre restent dispersés pour chercher des vivres, au jour tombant les Prussiens, qu'on croit au repos, changent de front, et se jettent avec toutes leurs forces sur la droite française. La panique se propage dans le reste de l'armée, qui se débande et ne songe qu'à fuir. La nuit seule couvre sa déroute. En quelques jours, Frédéric aurait bon marché de ces pillards épars en Thuringe sans les Autrichiens qui viennent encore de forcer la Silésie. Cette fois ils payeront cher leur inopportune offensive. Leur adversaire a tout l'entrain du génie et de la victoire. Il leur prend ou leur tue quarante mille hommes, et rejette le reste en Bohême.
1758 L'année suivante, c'est le tour des Russes qui, n'ayant su aider personne, sont justement livrés à eux-mêmes.

XXXVI. Sur ces entrefaites, l'Allemagne, irritée des déprédations de Richelieu, se soulève et rend des armes aux Hanovriens parjures de Closterseven. L'armée du Nord, commandée par un Condé peu digne de ce nom, abandonne ses malades et ses prisonniers,

Digitized by Google

recule jusqu'au Rhin, se laisse tourner à Creveld par 1758
une poignée de Prussiens, cherche dans sa frayeur un refuge à Cologne, livre sans combat Dusseldorf et la route de Bruxelles. En même temps, le vaincu de Rosbach, Soubise, recevait comme par dérision le bâton de maréchal, et, trop heureux de ne plus être en cause, assistait à distance aux incroyables exploits des Prussiens. Dans sa lutte contre des ennemis cinq ou six fois plus nombreux et sans cesse renouvelés, Frédéric avait vraiment mérité le nom de Grand. L'Europe, qui s'était fait un jeu de l'écraser, admirait maintenant son activité surhumaine, et redoutait le prestige de ses armes. Le nouvel empereur de Russie se déclara son ami. A Paris même l'opinion devint prussienne. Marie-Thérèse renonça à recouvrer la Silésie.

XXXVII. Sur mer, la guerre était encore plus triste pour la France. Successivement, le Sénégal avec son riche commerce de gomme, la Guadeloupe, la Martinique et toutes les petites Antilles furent la proie des Anglais. Aux Indes, le successeur de Dupleix, le brave mais imprudent Lally Tollendal, échoua devant Madras, s'aliéna les indigènes, et, écrasé par des forces supérieures, perdit Pondichéry avec les autres comptoirs. Fort de sa conscience, il vint lui-même se constituer prisonnier à la Bastille, et le Parlement, fier de réparer par ses rigueurs l'incurie du pouvoir, l'envoya à l'échafaud. Mêmes désastres au Canada, vigoureuse et fidèle colonie, dont l'An- 1759
gleterre ne vint à bout qu'à forces d'hommes et d'ar-

Digitized by Google

1759 gent. Pendant quatre ans ces Français, abandonnés de leur patrie, attendirent vainement des secours qui n'arrivaient point. Ils se levèrent jusqu'au dernier pour défendre leur capitale, qu'eût sauvée le moindre des corps d'armée inactifs sur le Rhin, et, après une lutte mémorable, ils se virent contraints d'ouvrir leurs portes à l'ennemi.

1762 XXXVIII. L'Espagne veut venir à l'aide des vaincus. Les Anglais lui prennent en quelques mois les Philippines, la Havane avec neuf vaisseaux et cinquante millions d'or ou de marchandises. Ils menacent Panama, Saint-Domingue, la Floride, la Loui-
1763 siane. Nul obstacle à leurs conquêtes. La paix seule en arrête le cours, paix à jamais néfaste, par laquelle Louis XV signe, à Paris même, l'abandon du Canada, de la rive gauche du Mississipi, du Sénégal, de Grenade et de Sainte-Lucie aux Antilles, de Minorque son seul trophée, qu'il s'était flatté de rendre à l'Espagne, enfin de la Louisiane qu'il fut obligé de donner en échange. Le nouveau monde, avec ses immenses perspectives d'avenir et de richesse, lui était définitivement fermé. Comme dédommagement, il ne recouvrait que ses lointains et chétifs comptoirs des Indes, désormais noyés dans l'empire anglais.

XXXIX. Ainsi, au lendemain du système de Law, sous l'influence d'une philosophie toute matérialiste, en face du triomphe applaudi de la Prusse et de l'Angleterre, la France se voyait sévèrement contenue dans ses frontières, exclue du commerce du monde, et sevrée des richesses pour lesquelles elle s'était si

Digitized by Google

vivement passionnée. C'était le juste châtiment de 1753
l'immoralité qui avait miné les plus vieilles familles, de l'orgueil sceptique dont se berçaient les savants, de l'agitation stérile et creuse qui gagnait les classes populaires. De jour en jour, le mal s'aggravait. Si les sciences positives faisaient de rapides progrès entre les mains de Réaumur inventeur du thermomètre, de l'acier et du fer-blanc, de Buffon créateur du Jardin-des-Plantes et de l'histoire naturelle, chaque découverte de physique ou de géologie était une arme nouvelle aux mains des incrédules. La demi-hostilité de Pascal et de Galilée se changeait en guerre acharnée, et le fils d'un coutelier de Langres, un autre élève des Jésuites destiné au clergé, Diderot, entreprenait de résumer dans une vaste Encyclopédie les objections, les doutes, les railleries de la science moderne. Louis XV essaya timidement d'arrêter cette publication. L'Europe entière l'imprima, avide de recevoir et de rendre à la France le venin de l'impiété.

XL. Affaiblie par une longue paix et par la protection non moins fatale de Louis XIV, l'Église se défendait mal contre ces ennemis qui, flattant tous les mauvais instincts, avaient pour eux petits et grands depuis Mme de Pompadour jusqu'au dernier laquais. Pourtant, s'il lui restait encore quelques champions zélés et consciencieux, c'était parmi les religieux, de tout temps plus indépendants que le clergé séculier, et surtout parmi les Jésuites, ordre savant et nombreux, maître de l'enseignement, de la chaire

Digitized by Google

1763 et de l'oreille des rois. C'était déjà contre eux que jansénistes et gallicans avaient déchargé leurs rancunes, que Pascal avait écrit ses Provinciales, Molière son Tartufe. Seuls, ils avaient résisté aux entreprises schismatiques de Louis XIV. Aussi, la haine contre eux croissait de plus en plus, et n'attendait qu'un prétexte pour éclater. Malheureusement, dans un esprit de douceur et de conciliation, ils avaient poussé jusqu'aux dernières limites les concessions à faire à un siècle dépravé. Fermant les yeux sur les désordres de la cour au lieu d'imiter la sévérité de saint Ambroise, et oubliant qu'avec le mal toute trêve est dangereuse, ils ne recueillirent que l'ingratitude de leurs élèves et de leurs pénitents. D'un autre côté, ils pliaient quelque peu sous le poids de leurs richesses, dangereux bagage pour des soldats du Christ. L'un et l'autre hémisphère étaient couverts de leurs maisons, de leurs noviciats et de leurs colléges, partout bâtis dans des proportions grandioses. Les sauvages du Paraguay, convertis et gouvernés par eux, les reconnaissaient en quelque sorte pour leurs souverains. Aux Antilles, le P. Lavalette avait emprunté quelques millions à un banquier hollandais, colonisé d'immenses terres, acheté plusieurs milliers de nègres. Ce fut là leur écueil. Funestes à ce siècle avide, les finances et le crédit devaient l'être avant tout au clergé. C'était comme un fruit défendu que les masses savouraient avec la conscience du mal, mais que, par une inconséquente sévérité, elles interdisaient aux ministres des

Digitized by Google

autels, heureuse sévérité qui en tout temps a pro- 1763
clamé la vérité de l'Église et forcé ses pasteurs d'être plus purs, plus dévoués que le reste des hommes.

XLI. Les Jésuites furent frappés au moment où ils allaient peut-être faiblir dans leur mission. Un beau jour, quelques vaisseaux du P. Lavalette se perdirent; incapable de faire honneur à ses engagements, il fut déclaré en banqueroute; la Compagnie refusa de payer ses dettes; la justice l'y condamna. L'occasion était belle pour soulever l'opinion populaire, pour assouvir la haine des vieux jansénistes et des jeunes philosophes. Une enquête générale fut ordonnée. Il n'est point de grief, absurde ou usé, qu'on ne relève contre des gens dont on veut se défaire. Bien que l'on ne fût plus au temps de Henri IV et de Philippe II, et que, parmi les pays catholiques, la prépondérance appartînt à la France, l'ordre se vit proscrit comme professant des maximes contraires à l'indépendance 1761
nationale; ses biens furent confisqués, ses membres rendus au clergé séculier, sinon bannis. Cet exemple fut suivi avec un irrésistible entraînement. En Espagne et à Naples, la famille des Bourbons, saisie d'une manie de suicide, frappa sans hésiter l'avant-garde de l'Église, les plus fidèles soutiens de la société et du trône. En Portugal, ce fut encore pis. Accusés d'un complot contre la vie du roi, les Jésuites furent jetés dans des cachots infects, livrés aux tortures et traités avec une cruauté digne des temps barbares.

XLII. Ainsi avaient jadis péri les Templiers. Mais 1766

Digitized by Google

1766 là ne devait pas s'arrêter cette triste ressemblance. Les souverains catholiques s'entendirent pour exiger à Rome la ruine complète de la Compagnie. Leurs obsessions et leurs menaces firent mourir le Pape de douleur. Son successeur, portant aussi le nom fatal de Clément, fut élu, comme Clément V, à force de violence et d'intrigues, et à condition de consentir à la suppression demandée. A peine sacré, il se débattit contre ses engagements, et chercha à gagner du temps, cruellement balancé entre son honneur compromis et le cri de sa conscience. Il finit par céder, prononça comme Clément V une dissolution sans motifs, dans le seul intérêt de la paix, et, peu de temps après, mourut fou de remords. A la honte des peuples catholiques, ce furent l'Angleterre, la Prusse et la Russie qui abritèrent les derniers Jésuites plus heureux que les Templiers, et qui gardèrent cette précieuse semence à la génération suivante.

XLIII. Cette persécution fut regardée comme une grande victoire. Avoir écrasé la Compagnie de Jésus, c'était se relever des hontes de la dernière guerre, réparer la perte de ses colonies, égaler la gloire de ses voisins et à jamais illustrer un règne. En échange des Jésuites, la France fut dotée des francs-maçons, société secrète se rattachant, disait-on, aux anciens Templiers et employant précisément à l'élévation de ses membres et à la ruine de ses adversaires l'organisation dont elle accusait les ordres religieux, c'est-à-dire la puissance d'une affiliation mystérieuse,

Digitized by Google

d'une aveugle obéissance et d'un espionnage général. 1766
Entouré d'épreuves et de serments, formé en grande partie de gens sans foi, d'ambitieux, de réfugiés de tous les pays, le nouvel ordre ne tendait qu'à ruiner de plus en plus la religion et le pouvoir.

XLIV. Toutefois, il ne fallait pas s'arrêter en si 1768
beau chemin. Non contents d'avoir détruit les missions du Paraguay, de l'Inde et de la Chine, et d'avoir réduit à un commerce avide l'apostolat de l'Europe chrétienne, les philosophes encourageaient de leurs éloges et poussaient à de nouveaux exploits les hommes d'État du jour. Lâche et tyrannique dans les pays catholiques, inique et envahissante dans les pays protestants, la politique, identifiée partout au droit du plus fort, allait faire bien d'autres victimes. L'Angleterre et Frédéric II lui-même furent devancés. Une protestante plus audacieuse et plus cynique, l'Allemande Catherine II, impératrice de Russie par le meurtre de son mari, se posa comme le type consommé du souverain moderne. Diderot et Voltaire s'empressèrent de lui ériger un piédestal. Il lui restait à s'illustrer par quelque entreprise fameuse. Elle jeta les yeux sur la Pologne, à demi conquise par Pierre le Grand mais se débattant encore contre la mort. Ce pays souffrait plus qu'un autre de la dissolution des Jésuites; la cause catholique y était intimement unie avec le salut de la patrie, et le parti russe n'y avait pas de meilleurs appuis que les dissidents et les Juifs. A la mort du roi Auguste III, Catherine prétendit lui donner pour successeur un de

Digitized by Google

1768 ses favoris, le fit élire sous la pression de ses baïonnettes, et maintint par la violence les prétendues libertés qui paralysaient la constitution polonaise. Quiconque résista fut envoyé en Sibérie.

XLV. En ce péril suprême, le sentiment national se réveille. Une magnifique insurrection éclate et disperse l'étranger. A sa tête marche le vénérable évêque Krasinski ; sur ses étendards elle porte le crucifix et la madone ; Jésus et Marie, voilà sa devise. Dans sa fureur, Catherine lâche sur les rebelles les Cosaques Zaporogues, barbares indisciplinés, qui massacrent jusqu'aux femmes et aux enfants. Alors les Polonais invoquent une dernière fois l'aide de la France, et demandent à Louis XV un roi héréditaire de son choix. Mais, abruti par un joug encore plus vil que celui de
1770 Mme de Pompadour, il se contente de leur envoyer de l'argent et quelques officiers. Les Turcs seuls, abdiquant leurs rancunes, viennent au secours de ceux qui les ont tant de fois combattus. Quant aux sages, aux penseurs, ils sont tous pour Catherine. Diderot et Voltaire l'encouragent ; les Anglais guident ses vaisseaux dans l'Archipel ; le successeur du grand Frédéric et son imitateur Joseph II, triste fils de Marie-Thérèse, s'entendent avec les Russes, non plus pour donner un roi à la Pologne, mais pour se la partager. Leurs armées enlacent ce malheureux pays, et y étouffent toute résistance dans le sang. Cracovie
1772 tomba la dernière, et, avec elle, l'indépendance et la vie de cette brave mais imprudente nation. Le plus grand crime politique des temps modernes était con-

Digitized by Google

sommé sans que personne élevât la voix en faveur des opprimés. 1772

XLVI. Pour se consoler, Louis XV occupait la Corse, île rude et indomptée, qui devait donner bientôt un maître à la France. Du reste, il se livrait chaque jour à un despotisme plus mesquin et plus tracassier. Le Parlement ne jouit pas longtemps de son triomphe sur les Jésuites. Pour quelques observations au sujet des finances, il fut dissous, et, avec lui, disparut le dernier vestige d'institutions libres. Serviteur fidèle et dévoué des rois, il n'avait que trop flatté leurs velléités d'omnipotence ; il était juste qu'il les subît à son tour.

XLVII. L'horizon devenait triste. Au milieu du progrès des sciences, de la navigation et de l'industrie, dans le siècle le plus savant et le plus orgueilleux qui fut jamais, en présence de l'Angleterre se gouvernant elle-même et dominant la mer sans partage, de la Prusse forte de sa belle et invincible armée, enfin de la Russie régnant sur la Vistule et sur la mer Noire et menaçant Constantinople, la France n'avait plus ni colonies, ni marine, ni prestige militaire, ni liberté. Elle assistait impuissante à la ruine des nations catholiques dont elle était la première, et abandonnait l'Espagne aux rapines des Anglais, l'Italie au joug autrichien, l'Irlande et la Pologne aux plus cruelles persécutions. Il semblait que l'heure de la caducité eût aussi sonné pour elle. D'autant plus entêtés de leur noblesse qu'elle n'avait plus de sens ni de fondement véritable, les grands

Digitized by Google

1772 donnaient l'exemple d'une superbe oisiveté, d'un luxe et d'un goût dépravés, de la plus honteuse indifférence religieuse et politique. Corrompus avant de s'être élevés jusqu'à eux, les petits n'avaient plus assez de séve pour remplacer ces membres gangrenés, et le travail séculaire du sang nouveau qui régénère le sang vieilli ne suffisait plus à ranimer la vie de la nation. Il fallait une grande crise et un de ces remèdes violents où le mal se guérit par son excès même : chacun le proclamait.

XLVIII. Voltaire seul, satisfait de son opulence et de sa gloire, trouvait que les choses allaient pour le mieux, continuait à rire de tout, et s'efforçait de mettre à la raison quiconque parlait de combler le vide creusé d'un commun accord par l'impiété et par le despotisme. Malgré ses invectives croissait le nombre dangereux des gens en quête d'un expédient pour arrêter la décadence. Le mal, aux yeux de cette génération matérielle, ayant surtout son siége dans les finances, plus d'un esprit sérieux, suivant la trace de Racine et de Vauban, oubliait que la servitude est le châtiment nécessaire, non la cause de la corruption, et, sans se préoccuper de la régénération des mœurs, demandait seulement l'égale répartition des impôts, la liberté du travail et du commerce, se flattant de détruire ainsi la paresse, l'incurie, la misère, générales. C'était reproduire servilement les idées des Anglais qui, forts de leur activité et de leur industrie, ne cherchaient qu'à inonder le continent des produits de leurs manufactures, et pré-

Digitized by Google

chaient en France le libre échange comme la Russie 1772
soutenait la liberté politique en Pologne. Pourtant le système de Law avait montré que les institutions les plus utiles sont des armes funestes en de mauvaises mains, et que ce qui augmente la puissance des peuples vigoureux précipite la ruine des peuples faibles. L'exemple du Portugal devenu depuis un siècle une succursale de l'Angleterre achevait de le prouver. Aussi Voltaire avait-il assez bon marché des économistes, qu'il accablait de ses pamphlets, et auxquels ils reprochait avec raison, comme aux alchimistes du moyen âge, de vouloir créer par leurs combinaisons la richesse que le travail et l'économie sont seuls capables de produire.

XLIX. Il venait moins facilement à bout d'une nouvelle école philosophique, qu'il pouvait se vanter d'avoir suscitée par son scepticisme sans limites. En effet, à côté des encyclopédistes, téméraires démolisseurs de toute croyance, à côté des économistes qui, pour guérir le paralytique, l'engageaient à jeter ses béquilles, la réforme financière et sociale avait son Calvin dans le fils d'un horloger protestant réfugié, dans l'austère et logique Jean-Jacques Rousseau, que Genève rendait à la France en échange du terrible réformateur du seizième siècle. De bonne heure aigri par la pauvreté, mal à l'aise dans les salons où se complaisait Voltaire, éconduit comme compositeur, repoussé par la Suisse et par la France, il conçut contre la société moderne une haine vigoureuse, que le voyage d'Angleterre fut loin de dissiper. Dans un temps où chacun sondait les

Digitized by Google

1772 plus profonds mystères, l'académie de Dijon lui fournit la première l'occasion de développer ses idées. Quelle était, demandait-elle, l'influence sur les mœurs des sciences et des arts, et d'où provenait l'inégalité des hommes? Les deux mémoires de Rousseau résument toute sa doctrine. Ce n'est plus le chrétien marchant d'un pas sûr dans la voie du progrès et consacrant toutes ses facultés à la gloire de Dieu, mais l'élève de Salluste et de Tacite flétrissant la richesse, la science et les plus pures jouissances de l'art comme fatales au cœur des peuples, et désespérant de trouver la liberté, l'égalité, la fraternité ailleurs que sous la tente des barbares. C'est à l'État, représentant, non la volonté de quelques-uns, mais celle de tous, de ramener ces vertus, naturellement données à l'homme mais détruites par la superstition, d'élever la jeunesse, de combattre la corruption, de niveler les rangs, en un mot, de réaliser cette république que Platon, Fénelon et tant d'autres ont rêvée.

L. Nul ne songe que cette illusion prépare des armes terribles à quelque nouveau despote, devenu comme Calvin le maître des consciences et exploitant à son profit le vieux prétexte du salut public, et qu'au contraire le mal véritable, la vraie cause des vices et des inégalités est innée au fond du cœur humain, où chacun serait libre de la combattre. Malgré ce grave péril, malgré les railleries des sceptiques, les âmes sensibles, les femmes et la multitude se passionnent au seul nom de la liberté, de ce bien toujours cher et depuis si longtemps inconnu,

Digitized by Google

Celui qui a osé en rappeler le souvenir et dans ses romans parler encore d'amour comme d'une chose sainte et véritable, devient un héros persécuté pour la justice. A sa voix, chacun brûle de revenir à cet état primitif de Sparte et de Rome, dont la félicité quelque peu brutale, achetée par l'ignorance et par la pauvreté, semble un âge d'or au prix des hontes d'un siècle raffiné, et ne pâlirait que devant les joies et la grandeur oubliées de l'Évangile. Ainsi, en face de la secte rare et peu populaire des économistes qui n'aspirent qu'à déchaîner le torrent de la richesse, grandit celle des naturalistes qui prétendent l'arrêter, qui tentent l'œuvre impossible de combattre une civilisation de douze siècles et de lui faire remonter le cours des âges. Si quelques-uns se bornent aux questions financières, les autres plus logiques cherchent leur solution dans le renouvellement de la société tout entière. C'est le grand mouvement de la Réforme qui recommence, non plus par la révolte des rois et des évêques contre le Pape, des grands et des prêtres contre les évêques, mais par l'insurrection des bourgeois et du peuple lui-même contre toute hiérarchie, toute autorité divine ou humaine. Le but n'est plus l'interprétation des Écritures et la recherche de la vérité religieuse, mais le partage équitable des honneurs, des richesses et du bien-être en ce monde. 1772

LI. Par un contraste singulier, tandis que, mettant un terme aux controverses religieuses et vouées au culte de l'intérêt bien entendu, l'aristocratie anglaise et la royauté prussienne tiennent leurs sujets étroi-

Digitized by Google

1772 tement unis, et les font travailler à l'accroissement de leur domination, le peuple le plus intelligent de la terre languit dans une triste impuissance, et remue pour en sortir tous les problèmes politiques et sociaux. Les protestants se contentent d'un fragment de vérité sous lequel ils abritent leur vie et leur génie pratique. Élevés à l'ombre de la vérité complète, qui n'est jamais acceptée sans combat, les Français la rejettent tout entière, et font l'essai le plus audacieux que l'homme ait jamais tenté, d'agir par sa raison pure et par ses propres forces.

LII. En présence de ce mouvement menaçant, Louis XV, courbé sous le poids du vice et des années, se contentait de répéter : « Après moi le déluge! » et cherchait à s'étourdir en de nouveaux plaisirs. In-
1774 corrigible dans la débauche, il y contracta le mal qui l'emporta. Il fallut se hâter d'enterrer ce corps où la pourriture avait devancé la mort. Il alla rejoindre à Saint-Denis l'aïeul dont il n'avait que trop continué les fautes, et les anciens rois auxquels ses cendres allaient bientôt porter malheur. Le vieux prince de la philosophie, Voltaire lui survécut encore, et vint jouir à Paris de sa scandaleuse popularité. Ses derniers jours furent un véritable triomphe, triomphe du cynisme et de la plus insouciante incrédulité. Accablé de ses railleries, Rousseau lui-même désespéra de relever cette société en ruines, la jugea aussi malade que la Pologne à laquelle il avait naguère donné une consultation, et mourut à demi fou de dégoût et de mélancolie. Peu d'années après, une sépulture com-

Digitized by Google

mune devait réunir les deux philosophes ennemis. 1774
Par une amère dérision, tandis que les ossements des rois étaient jetés au vent, ceux de Voltaire et de Jean-Jacques venaient occuper en grande pompe la basilique rejetée de Dieu que Louis XV avait élevée à sainte Geneviève.

LIII. Au moment où les choses penchent vers leur ruine, quelquefois, par une merveille d'héroïsme, un homme de cœur se dévoue, et oppose sa seule poitrine au torrent du vice, jusqu'à ce qu'il périsse sous le poids d'un si grand effort. Ainsi, à la veille de la Réforme, Jérôme Savonarole avait un instant réprimé la corruption de l'Italie, et, l'enthousiasme dissipé, était mort sur un bûcher. Après avoir eu son siècle des Médicis avec ses misères et ses splendeurs, sa magnificence et puis son triste revers, la France descendait avec une effrayante rapidité sur la pente de la dépravation. Ce ne fut pas un moine, ce fut un roi qui, désavouant les funestes traditions de ses aïeux, lutta contre les entraînements d'une génération pervertie. Bon, pur, généreux comme l'élève de Fénelon, prêt pour le bien de son peuple aux sacrifices de la plus sévère économie, type accompli du père de famille sur le trône, Louis XVI était assurément le meilleur souverain depuis saint Louis. Son austérité était tempérée par la grâce et l'enjouement de sa femme Marie-Antoinette, Autrichienne et pourtant ennemie de la roideur et de l'étiquette, aimant les fêtes, les nouveautés, et faisant une guerre innocente à la parcimonie de son époux. Du reste, leurs plaisirs

Digitized by Google

1774 bourgeois du petit Trianon étaient aussi loin de l'ancien faste de Versailles que les bosquets de ce jardin champêtre différaient des grandes allées du parc royal. Béni de Dieu, embelli de deux beaux enfants, ce jeune et chaste couple semblait destiné à désarmer les plus pervers et à devenir l'idole de tous. Pourtant un sinistre augure planait sur leurs têtes, et d'affreux malheurs dans la foule avaient empoisonné au Champ-de-Mars les fêtes de leur mariage.

LIV. L'heure était venue de voir jusqu'où irait l'action de ce bon roi si désiré. Son arme la plus puissante était la vertu, arme supérieure dans le gouvernement des âmes à la force et au génie, mais aussi odieuse aux âmes corrompues que chère aux cœurs honnêtes. Au premier abord, la cour reprit une décence et une dignité depuis longtemps inconnues. Les vices bruyants se turent et rentrèrent dans l'ombre. Ils ne tardèrent pas à relever la tête, et ce fut à son propre foyer que Louis XVI trouva ses premiers ennemis. De ses deux frères, l'un était philosophe, incrédule, et soutenait avec entêtement les prétentions de la magistrature; l'autre, superbe et chevaleresque, encourageait de tout son pouvoir la morgue des nobles; enfin le duc d'Orléans, héritier de la dépravation du régent et de son amitié pour les Anglais, se trouvait mêlé à toutes les turpitudes, et était le chef désigné des secrètes affiliations de factieux. Les courtisans, qui affectaient de ne plus croire au bien, ne laissèrent même pas à l'abri de leurs soupçons le désintéressement du Roi, la fidélité de la

Digitized by Google

Reine, et accablèrent des plus noires calomnies ceux 1774
qu'ils n'étaient capables ni de comprendre ni d'aimer. Abreuvé de chagrins dans sa famille, Louis XVI n'était pas mieux traité au dehors. Son avénement avait été signalé par une clémence sans limites. En même temps qu'il ouvrait les prisons d'État, il suspendait les persécutions contre les jansénistes et les protestants, revenait tacitement sur la révocation de l'édit de Nantes, laissait rentrer en foule les calvinistes proscrits, et enfin rétablissait les parlements dissous par Louis XV. Ceux qu'il avait comblés de ses bienfaits se signalèrent presque tous par leur ingratitude et par une violente opposition.

LV. Si tel était le prix que le nouveau Roi recueillait de sa mansuétude, que pouvait-il espérer sur le terrain vague et mystérieux de la politique? Bon jusqu'à la faiblesse, animé du seul désir du bien, il crut réussir en essayant de tous les systèmes et en appelant chacun à travailler au bonheur de ses peuples. Les économistes y furent conviés aussi bien que les élèves de Rousseau. D'un côté une vive impulsion fut donnée au commerce, à l'agriculture, à la marine; de l'autre furent tentés de sincères efforts pour ramener toutes choses à la nature. Les bergers de Florian succédèrent dans les lettres aux grands personnages de l'antiquité; Gluck et Grétry redemandèrent à la musique des inspirations pures et vraiment dramatiques; partout des jardins anglais à l'imitation du petit Trianon remplacèrent les allées droites et compassées du siècle précédent; les modes elles-mêmes se simplifiè-

Digitized by Google

1771 rent, et les femmes se dépouillèrent de leurs paniers. Au milieu de ces transformations, opérées avec l'entrain et le prestige de la nouveauté, un ministre honnête, naïf économiste, Turgot, tentait d'extirper les abus invétérés qui enlaçaient la société, et qui, non moins vivaces en ce monde que la mauvaise herbe des champs, avaient crû depuis des siècles sans être réprimés. Là était la vraie difficulté.

LVI. Partout le mal sautait aux yeux. Mais comment y toucher sans bouleverser l'ordre social avec lequel il faisait corps? Et c'était précisément ce que désirait un siècle présomptueux, appelé, croyait-il, à créer en un jour des institutions supérieures à celles du passé. Néanmoins Turgot espérait tout concilier. Plus sage encore que beaucoup de ses successeurs, il voulait avant tout favoriser l'agriculture, objet de sa juste prédilection, source inépuisable de forces, de richesses et de vertus. A ses yeux, la première chose était de débarrasser le paysan des charges que les besoins de l'État et l'oisiveté de la noblesse avaient accumulées sur ses épaules. D'un côté, les seigneurs recevaient la dîme comme au temps où ils rendaient la justice, entretenaient les routes, et défendaient le territoire; de l'autre, le Roi, qui avait successivement couvert la France de ses juges, de ses ingénieurs, de ses troupes régulières, levait, pour les payer, la taille qui avait atteint et dépassé l'importance de la dîme. Non-seulement les nobles percevaient encore des droits pour des services qu'ils ne rendaient plus, mais ils restaient à l'abri des nouveaux impôts, et même en

Digitized by Google

absorbaient une bonne partie par leurs traitements et 1771
leurs pensions. De plus, le pouvoir, dans son indigence, n'avait cessé d'accroître le nombre des privilégiés par la création et la vente d'offices, dont le principal revenu était l'exemption de la taille. Par là le fardeau se concentrait tous les jours davantage. Il en était de même des corvées, seule ressource pour l'entretien des chemins, et du service militaire régulier, dont les gentilshommes et leurs valets avaient la prétention de demeurer affranchis.

LVII. Ce qui achevait de faire paraître l'impôt intolérable, c'est qu'il était proportionné non aux biens mais aux revenus supposés de chacun, et que, comme les curiales du Bas-Empire, les petits propriétaires d'une paroisse devaient répondre les uns pour les autres. Chaque année l'un d'eux était désigné pour payer le tout; s'il ne parvenait pas à se faire rembourser, il restait ruiné. Ainsi, ce qui, dans des communes unies, constituait jadis un régime simple et paternel, avait depuis ouvert le champ aux tracasseries les plus arbitraires. Mieux valait mille fois une règle fixe, immuable, atteignant les biens non les personnes et demandant au noble comme au roturier un léger droit pour sa terre. Or ce principe, déjà proclamé par Vauban, souleva des tempêtes, et, chose singulière, moins parmi les gentilshommes de province, encore imbus des traditions de leurs aïeux, que parmi la noblesse parisienne, résidu de la corruption de deux règnes, et qu'au sein du Parlement, intraitable ennemi de toute réforme. Le Roi

Digitized by Google

1774 faiblit. Tout ce qu'il crut possible, ce fut de détruire la solidarité de la taille et d'abolir la corvée.

1775 LVIII. Mêmes clameurs quand il s'agit de rendre au commerce des grains la liberté maladroitement supprimée par Colbert et de renverser les barrières entre provinces, les douanes à la frontière, à la faveur desquelles les grands et les princes eux-mêmes accaparaient le blé, et s'enrichissaient régulièrement par des chertés factices. Ce fut bien pis quand Turgot proposa l'abolition des jurandes et des maîtrises, devenues les entraves de l'industrie, et le rachat des droits féodaux, usages fort respectables dans l'origine, mais peu compatibles, pensait-il, avec le progrès de la science, la centralisation du pouvoir et la facilité des communications. Pour le coup, c'était une attaque directe contre la vieille société féodale, une
1776 atteinte sérieuse à la propriété. Les nobles de France, qui n'avaient pas su, comme ceux d'Angleterre, passer de la vie des camps à celle des affaires et rester les citoyens les plus actifs, les plus intelligents de leur pays, ne s'en montrèrent que plus acharnés à défendre leurs priviléges. Ils demandèrent à grands cris le remplacement de Turgot. Louis XVI céda encore, n'osant pas briser leur résistance. Il fallait d'ailleurs une main plus sévère et moins tendre que la sienne, il fallait de longues et terribles leçons, non pour abattre les institutions du passé, chose toujours facile, mais pour relever sur de nouvelles vertus, sur des mœurs plus pures, sur des vies plus actives l'édifice de l'avenir. Toute réforme fut ajournée. Au

Digitized by Google

lieu d'un économiste, un banquier genévois, Necker, 1776
fut appelé aux affaires, et, comme auparavant, on vécut au jour le jour d'emprunts onéreux.

LIX. Cependant la maladie du temps était surtout une maladie morale, et la prospérité publique contrastait singulièrement avec la gêne du trésor. Les sommes que les paysans demandaient à ne plus payer seuls, et dont les grands s'obstinaient à ne point partager la charge, étaient peu de chose en comparaison des budgets d'aujourd'hui, et, au milieu d'une lutte que l'avidité des uns et des autres envenimait chaque jour, la population s'accroissait rapidement, l'industrie et la culture mettaient à profit les découvertes de la science, le commerce et la marine avaient repris des proportions depuis longtemps inconnues. Les bénéfices étaient presque tous pour les bourgeois, pour les petits, dont ils récompensaient l'activité. Or, loin de les satisfaire, ils ne faisaient qu'irriter leurs convoitises, que surexciter leur orgueil et le sentiment de leur force. Tandis que de part et d'autre couvaient ces mauvaises passions, un événement qui devait, en réalité, leur fournir un nouvel aliment, vint distraire l'attention publique.

LX. L'Amérique était depuis deux siècles un vaste champ d'essai ouvert à tous les peuples de l'Europe. De même que jadis la Grèce, parvenue à sa maturité, avait semé ses comptoirs sur les rives de la Méditerranée, de même que Rome, au déclin, avait revécu dans Constantinople, ainsi maintenant chacun travaillait au delà de l'Océan, et y recueillait le fruit de ses vices

Digitized by Google

1776 ou de ses vertus. La cruelle et paresseuse Espagne avait rétabli par la traite des nègres l'esclavage païen, s'était contentée d'amasser l'or et l'argent de ses mines, et n'avait établi que des colonies peu durables. Le Portugal n'était pas plus fort au Brésil que les successeurs de Charles-Quint au Mexique et au Pérou. Si les peuples catholiques avaient tenté quelques efforts plus heureux, eux-mêmes avaient pris à tâche de les paralyser avec l'aveuglement qui faisait partout leur fatale infériorité. La chute des Jésuites avait entraîné celle des belles missions du Paraguay, charmante république chrétienne, qui reproduisait les vertus, la charité, la communauté de biens de la primitive Église. Avant que Louis XV perdît le Canada, la main de Louis XIV et de Colbert l'avait en quelque sorte étouffé à son berceau, et en avait détourné, à force d'entraves, le flot des nouveaux habitants.

LXI. Au contraire les Anglais, apportant dans l'Amérique du Nord leur esprit d'indépendance et leur activité, y avaient fondé un État de plusieurs millions d'âmes, où les innombrables sectes protestantes, depuis les quakers jusqu'aux anabaptistes, vivaient en pleine liberté, où les villages se gouvernaient eux-mêmes, et devenaient souvent, par leur prospérité, de grandes et riches cités. Dans un siècle qui se passionnait uniquement pour la puissance matérielle, cette colonie excitait à un haut degré l'admiration et l'envie générales. Sur ce sol si vaste et si fertile, encore à demi couvert de forêts vierges, la forte Angleterre semblait encore rajeunie. Là vrai-

Digitized by Google

ment l'homme était affranchi de tout passé, de toute 1776
tradition, de toute servitude. C'était l'état de nature tel que Rousseau l'avait rêvé.

LXII. Il ne manquait plus à cette république idéale que de secouer le joug de sa mère-patrie. Le parlement de Londres lui en fournit maladroitement le prétexte par quelques atteintes à la liberté du commerce. Pour un droit sur le thé, les Américains se révoltèrent, et proclamèrent leur indépendance. Les philosophes qui avaient vu d'un œil insouciant la mort de la Pologne, la ruine du Paraguay et du Canada, prirent feu pour ces étrangers, connus seulement par leur cruauté contre les Français. A leur appel, des volontaires, jaloux de prendre part à la nouvelle croisade, passèrent en foule l'Océan. C'etait le même empressement que pour assurer jadis la liberté de la Hollande, comme si la France avait pour mission de contribuer à la fondation de tous les pays protestants. Toujours faible,
Louis XVI se laissa entraîner par le torrent. N'a- 1778
vait-il pas pour excuse les envahissements perpétuels et l'orgueil démesuré des Anglais? N'était-ce pas une belle occasion de se venger de leurs affronts, de relever sa marine, et de rentrer dans le nouveau monde? Mais, par une méfiance qui rappelait la conduite de la Hollande au sujet de la Belgique, les Américains exigèrent que le Roi renonçât d'avance à recouvrer le Canada. A ce prix ils lui feraient la grâce d'accepter son alliance. Il eut l'inconcevable désintéressement d'y consentir, et brisa à tout jamais

Digitized by Google

1778 les espérances de Français qui brûlaient d'être rendus à leur patrie.

LXIII. La guerre commença par des exploits qui permettaient de s'étourdir sur cette faute, et qui flattaient l'amour-propre national, si facile à satisfaire. Le Sénégal fut reconquis. Dans la Manche, l'Océan et la Méditerranée, la marine anglaise fut tenue en échec, souvent par des forces inégales. Enfin en Amé-
1781 rique, le jeune La Fayette, à la tête d'une poignée d'hommes, accula les Anglais à la baie de Chesapeake. De tous côtés lui arrivèrent des secours : ici trente-huit vaisseaux de ligne français, là Washington avec huit mille Américains. L'ennemi se rendit avec deux cent quatorze canons et trente navires.

LXIV. Désormais la liberté des États-Unis était assurée. L'Angleterre le comprit avec une rare sagesse, et n'employa plus ses forces qu'à se venger de la France. Elle perdit Minorque, mais elle conserva Gibraltar. Elle prévint aux Antilles la réunion de
1782 quarante-cinq vaisseaux français et espagnols, qui devaient lui enlever la Jamaïque. En vain après un combat acharné et la perte de quatre bâtiments, l'amiral de Grasse lutta le dernier sur la Ville de Paris contre cinq navires ennemis. Au bout de douze heures, tous ses hommes, sauf deux, étant tués ou blessés, il fut obligé d'amener son pavillon. Dans l'Inde la fortune était moins cruelle. Parti avec cinq vaisseaux, le bailli de Suffren rallia ce qui restait d'hommes et de bâtiments à l'Ile-de-France, livra quatre batailles douteuses contre des forces supé-

Digitized by Google

rieures, et enfin gagna la cinquième. Au moment de 1782
profiter de ce succès, il apprit que la paix était conclue.

LXV. Le Sénégal était restitué à la France, Mi- 1783
norque à l'Espagne, et l'indépendance des États-Unis d'Amérique, but principal de la guerre, était définitivement reconnue. En échange de ces pertes, l'Angleterre avait affermi son gigantesque empire dans l'Inde et obtenu sur le continent la liberté de commerce qu'elle désirait si vivement. En quelques années la France fut inondée de ses tissus à vil prix, contre lesquels ne pouvait encore lutter l'industrie nationale. L'élève des moutons que Louis XVI venait d'encourager par l'introduction des mérinos, la culture du lin et du chanvre qui enrichissait les provinces de l'Ouest et du Nord, furent profondément atteintes par l'usage du coton au lieu de la laine et du fil.

LXVI. Ce nouveau sacrifice aux théories des économistes n'amena donc que des souffrances. Les exploits de la marine et l'affranchissement des États-Unis n'eurent pas de meilleurs résultats, et ne firent que renforcer les idées déjà répandues de Rousseau. La Fayette et les autres soldats revenus d'Amérique charmaient les esprits par la peinture de cette république idéale, de ces colons sans distinction de caste, cultivant à l'envi de belles campagnes et se gouvernant eux-mêmes avec la plus entière liberté. En présence de ce vaste champ, ouvert au travail et à l'industrie modernes, et capable de rassasier toutes les convoitises sans que leur choc vînt troubler la

Digitized by Google

1783 prospérité générale, personne ne songeait que l'Europe avait offert un spectacle mille fois plus admirable, alors que jeune tout entière, elle défrichait son sol ingrat par la main de ses moines, qu'elle le couvrait d'abbayes, de villes libres, d'innombrables communes, qu'elle le défendait contre les Sarrasins, les Normands, les Turcs, les Tartares, et que, parée des chefs-d'œuvre de l'art chrétien, elle s'unissait spontanément pour les hauts faits de la guerre sainte.

LXVII. Qui avait troublé l'ordre de cette magnifique république, sinon ses membres eux-mêmes, infidèles à leur mission et tour à tour occupés à se déchirer les uns les autres? L'Italie avait corrompu l'art dans sa source, et personne n'avait recueilli son héritage ; ses plus riches cités s'étaient ruinées par leurs dissensions, et avaient cédé leur fortune à la Hollande et à l'Angleterre. La France, pays guerrier par excellence, appelée à conquérir la Palestine, la Syrie, l'Égypte, la Barbarie, peut-être même Constantinople, avait consumé ses forces contre l'Espagne et contre l'Autriche, n'avait pas même gardé sa vieille frontière du nord, et, dégénérée avant le temps, semblait avoir légué son génie militaire à la Prusse et à la Russie. Dans cette lamentable décadence, la jeunesse, avec sa vie et son charme, s'était conservée chez les peuples septentrionaux, mais incomplète et vouée aux seuls intérêts matériels. Pourtant on se passionnait pour la prospérité de la race anglo-saxonne comme jadis pour l'élégance de l'Italie, et, comme il est plus facile d'imiter le mal que le

Digitized by Google

bien, au lieu de prendre l'activité, l'économie, la sagesse, la persévérance de ce peuple tenace, on renchérissait sur sa demi-incrédulité. On n'avait plus qu'un souverain mépris pour un passé glorieux mais lointain, pour la noblesse, la royauté, le clergé et pour tant d'autres institutions, respectables par leurs services bien que déchues de leur splendeur. Ne voyant que les abus, on oubliait que soi-même on les avait faits par ses vices, son insouciance, sa soif d'or, de plaisirs et sa servilité, et l'on s'imaginait qu'il suffirait d'un jour, d'une idée, pour se relever de cette chute volontaire de cinq siècles. 1783

LXVIII. Pendant que la foule s'enivrait de ces vagues perspectives de nouveauté, les grands persistaient à défendre leurs priviléges menacés et à refuser de prendre part aux charges de l'État. Pour un déficit annuel de quelques millions, le trésor était aux abois. Turgot venait de mourir. Necker était disgracié pour avoir timidement marché sur ses traces. Le Parlement et une assemblée de notables, convoqués pour la circonstance, avaient également refusé de consentir à une subvention territoriale. En cet embarras, La Fayette prononça un nom oublié depuis longtemps, invoqué plusieurs fois dans les grandes calamités nationales et, au fond, répondant au besoin des esprits, celui des États-Généraux. Louis XVI saisit cette idée avec empressement, à la fois heureux de se décharger du fardeau des affaires et d'en remettre la pesante responsabilité à ses peuples eux-mêmes. Consultés par 1787 1788

Digitized by Google

1788 le meilleur et le plus sincère des souverains, éclairés par le flambeau de la philosophie et de la science, comment ne retrouveraient-ils pas le chemin perdu de leur félicité? Chacun se crut revenu aux beaux jours, non de saint Louis qui passait pour un superstitieux et un barbare, mais de Sparte et de Rome antiques.

1789 LXIX. Les élections se firent avec un indicible enthousiasme, et les députés des trois ordres se hâtèrent d'accourir à Versailles. En réalité, sous ces habits de prêtres, de nobles, de bourgeois, c'étaient Voltaire et Rousseau qui venaient siéger l'un avec son rire démolisseur, l'autre avec ses utopies niveleuses. Devant eux allait comparaître pour être jugée de fond en comble une société corrompue, vivant de cynisme et de plaisanteries, refusant le nécessaire à son souverain et brouillée comme les mauvaises familles pour une misérable question de finances. Dès le début, la guerre éclata entre les deux écoles philosophiques. Les grands seigneurs voltairiens, qui, sous Louis XV, avaient signé la paix de Paris et l'abaissement de la France, détruit Jésuites et Parlement, continuaient à soutenir qu'il n'y avait rien à faire, et espéraient, comme jadis, amuser puis dissoudre les États-Généraux. D'un autre côté, la multitude, représentée par le Tiers-État, nourrissait des espérances toujours chères aux cœurs généreux, n'était pas résignée à ne voir dans la liberté civile et politique et dans la grandeur nationale que de vaines illusions, croyait revenir sans peine à des institutions représentatives sérieuses, et témoignait un désir naïf et sin-

Digitized by Google

cère de seconder le Roi dans la correction des abus. 1789
Or, la force de l'opinion n'était pas pour les indifférents qui s'endormaient sur la pente de la décadence, mais pour ceux qui voulaient la remonter, fût-ce au prix des plus grandes calamités. En vain la religion, mère des races chrétiennes, et la royauté, alliée naturelle des classes populaires, toutes deux réconciliées en Louis XVI, offraient de s'interposer entre les partis. Ce n'était pas le jour de la paix mais du combat, et malheur à qui prétendait l'empêcher! Si la chaîne des traditions s'était rompue, si cette génération ne mettait son espoir qu'en d'étranges nouveautés, à qui s'en prendre sinon à ceux qui l'avaient égarée et pervertie? En cherchant la vérité, on allait la persécuter; mais, après tout, on la cherchait, et c'est au milieu de tels orages qu'elle se fait jour ici-bas.

LXX. Comme si le nombre ajoutait aux lumières, il y avait plus de mille députés. Par une concession faite à sa puissance, le Tiers-État en comptait autant que les deux autres ordres réunis. Fier de sa force, il les somma de se réunir à lui. Après une longue résistance, où le Roi soutint faiblement la noblesse, il fallut céder à l'exemple du clergé. Le nom d'États fut changé en celui d'Assemblée nationale, plus conforme aux idées de ceux qui prétendaient agir et gouverner au nom de la nation. Dès le premier jour, ils déclarèrent qu'ils ne se contenteraient pas, comme leurs devanciers, de présenter respectueusement les mandats et cahiers de leurs commettants, mais qu'ils procéderaient eux-mêmes à la réforme de la constitution

Digitized by Google

1789 et de l'État. Ainsi, par une innovation dont l'enthousiasme universel voilait encore les périls, des mains calmes et impartiales du souverain l'initiative passait à celles d'une assemblée unique, agitée par mille passions mobiles, déchirée par des partis violents et livrée aux caprices sans frein de la majorité. Mais tel était le premier élan de ces fondateurs qu'ils espéraient atteindre, du premier coup et en dehors des voies frayées, la vérité pure, le système politique naturel, également propre à tous les peuples et à tous les climats. La constitution anglaise, avec le contrepoids de son aristocratie et de sa chambre des lords, fut rejetée aussi bien que les libertés provinciales des États-Unis. Avant tout l'unité : unité d'assemblée, unité du pouvoir dans son sein, unité de la nation et de tous ses membres, unité des droits de l'homme, proclamés à la face du monde comme un nouvel Évangile.

LXXI. Derrière ces députés, enivrés de leur toute-puissance, s'agite déjà leur maître futur, Paris, foyer du luxe et de la philosophie, théâtre de plaisirs et de convoitises encore plus grandes, rendez-vous de financiers, d'aventuriers et de gens de tous les pays. C'était cette même capitale qui avait préludé par ses tournois à la crise féodale des Valois, par sa voluptueuse et savante Renaissance aux guerres de religion. Peuplée depuis la Régence de théâtres et de cafés, devenue le Versailles de la bourgeoisie, inondée de livres et d'incrédulité, elle se flattait, elle aussi, de gouverner la France, tenait en permanence ses réu-

Digitized by Google

nions électorales, et y agitait à son tour les grandes 1789
questions du moment. Sur cette fougueuse multitude s'appuient dès le début les ambitieux qui veulent dominer le Roi et l'assemblée, les exaltés pour qui les réformés marchent trop lentement, les factieux toujours avides de pêcher en eau trouble.

LXXII. A la tête de ce parti violent marche un député de la noblesse, altéré de jouissances et de pouvoir, aigri par la prison, Mirabeau, à la parole puissante et terrible. Un jour, il dénonce avec une âpre éloquence un mouvement de troupes ordonné par le Roi. A cet appel, le peuple de Paris se soulève, pille les armuriers, assiége et prend la Bastille, en décapite le gouverneur, massacre le prévôt des marchands, et, sous le nom de garde civique, reste armé aux ordres de La Fayette, le héros d'Amérique. Cette émeute de sinistre augure est dans la bouche de Mirabeau un sublime effort d'indépendance. Louis XVI est obligé de s'avouer l'auteur de tout le mal, et de venir humblement s'en excuser auprès de l'Assemblée.

LXXIII. Pendant que les meurtres continuent d'ensanglanter la capitale, que des troubles éclatent dans les campagnes, et qu'à la vue du ciel qui s'assombrit les moins courageux des nobles passent la frontière, les autres, dans un généreux accès de dévouement, espèrent conjurer l'orage par le sacrifice de leurs priviléges, par l'abolition des dîmes, corvées, servitudes et droits féodaux. Provinces, villes, paroisses, jurandes, maîtrises, suivent cet exemple, et

Digitized by Google

1789 s'immolent volontairement. Plus de droit de bourgeoisie, assurant aux enfants la jouissance des biens communaux accumulés par leurs pères; plus de corporation, donnant aux ouvriers la propriété de leur métier et les obligeant à un appui mutuel; plus de droit d'aînesse, conservant dans chaque famille une puissance durable, à l'abri des vicissitudes de la fortune. Toutes les forces, toutes les associations, toutes les libertés particulières sont supprimées en échange d'une liberté générale qui, si elle périt, ne laissera subsister qu'un despotisme sans limites.

LXXIV. Cependant nul changement ne s'accomplit tout d'un coup. Comment, après quelques instants d'illusion, les grands n'eussent-ils par regretté d'avoir abdiqué, les petits d'avoir cru à leur désintéressement? Chaque jour augmentait le nombre des nobles, qui, désespérant d'assouvir les exigences de la multitude et n'osant défendre l'épée à la main les droits de leurs aïeux, désertaient leur patrie, et n'attendaient leur salut que de ses malheurs. Chaque jour s'aigrissaient les mécontentements, les méfiances populaires. Le Roi lui-même fut tenu en suspicion. Pour s'assurer de sa personne, une foule furieuse se rua sur son palais de Versailles, et l'entraîna à Paris au milieu d'une haie de piques sanglantes. L'Assemblée suivit le souverain qu'elle avait elle-même réduit à l'impuissance, et vint avec lui se mettre à la merci de la capitale.

LXXV. Mirabeau, qui avait grandi jusqu'alors en poussant le torrent, sentit que, parvenu au faîte du pouvoir, il était à la veille d'être dépassé par les har-

Digitized by Google

diesses de ses propres imitateurs. Il voulut s'arrêter, 1789
traiter avec le Roi qu'il avait humilié et mettre une digue à la révolution qu'il avait eu la témérité de déchaîner. Il était trop tard. Usé par le plaisir et par le travail, il vécut assez, non pour expier comme La Fayette ses fautes dans l'exil, mais pour entendre crier dans les rues l'histoire de sa grande trahison. Portées au Panthéon à côté de Voltaire et de Rousseau, ses cendres devaient être bientôt arrachées à leur sépulture et traînées dans la boue. La guerre contre les nobles continua. Leurs titres mêmes furent abolis, et, à l'exemple de tous les persécuteurs, l'Assemblée confisqua les biens de ceux qui fuyaient sa tyrannie. Les plus belles illusions de liberté faisaient déjà place à de funestes et cruelles vengeances.

LXXVI. Le clergé ne fut pas plus épargné. Pour 1790
lui comme pour la noblesse, point d'ennemis plus terribles que les transfuges et les renégats. Ce fut un prélat, habile et perfide, prêt à jeter au vent la mitre d'Autun, qui, pour sauver les finances de l'État, proposa la vente des biens ecclésiastiques. Les jansénistes de l'Assemblée applaudirent à une mesure qui ramenait de force l'Église à sa pauvreté primitive ; les incrédules se joignirent à eux, et quelques modiques pensions, payées comme un salaire par le trésor, remplacèrent les deux milliards, accumulés par la piété des siècles passés, qui faisaient l'éclat et l'indépendance du sacerdoce. Ce n'était pas assez. Le prêtre devenant un fonctionnaire, les circonscriptions des cures et des évêchés furent bouleversées aussi légère-

Digitized by Google

1790 ment que celles des provinces. Des siéges, auxquels se rattachaient de vieux et saints souvenirs de l'histoire nationale, furent supprimés. Et ni l'Église, qui naguère honorait les Rois de ses dons gratuits, ni le Saint-Siége d'où dépendait sa hiérarchie, ne furent
1791 même consultés. Cette constitution civile du clergé ne reçut pas une sanction moins terrible que l'abolition de la noblesse. Chacun dut la jurer sous peine de destitution. Ceux qui eurent cette faiblesse furent flétris du nom de prêtres assermentés, et encoururent le mépris général. Les autres furent chassés de leurs bénéfices, en attendant la prison et la mort.

LXXVII. Du même coup furent dispersés les ordres religieux qui, jusqu'alors, vivaient de leurs biens, et qui, vingt ans plus tôt, avaient pu se flatter de survivre aux Jésuites. Les uns secouèrent le joug de leurs vœux ; les autres rentrèrent dans le clergé séculier, et reçurent des pensions à titre d'indemnité. Dans un temps qui se piquait de liberté, il ne fut plus permis de mettre ses biens en commun pour se vouer à l'éducation des enfants, au soin des pauvres ou des malades. Désormais l'État seul se réservait d'y pourvoir et de réaliser pour tous l'éducation publique de Rousseau et l'hôpital général de Louis XIV. Toutefois, quand il s'agit de vendre ces abbayes, ces vieilles églises, ces cloîtres, la conscience publique se révolta. Le savant astronome Bailly eut beau inventer, sous le nom d'assignats, un papier-monnaie représentant ces biens et émis par l'État pour en faciliter l'acquisition. Discrédité en peu de temps, ce

Digitized by Google

nouveau système de Law dégénéra en banqueroute, 1791
et livra à vil prix les dépouilles du clergé à quelques consciences faciles. Cette inique spoliation achevait l'œuvre du grand schisme et de la Réforme. Après avoir perdu la suprématie politique de la chrétienté, le domaine de la science et des arts, l'Église était chassée de son patrimoine temporel. Désormais, ses ennemis n'avaient plus à lui reprocher sa puissance, non-seulement pour le salut de l'Europe ou pour la défense de la vérité, mais même pour le soulagement des pauvres. Eux seuls se chargeaient à l'avenir de la charité publique comme des croisades et de l'inquisition.

LXXVIII. Cette fois encore une révolution analogue s'accomplissait dans la société. De la politique et des idées, la main de l'État s'étendait aux biens matériels, aux propriétés mêmes des citoyens. Libre de dissiper sa fortune, l'homme ne le fut plus d'en disposer à son gré entre ses enfants. La loi d'un partage égal lui fut imposée. Le pouvoir, qui intervenait dans les successions, se chargea de niveler de plus en plus les rangs par la distribution des emplois publics. Son choix remplaça partout l'hérédité avec ses garanties d'indépendance. Pour hâter l'effet de ces mesures, ce n'était pas assez de l'abolition gratuite des droits féodaux; peu à peu tous les nobles furent tenus pour suspects, et leurs biens confisqués. Cette sévère expiation réunit au clergé ceux qui, les premiers, s'étaient révoltés contre lui, ceux qui avaient encouragé la licence et l'incrédulité, encensé

Digitized by Google

1791 les rois, applaudi les philosophes. L'aristocratie de naissance, qui n'avait de raison d'être que par ses services, sa grandeur d'âme et sa supériorité morale, fit place à une démocratie jalouse et absolue, et alla rejoindre parmi les souvenirs historiques la chevalerie et les universités du moyen âge : juste, mais déplorable ruine de ce qui forme dans une nation le premier élément de force, de dignité et de vie publique.

LXXIX. Ainsi, de l'ordre politique et religieux on passait à l'ordre social. Ainsi s'achevait, de l'aveu même de la nation, la centralisation, œuvre de Louis XI, de Richelieu et de Louis XIV. En croyant tout innover, la Révolution creusait plus profonde l'ornière où n'avaient cessé de marcher les rois absolus, et arrivait enfin au but de leurs longs efforts, à l'organisation raffinée, non de la République, mais de l'Empire Romain. Après les guerres civiles de Marius et de Sylla, de César et de Pompée, la séve des vieilles familles étant épuisée, consuls et empereurs s'étaient recrutés parmi les plébéiens ; chacun avait pu parvenir aux plus hautes fonctions, et jouir d'une parfaite égalité sous une main de fer. De même maintenant, détaché de ses aïeux et de ses égaux, de sa province, de sa ville ou de son corps de métier, chacun était livré avec ses propres forces à l'irrésistible domination de l'État, et, pour que le châtiment fût plus exemplaire, cet État lui-même allait subir le joug et assouvir les fureurs d'une populace en démence.

LXXX. Dans la hiérarchie publique, l'hérédité n'avait plus qu'un représentant isolé, impuissant, en-

Digitized by Google

touré de méfiances, c'était l'infortuné Louis XVI. 1791
Jadis, malgré les vices de la cour, la stabilité du trône avait été sauvegardée par les vertus des petits qu'elle protégeait. Maintenant, l'héritier de saint Louis se voyait délaissé du peuple bien-aimé dont il avait voulu faire le bonheur, des grands qui lui reprochaient sa faiblesse, de sa famille même qui donnait l'exemple de la perfidie ou de la désertion. Ses deux frères l'avaient quitté, et, par leurs provocations à l'étranger, redoublaient les fureurs de la multitude. Son cousin, le duc d'Orléans, était resté, mais dans l'espoir de gagner les révolutionnaires et de devenir leur chef. Assiégé de périls, insulté jusque dans son palais, poussé par le cri de sa conscience, Louis XVI résolut malgré lui de quitter sa capitale et de chercher un refuge soit à l'armée si elle lui demeurait fidèle, soit à la frontière s'il n'avait plus d'autre ressource. Il partit de nuit et déguisé avec sa femme, ses enfants et quelques serviteurs dévoués. Mais un fatal enchaînement de circonstances arrêta cette victime réservée pour le sacrifice. Retardé par des obstacles imprévus, reconnu à Varennes, séparé des détachements qui devaient l'escorter, il fut ramené à Paris comme un prisonnier, au milieu des imprécations et des menaces. L'armée, sur laquelle il comptait encore, n'avait montré pour sa délivrance qu'un zèle douteux. Le général en chef, qui s'était concerté avec lui, n'eut que le temps de passer la frontière.

LXXXI. Désormais le Roi était perdu. Sa fuite, qui n'était que trop justifiée par l'état des esprits,

Digitized by Google

1791 acheva de les soulever. En vain l'Assemblée essaya de fermer les yeux sur ce malheureux voyage; en vain Louis XVI accepta solennellement la Constitution : le peuple se réunit au Champ-de-Mars pour demander sa déchéance et son remplacement. Des barricades s'élevèrent. Pour rétablir l'ordre, La Fayette et Bailly, hommes pacifiques et populaires, furent obligés à contre-cœur de commander le feu, courage qui ne leur fut jamais pardonné. C'était le duc d'Orléans qui avait cru profiter de cette insurrection; mais déjà la logique des révolutionnaires les poussait au delà de cette demi-royauté. Tout en acceptant
1792 l'argent de leur opulent complice, ils commençaient à prononcer le nom de République. Cette idée avait le charme de la nouveauté déjà perdu par les premières assemblées. Pour elle se passionnaient les acquéreurs des biens de la noblesse et du clergé, toujours inquiets pour ces acquisitions douteuses, les esprits ardents qui ne désespéraient pas de réaliser les rêves de Rousseau, les orateurs qui n'avaient pas encore trouvé l'occasion de déployer leur talent et, à leur tête, un avocat sans cœur, roide, persévérant, haineux, pétri de fiel et d'orgueil, le jeune Robespierre.

LXXXII. A la voix de ce rhéteur s'agitent les Jacobins, les Cordeliers, clubs fougueux qui, par une amère dérision, ont pris les noms des fils de saint Dominique et de saint François dont ils profanent les cloîtres. Il est temps de frapper un coup d'audace. Le 20 juin, les révolutionnaires essaient leurs forces,

Digitized by Google

envahissent les Tuileries, et défilent armés de piques 1792
devant la famille royale, qu'ils abreuvent d'outrages et de menaces. Le prestige était tombé : les Tuileries n'étaient plus un sanctuaire inviolable. Le 10 août, les insurgés reviennent plus ardents, massacrent les Suisses, forcent le Roi de se réfugier au sein de l'Assemblée, exigent la suspension de ses pouvoirs et l'instruction de son procès. La famille royale tout entière est envoyée prisonnière au Temple et confiée à la garde de la commune de Paris. A la vue de ces excès, le nombre des émigrés croissait chaque jour. Les grands, qui, par leurs vices et leur obstination, avaient provoqué la Révolution, et qui n'osaient la combattre, semblaient prendre à tâche de la rendre impitoyable. Levant à la frontière le drapeau qu'ils n'avaient pas le courage d'arborer en France, ils provoquaient le zèle de la Prusse et de l'Autriche, les décidaient à la guerre, et ne craignaient pas de s'unir aux armées étrangères. Par là ils allaient donner aux républicains, avec la rage du désespoir, la force et la gloire d'un grand parti national.

LXXXIII. Désormais la peur et la haine de l'ennemi excusent tous les forfaits. Poussée par Robespierre et conservant l'initiative des mesures terribles, la commune de Paris obtient la formation d'un tribunal extraordinaire, jugeant en dernier ressort quiconque est suspect de pactiser avec l'étranger. Des visites domiciliaires sont ordonnées. Douze à quinze mille personnes sont arrêtées. En ce moment, on apprend que les Prussiens sont entrés à

Digitized by Google

1792 Longwy. Peut-être, dans quelques jours, des traîtres leur ouvriront les portes de Paris. La frénésie s'empare du peuple, et, de l'aveu de ses magistrats, il court aux prisons égorger les suspects. Le massacre commence le 2 septembre, aux portes de l'Abbaye, par un convoi de prêtres. Il continue régulièrement pendant cinq jours, et la Commune vote des fonds pour ranimer le bras fatigué des bourreaux. Tout ce qu'on rencontra de nobles, de prêtres, de Suisses, d'anciens serviteurs de la couronne, périt sans distinction. Une jeune et charmante amie de la Reine, la princesse de Lamballe, ne trouva même pas pitié devant les égorgeurs, et, par un raffinement de férocité, ils allèrent promener sa tête au bout d'une pique sous les fenêtres du Temple.

LXXXIV. Pendant que se commettaient ces horreurs dignes des Bourguignons et de la Saint-Barthélemy, la guerre, qui leur servait de prétexte, produisait à la frontière des scènes moins tristes, de beaux actes de courage et de dévouement patriotique. Maîtres de Longwy et de Verdun, quatre-vingt mille Prussiens et Autrichiens n'avaient devant eux qu'une armée désorganisée, abandonnée de ses officiers, en grande partie recrutée de volontaires. Mais ces conscrits brûlaient tous d'un désir sincère de sauver leur pays. Un officier, qui s'était illustré contre les Russes en Pologne, Dumouriez, sut les aguerrir et résister habilement dans les défilés de l'Argonne. Devancé par les Prussiens et obligé de se rapprocher de la Marne, il s'arrêta sur les hauteurs de Valmy. Ses

Digitized by Google

soldats tinrent ferme sous une canonnade infernale. 1792
Quand les colonnes ennemies se précipitèrent sur eux, ils les reçurent la baïonnette en avant, et les arrêtèrent court. Ce n'étaient pas là les bandes indisciplinées dont les émigrés prétendaient qu'on aurait si bon marché. Les pluies de la saison, la dyssenterie, la disette, firent le reste, et bientôt les Prussiens battirent en retraite, poursuivis mollement mais détruits par le mauvais temps. Si alors, se joignant à l'armée du Rhin maîtresse de Mayence, Dumouriez eût descendu ce fleuve, il pouvait d'un seul coup enlever les débris de l'ennemi. Mais ne trouvant pas son armée à la hauteur d'une manœuvre aussi hardie et partant dangereuse, il préféra une attaque de front, entra en Belgique, rencontra près de Mons les Autrichiens fortifiés dans trois villages, et leur enleva, avec un magnifique élan, les redoutes de Jemmapes. La Belgique était conquise. En même temps, la Savoie s'adjoignait à la France.

LXXXV. En ce moment se réunissait la troisième assemblée nationale, la terrible Convention. Plus que les autres, elle était condamnée à subir la pression de la capitale, et dans son propre sein siégeaient en maîtres les députés de Paris, l'ambitieux et déjà célèbre Robespierre, le bouillant Danton, impudent complice des massacres de septembre, enfin un médecin à demi fou, Marat, érigeant froidement la cruauté en système. La majorité luttait contre cette domination, et se rattachait timidement aux Girondins, républicains honnêtes, généreux, brillants de

Digitized by Google

1792 jeunesse et de talents, et encore fidèles à leurs premières illusions. Mais les plus audacieux devaient l'emporter, et une question décisive allait donner la mesure de l'énergie de chacun. Le procès du Roi commençait. Le peuple de Paris exigeait sa mort.

1793 LXXXVI. Les Girondins reculaient devant le sacrifice de cette auguste et innocente victime. Mais oseraient-ils la refuser aux mains furieuses qui la demandaient? Ils n'eurent pas ce courage. Ils restèrent insensibles à la dignité, à la sincérité, à la douceur de celui qui, après avoir été le père de ses sujets, comparaissait devant eux comme un criminel. Ils ne furent touchés ni par la courageuse éloquence de ses défenseurs, ni par la pensée de sa tendre épouse et de ses deux enfants attendant la sentence au Temple. Ils votèrent sa mort comme un douloureux sacrifice à faire à la liberté, la condamnant par là même; car une bonne cause renie de tels moyens. Louis XVI reçut son arrêt avec une inébranlable résignation, fit ses adieux à celle qui, digne de lui jusqu'au bout, devait bientôt le suivre sur l'échafaud, embrassa ses enfants comme lui destinés au malheur, chercha en Dieu et en ses sacrements la force de traverser cette épreuve suprême, monta d'un pas ferme au supplice, et, après quelques mots de pardon étouffés par les tambours, mourut en vrai fils du Christ, en vrai fils de saint Louis. Jusqu'alors des princes d'une vertu douteuse avaient pu tomber sous le poignard d'un fanatique; cette fois une grande assemblée avait froidement, régulièrement envoyé à la mort le meilleur

Digitized by Google

des rois. Dieu permit et des juges coupables voulurent 1793
qu'il portât la peine des fautes, des excès, des crimes de ses aïeux : cruelle solidarité, si les souffrances du juste n'étaient pour lui le premier des honneurs, la plus pure des gloires, pour les autres l'exemple le plus touchant et la plus salutaire expiation. Ainsi périt l'antique monarchie, en qui s'étaient personnifiés depuis des siècles les intérêts et la liberté des classes populaires. Ainsi disparut l'hérédité du trône, protectrice de la vie de famille, ruinée comme elle par la corruption des mœurs et par l'orgueil de la raison.

LXXXVII. Pour les Girondins l'expiation de cette lâcheté ne tarda guère. Quatre mois plus tard le peuple se pressait aux portes de la Convention, et demandait à grands cris la tête des plus illustres d'entre eux, accusés de fédéralisme, soupçonnés de vouloir enlever les provinces au joug de Paris. Toujours timide la majorité faiblit et livra ses chefs. Les uns se constituèrent prisonniers ; les autres essayèrent de se sauver. Presque tous furent atteints, arrachés à leurs amis et réunis au banquet d'adieu qui précéda leur supplice. Peu à près, comme pour venger la mort de la Reine, la femme de l'un d'eux, Mme Roland, partagea leur sort. Le duc d'Orléans avait aussi voté la mort de celui dont il convoitait le trône. A son tour, il devint suspect, fut jugé, et mourut sans courage. Ses fils étaient à l'armée de Dumouriez ; ils n'eurent que le temps de s'enfuir avec ce général, qui passait pour leur ami. Secrètement liée à ce parti, l'Angleterre, qui jusqu'alors était restée neutre, et qui s'était

Digitized by Google

1793 vengée de ses défaites en assistant aux malheurs de Louis XVI, rompit avec la France, se joignit à la coalition et s'empara de Toulon.

LXXXVIII. Les ennemis du dehors croissaient; ceux du dedans surgissaient de toutes parts. La Belgique était perdue. La mort du Roi avait soulevé la Bretagne et la Vendée et excité dans ces généreuses provinces une ardeur chrétienne, digne des plus beaux jours de la Ligue; le supplice des Girondins fit prendre les armes à Lyon, à Bordeaux, au Midi tout entier. Soixante-dix départements se déclarèrent en insurrection contre la tyrannie de Paris, tyrannie qui pour se soutenir devenait fatalement de plus en plus affreuse. En ce moment la Terreur, car tel était le nom de ce pouvoir, déploya une activité admirable à force d'énergie, hideuse à force de cruauté. Pendant que les citoyens à peine armés, mal nourris, étaient dirigés en masse sur les villes rebelles ou sur les frontières menacées, la Convention, à bout d'argent et assiégée par la disette, décrétait un emprunt forcé sur les riches, payait tout en assignats, fixait arbitrairement le prix du pain et des denrées, faisait vivre ses armées à force de réquisitions, livrait à la prison soixante-treize de ses membres. A quiconque hésitait, la mort pour réponse. Hâtant de plus en plus ses procédures sommaires, le tribunal révolutionnaire envoyait chaque jour à la guillotine trente, quarante, cinquante victimes. Carrier épouvantait Nantes par ses noyades; Lyon pris fut rasé par la poudre, décimé par la mitraille. En même temps le

Digitized by Google

culte était aboli, les prêtres traqués comme des bêtes 1793
fauves, les églises pillées et consacrées à la raison justement adorée sous les traits d'ignobles prostituées. Les insensés s'en prirent aux plus vieux usages du genre humain, et prétendirent imposer au monde une ère nouvelle datant de leur avénement, un calendrier de leur invention et une semaine de dix jours. Tout ce qui rappelait le passé excitait leur fureur.

LXXXIX. L'Église et la société s'épurent sous les coups de ces scélérats. Tandis que Bretons et Vendéens versent leur sang sur les champs de bataille pour la défense de la foi catholique, apostolique et romaine, ailleurs la persécution sévit aussi dure que sous Néron. Plus de riches bénéfices; plus de splendides abbayes; plus d'alliance possible entre le sacerdoce et la fortune, l'autel et le plaisir, le service de Dieu et les jouissances profanes. A la vie monotone et mesquine d'un siècle corrompu succèdent les grandes vertus comme les grands crimes d'un temps d'épreuve. Les prêtres douteux, les moines sans vocation jettent le froc, renient publiquement Jésus-Christ, et deviennent les plus méprisables, souvent les plus féroces des révolutionnaires. Les autres puisent du cœur dans le péril, et redeviennent dignes des catacombes. Ils errent de refuge en refuge, déguisés, cachés par quelque bonne âme au péril de sa vie, jusqu'à ce que découverts et condamnés ils confessent leur foi sur l'échafaud. Partout surgissent des actes de dévouement depuis longtemps inconnus. Partout coule le sang des victimes, évêques, prêtres, citoyens

Digitized by Google

1793 courageux, pieuses femmes, humbles jeunes filles, associés par milliers au Roi martyr. Parmi les plus illustres succombe avec une auguste dignité la reine Marie-Antoinette, abreuvée jusqu'au bout de calomnies et d'outrages, et digne par son amour pour la France de souffrir aussi pour elle. La jeunesse même de son fils ne désarme pas la rage de ses ennemis. Cet enfant est pour eux un reproche vivant. Livré à des geôliers sans cœur qui foulent aux pieds jusqu'à son innocence, enfermé dans un cachot humide où sa santé se perd, le fils des rois s'éteint de misère sur une poignée de paille infecte. Sa fin fut comme un repos pour ses bourreaux. Mais ils n'en jouirent pas longtemps. Déjà l'un d'eux songeait à leur disputer l'héritage de leurs victimes.

1794 XC. Robespierre aspirait à exercer seul le pouvoir absolu. Depuis plusieurs mois il y marchait froidement, calculant tous ses pas, rejetant sur ses collègues les mesures les plus odieuses et réservant son impitoyable cruauté pour ceux qu'il trouverait sur son chemin. Débarrassé de Marat par le poignard de la jeune et courageuse Charlotte Corday, il eut bon marché des disciples de ce monstre, qui poussaient sans cesse aux plus incroyables excès. Restaient Danton et ses amis, auteurs dans un moment de frénésie des massacres de septembre, mais néanmoins amis des plaisirs, ayant fait leur fortune, presque tous mariés et aspirant à une vie plus douce, à un pouvoir moins cruel. Aux yeux de Robespierre ces hommes n'étaient pas assez purs pour achever leur

Digitized by Google

œuvre commune. Lui seul dans sa superbe austé- 1794
rité possédait la vérité révolutionnaire ; lui seul, disciple de Rousseau, pouvait le compléter et devenir le Calvin de la nouvelle Réforme. Éloquent à force de persévérance, d'astuce et de sophismes, il accusa ses collègues de trahir la liberté par leur modération, feignit, comme un autre Brutus, de sacrifier ses plus chères affections en demandant leur tête, et les envoya sans pitié au supplice. Désormais il régnait seul sur la Convention épurée, décimée, privée de ses chefs. Seul il inspirait les moindres décisions, faisait trembler tous les cœurs, envoyait à la mort sur un soupçon. Pour couvrir d'un voile hypocrite l'horreur de son règne, il célébrait la fête de l'Être Suprême, et, pontife improvisé, marchait à l'autel, un bouquet de fleurs à la main, pendant que le sang coulait partout.

XCI. La France ne se laissait pas prendre à ces semblants de réjouissances, et, si elle trouvait quelque consolation à son affreuse servitude, c'était dans le courage et dans les victoires de ses soldats. Le Midi tout entier s'était soumis. Malgré leur foi, leur union, leur sublime dévouement, les Vendéens avaient été battus dans plusieurs rencontres et réduits à une guerre de partisans. Autrichiens, Prussiens, Anglais, Espagnols, Piémontais étaient tenus en respect à la frontière. Sur mer, bien qu'à demi désorganisée, la marine soutenait d'héroïques combats, et le Vengeur s'illustrait en périssant tout entier plutôt que d'amener son pavillon.

XCII. Ces succès, qui éclipsaient les plus beaux

Digitized by Google

1794 souvenirs militaires des derniers règnes, et qui rendaient à la France sa véritable place en Europe, ne devaient-ils servir qu'à l'apothéose d'un scélérat, devenu l'égal des plus mauvais tyrans de la Grèce païenne? N'y avait-il plus de justice au ciel, ni de courage sur la terre, pour renverser ce despotisme sanguinaire? Il le semblait d'abord, et une terreur profonde glaçait les esprits, quand Robespierre se perdit lui-même, et souleva ses propres partisans par des soupçons qui, on le savait bien, étaient des arrêts de mort. Lasse d'être décimée, la Convention prit les armes pour recouvrer son indépendance. Le tout-puissant rhéteur ne sut ni donner un ordre, ni commander une manœuvre pour sauver son pouvoir. Fait prisonnier et mortellement blessé, il vécut assez pour monter sur la fatale charrette où il avait envoyé tant de victimes et jusqu'à ses meilleurs amis.

XCIII. La Révolution venait d'immoler son chef. La Terreur et les supplices continuèrent encore quelques jours, puis s'arrêtèrent d'eux-mêmes comme un ressort qui se détend. En quelques mois, les derniers Girondins, puis une partie des émigrés rentrèrent. A peine installé au Panthéon, Marat en fut chassé. Le maximum et les réquisitions supprimés, la circulation se rétablit, la disette diminua, et l'hiver vit recommencer avec fureur bals et spectacles. La victoire montra qu'elle n'était pas attachée au règne de Robespierre. Des soldats sans pain et sans souliers reprirent la Belgique, entrèrent en Hollande, pacifièrent la Bretagne et la Vendée. Sous l'im-

Digitized by Google

pression de ces succès, la coalition commençait à se 1794
dissoudre. La Hollande en sortit la première, et conclut avec la République une alliance offensive et défensive; la Prusse promit de rester neutre, et offrit sa médiation; l'Espagne se décida à négocier. L'Autriche seule sur le continent persistait à recouvrer la Belgique devenue province française, et cherchait à remplacer ses inconstants alliés par la Russie. L'Angleterre montrait la même ténacité, et, jalouse d'empêcher l'agrandissement de son antique rivale, puisait dans ses trésors de riches subsides pour l'Autriche. Mais, ainsi restreinte, la guerre ne pouvait que devenir plus heureuse.

XCIV. De tous côtés le ciel semblait donc redevenir serein, et, dans deux insurrections sévèrement réprimées, les terroristes avaient inutilement tenté de ressaisir la dictature. A leur tour, les royalistes 1795
pensèrent que le moment était venu de payer d'audace et de chasser la Convention. Mais, sauf les Bretons et les Vendéens dignes d'un meilleur sort, leur parti se composait d'émigrés, déserteurs du péril et alliés de l'étranger. Pour chefs, au lieu de Louis XVII mort au Temple, ils n'avaient plus que les frères du Roi, qui, fuyant devant les armées de la République, promenaient leurs doléances dans les cours ennemies, et encourageaient de loin l'intrigue et la trahison. Ce n'est point à ce prix que s'achète la victoire. Sur le Rhin, les émigrés corrompirent Pichegru, et essayèrent de nouer des intelligences parmi ses troupes; ils ne parvinrent

Digitized by Google

1795 qu'à perdre pour l'avenir ce malheureux général. A l'ouest, ils organisèrent une descente d'accord avec les Anglais; mais ils ne firent que compromettre les courageux Bretons qui venaient de jurer la paix. Attirés dans la presqu'île de Quiberon, abandonnés des Anglais et du comte d'Artois qui les avait leurrés de la promesse de son arrivée, repoussés dans leurs sorties, pressés par la faim, ces braves gens furent jetés à la mer par le général Hoche ou fusillés suivant la rigueur des lois révolutionnaires.

XCV. Même échec à Paris, où les insurgés eurent aussi affaire à un jeune capitaine, au Corse Bonaparte, qui avait fait ses preuves à la prise de Toulon et dans la guerre des Alpes. Deux colonnes s'avançaient pour enlever la Convention, l'une par la rue Saint-Honoré, l'autre par le quai Voltaire. Bonaparte ouvre le feu dans le cul-de-sac Dauphine, couvre de mitraille les degrés de Saint-Roch, balaie à droite et à gauche la rue Saint-Honoré, court au Pont-Royal, et enfile de même avec une batterie la longueur du quai. Quelques pièces de canon lui suffisent pour déjouer les espérances des royalistes. Cette leçon les fit pour longtemps rentrer dans l'ombre. L'égoïsme de beaucoup d'entre eux n'avait que trop contribué aux malheurs de Louis XVI et de la patrie, et ce n'était pas pour retomber entre leurs mains que la France pensait avoir enduré tant de maux et commencé de si belles entreprises. Jadis, dans une circonstance analogue, un parti plus nombreux, plus uni, plus fort, plus courageux, portant le drapeau des libertés

Digitized by Google

nationales, la Ligue, avait paru succomber contre 1795
les réformés. De même cette fois, les partisans de l'ancien régime, bien qu'ils comptassent aussi parmi eux des âmes honnêtes, des cœurs héroïques, des saints et des martyrs, devaient parvenir, non à triompher directement, mais à rendre chrétien le pouvoir issu de la Révolution. Comment s'accomplirait cette conciliation difficile? D'où viendrait le pouvoir assez fort pour enchaîner tant de haines opposées? Personne ne l'entrevoyait encore.

XCVI. Victorieuse, la Convention put abdiquer sans secousse sa longue dictature et transmettre le pouvoir aux deux conseils des Cinq-Cents et des Anciens, et à un Directoire de cinq membres. Car déjà les idées anglaises remplaçaient les illusions d'unité qui avaient produit la Constitution de 1793, et, cruellement châtiée de ses folies, la nation en revenait à imiter les plus sages de ses voisins. Toutefois, pour ce nouvel édifice, où étaient les matériaux, hommes d'État, orateurs, savants, moissonnés par la Révolution? Où étaient les vertus de modération, de prudence, de désintéressement, seul aliment de la liberté? Arènes des passions, les assemblées délibérantes n'avaient amené jusqu'à ce jour que le triomphe du parti le plus audacieux et le plus violent. Bien que moins dur en apparence, le régime actuel laissait le pouvoir à des révolutionnaires de second ordre, ayant tous les mauvais instincts, sinon l'énergie sauvage de leurs devanciers. Au milieu d'un luxe sans frein et d'une cynique liberté de

Digitized by Google

1795 mœurs, cinq médiocres régicides remplaçaient le comité de salut public, poursuivaient les prêtres qui avaient refusé le serment, régularisaient le divorce, érigeaient en fête nationale le 21 janvier, portaient à quarante-cinq milliards l'émission des assignats, et la terminaient par une véritable banqueroute et par un emprunt forcé sur les riches. Or, tandis qu'à Paris les parvenus de la veille vivaient de plaisirs et d'agiotage, et que le peuple des clubs y était nourri aux frais de l'État, à la frontière s'étaient réfugiés le courage, le dévouement, les vertus civiques. Là, dans une guerre inégale, mélange de victoires difficiles et de revers non moins glorieux, les abus de la force, les spoliations révolutionnaires étaient rachetées par une vie pauvre et rude, par des hivers sans vêtements, des marches sans chaussures, des combats sans pain. Un sang généreux y coulait tous les jours pour la défense de la patrie.

1796 XCVII. Parmi les mille héros de cette lutte, brillaient deux généraux de vingt-six à vingt-sept ans. Aussi beau que brave, aussi aimable qu'intelligent, Hoche, le vainqueur de Quiberon, venait de soumettre la Vendée, compromise comme la Bretagne par de vaines promesses de débarquement, et il parvenait, entreprise plus difficile, à désarmer la trop juste haine de ces fidèles royalistes. Mis ensuite à la tête de vastes projets sur l'Irlande et sur l'Angleterre, il semblait destiné au premier rang. Moins célèbre que lui, le vainqueur de vendémiaire, le Corse Bonaparte, à l'œil perçant, au profil romain, venait de prendre à Nice le

Digitized by Google

commandement de trente mille soldats affamés, ré- 1796
duits à défendre les âpres gorges de l'Apennin. « Sol-
« dats, leur dit-il, vous êtes mal nourris et presque nus.
« Le gouvernement ne peut rien pour vous; mais vous
« avez devant vous les plus fertiles plaines du monde.
« Je vous y conduirai. Manqueriez-vous de courage? »
A gauche, vingt-deux mille Piémontais couvraient leur pays; à droite, trente-six mille Autrichiens marchaient sur Gênes. Au lieu de se laisser acculer à la mer, Bonaparte prend l'offensive, s'ouvre à la baïonnette les défilés de l'Apennin, culbute les Autrichiens à Montenotte, les sépare des Piémontais à Millesimo, et les rejette définitivement les uns vers le nord, les autres sur Milan. En quinze jours, il avait remporté six victoires, enlevé cinquante-cinq canons, quinze mille prisonniers et vingt et un drapeaux. Quelques marches de plus, et, rejetés de rivière en rivière, les Autrichiens livraient Milan et la Lombardie. Le jeune général avait surpassé ses aînés. Ses soldats le proclamèrent caporal.

XCVIII. Devant lui s'ouvrait la belle Italie promise à son armée, mais connue pour être le tombeau des Français. Aux périls de la guerre se joignaient dès le début les plus obscurs problèmes de la politique. Aussi mal inspirés que Charles VIII, les jacobins de Paris et de l'armée étaient pressés d'en finir avec l'aristocratie de Gênes et de Venise, avec les archiducs de Toscane et de la Lombardie, avec les Bourbons de Naples, enfin avec le Saint-Siége, impérissable foyer d'une religion détestée. Toute la pénin-

Digitized by Google

1796 sule n'avait pas un régiment à opposer aux baïonnettes françaises. Les mauvaises passions partout vivaces n'attendaient qu'elles pour se déchaîner. Ordre à Bonaparte de marcher sur Rome. Il juge les choses autrement, répond par un refus, et offre sa démission qui n'est pas acceptée. Libre dès lors d'agir en maître, il contient l'anarchie, à condition qu'en échange l'Italie le nourrira. Heureux de ces dispositions, le roi de Piémont lui livre trois places et les passages des Alpes; le duc de Parme lui fournit des vivres, des hôpitaux, seize cents chevaux, deux millions en or et vingt tableaux au choix. Le duc de Modène, Gênes, Rome, Naples, lui prodiguent l'argent de leurs trésors et les chefs-d'œuvre de leurs musées. Enthousiastes de son génie, les Milanais lui demandent la liberté. Mais il leur répond qu'il faut la mériter, et, tout entier à poursuivre ses vrais ennemis les Autrichiens, il les rejette en Tyrol, il bloque Mantoue place importante dans une île de Mincio, il occupe et fortifie l'Adige, la plus courte des rivières que les Alpes versent dans le Pô. C'est de ce poste bien choisi qu'il espère, plus heureux que Villars et Catinat, battre les Autrichiens au sortir de leurs montagnes, puis, si la fortune le favorise, les poursuivre chez eux et fondre sur Vienne.

XCIX. Sa prévoyance est promptement justifiée. Soixante mille Autrichiens débouchent du Tyrol, descendent le Mincio et les deux rives de l'Adige. Déjà ils occupent Brescia et Rivoli, pendant que de front ils menacent Vérone. Les Français vont être

Digitized by Google

cernés. Qu'eussent-ils fait dispersés jusqu'à Naples? 1796
Les généraux opinent pour la retraite, parti suprême, souvent le plus dangereux de tous. Mieux vaut se jeter avec toutes ses forces sur un ennemi encore divisé. Bonaparte est seul de cet avis, mais avec cette assurance qui entraîne les cœurs. Abandonner l'Adige et le blocus de Mantoue, objet de l'attaque principale, repasser le Mincio, enfoncer à Salo vingt mille Autrichiens, placés sur la route de Milan, puis se retourner à Lonato sur vingt-cinq mille autres venant du haut Adige, enfin le surlendemain recevoir à Castiglione presque sur le même terrain ceux qui avaient perdu leur temps à débloquer Mantoue, ce fut l'affaire de six jours pendant lesquels trente mille hommes en dispersèrent le double. L'Adige fut repris plus vite qu'abandonné. Repoussés mais non détruits, les Autrichiens allaient évidemment préparer une nouvelle expédition à l'abri de leurs montagnes. Chaque jour leur arrivait quelque renfort. A peine reposé Bonaparte les prévient, remonte l'Adige, arrive à Trente au cœur de leurs rassemblements, et, revenant en quelque sorte sur ses pas, les pousse à la baïonnette dans la vallée de la Brenta, jusque dans la plaine d'Italie. Sans une négligence qui leur livra le passage du bas Adige et la route de Mantoue, ils étaient à leur tour cernés, et ils durent s'estimer heureux d'aller s'enfermer dans l'île bloquée du Mincio.

C. Malgré ces efforts de génie et de bravoure récompensés par un double succès, l'armée d'Italie victorieuse mais affaiblie était à peine hors de danger

Digitized by Google

1796 pour quelques mois. Grâce à de continuels avantages en Allemagne, les Autrichiens, arrivés jusque sur le Rhin, étaient libres de faire de nouveaux efforts en Lombardie, et ils y mettaient une activité mal imitée par le Directoire. Une seconde armée, plus nombreuse que la première et se bornant à une forte démonstration sur Rivoli, s'avança par la rive droite de l'Adige, et vint s'établir à Caldiero en face de Vérone. Bonaparte essaya vainement de lui enlever cette hauteur. Repoussé après une attaque meurtrière, menacé sur sa gauche qui venait de perdre quatre mille hommes dans les montagnes, il semblait enfin condamné à un désastre, et le soir, en voyant les Français sortir en silence de Vérone par la porte de Milan, leurs amis crurent leur dire un long et triste adieu. Les soldats eux-mêmes étaient mornes, sûrs pourtant que, s'il restait quelque chose à tenter, leur chef le tenterait.

CI. La joie se réveilla quand, à peine hors des portes, on quitta la route de Lombardie pour descendre l'Adige. Ce n'était plus battre en retraite, mais au contraire audacieusement tourner la gauche des Autrichiens. En cet endroit la rivière forme de vastes marais, traversés seulement par d'étroites chaussées, où la bravoure devait l'emporter sur le nombre. L'ennemi se laissa maladroitement entraîner sur ce terrain, et y lutta pendant trois jours contre des soldats éprouvés, résolus de vaincre à tout prix, bravant en face la gueule des canons d'Arcole. A la fin il recula dans la plaine, abandonna la position tournée

Digitized by Google

de Caldiero, et alla encore une fois se refaire en Tyrol. 1796
Non moins épuisé, Bonaparte rentra par la porte de Venise dans Vérone stupéfaite, et se contenta de renforcer sa gauche compromise. Décembre approchait. Pour une campagne, n'était-ce pas assez de périls et de gloire?

CII. A peine les troupes avaient-elles pris leurs 1797
quartiers d'hiver, que l'ennemi reparut de nouveau sur toute la ligne. Par un plan nouveau il balaya la rive droite de l'Adige, et essaya d'enlever Rivoli véritable clef de la plaine. Déjà la position était cernée, escaladée de tous côtés par une nombreuse infanterie; canons et cavaliers, entassés dans une sorte d'escalier tournant, n'attendaient que le moment de s'y déployer. Mais pendant la nuit l'infatigable vainqueur d'Arcole, de Castiglione, de Lonato, s'était glissé à travers les Autrichiens, avait compté tous leurs feux, deviné leurs intentions, déjoué leurs espérances. Dès la pointe du jour des coups éclatants signalent sa présence. Qu'importe ce qui l'environne? Une plus belle proie s'offre à lui. A ses pieds artillerie et cavalerie sont prêtes à déboucher sur le plateau. Elles sont reçues à mitraille, chargées à la baïonnette, rejetées dans un désordre complet. La déroute devient contagieuse. A son tour l'infanterie abandonne le champ de bataille, et vainqueurs les Français ramassent derrière eux ceux qui croyaient déjà les avoir faits prisonniers. Tout ce qui s'était aventuré dans la plaine fut pris, et, découragée par cette dernière et solennelle défaite, Mantoue à bout de vivres capitula.

Digitized by Google

1797 CIII. A ces braves, contre lesquels étaient venus successivement se briser toutes les forces de la monarchie autrichienne, appartenait enfin de prendre une juste revanche et de conquérir une paix glorieuse. L'archiduc Charles ne put les arrêter ni au passage du Tagliamento, ni dans les âpres gorges des Alpes Styriennes. Du haut du col de Léoben leur apparurent enfin les eaux du Danube et les clochers de Vienne. L'ennemi demanda une suspension d'armes et, aussi audacieux négociateur qu'habile capitaine, Bonaparte prit sur lui de promettre la paix en échange de la Belgique et de la Lombardie.

CIV. Telle était la fin de cette coalition hypocrite, qui avait profité de la Révolution pour consommer le partage de la Pologne, et qui, sous prétexte de sauver la France, aurait aussi voulu la démembrer. Il ne restait plus en armes que l'Angleterre, fière de son empire des Indes et poursuivant sans pudeur la domination des mers. Les efforts de l'Europe étaient venus se briser contre le courage d'un peuple armé pour son indépendance, sans autre résultat que de provoquer les sanglantes représailles de septembre et du vingt et un janvier, et de donner à la Révolution la force, la durée, la grandeur d'un parti vraiment national. Mise jusqu'alors au ban des peuples, la République reprenait parmi eux le rang perdu par la France depuis le règne de Louis XIV. Que n'usait-elle du prestige de ses armes pour le salut d'une sœur moins heureuse, de l'infortunée Pologne, au lieu d'en approuver la ruine par un silence coupable

Digitized by Google

et de convoiter elle-même d'injustes agrandissements? 1797

CV. En ce moment, Bonaparte avait comme capitaine surpassé tous les maîtres connus, comme négociateur éclipsé Richelieu, Mazarin, et obtenu à sa patrie cette rive du Rhin si longtemps désirée. De Milan, où se tenait sa cour brillante et somptueuse, il était le premier potentat du monde. Les émigrés eux-mêmes et les prêtres exilés chantaient ses louanges, et, par un vague instinct de l'avenir, la multitude le déclarait destiné à réconcilier jacobins et royalistes. Ne se sentait-il pas encore assez fort pour dompter les républicains, ou, satisfait d'être le premier d'entre eux, avait-il lui-même le vertige, conséquence des grandes fortunes? Quoi qu'il en fût, soudain il démentit les espérances de modération qu'il avait données, et commença toutes les fautes qui firent un jour sa ruine. Entouré de soldats gorgés de butin et de plaisirs, sûr de n'avoir plus d'ennemis sur les bras, il lâcha la bride aux mauvaises passions et aux convoitises qu'il avait jusqu'alors contenues en Italie, et, pendant que ses lieutenants s'enrichissaient à la faveur de l'anarchie, il céda à la tentation, moins basse mais non moins fatale, d'agrandir sa patrie par de vastes spoliations.

CVI. Pour qu'elles fussent plus criantes, ces iniquités tombèrent d'abord sur les deux vieilles républiques de Venise et de Gênes. En vain Venise avait espéré se sauver par une simple neutralité; n'étant pas de force à fermer son territoire aux armées en lutte, elle vit pénétrer à leur suite une vive agitation.

Digitized by Google

1797 Encouragés par les Français, les bourgeois se soulevèrent contre le pouvoir de l'aristocratie; au contraire, le peuple et les paysans prirent les armes pour soutenir un gouvernement chéri. Mêlés à ces rixes, quelques Français en furent victimes : en pouvait-il être autrement ? De là, prétexte pour d'incroyables représailles. Non content de sacrifier à l'Autriche les provinces de Terre-Ferme, Bonaparte met le siége devant Venise, exige le changement ou pour mieux dire le renversement de sa constitution, se fait livrer arsenaux et navires, occupe les îles Ioniennes pour le compte de la France, et enfin, pour obtenir la ligne de l'Adige, cède sans honte à l'Autriche l'antique et malheureuse fiancée de l'Adriatique. Mêmes troubles à Gênes, où les jacobins triomphent, prélude de leur annexion à la France. La digue une fois rompue, plus de limites à l'anarchie. Encore quelques jours et le Souverain-Pontife Pie VI, enlevé du Vatican, sera tenu en captivité par des mains sacriléges. A sa suite disparaîtront les souverains du Piémont, de la Toscane et de Naples. Palais, couvents, musées, caisses publiques, seront au pillage. Partout surgiront des républiques improvisées.

CVII. Le Ciel, qui avait des vues sur le jeune Bonaparte, prit à tâche de l'arracher à cet entraînement coupable, à ces funestes excès, où il devait retomber un jour se précipitant lui-même du faîte de sa grandeur. Pendant que ses soldats abusaient de la victoire, le jeune conquérant partait pour Paris, et y était reçu en triomphe comme le libérateur de la patrie,

Digitized by Google

comme le sauveur futur de la société. C'était pourtant 1797
lui qui, envoyant au Directoire le plus fougueux de ses lieutenants, venait de l'aider à conserver par de nouvelles violences son pouvoir expirant. Peu de jours auparavant, grâce surtout à l'appui de l'armée d'Italie, les deux directeurs les plus honnêtes, cinquante-trois députés modérés et les rédacteurs de quarante-deux journaux avaient été déportés, les prêtres proscrits par centaines, les élections politiques et municipales de quarante-huit départements annulées, les lois contre les émigrés remises en vigueur. Fidèle à son origine, le pouvoir révolutionnaire était ainsi revenu aux traditions de 93, et continuait à se maintenir par les plus odieux attentats.

CVIII. De ce moment, plus d'illusions constitutionnelles pour les modérés ; plus de triomphe à espérer d'une assemblée délibérante ; nulle autre ressource que l'intervention d'un homme, d'une épée. Bien que Bonaparte eût mis la sienne au service des directeurs, à la vue de son génie, de son habileté, de sa noblesse, c'était encore lui que chacun destinait à la double mission de contenir et de réconcilier les partis. Si quelqu'un avait pu la lui disputer, c'était son émule de gloire et de jeunesse, le brave Hoche ; mais une mort prématurée venait de le ravir à l'amour de ses soldats. Bonaparte était donc seul à ce poste d'avenir. Restait à attendre la chute du pouvoir, auquel il venait lui-même d'accorder quelques jours de vie, et qui, durant davantage, achevait de se rendre impopulaire pour tomber ensuite sans laisser de regrets.

Digitized by Google

1797 CIX. A d'autres la jouissance de piller les trésors de l'Italie ou de prolonger en France une Terreur factice.
1798 Bonaparte dédaignait ces basses passions qu'il n'avait que trop déchaînées. Pour lui, il cherchait quelque entreprise merveilleuse, lointaine, poétique, qui pût frapper les esprits et compléter son auréole de gloire. Arraché à ses fautes mais méconnaissant l'implacable ennemie qui devait un jour l'en châtier, il refusa de poursuivre les projets de descente en Angleterre, préféra la vaincre en lui ravissant la route des Indes, et tourna les yeux vers cette Égypte déchue de son ancienne splendeur sous la domination musulmane, dédaignée par Louis XIV, inutilement attaquée par saint Louis. Toutefois, telle était à cette époque l'horreur du moyen âge, que les esprits étaient plus occupés de la guerre de Troie ou des conquêtes d'Alexandre, que des nobles efforts des croisés. Loin de suivre leurs traditions, Bonaparte ne respecta pas même la dernière trace de leur histoire. Passant à Malte, il y noua des intelligences, chercha une mauvaise querelle aux Chevaliers, unique reste des ordres militaires, leur déclara la guerre aussi déloyalement qu'à l'antique Venise, et se fit livrer sans combat cette place imprenable.

CX. De là, il partit pour l'Égypte avec quarante mille hommes, échappa aux flottes anglaises, débarqua sans obstacle auprès d'Alexandrie, et s'empara avec le même bonheur de cette importante base d'opérations. Plus habile que saint Louis, il résolut d'éviter les nombreux bras du Nil et de rejoindre le fleuve à travers le désert, au risque d'imposer de ru-

Digitized by Google

des privations à son armée. Il se fit précéder par une 1798
proclamation qui indiquait aux habitants l'esprit de cette nouvelle expédition : « Nous aussi, nous sommes « de vrais musulmans. N'est-ce pas nous qui avons « détruit vos ennemis, le Pape et les Chevaliers de « Malte ? » Mais les mamelucks ne devaient pas céder sans combat aux enfants improvisés du Prophète. En avant du Caire, entre le Nil et les fameuses pyramides, vieilles de quarante siècles, dix mille cavaliers, les plus braves et les mieux montés de la terre, et vingt-quatre mille janissaires retranchés attendirent les Français. Bonaparte adapta sur-le-champ sa tactique à ce nouveau genre de guerre, et forma ses divisions en carrés, contre lesquels les charges des mamelucks vinrent inutilement se briser. Puis, du sein de ces forteresses vivantes, il détacha des colonnes d'attaque qui abordèrent l'infanterie à la baïonnette, la chassèrent de ses abris et la culbutèrent dans le Nil. Le Caire fut le prix de cette victoire, et une poignée de Français occupa cette capitale de trois cent mille habitants, cette fameuse Babylone que les croisés n'avaient pu atteindre.

CXI. Si ces intrépides soldats surpassaient les succès de leurs aïeux, ils n'en avaient plus ni la foi ni le pieux désintéressement. Tandis qu'ils assistaient aux fêtes de Mahomet, et que leurs savants cherchaient dans les ruines de l'Égypte à convaincre l'Église de mensonge, non contents d'occuper les États Romains leurs frères d'armes avaient chassé le roi de Naples, réuni à la France Genève et Mulhouse, envahi la

Digitized by Google

1798 Suisse et la Hollande, et de là ils menaçaient de promener dans tout le continent la confiscation, les proscriptions, l'anarchie. L'Europe entière se souleva contre ces audacieux conquérants, plus musulmans que chrétiens, qui combattaient moins pour la délivrance que pour l'oppression de leurs frères. L'Autriche s'arma pour disputer l'empire de l'Italie, la Russie pour venger ses protégés les Chevaliers de Malte; l'Angleterre envoya son terrible Nelson à la poursuite du général qui prétendait dominer la Méditerranée et couper la route des Indes. Assez profond pour les galères d'autrefois, le port d'Alexandrie était inaccessible aux vaisseaux modernes. Surprise dans la rade d'Aboukir et écrasée entre deux feux, l'escadre française y fut presque détruite.

1799 CXII. En même temps les armées de la République, désorganisées par les abus de la conquête et par une indiscipline croissante, étaient forcées de se replier sur le Rhin au nord, sur le Pô et derrière l'Apennin au sud. L'Italie était plus vite perdue qu'elle n'avait été conquise. Seul intact à la tête de l'armée de Suisse, Masséna se trouvait derrière la Limmat en présence de forces triples arrivant d'Allemagne, de Tyrol et d'Italie, et la menaçant d'une perte presque certaine. En vain les jacobins redoublaient de rigueurs contre les prêtres, les ci-devant nobles et les parents d'émigrés. En vain ils s'acharnaient sur le pape Pie VI qu'ils avaient ramené prisonnier à Valence, et ils se flattaient que ce pontife, victime de leurs traitements barbares, n'aurait point de succes-

Digitized by Google

seur. Tandis que les fils aînés de l'Église reniaient 1799
leur passé, les Russes entraient en Italie pour donner aux cardinaux la liberté de se réunir en conclave. De proche en proche le bruit de leurs victoires arriva jusqu'aux portes de la Provence. La marine hollandaise venait de se donner aux Anglais. Se voyant à la veille de périr, les révolutionnaires les plus fougueux demandaient eux-mêmes une tête et une épée pour sauver leur œuvre, et regrettaient d'avoir laissé partir l'invincible général de l'armée d'Italie.

CXIII. Pendant ces extrémités, confiant en sa fortune bien que séparé de la France par les escadres ennemies, Bonaparte promenait la victoire dans le lointain Orient, traversait de nouveau le désert pour attaquer les Turcs en Palestine, les dispersait au Mont-Thabor, ne trouvait de résistance que dans Saint-Jean-d'Acre, ravitaillé par les Anglais, et revenait à Aboukir jeter une armée turque à la mer. Là finit cette singulière croisade ressemblant quelque peu à celles de Barberousse et de Frédéric II. De quarante mille soldats l'armée n'en avait plus que vingt-cinq mille. Au lieu de renforts, il n'arrivait que de sinistres nouvelles. Désolée par la misère et par le brigandage, la France était à la veille d'être envahie par l'étranger. Le moment était venu, s'il n'était déjà trop tard, d'en devenir à la fois le sauveur et le maître tout-puissant. Peu soucieux de mécontenter les frères d'armes qu'il abandonnait, Bonaparte s'embarqua sur une frégate, et fit voile pour la Provence à travers les flottes étrangères

Digitized by Google

1799 qui sillonnaient la mer. Là pouvait se briser sa fortune naissante, et, comme seize ans plus tard, le jeune conquérant allait peut-être devenir la proie des Anglais. Mais, si le Ciel est sévère pour les vieillards, il pardonne beaucoup aux entraînements de la jeunesse. Les premières fautes de Bonaparte étaient plutôt celles des jacobins que les siennes. Instruit par leurs justes défaites et par leur honteuse impuissance, il était désormais capable de juger sainement les hommes et les choses, et d'apporter une paix et un ordre sérieux à la patrie qui l'attendait comme un libérateur.

CXIV. Pendant qu'il naviguait comptant sur son étoile, une victoire inespérée venait d'arrêter l'ennemi. Au lieu de profiter de leurs succès pour écraser Masséna, les coalisés avaient perdu leur temps à un de ces mouvements maladroits qui jadis avaient sauvé Louis XIV. Les Autrichiens campés sur la Limmat étaient allés renforcer leur armée du Rhin, laissant à Souwarow le soin de rejoindre à travers les Alpes les trente mille Russes campés autour de Zurich. Masséna saisit habilement cette occasion, passa la Limmat au-dessous de la ville, et coupa à l'ennemi la route d'Allemagne, pendant qu'il lui enlevait à la baïonnette la ville et les ponts de Zurich. Cernés, les Russes parvinrent à se faire jour, mais en laissant leurs bagages, leur trésor, cent pièces de canon et cinq mille prisonniers. Pendant ce temps-là, Souwarow arrivait par le Saint-Gothard, sans se douter du désastre. Accueilli au pont du Diable par une

Digitized by Google

résistance formidable, attaqué en tête et en queue 1799
par des forces supérieures, il n'avança qu'à grand'-peine, atteignit enfin le lac de Lucerne, et de là, plutôt que de se rendre, gagna par des sentiers de chasseurs la vallée de Glaris, puis celle du Rhin, où ses hommes pénétrèrent l'un après l'autre exténués de fatigue et réduits de moitié. Irrité contre les Autrichiens, il déclara qu'il ne servirait plus avec eux. La coalition était dissoute et la France sauvée.

CXV. Toutefois la gloire de Masséna n'était pas capable d'éclipser celle du général qui, huit jours plus tard, débarquait à Fréjus, et qui arrivait à Paris à travers les acclamations de tout un peuple. En lui les soldats saluaient le plus grand capitaine du siècle; les révolutionnaires le respectaient pour avoir deux fois prolongé leur pouvoir; les royalistes aimaient sa modération, sa noblesse de caractère, et espéraient le dominer par sa femme Joséphine Beauharnais; les directeurs eux-mêmes le subissaient comme leur inévitable successeur; ambitieux et habiles se pressaient autour de lui, tâchant de deviner ou de hâter ses résolutions. En quinze jours, il avait gagné tous les généraux, deux directeurs, le Conseil des Anciens. Transférés à Saint-Cloud, les Cinq-Cents résistaient. Une poignée de grenadiers les fit passer par les fenêtres de l'orangerie. Bonaparte prit avec ses deux complices le titre de consul. Au fond il était le seul maître.

CXVI. La Révolution, qui, sous prétexte de fonder la liberté, n'avait vécu que d'émeutes, d'épurations san-

Digitized by Google

1799 glantes, de proscriptions arbitraires, aboutissait enfin à un dernier coup d'État, où les phrases dorées faisaient place au sabre, et la nation qui avait renversé la monarchie pour se gouverner elle-même, était trop heureuse de trouver la paix sous la rude et puissante main d'un homme de guerre. Lasse des cruautés et des violences qu'elle n'avait subies qu'avec horreur, la France accepta ce nouveau régime comme un doux refuge après l'orage, et fit avec sa légèreté habituelle le sacrifice de ses libertés. En réalité, elle venait de subir une nouvelle invasion de barbares. Destinées à renouveler lentement les hauts rangs de la société, les classes populaires s'étaient soudain ruées sur le monde pourri du dix-huitième siècle, en avaient brisé les autels, confisqué les richesses, dispersé et massacré l'aristocratie, ébranlé ou renversé les trônes. Mais, si jadis les traditions de l'Empire Romain s'étaient montrées si tenaces, comment cette nation, qui prétendait recommencer son histoire, pourrait-elle échapper aux influences vicieuses, à la corruption raffinée, à l'impuissant scepticisme d'un siècle dépravé? Le Directoire n'était-il pas la triste image de ce qu'elle semblait condamnée à devenir, sans autre profit que d'avoir mis à la portée de tous les jouissances, les spéculations, les abus du règne de Louis XV? Le retour des Bourbons eux-mêmes eût-il amené autre chose en ce moment que d'inutiles vengeances et des représailles sans fin?

CXVII. Par bonheur la démocratie française s'était retrempée dans une guerre de géants contre l'Europe

Digitized by Google

entière. De là le remède qu'elle trouva dans le cou- 1799
rage, la vigueur, les vertus de ses armées; de là la puissance du jeune conquérant, auquel elle se donna sans réserve. Comme Clovis, comme Henri IV, il pouvait régner à condition de réconcilier spoliateurs et spoliés, de mettre un terme aux violences des jacobins, d'imposer silence à tous les partis, de consoler la France par la perspective d'une grandeur nationale sérieuse, enfin de rassurer l'Europe par la certitude d'une politique modérée. Pour cette tâche, sa puissance était sans limites; car, en détruisant États provinciaux, noblesse, bourgeoisie, clergé, parlements, corporations, en un mot tous les centres de force et d'indépendance, et en les remplaçant par une fausse liberté générale, la Révolution avait continué le passé qu'elle prétendait abolir, et mis la dernière main à l'œuvre de Louis XI et de Richelieu. En quelques mois, Bonaparte, dédaignant les objections des timides ou des méchants, et cédant à un généreux élan de sagesse et de réparation, put élargir les prêtres captifs, rassurer les parents d'émigrés, rappeler ceux qui n'avaient pas porté les armes contre la France, rendre les honneurs funèbres à Pie VI, rétablir la liberté du dimanche, pacifier les provinces de l'Ouest, remplacer l'emprunt forcé par le crédit des receveurs généraux et de la Banque, organiser préfectures et tribunaux, réprimer le brigandage, réparer les routes et les canaux abandonnés depuis dix ans, en un mot ramener partout l'ordre et la confiance, magnifiques débuts d'un pouvoir fort, coura-

Digitized by Google

1799 geux et éclairé. En voyant ce vaillant capitaine s'arracher aux préjugés, aux entraînements, aux fureurs de la Révolution, et faire succéder à la persécution une nouvelle ère de paix et de liberté religieuse, Bretons et Vendéens durent, comme les anciens ligueurs, se trouver amplement récompensés. Cette fois encore le sang des martyrs n'avait pas été stérile. Dans leur défaite triomphante, ils avaient sauvé la foi et l'honneur de la patrie.

1800 CXVIII. Cependant, il fallait obtenir la sécurité au dehors comme au dedans, et forcer encore une fois l'Europe à reconnaître le réveil de cette France qu'elle espérait voir s'abîmer dans l'anarchie. L'Autriche ne tarda pas à ressentir les coups du vainqueur d'Arcole et de Rivoli. Pendant que Moreau débouchait de la Forêt-Noire, et arrivait sur le Danube et sur l'Inn, pendant que l'héroïque Masséna s'enfermait dans Gênes, et y surpassait par sa résistance désespérée la gloire de Zurich, attiré vers son terrain favori d'Italie Bonaparte méditait d'y entrer par une manœuvre inouïe, par un passage des Alpes digne d'Annibal. Assemblés avec un profond mystère, organisés avec les précautions les plus minutieuses, quarante mille hommes, infanterie, cavalerie, artillerie, s'acheminent sans bruit par les sentiers du Saint-Bernard, y traînent eux-mêmes leurs canons sur la neige, et descendent à l'improviste dans la vallée d'Aoste. Le plus léger obstacle peut les réduire au sort de Souwarow, et voilà qu'ils arrivent en face d'un fort imprenable qui domine la route. Inspirés par la nécessité,

Digitized by Google

fantassins et cavaliers trouvent des sentiers, l'artil- 1800
lerie passe de nuit sur une couche épaisse de paille et de fumier, et l'armée débouche comme par miracle en Lombardie, avant que les Autrichiens en soient avertis.

CXIX. Les Français s'installent tranquillement, recueillent vingt mille hommes arrivés par le Saint-Gothard, et regardent l'ennemi comme à eux, pendant que celui-ci, inquiet, dispersé, voulant fuir et pourtant laisser partout des garnisons, réunit à grand'peine cinquante mille hommes autour d'Alexandrie. Maître des deux rives du Pô, Bonaparte s'était avancé au delà de Plaisance, et, étonné de ne rien rencontrer, craignant de voir sa proie lui échapper, il avait envoyé ses troupes battre de tous côtés la campagne, lorsqu'il fut attaqué dans la plaine de Marengo, sur les bords de la Bormida, par la masse des Autrichiens cherchant à se faire jour avec leur belle cavalerie et deux cents bouches à feu. Seize mille Français reçurent seuls le premier choc. Bonaparte accourut avec sa garde consulaire; mais ses efforts n'aboutirent qu'à prolonger la résistance et à ralentir la retraite. Il fallut évacuer le champ de bataille. En ce moment, par un de ces bienfaits dont le Ciel se montrait prodigue, un lieutenant fidèle et intelligent, Desaix, revenait au bruit du canon et ramenait six mille hommes de troupes fraîches. Il était trois heures; la bataille était perdue; « Mais, s'écrie Desaix, il « reste encore le temps d'en gagner une. » Il charge le premier à la tête de ses grenadiers; il tombe

Digitized by Google

1800 victime de son courage et de son dévouement. Ses soldats brûlent de le venger, et abordent l'ennemi avec une vigueur incomparable. La fatigue et la déroute passent du côté des Autrichiens. Pressés de regagner les ponts de la Bormida, ils viennent s'y entasser en désordre. Le reste se rue dans la rivière, jetant ses armes, laissant ses canons et des milliers de prisonniers. Le lendemain il fallut capituler et céder la Lombardie.

CXX. D'un seul coup l'Italie était reconquise. Le vainqueur de Marengo allait-il comme deux ans plus tôt en chasser tous les princes? Ils attendaient ses décisions avec terreur, prêts à fuir au premier signal. Un seul n'était pas rentré dans ses États que les Napolitains s'étaient peu pressés de lui rendre, c'était le nouveau pape Pie VII, laissé sans honneur et sans secours à Venise par ses prétendus alliés. Ce fut lui seul que Bonaparte rassura par de consolantes promesses. Il lui ouvrit le chemin de sa capitale, lui laissa entendre qu'il espérait rétablir en France le culte catholique, et, comme pour inaugurer cette politique nouvelle, il fit chanter, quoi qu'en pussent dire les athées de Paris, un Te Deum solennel à la cathédrale de Milan. Ainsi dans un pontife désarmé le conquérant reconnaissait le dépositaire de la force morale et de la liberté des cœurs, de la seule puissance qui manquât à son sceptre, et, par cet hommage courageux, il surpassait en clairvoyance, en sagesse, en bon sens, les princes de son temps, les philosophes du dix-huitième siècle, les novateurs de la Révolu-

Digitized by Google

tion. En même temps, aussi habile que prudent, il 1800
séduisit l'Espagne par l'offre d'un agrandissement en Italie, encouragea la neutralité de la Prusse, désarma la Russie par le renvoi de ses prisonniers et l'offre de Malte qu'il ne pouvait plus défendre contre les Anglais. Puis, seul à seul avec l'Autriche, il se prépara à lui ôter pour longtemps l'envie de faire la guerre, et, au cœur de l'hiver, il dirigea contre elle trois armées, l'une sur l'Adige, l'autre dans les montagnes glacées de la Suisse, la troisième et principale sur le Danube sous les ordres du tenace Moreau.

CXXI. C'était sur ce dernier théâtre qu'allait se trancher le débat. Les Français étaient cantonnés sur le plateau boisé de Hohenlinden, entre deux affluents parallèles du Danube, l'Inn et l'Isar. Au milieu des neiges de décembre, les Autrichiens prennent l'offensive et passent l'Inn, avec le projet de remonter le Danube, d'écraser la gauche des Français et de les devancer sur l'Isar. L'aile menacée est sauvée par sa vigueur, et Moreau a le temps de se concentrer au milieu de la forêt de Hohenlinden, dans une position solide, abordable d'un seul côté. Puis, tandis que les Autrichiens s'avancent en longue colonne sur cette route unique, il ordonne à sa droite de se rabattre sur eux et de les couper en deux. Richepanse saisit la manœuvre. Il tombe comme la foudre sur la chaussée couverte d'ennemis, laisse les trois quarts de ses troupes cernées par des forces supérieures, et, à la tête d'un seul régiment d'infanterie, s'enfonce tête baissée dans les défilés de la forêt, culbute artillerie,

Digitized by Google

1800 bagages, cavaliers, fantassins, ramasse des milliers de prisonniers, et ramène le reste sur Moreau qui les achève. L'ennemi avait perdu vingt mille hommes, quatre-vingt-sept canons, et ne pouvait plus tenir la campagne. De l'Inn Moreau marcha sur la Salza; de là il arriva aux portes de Vienne. Mais, usant d'une modération rare, il préféra à la gloire d'humilier une capitale ennemie, celle d'obtenir une paix sincère et
1801 partant durable. L'Autriche céda définitivement à la France la ligne du Rhin et celle de l'Adige, et renonça à la Toscane en faveur de l'Espagne.

CXXII. L'Italie demeurait à la merci du vainqueur. L'anxiété de ses faibles souverains était à son comble. Le roi de Piémont dut servir d'exemple pour avoir violé les traités et fermé les Alpes aux Français. Ses États furent réunis à la République, qui désormais comme l'Autriche put librement déboucher en Lombardie. Pour que cette union fût sérieuse, les routes du Simplon et du Mont-Cenis furent poussées avec activité, et reçurent des colonies de religieux du Saint-Bernard, dont les soldats avaient éprouvé le généreux dévouement. Le roi de Naples fut maintenu à condition de fermer ses ports aux Anglais. Restait le Souverain-Pontife Pie VII, avec lequel Bonaparte s'était lié d'avance par des engagements volontaires. Non content de le rétablir dans ses États, il résolut de rendre la France entière à son autorité spirituelle, et, méprisant les plans de schisme ou d'hérésie suggérés par les vieux ennemis de l'Église, il entama avec Rome la négociation d'un nouveau concordat. Par cet

Digitized by Google

acte solennel, la liberté du culte catholique était 1801
ouvertement rétablie, les églises restituées à leur sainte destination, la vente des biens ecclésiastiques réparée par un traitement fait au clergé à titre d'indemnité. Le territoire était partagé en soixante diocèses. Le choix des évêques proposés à l'institution canonique du Saint-Siége restait au Premier Consul, qui par son dévouement courageux semblait plus digne de cette faveur que bien des princes ses devanciers.

CXXIII. A côté de cette paix religieuse, Bonaparte faisait préparer par son conseil d'État et activait lui-même de son infatigable impulsion la rédaction du Code civil, chef-d'œuvre de justice et de simplicité, réalisant pour la France l'unité de législation préparée et désirée depuis des siècles. La famille et la propriété y retrouvaient en grande partie leur vie nécessaire à toute société et inutilement ébranlée par la Convention. Au foyer domestique renaissaient la sainteté du mariage, la puissance paternelle, la loi du travail et de l'économie, source véritable de force et de richesse nationale. Là du moins pouvaient encore se perpétuer ce respect de l'autorité, cette hérédité de biens et de vertus, cette hiérarchie de devoirs et de services, qui avaient disparu de l'ordre politique, mais qui seuls forment les cœurs à la vraie liberté. Ainsi, au sortir d'une affreuse servitude, la France recouvrait ses droits les plus précieux et ses plus sûres espérances. Ce que la Révolution avait eu de chimérique ou de monstrueux était écarté; le reste était affermi et réglé. A un temps meilleur était

Digitized by Google

1801 remise la liberté politique, que la Terreur avait fait détester, et qui d'ailleurs suppose dans un peuple une paix conclue et des qualités morales sérieuses. Au contraire, l'égalité civile demeurait consacrée comme le caractère distinctif de la nouvelle société. Pendant des siècles, l'ancien régime, que ses fautes venaient de perdre, avait tenu en réserve la plus grande partie de la population pour n'en user que l'élite ; désormais la démocratie, au risque de consumer promptement ses forces, appelait la France entière à la vie des camps, des études, des affaires, et, peu soucieuse de la perpétuité de son œuvre, elle se flattait, par ce développement subit, de surpasser en quelques années les gloires et les prospérités du passé. Toute militaire à son début, elle était fière de grandir sous un capitaine sorti de son sein, illustré dans ses luttes, devenu pour la conduire un homme d'État consommé. Ces premiers actes dignes des exploits de Marengo et de Rivoli furent couronnés par une amnistie générale aux émigrés, réparation courageuse pour les uns, pardon généreux pour les autres. Guerre, législation, finances, administration, travaux publics, sécurité générale, tout, sous une puissante main, venait donc de changer de face, et justifiait l'enthousiasme universel.

CXXIV. Des nombreux ennemis qui menaçaient la France il n'en restait plus qu'un seul, l'Angleterre, véritable tyran des mers, déplorant la fin des dissensions qui avaient fait sa grandeur. Par les soins du Premier Consul, une ligue se forma contre cette do-

Digitized by Google

mination menaçante pour le monde entier. Le Dane- 1801
mark, la Russie, l'Espagne, y entrèrent. Partout le commerce des Anglais reçut de graves atteintes. Mal-
heureusement, un succès en Égypte leur permit d'é- 1802
chapper à ce péril et de conserver leurs conquêtes par une paix avantageuse. Après de longues vicissitudes, après l'assassinat du général Kléber, l'armée française, lasse de son exil, s'était laissée couper en deux, et elle venait de capituler. L'Égypte dut être rendue à la Porte, Malte aux Chevaliers de Saint-Jean, Minorque à l'Espagne : à ces conditions fut signé le traité d'Amiens. A une guerre générale succédait une paix universelle, qui devait, hélas! peu durer, mais qui n'en inspirait pas moins autant de joie que si elle avait dû être éternelle.

CXXV. Ce dernier bienfait mit le comble à la reconnaissance de la France. Consultée, elle accorda à Bonaparte le consulat à vie et le choix de son successeur. Pouvait-il être trop long le pouvoir de cet homme qui avait sauvé sa patrie et qui l'avait faite si grande? N'était-il pas juste de reporter sur les siens l'affection qu'il avait conquise? D'ailleurs, le foyer domestique relevé de ses ruines ne demandait-il pas pour sa sécurité que la vie nationale s'identifiât, comme autrefois, avec celle d'une famille? Sauf les révolutionnaires entêtés ou quelques généraux jaloux, comme Moreau, d'être remis sur le second plan, la nation applaudit sincèrement le retour à peine dissimulé du trône. N'allait-elle pas, en effet, retrouver à l'intérieur l'ordre, la paix, la prospérité, au dehors une prépondérance qui n'avait eu d'égale ni sous Riche-

Digitized by Google

1802 lieu, ni sous Henri IV, à peine au temps de saint Louis? Et, quant à son nouveau souverain, qui pouvait-on lui comparer? A lui seul, il avait chassé l'étranger comme Charles VII, rétabli la religion comme Henri IV et conquis plus de puissance, plus de gloire qu'une longue suite d'aïeux et que l'élan d'un grand siècle n'en avaient donné à Louis XIV. Pour le moment, ses premières fautes semblaient effacées. Sur l'Angleterre et sur l'Autriche retombait l'odieux d'occuper Malte et Venise. A la France appartenait l'honneur d'avoir rétabli Pie VII; à elle l'antique mission de protéger la liberté et l'indépendance des peuples; à elle de renoncer la première aux égoïstes maximes du dix-huitième siècle. Entraînée par ces espérances, la république Cisalpine proclama Bonaparte son président. L'Irlande, la Pologne, le regardaient de loin comme un libérateur. Les princes de la vieille Europe tremblaient devant lui. Jusqu'où ne pouvait aller ce brillant avenir?

CXXVI. Cependant l'édifice du moyen âge se pouvait-il restaurer? Partout des dynasties usées, des peuples sans vie, des nobles dégénérés, un clergé amolli, des cités languissantes, une triste et incontestable décadence. Rajeunie la première par sa révolution, la France s'était relevée sous un homme de génie; l'Europe aussi ne s'estimerait-elle pas heureuse de retrouver, sinon liberté, du moins paix, unité et vigueur sous la domination de la France? Tel fut le rêve de Bonaparte. Maître tout-puissant de la plus brave nation de la terre, adoré des soldats qu'il avait

Digitized by Google

toujours conduits à la victoire, il voulut être l'A- 1802
lexandre ou le César du monde moderne. Si le courage, l'intelligence et la grandeur d'âme ont quelque droit pour dominer les races vieillies, où trouver plus de force qu'en cette incomparable armée, plus de génie qu'en ce jeune conquérant? D'ailleurs, la monarchie universelle, l'union de tous les peuples avait été le vœu de plus d'un grand homme, et, parfois, l'antique chef de la république chrétienne, le Pape lui-même, se demandait s'il ne plairait pas au Ciel d'abriter la caducité comme le berceau de l'Europe sous la main d'un autre Charlemagne. Ces brillants projets cachaient un grand péril. Ce n'était pas sans raison qu'après la chute de l'Empire Romain la puissance temporelle avait toujours été divisée. Le plan d'un empire universel n'était autre que l'idée païenne de Rome et de Mahomet. En la réalisant, Barberousse, Frédéric II, Charles-Quint, étaient devenus les tyrans de l'Église et du monde.

CXXVII. Le danger était d'autant plus menaçant que la France n'était digne qu'à demi de remplir une telle mission. Fruits de doctrines perverses et d'illusions dangereuses, les excès de la Révolution avaient épouvanté sans convertir, renversé sans corriger, et, pour que l'expérience fût sérieuse, il fallait encore essayer l'une après l'autre chacune des erreurs naguère déchaînées. Les révolutionnaires et la société démocratique formée sous leurs auspices croyaient toujours au pouvoir absolu du suffrage populaire. A leurs yeux l'État, ne fût-il fondé que sur un heureux

Digitized by Google

1802 coup de main, représentait la volonté nationale; partant il ne pouvait être astreint à aucune règle de justice ou de prudence, et devait au contraire tout courber sous sa main de fer. De là, dans leurs cœurs, une opposition profonde à l'hérédité des biens, des titres, des fonctions; de là une haine constante pour toute loi morale supérieure aux conventions et aux caprices des hommes, et par-dessus tout pour l'Église. Ces mauvais sentiments se manifestèrent hautement dans les assemblées par le rejet du Code civil, à leurs yeux trop favorable à la force des familles, aux principes du passé, et, surtout, par une critique amère du Concordat. A cette occasion, le corps législatif choisit pour son président Dupuis, l'auteur d'un détestable livre sur l'origine de tous les cultes, et le sénat nomma au premier siége vacant un de ces prêtres renégats dont le rôle avait été si triste pendant la Révolution, et qui devaient continuer à exercer sur leur pays une influence déplorable. Ces velléités d'indépendance devaient servilement s'effacer devant la volonté du maître. Mais l'impiété n'en couvait pas moins dans les cœurs, et le Génie du christianisme, où Chateaubriand alliait au vague des passions une nuageuse poésie de la religion, n'était pas, à cette époque, en littérature un acte moins courageux que le Concordat en politique.

CXXVIII. Mêmes illusions, même entêtement chez une partie des royalistes. Pendant que la Bretagne et la Vendée goûtaient les bienfaits d'une paix chèrement achetée, plus d'un émigré qui n'avait pas tiré

Digitized by Google

l'épée, restait aveuglément fidèle au culte du droit 1802
divin, et ne voyait dans l'Église qu'une servante du pouvoir absolu de ses princes, comme si cette puissance suprême, inféodée à une famille, n'était pas libre de donner sa consécration à un autre pouvoir, à une autre dynastie. En religion, ils n'étaient pas moins hostiles au Concordat que les jacobins, et plusieurs évêques réfugiés à Londres avaient hautement refusé leur démission, sollicitée par le Souverain-Pontife. En politique, tous les moyens leur étaient bons; n'étant plus assez forts pour tenter un vendémiaire, les plus fougueux ne rougissaient pas d'attendre d'une machine infernale la mort de Bonaparte et le triomphe de leur parti. Ces actes désespérés prouvaient où ils en étaient réduits. Quant à la France, de même qu'elle avait subi Louis XIV et Louis XV, de même voulait-elle essayer le maître de son choix, espérant de lui l'éclat, la puissance, la grandeur militaire, que ne lui avaient pas donnée les fils de ses rois.

CXXIX. Or, le Ciel respecte assez la liberté des 1803
peuples pour ne pas leur imposer la vérité par la main d'un génie dominateur et pour ne leur envoyer que les souverains qu'ils méritent. Meilleur que son temps, Bonaparte fut homme néanmoins. Il finit par subir la contagion des instincts absolus de l'époque; il aspira à tout dominer, peuples, esprits, consciences. Par les articles organiques ajoutés au Concordat, les quatre propositions schismatiques de 1682 furent rétablies, la publication des bulles et la réunion des conciles, le choix des curés, des professeurs et même des sémi-

Digitized by Google

1803 naristes, soumis au pouvoir civil, les évêques placés sous la juridiction du conseil d'État. A la place des ordres religieux qui restèrent supprimés, l'enseignement fut confié à une université laïque, dépositaire unique de la science et de l'éducation, rivale née du clergé et de l'Église. Ces premières atteintes à la liberté intellectuelle et morale devaient seulement porter leurs fruits plus tard. Mais si, dès le début, Bonaparte succombait aux tentations du pouvoir, que serait-ce après dix années de victoires, de conquêtes, de grandeurs inouïes?

CXXX. En politique, le général souverain cédait beaucoup plus vite au penchant de tout décider par l'épée, en dépit des droits acquis, de la justice véritable, et marchait d'un pas ferme et résolu à la fondation d'un empire français. Il commença par remanier l'Allemagne, d'accord avec la Prusse et avec la Russie. Bien qu'ébréché par la paix de Westphalie, le Saint-Empire Germanique était encore un vénérable monument du passé. Le régime électif, les libertés municipales, l'ordre représentatif, y conservaient une ombre d'existence. Héréditaire dans la maison d'Autriche, la dignité impériale n'en était pas moins confirmée par le vote de huit électeurs, dont trois archevêques eux-mêmes élus par leurs chapitres. A la diète, siégeant à Ratisbonne sous la présidence de l'archevêque de Mayence, les députés de quarante-neuf villes libres formaient un collége égal en pouvoir à ceux des électeurs et des princes. La noblesse était indépendante des souverains particuliers. Un tribu-

Digitized by Google

nal d'Empire réglait les différends survenus entre les 1803
divers États. Ainsi, dans ce vaste édifice, les libertés générales reposaient sur des libertés locales ; de là un véritable esprit politique, une étude sérieuse du droit des gens, une longue expérience des institutions libres. Toutefois, un élément mauvais y convoitait la prépondérance : c'était la Prusse, moitié protestante, moitié philosophe, née de l'apostasie et de la spoliation, grossie de la Silésie et d'une part de la Pologne, amoindrie par la paix et toujours prête à se relever par la violence. En face de cet habile ennemi, le clergé restait corrompu, faible, ignorant, les villes libres apathiques, ruinées par une mauvaise administration, et au lieu de raviver les vertus de ses alliés naturels, l'Autriche, terre née de l'absolutisme, gangrenée par les doctrines oppressives du siècle précédent auxquelles Joseph II avait eu le triste honneur de donner son nom, n'aspirait comme la Prusse qu'à avoir sa part des villes libres, des biens de l'Église et de la noblesse immédiate.

CXXXI. Napoléon tira parti de ces convoitises. Presque toutes furent satisfaites, et l'Autriche seule se vit justement châtiée des siennes. Dans cette large distribution d'évêchés, d'abbayes, de villes libres, les électeurs-archevêques de Trèves et de Cologne se virent supprimés et remplacés par les princes de Baden, de Wurtemberg et de Hesse, ce qui assurait aux protestants six voix sur neuf. Même majorité leur fut acquise dans le collége des princes. Les villes libres furent réduites à huit, la noblesse immédiate aban-

Digitized by Google

1803 donnée aux envahissements des souverains, les territoires partagés sur-le-champ occupés à main armée ; bon gré mal gré la diète dut tout ratifier. Ainsi, chose bizarre, après avoir échoué dans leur attaque de mauvaise foi contre la Révolution française, les princes absolus se dédommageaient en l'imitant, en dépouillant l'autel et les faibles, et, incapables de s'entendre, ils prenaient pour arbitre le général couronné de la République. De son côté, la Révolution, après avoir anéanti toutes les libertés locales en France, les abolissait en Allemagne, sans même essayer d'y rien substituer, et elle était à la veille de relever chez elle la pourpre impériale qu'elle détruisait au delà du Rhin. Par ce bouleversement, au lieu d'un grand corps pacifique organisé pour l'union et la défense commune, l'Allemagne devint un assemblage de petites souverainetés ennemies, avides, jalouses ; la maison d'Autriche se vit presque complétement reléguée dans ses États héréditaires ; s'il restait une prépondérance, elle était pour la Prusse, mais seulement du jour où la France lui permettrait de s'en saisir.

CXXXII. Le puissant général qui tranchait ainsi toutes choses, venait, comme le Directoire, d'intervenir en Suisse à main armée, occupait en maître la Hollande et la moitié de l'Italie. Évidemment, son but était de fonder sur le continent une domination pareille à celle des Anglais sur les mers. L'Occident soumis, qui l'empêcherait d'en diriger toutes les forces contre l'ennemie de la France et d'écraser cette implacable rivale? Ce plan, mal dissimulé, permet-

Digitized by Google

tait à l'Angleterre de détourner les haines et les ja- 1803
lousies naguère conjurées contre elle. Sauvée par là, elle prévint le défi que Bonaparte ne pouvait manquer de lui jeter, refusa de rendre Malte, saisit brutalement tout ce qu'elle trouva de navires français, et noua des intelligences à Naples, à Vienne, à Saint-Pétersbourg. Entre ces deux ambitions, quelle était la meilleure, la plus digne de triompher? L'orgueilleuse Angleterre n'allait-elle pas voir sonner l'heure de son châtiment et se repentir d'avoir provoqué le plus grand homme de guerre du siècle?

CXXXIII. En quelques semaines, du Texel à 1804
Bayonne se forment six camps, prêts à jeter au delà de la Manche l'élite des soldats de la République. Quatre ports sont creusés à Boulogne et aux environs. De tous côtés y arrivent par centaines bateaux plats, chaloupes canonnières, péniches, navires de toute forme et de toute dimension, construits avec enthousiasme d'un bout à l'autre de la France. L'Angleterre dans l'épouvante répond à ce magnifique élan de courage par les moyens les plus odieux et les plus déloyaux; elle va jusqu'à soudoyer des sicaires pour égorger Bonaparte. Quelques royalistes fougueux, quelques généraux mécontents se rattachent au complot, et, comme d'habitude, pour les encourager, un prince promet de débarquer au moment décisif. La conjuration fut découverte, les coupables arrêtés. C'était le moment pour Bonaparte de mettre la justice et la modération de son côté et de redoubler d'égards pour ses voisins. A ce prix, il écraserait

Digitized by Google

1804 l'Angleterre ; à ce prix, suivant son désir, il ne ressemblerait ni à Monck ni à Cromwell, mais bien à César ou à Charlemagne. Or l'impétueux capitaine ne sut pas se contenir. Dans sa colère contre ceux qui attentaient à ses jours, il jura de se venger sur quelqu'un des princes qui parlaient sans cesse d'entrer en France. Le plus rapproché était le duc d'Enghien, paisiblement occupé à chasser en Allemagne, dans le voisinage du Rhin. Il fut enlevé par un escadron de cavalerie, amené à Vincennes, jugé comme ayant porté les armes contre son pays, condamné à mort et fusillé. Cette violation de territoire en pleine paix, ces représailles sur un innocent saisirent l'Europe de stupeur et d'effroi. Si Cromwell avait trempé ses mains dans le sang de Charles I, n'était-ce pas, aux yeux d'ennemis prévenus, les tremper en quelque sorte dans celui de Louis XVI ? Que ne fallait-il pas attendre d'un homme capable de telles passions et à qui rien ne résistait ?

CXXXIV. Cependant cette faute se perdit encore au milieu de l'éclatante gloire de Bonaparte. De même que la machine infernale lui avait fourni l'occasion d'obtenir le consulat à vie, le nouveau complot lui servit de prétexte pour demander la pourpre impériale, titre plus en harmonie avec sa puissance et avec ses desseins. Comme au temps de Pépin le Bref et de Louis le Gros, le Pape lui-même vint le sacrer, dans l'espoir que cette démarche solennelle cimenterait leur amitié, et qu'en échange le nouveau Charlemagne accorderait au Saint-Siége l'oubli des articles organiques ou la restitution des Légations, perdues depuis

Digitized by Google

les guerres du Directoire. La capitale, qui venait d'assister au culte de la Raison et aux orgies de la Terreur, reçut agenouillée le successeur de l'infortuné Pie VI, et le fils de la Révolution demanda à l'héritier de saint Pierre la consécration de son pouvoir. Quoi de plus grand, de plus beau, de plus consolant, si elle eût été sincère, que cette réconciliation de la volonté nationale et de la volonté d'en haut, du droit des hommes et du véritable droit divin ? Mais, comme pour détruire cette illusion en même temps qu'il la faisait naître, l'Empereur amoindrit le rôle du Pape, et tint à poser de sa propre main la couronne sur sa tête. A ses yeux, c'était donc une vaine cérémonie. Ne croyant rien devoir qu'à lui-même, il ne fit aucune concession, et renvoya Pie VII comblé de respect et de caresses, mais déçu dans ses espérances. 1804

CXXXV. Quant à lui, enivré de cette puissance qui ne reconnaissait rien au-dessus d'elle, il venait de perdre le moment unique dans sa carrière de détruire l'Angleterre ; bien plus, il faisait tout pour lui donner ces alliés que sa vie, son génie et ses forces devaient se consumer à combattre. Menant de front sa guerre maritime et ses projets de domination continentale, il s'était fait couronner roi d'Italie, avait réuni Gênes à la France, et ne cachait plus son intention de chasser le roi de Naples. Une nouvelle coalition éclata contre lui, formée de l'Autriche et de la Russie, et il n'eut que le temps de précipiter sur l'Allemagne les armées qui menaçaient la Grande-Bretagne. La France, qui goûtait les joies d'une paix récente, vit avec étonnement 1805

Digitized by Google

1805 ces combats renaissants, inquiète non sur leur justice mais sur leur succès, regrettant de nouveaux sacrifices, mais prête à applaudir le vainqueur et à s'enorgueillir de ses conquêtes. L'incertitude ne fut pas longue, et les triomphes de la guerre continentale vinrent jeter un voile sur les désastres de la marine, sacrifiée d'avance à une gloire trompeuse.

CXXXVI. Pendant que les flottilles de Boulogne pourrissaient dans les ports, à Trafalgar sur les côtes d'Espagne s'était livrée une seconde bataille de la Hogue. Vingt-sept vaisseaux anglais en avaient attaqué trente-trois français et espagnols, mais avec l'avantage du vent, d'une artillerie supérieure et d'un commandant unique tel que Nelson. Partagé en deux colonnes serrées, l'ennemi tomba sur une moitié de la ligne française et s'y acharna, pendant, que le reste s'en allait à la dérive. Avec trois vaisseaux, l'amiral Villeneuve lutta contre douze. Le sien, le Bucentaure, fut rasé comme un ponton, et n'eut plus une embarcation pour le porter ailleurs. A côté de lui, le Redoutable avait la moitié de ses hommes tués, l'autre presque entière hors de combat. La mort de Nelson fut le seul prix de cette héroïque et malheureuse bravoure. Un vaisseau avait sauté; dix-sept étaient pris; le reste cherchait un refuge à Cadix. La mer était fermée aux escadres françaises.

CXXXVII. Irrité de cet échec accusateur, Napoléon s'efforça de le faire oublier, et ne récompensa même pas les braves qui s'y étaient illustrés. Malheureusement pour lui, la fortune lui réservait d'eni-

Digitized by Google

vrantes victoires là précisément où la guerre était injuste et eût mérité de sévères leçons. Tandis que les Autrichiens, que les Russes n'avaient pas encore rejoints, l'attendaient paisiblement à Ulm sur le haut Danube, et pensaient le voir déboucher de la Forêt Noire, Napoléon les tournait par les montagnes de Franconie comme jadis par le Saint-Bernard, venait avec des forces supérieures couper leurs communications, les cernait dans Ulm, et détruisait quatre-vingt mille hommes presque sans combat. De là, il passait l'un après l'autre les affluents du Danube. Moins modéré que Moreau, il entrait à Vienne, et, sans s'y arrêter, poursuivait Russes et Autrichiens sur la route de Moravie. 1805

CXXXVIII. A Austerlitz les ennemis attendirent, résolus non-seulement de repousser mais d'attaquer le terrible général qui les poursuivait l'épée dans les reins. Le terrain leur était favorable. Ils occupaient un plateau facile à défendre, au pied duquel tournait la route de Brünn à Olmutz, de sorte que par un effort énergique ils pouvaient en descendre pour écraser la droite des Français et leur couper la retraite. Le mouvement était si naturel que l'Empereur le devina et l'annonça à ses soldats. C'était le 2 décembre, l'anniversaire de son couronnement; il faisait un froid sec, et au brouillard du matin succéda un soleil devenu fameux. Trente-cinq mille Russes s'étaient ébranlés avant le jour pour opérer le mouvement décisif; mais Napoléon se riait de leurs projets. Les laissant s'engager, il ne leur opposa que onze mille hommes,

Digitized by Google

1805 dont une partie, ayant fait trente-six lieues en deux jours, arrivaient en toute hâte, oubliant la fatigue au bruit du canon. Pendant six heures la froide énergie des Moscovites vint se briser aux pieds de ces braves. Que faire contre de pareils soldats? Pendant que Davoust les soutenait de son exemple, le reste de l'armée enlevait le plateau d'où les Russes étaient descendus, enfonçait leur centre, et les séparait de leur aile aventurée. Celle-ci succomba presque tout entière; plutôt que de se rendre, elle alla s'abîmer dans des étangs glacés, bientôt entr'ouverts par les boulets. Le reste fuyait en désordre, laissant quinze mille morts, vingt mille prisonniers, cent quatre-vingts bouches à feu.

CXXXIX. Les Français avaient montré, sinon qu'ils avaient raison, du moins que leur bravoure était encore à la hauteur de leur ambition. Les Russes repassèrent leur frontière. Éperdu, l'empereur d'Autriche vint lui-même au bivouac du vainqueur se mettre à sa merci. Napoléon demanda de lui tout ce qui se pouvait obtenir, au risque d'en faire à jamais un ennemi. Pour la France, il exigea Venise, le Frioul, l'Istrie, la Dalmatie, pour ses alliés d'Allemagne la Souabe et le Tyrol. Encore, s'il se fût contenté d'anéantir
1806 l'Autriche; mais, fort de ses victoires, il en prit carrière pour opérer de nouveaux agrandissements, dépassant tous les rêves de Louis XIV. Pendant que la colonne Vendôme et l'arc de triomphe de l'Étoile s'élevaient pour perpétuer le souvenir de ses exploits, il chassait les Bourbons de Naples, et les remplaçait

Digitized by Google

par son frère Joseph, donnait son frère Louis pour roi à la Hollande, alliait sa famille à celles de Bavière, de Baden et de Wurtemberg, et réunissait sous son protectorat une partie des princes germaniques avec le nom de Confédération du Rhin. 1806

CXL. C'était une manière peu dissimulée d'ajouter ces États comme sujets ou comme vassaux à son gigantesque empire, et, si nulle voix ne s'élevait en faveur de l'Italie, en Allemagne la Prusse, qui n'avait travaillé à l'abaissement de l'Autriche que dans l'espoir de la supplanter, s'indignait de voir cette prépondérance si convoitée lui échapper. A cette ambition humiliée se joignait le patriotisme allemand, maladroitement froissé par les empiétements de la France, faisant retomber sur elle tout l'odieux des derniers partages et oubliant l'avidité de ses princes pour se rallier à eux contre l'étranger. Ce sentiment fut bientôt si général, si énergique, que le roi de Prusse, malgré l'offre d'ailleurs peu sincère du Hanovre, se prépara à la guerre, et résolut de combattre avec les Russes, sinon pour le succès de sa secrète ambition, du moins pour l'indépendance germanique. Napoléon avait prévu cette défection, et se flattait d'en tirer vengeance. Il s'était même préparé, la veille d'Austerlitz, à combattre à la fois l'Autriche et la Prusse, tant il se fiait à la bravoure de ses soldats, aux ressources de son génie et au développement progressif de ses armées. Mais, pour que ces deux puissances, l'une relevée de ses défaites, l'autre châtiée dans son orgueil, consentissent à s'unir contre

Digitized by Google

1806 l'ennemi commun, il leur fallait de sa part de sévères, de nombreuses, d'irrésistibles leçons. Elles ne leur firent point défaut.

CXLI. Les élèves du grand Frédéric, qui n'avaient pas vu sans déplaisir les désastres d'Ulm et d'Austerlitz, apprirent bientôt que, reportées du sud au nord, les troupes de Napoléon s'avançaient à travers la forêt de Thuringe. Cette fois ce n'était plus une longue vallée comme celle du Pô ou du Danube, mais de vastes et sablonneuses plaines peuplées de sapins et de bouleaux, coupées par le Weser, l'Elbe, l'Oder, la Vistule, le Niémen, séparées du monde catholique par les montagnes de Bohême et allant de la Belgique jusqu'au pied des monts Ourals. Depuis que la guerre avait fait du Rhin un champ de bataille disputé, l'Elbe était devenue l'artère de l'Allemagne du nord. Sortant de Bohême à Dresde et aboutissant au riche entrepôt de Hambourg, ce fleuve profond, défendu par les places de Torgau et de Magdebourg, était le meilleur rempart de la Prusse et de Berlin. Mais, dans leur première ardeur, les Prussiens l'avaient passé, avaient remonté un de ses affluents, la Saale, et, sans attendre les Russes, étaient venus, au nombre de cent quarante mille, prendre position au sortir de la forêt de Thuringe qu'ils avaient négligé de défendre.

CXLII. Cette demi-mesure, provoquée par une folle outrecuidance, comblait les désirs de Napoléon. A la vue de sa belle armée arrivant sans obstacles sur la rive droite de la Saale et jetant partout la terreur,

Digitized by Google

l'émotion gagna les Prussiens, et les décida subitement à rétrograder sur l'Elbe. Il était trop tard. En présence d'un ennemi plein d'ardeur, mieux valait cent fois défendre tous réunis le passage de la rivière et les escarpements de la rive gauche. Ils ne profitèrent même pas de cette belle position pour protéger leur retraite, et, pendant que la moitié de leur armée redescendait le cours de la Saale, l'autre moitié restait comme paralysée aux environs de Iéna, sans en détruire le pont, sans en couronner les hauteurs. Trompé comme il l'était quelquefois par l'imprévoyance de ses adversaires, Napoléon crut qu'il aurait affaire à l'armée prussienne tout entière. Il se contenta d'envoyer deux corps sur sa droite passer la Saale à trois ou quatre lieues plus bas et couper la retraite aux vaincus; puis, avec une masse de cent mille hommes, il escalada les pentes qui dominent Iéna, jeta l'ennemi dans un indicible désordre, lui enleva quinze mille prisonniers et presque tous ses canons. 1806

CXLIII. Sur sa droite, à Auerstædt, les choses se passaient bien différemment, et pouvaient faire expier ce triomphe par un désastre. Vingt-six mille hommes, ayant aussi traversé la Saale sans résistance, allaient se trouver en face du roi de Prusse et du gros de l'armée qui battait en retraite. Heureusement ils avaient à leur tête le brave Davoust, le même qui, à Austerlitz, avait repoussé à trois contre un les attaqués des Russes. Il dispose ses troupes autour d'un petit village son seul appui, sur un terrain découvert,

Digitized by Google

1806 résiste en ligne aux décharges d'une artillerie redoutable, en carrés au choc d'une nombreuse cavalerie, et, après six heures d'une lutte acharnée, ayant sept mille hommes hors de combat, il contraint l'ennemi à reculer, lui enlève cent quinze canons et trois mille prisonniers. A quelques pas de là, un frère d'armes jaloux, qui devait trahir un jour, Bernadotte, avait refusé de prendre part à cette lutte inégale, au risque d'en compromettre le succès.

CXLIV. Si cette victoire n'eût aveuglé Napoléon, il aurait pu y lire les causes qui le perdirent plus tard, d'un côté le nombre même de ses soldats qui les empêchait, quel que fût son génie, d'agir tous à la fois sous son œil et sous sa main, de l'autre les rivalités de ses lieutenants, instruments intéressés d'une politique égoïste. Mais comment ne pas être enivré des dons de la fortune? Le roi de Prusse venait de perdre son meilleur général, le duc de Brunswick. Forcé de rebrousser chemin, il n'avait retrouvé en approchant de Iéna que des troupes débandées qui achevèrent le désordre des siennes. Au lieu de rejoindre l'Elbe, ces fuyards se hâtèrent de gagner les montagnes et les bois. Une seule journée avait suffi pour anéantir cette orgueilleuse nation. La route de Berlin était ouverte, et, en la suivant, les Français avaient à traverser le champ de bataille de Rosbach, dont ils venaient assurément d'effacer la honte. Aux oreilles de leur empereur arrivait le nom d'Empereur d'Occident.

CXLV. Le moment était venu pour lui de vérifier ce titre glorieux et de justifier ses éclatantes vic-

Digitized by Google

toires. Bien qu'il eût livré aux princes protestants 1806
d'Allemagne les nobles, les villes libres, les abbayes, les électorats et toutes les libertés du vieil Empire Germanique, n'était-il pas encore le libérateur indiqué de l'Occident? N'avait-il pas à combattre les Russes et les Anglais, envahisseurs du continent et des mers? En poursuivant partout les marchandises anglaises par ses décrets de Berlin et par son blocus continental, il forçait l'Europe à s'affranchir d'un joug honteux et à vivre de sa propre industrie. En marchant contre la Russie, il attaquait la redoutable complice de cette Allemagne protestante, qui avait produit à la fois le grand Frédéric et Catherine II. Arrivant sur la Vistule, il allait toucher du doigt la grande iniquité du dix-huitième siècle et trouver tout frémissants d'indignation et de patriotisme ces Polonais que de prétendus sages s'étaient partagés. Quelques provinces rendues à l'Autriche l'entraîneraient à rétablir avec lui cette brave nation nécessaire surtout à l'indépendance de l'Allemagne. C'était d'un seul coup réparer les attentats des protestants et des philosophes, et effacer par un signalé bienfait le souvenir de ses propres fautes : magnifique occasion que lui offrait alors Celui qui connaît la faiblesse humaine, et qui pour un peu de bien pardonne beaucoup de mal.

CXLVI. Toutefois, ici encore il serait lamentable de penser que tant de grandes choses ont dépendu de la volonté d'un seul homme. Sans doute celui-ci semblait assez fort pour ordonner et pour accomplir tout ce

Digitized by Google

1806 qu'il aurait résolu. Mais le bien seul ne se commande point, ne s'impose pas par le génie, et ne s'achète que par les sueurs, les sacrifices, le libre dévouement des générations. Si, entraîné sur la pente d'une vaste ambition, l'Empereur fermait les yeux à la vérité catholique qui lui eût donné le secret d'une politique grande et généreuse, et révélé la vraie mission de la France, il était d'accord avec son temps, et l'Europe entière, étrangère à cette vérité, mal corrigée de ses illusions, corrompue d'esprit et de mœurs, restait plus digne de châtiment que de récompense. Croyant trop à la puissance des armes et décidé à ne les employer que pour ses propres intérêts, Napoléon se contenta donc de ménager la susceptibilité de l'Autriche à laquelle il ne voulait rien céder, et traita les Polonais comme jadis les Italiens, en leur disant vaguement que, pour être libres, il fallait le mériter.

1807 CXLVII. Tous ses soins eurent pour objet d'assurer la vie de son armée, portée sur la Vistule seulement au chiffre de cent mille hommes et obligée d'hiverner sous ce rude climat. Mieux habitués au froid, les Russes voulurent profiter des rigueurs de février pour le surprendre dans ses cantonnements. Mais ses précautions étaient si bien prises qu'il les reçut en forces, les fit reculer, et se mit à leur poursuite dans l'espoir de punir leur audace. Ces farouches ennemis l'attendirent dans la plaine d'Eylau, lui opposant deux murailles d'hommes et cinq cents bouches à feu. Après plusieurs heures d'une horrible canonnade, l'infanterie française s'ébranle pour l'attaque; elle s'obstine

Digitized by Google

en vain, et revient à moitié détruite. Jamais Napoléon 1807
n'a trouvé pareille résistance. Sa fortune semble fléchir. Il tente un effort désespéré, et lance Murat avec douze mille chevaux, qui font trembler la terre sous leurs pieds. La première ligne russe est culbutée, et se relève pour une lutte corps à corps ; la seconde se retire, et accable de ses feux cette sanglante mêlée. L'Empereur n'avait plus une réserve pour reprendre l'offensive et décider la journée ; de l'autre côté arrivaient huit mille Prussiens. Heureusement Ney les suivait de près. L'ennemi céda le champ de bataille. Napoléon y coucha, mais sans être sûr du lendemain. De part et d'autre on était exténué. Les Russes se retirèrent en ordre, emmenant leurs canons, leurs blessés, et ne laissant que trois mille prisonniers ; les Français les poursuivirent à peine. Cette victoire, si elle méritait ce nom, était une source de graves réflexions. Vingt mille morts jonchaient la terre ; jamais tant de sang n'avait coulé, et la neige en avait fidèlement gardé l'empreinte. Napoléon en fut saisi ; car le sang crie vengeance quand il n'est pas versé pour une cause sainte. Le conquérant chercha à se faire illusion : « Nous combattons, écrivait-il, contre les « barbares du Nord qui envahirent jadis l'Empire Ro- « main. » Il disait vrai si, plus menaçant qu'eux, il n'en avait fait lui-même les libérateurs de l'Europe.

CXLVIII. Au printemps, plutôt que de se rapprocher de l'Autriche, il l'intimida et s'en tira, comme toujours, en armant cent mille hommes de plus. Maî-

Digitized by Google

1807 tre de Dantzick, il marcha sur Kœnigsberg, dernier refuge des Prussiens, dernier port ouvert aux Anglais. Les Russes tentèrent de l'y précéder. Pour cela, il fallait passer l'Alle dont il suivait la rive gauche. Mais il n'était pas homme à perdre ses avantages comme les Prussiens derrière la Saale. Repoussé dans une première tentative, l'ennemi essaya de gagner le pont de Friedland, le traversa, et s'aventura dans un coude qu'y forme la rivière. Emprisonné dans cet angle étroit, il ne put se déployer, et, le 14 juin, à trois heures du matin, le corps de Lannes suffit pour l'arrêter. Cétait l'anniversaire de Marengo. Napoléon arrive au galop, joyeux, superbe comme l'aigle qui mesure sa proie. Toute son armée le suit, prête à obéir à un signal de sa main. Il prend Ney par le bras, lui montre sur la droite les ponts de Friedland, seule retraite de l'ennemi, et lui commande d'y marcher sans regarder derrière lui. Bien fait pour ces coups d'audace, Ney renverse tout, même la garde russe, et entre à Friedland au milieu d'une effroyable mêlée. Son but est rempli : les ponts sont détruits et brûlés. Napoléon attendait ce moment pour donner le branle à ses troupes et pour jeter les Russes dans l'Alle. Aussi farouches qu'à Eylau, ils aiment mieux se noyer que de se rendre. Vingt-cinq mille y succombent. Le reste s'enfuit au delà du Niémen, et Kœnisberg est le fruit de la victoire.

CXLIX. Arrivé au delà de la Pologne, aux confins de l'Europe civilisée, Napoléon y trouva l'empereur de Russie, le jeune Alexandre, qui vint lui deman-

Digitized by Google

der sur un radeau du Niémen la paix qu'il avait refusée après Austerlitz. Il l'entraîna à Tilsit, le combla de caresses, de cadeaux, de tout ce que son adresse infinie avait inventé naguère pour séduire et pour charmer le pape Pie VII. Sous le voile d'une tendre amitié, c'était le czar qu'il voulait maintenant faire servir à ses ambitieux desseins. N'osant encore se passer entièrement d'appui pour dompter l'Europe frémissante, il tendait la main à l'ennemi le plus redoutable de la liberté des peuples, au représentant de la barbarie et du despotisme oriental, à l'héritier de Pierre le Grand et de Catherine II, et il feignait de vouloir partager avec lui l'empire du monde; car telle est la logique des passions. La première suite de cette étrange alliance était le sacrifice de la Pologne, dont la partie prussienne seulement changea de maître, et passa aux mains du roi de Saxe, sous le nom de grand-duché de Varsovie. De plus, la Russie devait punir la Suède de son union avec l'Angleterre en lui ôtant la Finlande et prendre à la Porte les provinces Danubiennes jusqu'aux Balkans. C'était dépouiller deux États faibles au profit du colosse qui jouait vis-à-vis de l'Occident le rôle menaçant des Turcs. Constantinople seul manquait aux convoitises de cet avide successeur du croissant. A ce prix peut-être l'intimité eût été sincère et durable, si tant est que deux conquérants puissent vivre en bonne intelligence. Mais céder une si riche proie, c'était évidemment se déshonorer. D'ailleurs, n'avait-on pas assez payé un prince vaincu auquel on ne devait 1807

Digitized by Google

1807 rien, sinon d'avoir abandonné les Anglais et de consentir au blocus continental?

CL. Si Napoléon limitait ainsi la part d'Alexandre, fort de cette alliance il ne mettait point de bornes au parti qu'il voulait lui-même en tirer. Incapable, par sa faute, de vaincre les Anglais sur mer, il se vengeait sur leur commerce qu'il poursuivait partout avec une implacable rigueur, et, sous prétexte d'affranchir l'Europe de leur industrie, il l'accablait lui-même d'une domination plus envahissante et plus dure. Le Pape même ne fut pas excepté. Pour n'avoir pas déclaré la guerre à l'Angleterre, celui qui, naguère, était venu jusqu'à Paris sacrer le nouveau Charlemagne, vit le patrimoine de saint Pierre brutalement envahi, et resta prisonnier dans son propre palais, jusqu'à ce qu'il plût à ses gardiens de l'emmener ailleurs. Ainsi, par un complet renversement de toutes choses, Napoléon, uni au schisme grec auquel pourtant il refusait Constantinople, penchait lui-même vers le schisme, et s'emparait de la ville éternelle, vainement convoitée jadis par les empereurs d'Allemagne. Amoindrissant le plus grand bien qu'il eût fait dans sa vie, il attaquait le foyer de la liberté morale et religieuse. N'était-ce pas surpasser l'orgueil de Louis XIV, rappeler l'audace de Philippe le Bel et les violences du Directoire?

CLI. Là ne devaient pas s'arrêter ces tristes ressemblances. Ne respectant pas la majesté désarmée du Saint-Siége, que pouvait épargner cette vaste ambition? Depuis longtemps, coupable de connivence avec les Anglais, le Portugal fut envahi, son roi ré-

Digitized by Google

duit à s'embarquer pour le Brésil. Vint le tour de 1807
l'Espagne, fidèle alliée de la France, sans autre crime 1808
que sa faiblesse. D'une main, Napoléon y attise l'anarchie, de l'autre il appelle à Bayonne ses princes éperdus et divisés, et, avec une habileté digne de Louis XI, il fait abdiquer le père, envoie le fils prisonnier à Valençay, s'empare par surprise de Barcelone, de Pampelune, et proclame roi d'Espagne celui de ses frères qui a déjà remplacé les Bourbons de Naples. Jusque-là, dans ses entreprises les moins justes et les plus hardies, il n'avait pas trop présumé de son génie et de ses forces. La bravoure de sa grande armée, le parti qu'il en savait tirer, étaient tels que personne n'était capable de lui résister, et qu'il fallait que lui-même prît à tâche de démolir ce merveilleux édifice. Cette fois, commençait réellement la folie politique, châtiment mérité de la folie morale. Pendant que de jeunes conscrits remplaçaient à la hâte les cadres de l'armée d'Allemagne, les vieux soldats de la République, les vainqueurs d'Arcole, de Rivoli, de Zurich, d'Austerlitz et d'Iéna passaient les Pyrénées, et allaient briser leur noble courage contre l'énergie plus noble encore d'une nation soulevée pour son indépendance et contre les coups d'un ennemi surhumain, contre les atteintes d'un climat brûlant.

CLII. Pour qui eût voulu en profiter, le Ciel ne fut pas avare de salutaires avertissements. En six mois, un corps d'armée avait capitulé à Baylen, un autre à Lisbonne, et les Français étaient ramenés sur l'Èbre. Mais Napoléon s'obstina. Conduisant lui-même deux

Digitized by Google

1808 cent cinquante mille hommes avec cette impétuosité que rien n'arrêtait, il reconquit Madrid, et jeta les Anglais à la mer. Puis, revenant comme ailleurs aux coupables instincts de la Révolution et faisant appel à de mauvaises passions, dont les Espagnols ne connaissaient pas encore le langage, il abolit les droits féodaux et les couvents, attaqua le vieux fantôme de l'inquisition, mit la main sur les biens de l'Église, inutiles persécutions qui, à l'élan du patriotisme, ajoutèrent celui d'une foi outragée. Les Français furent traqués comme jadis les Maures; chaque défilé des montagnes devint un coupe-gorge, chaque ville une place d'armes à prendre et à reprendre d'assaut, l'Espagne entière un tombeau pour des soldats capables de vaincre toutes les armées du monde mais non d'invisibles et innombrables partisans.

1809 CLIII. Par cette dernière conquête, les Anglais devenaient des libérateurs au delà des Pyrénées, comme bientôt les Russes au delà du Rhin. L'amitié d'Alexandre s'en était singulièrement refroidie; le patriotisme allemand s'en irritait, et, sans attendre que la Prusse se fût refaite, et que le czar pût en venir à une rupture ouverte, l'Autriche crut le moment arrivé de renverser à elle seule l'ennemi commun. Depuis Austerlitz, l'archiduc Charles avait travaillé avec la lenteur et la persévérance germaniques à relever sa patrie et à lui rendre une armée. Il choisit le moment où, affaiblis par la guerre d'Espagne, les Français n'avaient plus guère devant lui que des conscrits ou des alliés douteux. Espérant les surprendre avant

Digitized by Google

leur concentration, il remonta le Danube, passa l'Inn 1809
et l'Isar, et marcha sur Ratisbonne pour y donner la main aux troupes venant de Bohême. Dans cette manœuvre rapide, il voulait, comme jadis à Hohenlinden, déborder la gauche des Français et les séparer de leurs communications.

CLIV. Napoléon, moins que personne, est homme à se laisser prévenir. Devinant les intentions de l'ennemi, il cherche à lui en faciliter l'exécution, retire ses troupes de Ratisbonne pour mieux l'y attirer; puis, par une attaque décisive, il le coupe en deux, et rejette sa gauche sur l'Isar, le reste d'Eckmühl sur Ratisbonne. Mais ce n'étaient plus les Autrichiens tels qu'il les avait trouvés à Marengo. Aguerris, perfectionnés par ses propres leçons, ils avaient déployé une rare fermeté. Au contraire, ses jeunes soldats à peine formés avaient eu besoin d'être menés par Davoust pour enlever le moulin d'Eckmühl. Le soir, exténués par la bataille, ils s'étaient vus hors d'état de jeter l'ennemi dans le Danube. Le lendemain, l'archiduc Charles défendit un instant Ratisbonne, puis gagna la Bohême sans être poursuivi.

CLV. Au risque de le retrouver plus loin, Napoléon préféra suivre la route de Vienne et par là dégager son armée d'Italie, qui avait peine à forcer les Alpes Styriennes. Quoique vainqueur, sa situation devenait critique. Maître d'une capitale frémissante qui, à elle seule, demandait une armée pour la garder, ayant le Tyrol et une partie de l'Allemagne insurgés derrière lui, le reste prêt à s'armer au premier signal, il lui

Digitized by Google

1809 fallait passer de vive force un fleuve comme le Danube, et livrer une nouvelle bataille à l'archiduc, accouru au bord opposé. Il semblait convenu entre eux que là se déciderait le sort de la monarchie autrichienne. D'un côté, l'un préparait un pont gigantesque pour franchir le fleuve; en face de lui, l'autre réunissait quatre-vingt-dix mille hommes et trois cents canons pour écraser les premiers qui se présenteraient.

CLVI. Enfin, Napoléon déjoua la vigilance de son adversaire, et parvint à passer à la faveur de l'île de Lobau. Déjà, il avait établi vingt-deux mille hommes dans les villages d'Aspern et d'Essling, quand une crue subite du Danube rompit le pont, et laissa cette poignée de braves à la merci de l'ennemi. Pendant six heures, ils résistèrent à toutes les attaques; las d'un long carnage, l'archiduc Charles eut la faiblesse de remettre au lendemain. Le pont s'étant rétabli pendant la nuit, il eut affaire à soixante mille hommes dépourvus, il est vrai, d'artillerie et de munitions, mais commandés par Lannes, Masséna et Napoléon. Les Français étaient au moment de percer le demi-cercle de fer qui les étreignait de toutes parts, quand le pont se rompit encore une fois; les cartouches manquèrent; Napoléon à son tour faiblit, et ordonna une retraite plus périlleuse que l'attaque. Il fallut tenir jusqu'au soir et serrer les rangs sous un feu effroyable. Invulnérable à la charge, Lannes eut, en descendant de cheval, les deux jambes fracassées par un boulet. La nuit venue, chaque corps emmena ses canons,

Digitized by Google

emporta ses blessés, et repassa dans l'île de Lobau. 1809
De chaque côté, il y avait vingt mille hommes hors de combat. Point de prisonniers dans cette lutte à mort.

CLVII. En réalité, bien qu'arrêté par la crue du Danube, aux yeux de tous Napoléon était vaincu. Battre en retraite était l'avis de ses lieutenants. En effet, avec un peu d'audace, l'archiduc Charles pouvait remonter le Danube et achever de soulever l'Allemagne. Napoléon seul, sachant que reculer devant le péril c'est l'accroître, persista à rester dans l'île de Lobau, y passa quarante jours à réparer son échec, à construire des redoutes, des magasins à poudre, des fours, des routes, à amasser des vivres, à recevoir des renforts. Paisible alors que chacun doutait de sa fortune, et que la France recevait à peine de ses nouvelles, il préparait un nouveau passage plus sûr et plus grand que le premier.

CLVIII. Par une sombre nuit d'été, où le bruit du tonnerre se mêlait à celui de l'artillerie, quatre ponts, dont un d'une seule pièce, furent jetés en moins de deux heures, et le soleil se leva sur soixante-dix mille hommes rangés en bataille sur l'autre rive, et suivis bientôt de quatre-vingt mille autres. Stupéfait de cette promptitude, l'ennemi passa la journée en préparatifs, et, le soir, l'armée entière, fière de ce premier succès, bivouaquait au pied des hauteurs de Wagram sur une ligne de trois lieues. Le lendemain, suivant son habitude, Napoléon ne laissa en ligne que le strict nécessaire, et, avec le reste, résolut d'enlever au centre le plateau de Wagram. Mais, bien que bra-

Digitized by Google

1809 ves, ses troupes n'étaient plus solides comme autrefois. Sa gauche recula devant les masses autrichiennes qui cherchaient à l'accabler pour s'emparer des ponts. N'osant l'abandonner à elle-même, il envoya à son secours les réserves qu'il gardait pour décider la victoire, et, quand, le soir, il eut conquis la ligne des hauteurs, l'archiduc Charles se retirait en ordre, ne laissant que vingt canons.

CLIX. Jamais campagne n'avait été plus meurtrière, et n'avait produit moins de résultats. Le patriotisme des Allemands commençait à égaler la bravoure des Français ; en croissant de part et d'autre, le nombre des combattants paralysait l'action du génie, et rendait les chances plus égales. Évidemment, l'étoile de Napoléon avait commencé à pâlir. L'Autriche qu'il prétendait effacer de la carte d'Europe l'avait tenu en échec à elle seule. Affaiblie et non détruite, elle restait fière de la lutte qu'elle avait soutenue, et demandait une paix qu'il n'eût pas été sage de refuser. Elle en fut quitte pour quelques lambeaux de territoire en Allemagne et pour la Gallicie, réunie au grand-duché de Varsovie.

CLX. Ce dernier sacrifice était un pas vers le rétablissement de la Pologne, question qui ne se pouvait étouffer, et que l'impérissable force de la justice ne cessait de réveiller. Inquiet, Alexandre mit désormais pour condition à son amitié l'abandon de cet infortuné pays. A cette heure s'agitait avec lui un projet non moins décisif. Mécontent de ses frères et désireux d'une postérité directe, Napoléon aspirait

Digitized by Google

à rompre son mariage avec Joséphine, et cherchait 1809
en Europe une princesse assez riche pour payer l'honneur de sa main. L'Allemagne était à ses pieds; la Russie seule semblait digne de lui. Cette alliance schismatique lui assurait l'empire de l'Occident. Mais ce partage même du monde révolta son orgueil. Se laisserait-il dicter des conditions par ces barbares du Nord que l'Europe avait jusqu'alors méprisés? Et s'il fallait les avoir pour amis ou pour ennemis, ne valait-il pas mieux les refouler dans leurs déserts que d'être honteusement leur égal et leur frère?

CLXI. Ce superbe instinct de la vérité changea en 1810
un clin d'œil les plans du conquérant. Il se retourna vers l'Autriche, demanda et obtint une de ses archiduchesses, et, après avoir fait annuler son premier mariage par une commission d'évêques, il épousa Marie-Louise avec le cérémonial usité jadis par Louis XIV, par Louis XV et par Louis XVI. C'était après tout rentrer dans la politique catholique de la civilisation et de la liberté des peuples et s'unir à une nation brave, honnête, loyale, qui après tant de revers se résignerait volontiers au second rang. Mais encore, pour que cette alliance fût sérieuse, sincère et même honorable, en un mot pour qu'elle pût remplacer celle de la Russie, fallait-il relever l'Autriche, la délivrer des marques de méfiance dont elle était entourée, en faire une amie et non une esclave. A ce prix, elle concourrait au rétablissement de la Pologne qui intéressait si vivement sa propre sécurité, et elle se chargerait d'apaiser les craintes et les haines de l'Allemagne.

Digitized by Google

1810 A ce prix, tant de sang n'aurait pas été inutilement versé, et la prépondérance de la France deviendrait encore un bienfait pour le monde. Napoléon ne le comprit pas. Il trouva qu'il faisait déjà trop d'honneur à des vaincus, et ne leur céda rien.

CLXII. Même aveuglement dans l'ordre moral. Si ce second mariage pouvait véritablement être autorisé, le Pape seul était juge en dernier ressort de cette question sacrée, et nul pontife n'offrit jamais plus de garanties d'équité, de douceur, de bienveillance. Loin de le consulter et de chercher en lui la force que l'épée la plus glorieuse ne saurait conquérir, Napoléon le tenait captif, le faisait enlever de Rome et transporter à Grenoble puis à Savone, abolissait hautement la souveraineté temporelle du Saint-Siége, et bravait les foudres de l'excommunication. Quelques cardinaux ayant protesté contre ses violences en refusant d'assister à son mariage, se virent condamnés à la prison ou à l'exil; au mépris du Concordat, vingt-sept évêques furent nommés sans institution canonique; en Italie les ordres religieux furent dispersés, les biens ecclésiastiques confisqués, les cures et les évêchés supprimés par centaines. Mêmes excès en Espagne où, divisés par l'égoïsme fils de la tyrannie et jaloux les uns des autres, les lieutenants de l'Empereur faisaient main basse sur les tableaux ou sur l'orfévrerie des couvents, et perdaient chacun leur temps à faire fortune ou à conquérir une gloire isolée.

CLXIII. Des revers étaient l'inévitable fruit de ces tiraillements. Les Anglais en profitèrent pour s'éta-

Digitized by Google

blir de plus en plus solidement en Portugal et pour 1810
faire au cœur de l'Espagne de redoutables et victorieuses incursions. Mais, sauf cette infidélité, dont Napoléon essayait de se dissimuler l'importance, la fortune continuait de lui sourire, et l'encourageait à de plus grandes folies encore, seules capables de renverser sa puissance. Wagram avait soutenu le prestige un instant ébranlé de ses armes. Fascinée par cette gloire qu'elle partageait, la France avait repris confiance dans l'étoile de son maître; l'Allemagne tremblait encore une fois devant lui; la Suède lui avait demandé pour roi un de ses généraux, protestant comme elle, le maréchal Bernadotte; les Polonais eussent été trop heureux de confier leur couronne au maréchal Davoust; enfin, bien que refroidie, la Russie désirait la paix, et craignait d'être frappée à son tour jusqu'au fond de ses lointaines solitudes.

CLXIV. La naissance d'un fils vint couronner cette 1811
éclatante et perfide prospérité. De plus en plus aveuglé, Napoléon nomma cet enfant roi de Rome, nouvel outrage pour Pie VII prisonnier. A l'occasion du baptême, il convoqua un concile national dont il espérait opposer les décisions à l'autorité du Pape : triste appel aux institutions représentatives, dont il avait plus que personne dédaigné les suffrages, et qui se retournèrent dans la suite contre son propre pouvoir. Alors que tout le monde était prosterné aux pieds du conquérant, dignes du Souverain-Pontife les évêques déployèrent un courage inconnu de leurs contemporains, et exprimèrent unanimement

Digitized by Google

1811 le vœu que comme gage d'une paix sincère Pie VII fût mis en liberté. Ayant manqué son but, le concile, à peine réuni, fut dissous. L'Empereur remit la solution des affaires ecclésiastiques après celle d'un différend qu'il jugeait plus grave. Prêt à commencer une nouvelle guerre, la plus vaste qu'il eût entreprise, il espérait soumettre tous ses ennemis ou, pour mieux dire, l'Europe entière par la force de ses soldats et faire fléchir le Pape lui-même sous le prestige de la victoire, comme si la vérité et la justice pouvaient jamais être domptées par l'épée.

CLXV. Jusqu'alors l'Angleterre, du fond de sa petite île, avait seule pu se jouer impunément de sa puissance. Elle continuait à arrêter ses projets sur l'Espagne, à nouer des intelligences avec les mécontents d'Allemagne, et échangeait ainsi son rôle de dominatrice des mers contre celui d'un peuple libre aux prises avec l'oppresseur du continent. Si Napoléon n'avait eu d'autre but que d'écraser cette vieille ennemie de la France et de délivrer l'Océan de ses rapines, qui oserait dire qu'avec son génie, son activité, ses soldats, il n'y serait pas parvenu? Mais, à l'exemple de Louis XIV, il poursuivait à la fois la ruine de l'Angleterre et la conquête du monde; l'une n'était qu'un prétexte pour arriver plus facilement à l'autre. Bien plus, dès la campagne d'Égypte, dès le camp de Boulogne, il avait cherché à dominer l'univers avant d'avoir terrassé les Anglais, se berçant de l'espoir de les vaincre plus tard. Fatale erreur; car, qui retenait et décimait ses meilleurs soldats en Espagne? qui lui

Digitized by Google

payait des ennemis en Allemagne et en Russie? qui 1811
en un mot l'empêchait d'asservir le continent, sinon les Anglais? Entraîné par son ambition à les combattre partout excepté chez eux, il disposait en maître et en suzerain jaloux de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne, d'une partie de la Pologne. Loin de songer à se restreindre, il cherchait à étendre et à prolonger cette occupation de presque toute l'Europe, dans l'espoir d'en fermer les rivages aux marchandises anglaises et de tuer ainsi le commerce de ses ennemis. Ce plan, exécuté avec la dernière rigueur, venait joindre aux vexations politiques et religieuses un despotisme économique frappant les intérêts matériels, souvent plus chers aux hommes que la grandeur et que la liberté, et élevant à un prix fabuleux les denrées coloniales dont le dix-huitième siècle avait partout développé la consommation. Il avait fallu beaucoup moins pour rendre la mère-patrie odieuse aux États-Unis et pour provoquer la guerre de l'indépendance.

CLXVI. Arrivées à ce point, les fautes s'enchaînent et se suivent avec une triste rapidité. Sous prétexte de resserrer le blocus continental, la Hollande, les villes Hanséatiques, une partie du Hanovre, enfin le grand-duché d'Oldenbourg, appartenant à un parent du czar, furent réunis à l'Empire. C'était le comble de l'imprévoyance, si déjà une guerre avec la Russie n'était devenue indispensable pour la transformer d'égale en vassale et pour asseoir définitivement la prépondérance française. Tenté par la grandeur de l'entreprise et aimant toujours aller au-devant du

Digitized by Google

1811 péril, Napoléon brusqua sans hésiter cette lutte lointaine, dernier pas vers la monarchie universelle qu'il avait rêvée, et qu'il se croyait près de réaliser. S'il avait eu pour le seconder l'élan de tous les cœurs, quelle croisade eût été plus belle, plus glorieuse, plus digne de succès? Délivrer la vieille Europe de la menace des barbares, n'était-ce pas justifier sa réunion en un seul empire? Mais les peuples, lassés dans leurs espérances ou froissés dans leurs sentiments les plus chers, rajeunis peu à peu sous les coups du terrible conquérant, aspiraient moins à le suivre qu'à secouer son joug et à vivre indépendants. Pour lui, oubliant qu'il avait lui-même ôté leur raison d'être à ses vastes projets, il ne songeait qu'à doubler encore une fois la puissance de ses armements. Six cent mille soldats ont passé les Pyrénées : la moitié ont péri; les autres s'épuisent en de stériles efforts.
1812 Le même nombre va entrer en Russie et lutter contre le patriotisme d'une nation également brave et pleine de foi, contre l'âpreté d'un climat non moins rigoureux. Les uns étaient l'élite des armées françaises; les autres, comme à Wagram, se composent en grande partie de jeunes conscrits et d'alliés peu sincères. Qu'importe? l'Empereur espère tout réparer par sa présence, par son génie, par sa fortune; avec deux cent mille hommes sous la main, deux cent mille sur ses ailes, deux cent mille en réserve, il passe le Niémen et s'enfonce tête baissée sur la route de Moscou.

CLXVII. Les six cents lieues qui le séparent de

Digitized by Google

Paris, l'étendue du pays à conquérir et le nombre 1812
même de ses troupes déjouent sa prévoyance, son activité, ses plus belles combinaisons. Car c'est plus qu'un seul homme ne peut embrasser de son regard ou diriger de sa main. Par une sage tactique, l'ennemi augmente ces difficultés en évitant le premier choc et en se retirant au cœur même de la Russie. La poursuite la plus énergique, les manœuvres les plus savantes n'aboutissent qu'à de meurtriers combats d'avant-garde à Witebsk, à Smolensk, et les fatigues, les maladies, ont réduit les Français de moitié quand, arrivés le 5 septembre dans la plaine de la Moskowa, ils aperçoivent enfin les Russes décidés à livrer bataille.

CLXVIII. A ce moment désiré, Napoléon semble soudain s'apercevoir des difficultés accumulées derrière lui. De là dans ses ordres une prudence, une temporisation, une lenteur, qu'il aurait dû avoir en politique, mais qui deviennent fatales aujourd'hui qu'il s'est condamné à tout risquer dans une lutte de géants. Il donne à ses troupes une journée de repos; les Russes l'emploient à compléter leurs retranchements, à armer leurs redoutes. Il a cent vingt-sept mille hommes sous les armes, et il hésite à tourner la gauche de l'ennemi, préférant l'attaquer de front dans sa forte position. Après quatre heures de combat, Ney et Murat sont maîtres des hauteurs; ils demandent des troupes fraîches pour enfoncer le centre russe et décider la journée. Trop loin pour tout voir et craignant de compromettre sa réserve, l'Empereur refuse,

Digitized by Google

1812 et laisse l'ennemi se reformer. Les redoutes sont prises et reprises avec un incroyable acharnement; sur le même point, quarante-sept généraux sont tués ou blessés. A trois heures après midi, les Russes cèdent visiblement. Nouvelle occasion d'en finir avec eux; nouveau refus de Napoléon. Il les laisse se retirer lentement de ce champ de carnage et s'adosser à un bois, où ils tiennent jusqu'à la nuit sous un feu de quatre cents canons. Ils avaient soixante mille hommes hors de combat; lui, seulement trente mille; mais il n'avait pris ni un drapeau ni un canon; il était à huit cents lieues de chez lui dans un pays ravagé, à l'approche de la mauvaise saison, à la porte d'une capitale abandonnée de ses habitants et livrée à une bande de forçats déchaînés.

CLXIX. A la morne entrée des Français dans Moscou succède un incendie allumé sur mille points par d'invisibles mains, promené tour à tour par le vent sur tous les quartiers de la ville, menaçant d'engloutir dans son déluge de flammes la citadelle même du Kremlin. Moscou brûlé, il ne fallait plus songer à y passer l'hiver, mais bien à battre en retraite au plus vite. Pour la première fois de sa vie, Napoléon allait être contraint d'avouer qu'il avait eu tort, et qu'il n'était plus vainqueur. De jour en jour il reculait devant ce sacrifice, et chaque retard aggravait sa situation. En vain il cherchait encore à en sortir par quelque coup d'éclat, par quelque dessein merveilleux. Rendus impérieux par le malheur, ses lieutenants, la veille si dociles, osèrent discuter ses ordres. Il fallut renoncer

Digitized by Google

à une marche sur Saint-Pétersbourg et revenir simplement par où l'on était venu. 1812

CLXX. Partis le 19 octobre, les Français suivaient péniblement cette route épuisée par leur premier passage, livraient de brillants combats d'arrière-garde, et tenaient à distance les Russes qui les harcelaient, quand, au commencement de novembre, un hiver précoce éclata, et que la neige tomba par torrents, suivie bientôt d'un froid très-vif. Mal nourris et mal vêtus, les hommes jonchaient la route de leurs corps. Les chevaux, n'étant pas ferrés à glace, ne pouvaient plus traîner ni voitures ni canons. Une moitié de l'armée se débanda, jeta ses armes et ne songea plus qu'à sauver sa vie à tout prix. Le désordre, le cruel égoïsme, l'avidité impitoyable de ces troupes sans chefs, acheva de paralyser ceux qui restaient fidèles à leur drapeau.

CLXXI. Mêmes désastres sur les ailes. Arrivé à Smolensk, où il comptait prendre enfin ses quartiers d'hiver, Napoléon apprit qu'au nord et au sud ses armées étaient battues, et que quatre-vingt mille Russes remontaient la Dwina et le Dniéper pour lui couper la retraite sur la Bérésina, à la frontière naturelle de l'ancienne Pologne. Il fallut repartir en toute hâte. Une troisième armée le suivait depuis Moscou, et guettait le moment de tomber sur lui. Contre tant d'ennemis il ne restait que trente-six mille soldats en armes, longue colonne tout encombrée de bagages et de maraudeurs. A Krasnoé, les Russes la coupent en deux, et Ney reste cerné avec l'arrière-garde. Le brave des

Digitized by Google

1812 braves refuse de se rendre, part de nuit, passe le Dniéper sur la glace, voyage trois jours au milieu d'une nuée de Cosaques, et ramène le cinquième de ses soldats. Alors que tout semble perdu, il reste encore avec de tels hommes une lueur d'espoir.

CLXXII. Pourtant le plus grand péril n'est point passé. Comment se faire jour à travers les trois armées russes qui se sont donné rendez-vous sur les bords de la Bérésina, et qui ont juré d'y venger leur patrie? Par bonheur, la rivière est mal gardée; un passage est découvert; deux ponts de chevalets sont jetés à la hâte; après trois jours de combats, vingt-cinq mille Français échappent miraculeusement à leur perte et suivent sans obstacle la route de Pologne. Plus impitoyable que l'ennemi, le froid les réduit bientôt à douze mille.

CLXXIII. L'armée n'existait plus; mais elle avait sauvé son honneur et son général. Napoléon vivait encore. En quelques mois la guerre de Russie lui avait coûté aussi cher que celle d'Espagne, et, cette fois, n'avait-il pas épuisé ses dernières ressources? Le charme tombé, l'Allemagne n'allait-elle pas secouer le joug de son oppresseur? La France elle-même ne lui demanderait-elle pas un compte sévère du sang de ses enfants, prodigué en de si folles entreprises? Quel autre que lui était capable de relever l'édifice de sa puissance, d'effacer la trace de pareils revers et de justifier sa domination par de nouvelles victoires? Sous le poids de cette inquiétude, Napoléon, au risque de sacrifier ses derniers soldats, se décida à les

Digitized by Google

devancer. Il s'embarqua pour la France sur un obscur traîneau, traversa l'Allemagne comme un trait, et arriva à Paris avec la nouvelle de ses malheurs. Quelle différence avec son retour d'Égypte! Au lieu d'être jeune et invincible, prêt à réaliser de grandes choses, le voilà accablé par le malheur, irrité par la conscience de ses fautes et par l'attitude des siens plus prompts au blâme dans les revers que dans la prospérité. Autour de lui renaissaient les murmures qui avaient jadis assiégé Richelieu et Louis XIV. Tant qu'il s'était agi de brillantes aventures, d'entrées triomphales dans les premières cités d'Europe et d'Orient, il était resté l'idole de sa patrie. Mais elle n'avait jamais été capable de la sombre persévérance et du courage impitoyable qui valaient aux Anglais la domination des mers. Peu désireuse de régner sur le monde, choquée des injustices commises, souffrant cruellement de ses derniers désastres, elle n'était retenue que par un reste de dévouement chevaleresque pour celui qui avait voulu la faire si grande, et elle blâmait tout haut une ambition qu'elle ne partageait plus. Ce n'était pourtant pas le moment des récriminations. Les débris de l'armée de Russie étaient bloqués à Kœnigsberg et à Dantzick; la Prusse entière s'était soulevée avec un irrésistible élan; l'Allemagne était à la veille de suivre son exemple et de rejeter les Français de l'Elbe sur le Rhin. Où s'arrêterait cette chute rapide? Si fatiguée que la France fût de la guerre, il fallait que, par un dernier effort, elle donnât à Napoléon la force de la sauver, et que lui, 1812

Digitized by Google

1812 sacrifiant son but chimérique, se contentât d'en faire la première et non la seule nation de la terre.

CLXXIV. Mais, s'il est difficile d'éviter les fautes, combien plus de les avouer à la face du monde et de 1813 se reconnaître justement vaincu! Rebelle aux coups de l'adversité, Napoléon se piqua d'être plus fort qu'elle et de dicter encore, à lui seul, des lois à l'univers. La guerre d'Espagne, qui n'était plus qu'une longue suite de malheurs, ne fut pas abandonnée; le Pape fut amené à Fontainebleau pour s'y voir arracher la souveraineté de Rome et l'institution canonique des évêques; l'empereur d'Autriche, sincèrement désireux de la paix, proposant sa médiation et son alliance pour réparer l'isolement de la France, n'obtint que des refus ou des promesses trompeuses. A cinq cent mille jeunes conscrits, instruits et équipés avec une merveilleuse rapidité, de réparer les vides de la grande armée, de rétablir à Lutzen l'honneur de leur drapeau, de rejeter l'ennemi de l'Elbe sur l'Oder, et enfin de le forcer aux frontières de Bohême dans la belle position retranchée de Bautzen. Pour prix de ces victoires, l'Autriche offrit à Napoléon de lui conserver la Hollande et l'Italie; en échange, il eût sacrifié les villes Hanséatiques, le protectorat de la Confédération du Rhin et l'Espagne qui, à cette heure, était perdue.

CLXXV. Le moment était solennel pour l'Empereur. La centralisation administrative et les développements militaires, qui lui avaient permis de tenter des entreprises inouïes, l'avaient conduit à exposer les der-

Digitized by Google

nières ressources de la France et à lui préparer des 1813
revers également inouïs. A bout de sacrifices, le pays demandait impérieusement la paix. A moins de jouer ses derniers soldats et ses enfants de seize ans pour une grandeur imaginaire, à moins d'être pour dominer l'Europe un maître de plus en plus violent, il fallait céder au vœu général et accepter des conditions dignes après tout de satisfaire un conquérant raisonnable. Malheureusement son pouvoir absolu le laissait libre de trancher ce grand débat et de décider seul, sans contradiction, sans obstacles, la ruine de sa puissance. Livré à lui-même, son caractère impétueux lui permettrait-il de s'arrêter sur cette pente fatale? Après avoir été l'arbitre du monde, il allait devoir à l'Autriche ce qu'il garderait de ses conquêtes, et traiter d'égal à égal avec la Prusse, la Russie, l'Angleterre. Même une fois obtenu, ses ennemis se contenteraient-ils de ce premier sacrifice? Sous ce prétexte qui flattait ses secrètes espérances, il éloigna de nouveau la médiation de l'Autriche, perdit ainsi le fruit de son mariage et sa dernière chance de salut, et contraignit son unique allié de se joindre à la coalition. De ce jour, peuples et rois s'unirent contre lui dans une guerre à mort, avec l'activité, le dévouement, l'enthousiasme, que la France avait eus vingt ans plus tôt pour repousser l'invasion. Que faire contre l'Europe entière animée de telles passions?

CLXXVI. Cependant, avec trois cent mille hommes répandus sur l'Elbe, l'Empereur se flattait encore

Digitized by Google

1813 d'un côté de tenir tête à l'ennemi aux frontières de Bohême, de l'autre de l'enfoncer au nord, de lui reprendre Berlin, de donner la main à la garnison de Dantzick et, par là, de tout rejeter sur la Vistule. C'était appliquer à une ligne de trente lieues une manœuvre excellente sur un champ de bataille et disperser ses forces, alors qu'il eût fallu les concentrer contre un ennemi supérieur en nombre. En effet, les alliés avaient appris aussi à mettre sur pied à la fois des centaines de mille hommes. Adoptant la tactique qui avait si bien servi les Russes, ils étaient résolus d'attaquer partout où Napoléon serait absent, de reculer partout où il paraîtrait, et de l'affaiblir ainsi jusqu'à ce qu'ils pussent l'écraser en se réunissant tous.

CLXXVII. Distrait par le double but qu'il poursuivait, l'Empereur ne porta nulle part les coups décisifs qui pouvaient seuls dissoudre la coalition. La perte du corps de Vandamme lui enleva tout le fruit de la victoire de Dresde. Pendant ce temps-là, ses lieutenants étaient battus sur l'Elbe, et trois cent cinquante mille alliés venaient se donner la main autour de Leipsick. Napoléon était avec deux cent mille Français au centre de ce demi-cercle, espérant vainement y faire quelque trouée victorieuse. Jamais pareilles masses ne s'étaient heurtées; jamais, de part et d'autre, il n'y eut tant d'acharnement, de bravoure, d'obstination. Pendant trois jours la bataille dura, et le demi-cercle se resserra, inébranlable sous le feu des canons comme sous les charges de la cavalerie.

Digitized by Google

Le premier jour, l'ennemi perdit quarante mille hommes, le second trente mille ; le troisième, il aborda les faubourgs de Leipsick avec le même élan, la même unité. A ce moment, Napoléon, qui n'avait pu se convaincre à temps de sa défaite, opérait sa retraite par un seul pont encombré de troupes, d'artillerie, de fuyards. Vingt mille hommes restaient encore sur la rive droite de l'Elster, quand, l'ennemi approchant, un imprudent mit le feu au pont, et livra ces malheureux à une perte inévitable. Un grand nombre périrent dans la rivière, et, parmi eux, le Polonais Poniatowski, qui avait associé sa fortune à celle de la France dans le vain espoir de relever un jour sa patrie. Moins fidèles, les Saxons avaient trahi sur le champ de bataille, et, chose plus triste, un Français, Bernadotte, avait commandé le feu contre ses compatriotes. 1813

CLXXVIII. Un désordre sans nom vint accroître le poids de ce désastre. Napoléon, qui, la veille, aurait pu ramener trois cent mille hommes derrière le Rhin, y revint avec cinquante mille à peine, et un instant à Hanau les Bavarois se crurent assez forts pour l'arrêter. Depuis treize ans, l'habitude était si bien prise de ne rien faire que sous ses yeux et par ses ordres, qu'en Allemagne aucun de ses lieutenants n'eut l'idée de réunir les cent quatre-vingt-dix mille Français, dispersés dans les places de l'Elbe à la Vistule, et que, sur le Rhin, personne n'avait songé à armer la frontière. Rien n'était prêt pour recevoir l'armée. Les maladies, la fièvre d'hôpital, en achevè-

Digitized by Google

1813 rent les restes, et, si l'ennemi avait pu croire à tant d'incurie, il serait entré sans résistance. Mais il tremblait encore au souvenir de ses défaites. Il employait le mensonge et la perfidie à retenir prisonnières les garnisons d'Allemagne, et il hésitait à mettre le pied sur cette terre de France, si funeste à ses armes vingt ans auparavant.

CLXXIX. A cette heure, Napoléon eût peut-être obtenu la ligne du Rhin. Mais alors à quoi bon le pouvoir absolu qu'il avait exercé sur la France? A quoi bon les flots de sang qu'il avait répandus? Plutôt que de laisser le souvenir d'un règne inutile et funeste, il préféra courir jusqu'au bout le hasard des batailles et succomber comme il avait vécu. Au reste, il était déjà trop tard. Car ici la Hollande recevait les Prussiens; là, les Anglais avaient franchi les Pyrénées; en Italie, Murat, plus coupable que Bernadotte, se joignait aux Autrichiens, et leur permettait de passer les Alpes. Chacun se hâtait, aussi pressé d'avoir sa part des dépouilles du grand homme, que naguère de profiter de sa puissance. En France même, beaucoup de gens songeaient à séparer leur cause de la sienne et à sauver du naufrage leurs biens et leurs dignités. Les complices du 18 brumaire agitaient les premiers le nom de la liberté qu'ils avaient jadis sacrifiée. Sortant de sa honteuse servilité, le corps législatif crut l'heure venue de se proclamer le vrai et seul représentant de la nation. « Est-ce le moment de me faire « des remontrances, s'écria l'Empereur, alors que

Digitized by Google

« deux cent mille Cosaques franchissent nos fron- 1813
« tières ? »

CLXXX. En effet, cette nuit même, trois cent cinquante mille alliés venaient de passer le Rhin à Bâle et à Coblentz, en deux masses destinées à se joindre sur le plateau de Langres. De plus, Bernadotte amenait cent mille hommes par la Belgique ; cent soixante mille Anglais marchaient sur Toulouse ; quatre-vingt mille Autrichiens arrivaient aux portes de la Provence ; d'immenses réserves se formaient en Allemagne ; c'était un million d'hommes en mouvement pour
en finir avec Napoléon. Pour lui, au lieu de courber 1814
la tête devant l'orage, il a retrouvé l'activité de ses campagnes d'Italie. A la tête de soixante mille hommes seulement, il espère frapper séparément les alliés, qui marchent sur Paris par les trois vallées parallèles de la Marne, de l'Aube et de la Seine. A son approche, ils cherchent à se concentrer. Le brillant combat de Brienne ne les empêche pas de réunir une masse de cent soixante mille hommes contre laquelle il s'acharne inutilement à la Rothière. Vaincu, il lui faut reculer jusqu'à Troyes, puis jusqu'à Nogent-sur-Seine. Là, il apprend que la Belgique est perdue, que les Anglais sont aux portes de Toulouse.

CLXXXI. Ces désastres coup sur coup ne font que redoubler encore son énergie, son sang-froid, son courage : rare privilége des âmes vraiment grandes. Ses ennemis s'étant de nouveau séparés après leur victoire, il laisse devant lui les Autrichiens qui sont les moins

Digitized by Google

1814 avancés, se rabat sur la Marne au cœur de l'armée prussienne, la coupe en deux à Champaubert, et rejette les uns sur Châlons, les autres sur Meaux. Le lendemain, ces derniers, revenus de leur stupeur, essaient de se faire jour à Montmirail. Ils sont culbutés, mis en déroute, et se sauvent sur Château-Thierry et Soissons. Même sort pour la masse principale, qui, à quatre contre un, est définitivement repoussée sur Châlons. En cinq jours, quatre batailles gagnées, une grande armée mise en lambeaux. Au lieu de l'achever, il faut courir sur les Autrichiens, arrivés par la Seine à quelques lieues de Paris. Même manœuvre, même résultat. La petite armée française fait trente lieues en trente-six heures, revient de la Marne sur la Seine, disperse tout ce qu'elle rencontre, rejette les Autrichiens éperdus sur Troyes, et est au moment d'en couper trente mille aventurés à Fontainebleau. Cette capture dépend de la prise de Montereau. L'Empereur lui-même en dirige l'attaque, y braque les canons; il y entre, mais trop tard. Toutefois, en six jours, les Autrichiens avaient reculé de soixante lieues. Déjà leurs bagages repassaient les Vosges, et la vue de cette retraite précipitée réjouissait les villes assiégées d'Alsace.

CLXXXII. Certes, il était impossible de déployer, en quelques semaines, plus de courage, d'activité et de génie. Malheureusement, ces derniers efforts se consumaient encore pour un but chimérique, et n'amenaient pas la paix qui seule les eût empêchés d'aboutir à un désastre. Après avoir reculé tour à tour

Digitized by Google

devant cette héroïque poignée d'hommes, qui allait 1814
s'affaiblissant, les alliés revenaient à la charge. Déjà Blücher était de retour sur la Marne, d'où il fallait le repousser jusqu'aux portes de Laon; déjà les Autrichiens reparaissaient à Provins, sauf à s'enfuir à la première panique jusqu'à Troyes et Dijon. Fatigué d'une division qui, à la fin, pouvait devenir fatale, l'empereur de Russie proposa de se réunir tous à Châlons-sur-Marne et de tenter ensemble un dernier effort sur Paris. Qu'opposer à de pareilles masses? Si Napoléon n'écoutait que son inspiration, sans s'inquiéter de leur marche vers la capitale, il irait audacieusement couper leurs communications et donner la main aux braves garnisons, aux populations soulevées de Lorraine et d'Alsace. Mais, fatigués, indécis, secrètement attirés vers Paris, les généraux refusèrent de marcher. Cinq jours se perdirent en hésitation. Puis, l'Empereur vola vers sa capitale. Elle venait de tomber aux mains des alliés.

CLXXXIII. Là, comme à la frontière, rien n'était prêt pour la défense. Saisis à l'approche de l'ennemi d'une honteuse frayeur, Joseph Bonaparte et le ministre de la guerre n'avaient su armer ni un homme ni un canon. Après avoir fait partir en toute hâte pour Blois l'Impératrice et son fils, ils se sauvèrent eux-mêmes, laissant pour toute mesure un ordre de capitulation. Cependant, il eût été facile de prolonger la résistance. Refoulé sur Paris avec une douzaine de mille hommes, Marmont avait, une journée entière, défendu la position de Romainville et abattu plus

Digitized by Google

1814 d'ennemis qu'il n'avait de soldats. A la fin, débordé par Charenton et Montmartre, acculé au mur d'octroi par des forces supérieures, il se fit jour le fusil à la main à la tête de quarante grenadiers, et rentra dans Paris sans laisser un seul prisonnier. Profitant des ordres qu'il avait reçus, il signa un armistice, et promit d'évacuer la capitale. Repassant la Seine, ses troupes allaient renforcer la petite armée de Napoléon. Les Français n'étaient-ils pas entrés à Vienne et à Berlin, sans que le sort de ces peuples en fût compromis? Tout n'était donc pas perdu si, par son obstination à refuser la paix, l'Empereur n'avait pas lassé les courages, épuisé les dévouements et fini par faire de la guerre une question presque personnelle.

CLXXXIV. Dans Paris même, Marmont s'était vu assiégé d'ennemis plus difficiles à vaincre que les Prussiens ou les Russes. Pendant que de courageux volontaires y demandaient vainement des fusils et de la poudre, une foule élégante se pressait sur les boulevards, indifférente au bruit de la canonnade, souhaitant tout bas la victoire des alliés. Après avoir tout espéré d'un maître absolu, après lui avoir tout permis et l'avoir encouragé par une longue servilité, beaucoup de gens, fatigués de son ambition, voulant la paix à tout prix, passaient, avec leur facilité habituelle, de l'idolâtrie du pouvoir au désir de le renverser par tous les moyens possibles. Ceux qui avaient fait aux émigrés un crime de leur recours à l'étranger, étaient les premiers à regarder les Russes comme des libérateurs et à vouloir profiter de l'invasion pour se

Digitized by Google

débarrasser d'un régime importun. A leur tête, s'agi- 1814
taient plus d'un ancien révolutionnaire et, entre autres, deux prêtres renégats, Talleyrand et Fouché, que le 18 brumaire avait comptés parmi ses complices, l'Empire parmi ses hauts dignitaires, et qui se donnèrent aux alliés pour les chefs, les représentants de l'opinion.

CLXXXV. Même division dans l'armée. Napoléon y était encore adoré par les soldats, qui identifiaient sa grandeur avec celle de leur patrie, qui pardonnaient tout au général compagnon de leurs fatigues et de leurs périls, et qui, jusqu'au bout, mouraient joyeux au cri de vive l'Empereur; mais il était secrètement à charge aux maréchaux, comblés d'honneurs et de richesses, las de combats et d'obéissance. Après tout, l'Empereur n'était que l'un d'entre eux; ils avaient fait sa puissance, ils pouvaient l'abandonner. Marmont et ses lieutenants donnèrent les premiers le signal de la défection, et entrèrent en pourparlers avec l'ennemi. Or, pour encourager les fidèles, pour contenir les ingrats, où était la force morale, qui seule fonde les dynasties, et qu'avaient amoindrie les attentats contre le duc d'Enghien, contre l'Espagne, contre le Saint-Siége? Qu'étaient devenus pour le grand nombre les sentiments d'honneur et de loyauté dont s'honorait l'ancien régime et l'inviolable attachement dont il entourait encore les plus coupables, les moins heureux de ses rois? Il semblait que la nouvelle société n'eût élevé si haut son chef que pour le délaisser ensuite dans une adversité sans exemple.

Digitized by Google

1814 Impuissants à le sauver, les gens de cœur assistaient avec douleur au spectacle de ce génie hier adoré, aujourd'hui proscrit, renversé par ses propres fautes, trahi par ses seuls amis.

CLXXXVI. Cependant, en présence du lion qui pouvait encore se relever, les instants pressaient. Napoléon était à Fontainebleau, entouré de généraux hésitants mais de soldats intrépides, les alliés dans Paris, au milieu d'une aristocratie rampante mais d'un peuple indigné. Le soir même, les destinées de la France se décidèrent en un court entretien de Talleyrand et de l'empereur de Russie, d'un évêque marié et du petit-fils de Catherine II. Telle est la force de la vérité qu'elle se fit jour dans cet étrange conciliabule, et qu'elle y suggéra la seule solution capable de sauver la France au bord de l'abîme. Parmi les dynasties à choisir, celle de Napoléon fut écartée par la peur que son chef même détrôné inspirait aux ennemis qu'il avait vaincus, aux créatures qui venaient de l'abandonner; Bernadotte fut à peine nommé, tant est profonde la flétrissure infligée aux traîtres; connu seulement par le rôle de son père pendant la Révolution, le duc d'Orléans était trop obscur et réveillait de néfastes souvenirs; restaient les Bourbons, la veille encore oubliés de tout le monde, méprisés de l'étranger, à peine regrettés de quelques vieux serviteurs, souverainement odieux aux révolutionnaires. Il fallut les accepter. Du moment qu'ils mettaient le pied sur la terre natale, leurs prétentions naguère ridicules devenaient la sauve-garde

Digitized by Google

de la France. Successeur de Louis XVI par le droit héréditaire, Louis XVIII, au lieu d'être un vieil infirme, à la merci des alliés, traitait d'égal à égal avec les empereurs d'Autriche et de Russie, et, à moins de les convaincre de mensonge manifeste, les forçait de lui rendre intact le royaume de ses pères, condition que Napoléon n'aurait plus obtenue. 1814

CLXXXVII. Au bien de la paix se joignait celui de la liberté. Vingt ans plus tôt il n'eût été question que d'un régime absolu; mais, de même que l'anarchie révolutionnaire avait relevé le trône de ses ruines, de même il s'était formé depuis une aristocratie de généraux, de savants, de magistrats, d'anciennes et de nouvelles fortunes, en qui la multitude, avait appris à mettre sa confiance. Les malheurs de l'Empire avaient fait ressortir les avantages d'une autorité modérée, contrôlée par des institutions parlementaires, consultant régulièrement l'opinion des classes éclairées. Par suite une charte, imitée de la constitution anglaise, dut reprendre l'œuvre si tristement interrompue de 1789 et tenter cette fois de fonder la liberté sur sa seule base possible, c'est-à-dire sur une sorte d'hiérarchie sociale. En échange de ces bienfaits, la France ne pouvait-elle pas se réconcilier avec l'antique dynastie, séculairement unie à son sort? Sénateurs, magistrats, généraux, s'empressèrent de s'y rallier. Le vide se fit autour de Napoléon. Livrés à leur insu par des chefs gagnés, ses soldats lui firent défaut, au moment où il songeait, du moins, à défendre les droits de son fils. Il abdiqua, dit adieu aux rares amis qui

Digitized by Google

1814 ne l'avaient pas quitté, se sépara de sa garde en larmes, et s'embarqua pour l'île d'Elbe, dont on lui assurait la souveraineté dérisoire.

CLXXXVIII. A son début, cette restauration faite à la hâte était encore bien fragile, et, pour vaincre la mauvaise humeur des sénateurs forcés d'aller au-devant des princes, celle des princes obligés de reconnaître les actes du sénat, il fallut l'autorité d'Alexandre, devenu l'arbitre de toutes choses. Les Russes partis, on resta d'accord pour accabler Napoléon d'injures, de calomnies; mais, en dehors de là, tout devint division, sujet de discorde. Le moindre mot sur le passé suscitait des orages entre les deux aristocraties, l'une grandie pendant les luttes et les guerres de la Révolution, l'autre revenant de sa longue émigration, avide de reprendre ses biens et son crédit. Les Bourbons n'échappèrent pas à l'influence de ces amis maladroits. Louis XVIII fit dater son règne de la mort de Louis XVII, remit le drapeau blanc à la place du tricolore, renvoya quatorze mille officiers dans leurs foyers, et donna leurs grades à d'anciens émigrés. La nation fut cruellement froissée dans son amour-propre.

1815 CLXXXIX. En quelques mois, ceux qui avaient renversé l'Empire virent qu'ils s'étaient trompés, et que le nouveau Roi les mettrait un jour ou l'autre à l'écart. Ils se remirent à conspirer, qui pour le duc d'Orléans, qui pour leur ancien maître. Le nom de Napoléon circula de nouveau. Le peuple le regrettait, les soldats surtout; en secret chacun gardait pour lui

Digitized by Google

sa cocarde tricolore. Au contraire, inquiets de ces 1815
rumeurs, les diplomates de Vienne songeaient à l'enlever de l'île d'Elbe et à le transporter dans quelque prison transatlantique. Tombé de si haut, avait-il abdiqué toute espérance? Assisterait-il immobile à la discussion de son sort? Bien simple qui l'avait cru. Un beau jour, la France apprit qu'il venait de débarquer à Cannes. Elle ne revit pas sans émotion celui dont elle avait fait l'orgueil, et qui avait fait le sien. Paysans, soldats, coururent à sa rencontre. Ney, qui avait juré de l'amener en cage, alla tout confus se jeter dans ses bras. Louis XVIII n'eut que le temps de s'esquiver en Belgique, et laissa jusqu'à ses papiers.

CXC. A son tour, Napoléon promit la paix, la liberté, l'oubli du passé. Que ne pouvait-il lui-même effacer la trace de ses fautes et faire croire à une modération qu'il n'avait jamais eue? L'Europe encore en armes se releva contre celui qui l'avait dominée, prête à l'écraser de nouveau sous le poids d'un million d'hommes, unanimement décidée à ne pas traiter avec lui. Ses soldats se préparèrent à verser une dernière fois leur sang pour le défendre; les hommes d'État comptèrent froidement les heures que vivrait ce pouvoir éphémère; les financiers spéculèrent sans pudeur sur sa chute; Talleyrand continua à siéger au congrès de Vienne; Fouché se remit en relation avec l'Autriche et avec l'Angleterre; les faiseurs de constitutions et de dynasties songèrent à relever leur édifice avec l'appui de l'étranger.

CXCI. Une seule chose, cette fois, pouvait éloigner

Digitized by Google

1815 tant de périls conjurés, c'était la victoire dont Napoléon avait si souvent abusé, et dont il avait fait lui-même toute sa vie la maîtresse de son sort. Aussi mettait-il à la préparer une activité surhumaine, passant chaque jour des revues, réorganisant son armée en moins de quatre mois, ne s'occupant même pas d'imposer silence à ses ennemis, pairs ou députés, journalistes et gens de lettres, se raillant librement de ses efforts désespérés. Cent mille Anglais et plus de cent trente mille Prussiens, les moins éloignés de ses ennemis, allaient se réunir en avant de Bruxelles, en attendant que les autres fussent arrivés sur le Rhin. Son parti fut pris sur-le-champ. Il fallait aller au-devant d'eux, et voir au plus tôt pour qui serait la fortune des combats Il passa la frontière, espérant les frapper séparément, en commençant par les Prussiens. Mis sur leurs gardes par un traître, ceux-ci n'en furent pas moins culbutés à Fleurus et à Ligny. Ils étaient détruits, si, poursuivant encore deux buts à la fois, Napoléon n'avait affaibli son armée pour prévenir la concentration des Anglais. Ce résultat si chèrement acheté ne fut même pas atteint. Il fallut laisser Grouchy à la poursuite des Prussiens et tourner le reste contre Wellington, campé à Waterloo dans une position défensive favorable au froid courage britannique.

CXCII. En le voyant adossé à une forêt presque sans issue, l'Empereur, malgré la fatigue de ses soldats et une boue affreuse, ne résiste pas au désir de lui faire essuyer un désastre. Séparé des Anglais par

Digitized by Google

un petit vallon, par-dessus lequel sa grosse artillerie 1815
les foudroie, il charge Ney de franchir cet espace et de percer leur centre. Les pentes sont enlevées; Ney s'établit sur le bord opposé. Des canons, des troupes fraîches, et la bataille est gagnée. Mais, en voulant le suivre, les pièces restent embourbées au pied des hauteurs, et en même temps les réserves sont obligées de faire face à trente mille Prussiens subitement apparus sur la droite. En dépit de ces accidents, les Français se maintiennent sur le plateau, et les efforts de Wellington n'aboutissent qu'à retarder sa défaite jusqu'à sept heures du soir. Il se croyait enfin perdu, quand une vaste rumeur parcourut le champ de bataille. Grâce à l'inconcevable inaction de Grouchy, insensible au bruit du canon comme aux cris de son état-major, le reste des Prussiens arrivait au secours des Anglais, sans être poursuivis. Cette attaque inattendue rejeta les uns sur les autres les vainqueurs exténués. En vain la garde se fit massacrer pour protéger leur retraite; en vain Napoléon essaya de les rallier lui-même. Impuissant à arrêter cette irrésistible déroute, et le dernier à quitter le champ de bataille, il se demanda s'il n'entrerait pas dans un carré de sa garde pour succomber avec elle.

CXCIII. C'était là, en effet, le tombeau de sa fortune. Emmené de force par ses généraux alors qu'il ne lui restait plus qu'à mourir, renvoyé par eux à Paris alors que l'armée pouvait peut-être encore se réorganiser à la frontière, il y arriva oppressé, épuisé, ne croyant plus à son étoile. Il fallait des victoires

Digitized by Google

1815 pour justifier son retour : le Ciel les lui avait obstinément refusées. En cette extrémité, quelle générosité, quel patriotisme attendre de ceux qui l'avaient abandonné une première fois? Vaincu, il n'était plus pour eux qu'un captif à vendre à l'étranger. Dans la peur d'un coup d'État, les députés déclarent que l'indépendance nationale est menacée, et que toute tentative de dissolution est un crime de haute trahison. L'Empereur a une heure pour abdiquer; sinon, sa déchéance sera prononcée. Il se résigne; il se démet en faveur de son fils, et, sommé de quitter Paris, il se retire à la Malmaison. Là venait à peine de se fermer la tombe de Joséphine, morte de chagrin des revers de son époux. Peut-être voulait-il encore se rapprocher de cette fidèle et bien-aimée compagne de ses beaux jours. Pourquoi avait-il cherché une autre félicité? qu'étaient devenues ses grandeurs imaginaires? A cette heure déjà, Marie-Louise l'avait oublié.

CXCIV. Cependant, les alliés s'avançaient furieux sur Paris, ne parlant que de châtier et de morceler la France. Cinquante-cinq mille Prussiens s'étaient aventurés jusqu'à Saint-Denis et à Saint-Germain, audace qu'une armée de plus de cent mille hommes pouvait leur faire payer cher. Une dernière lueur d'espoir traversa l'esprit de l'Empereur déchu. Ne pourrait-il pas, simple général comme autrefois, recevoir le commandement des troupes et sauver son pays? Dans l'attente de cette réponse suprême qui ne devait pas arriver, il perdit le moment de fuir en Amé-

Digitized by Google

rique, et resta à la merci de ses ennemis. En le livrant, les députés espéraient désarmer la colère des alliés et discuter librement le choix d'une dynastie, le plan d'une constitution. Pendant qu'ils se berçaient des illusions qui avaient perdu la Pologne, une escouade prussienne vint leur fermer la bouche et leur apprendre que Fouché avait ouvert Paris à l'étranger, et que les Bourbons, que beaucoup d'entre eux se flattaient d'éviter, étaient rétablis. 1815

CXCV. Quant à Napoléon, entouré d'ennemis et n'ayant que l'alternative de celui auquel il se confierait, il eut la mauvaise inspiration de s'adresser aux Anglais, ses plus anciens, ses plus implacables ennemis, aux Anglais qui avaient brûlé Jeanne d'Arc, décimé l'Irlande, et qui, dans leur politique, n'avaient jamais consulté que l'intérêt. Imbu des souvenirs de l'antiquité païenne, il voulut, comme Thémistocle, s'asseoir au foyer d'Admète. Mieux inspiré eût-il été de demander asile au pontife du Vatican, à celui qu'il avait lui-même dépouillé et traîné de ville en ville. Mais, après une vie glorieuse, après de grandes fautes, la Providence lui réservait l'honneur d'une grande et solennelle infortune. Jeté sur le rocher de Sainte-Hélène, au milieu des solitudes de l'Océan, il eut quelques années pour revoir ses jours dans le silence de la captivité et pour demander à une religion miséricordieuse les consolations qu'elle ne refuse jamais.

CXCVI. Malgré cette grande expiation, en présence d'une si vaste ambition et de tant de sang versé, la postérité est tentée d'être sévère, injuste penchant

Digitized by Google

1815 de la nature humaine, qui connaît mal sa faiblesse, et qui aime à se reposer sur un seul du soin de faire le bien comme à rejeter sur un seul la faute du mal commis, tour à tour oublieuse de ses devoirs et de son inaliénable responsabilité. Telle n'est point la vérité. Enfant d'un siècle cynique et impie, fils d'une révolution sans pitié, entouré de conseillers aussi méchants que serviles, Napoléon, meilleur qu'eux, rendit à la France la paix, l'ordre, la religion, et en fut véritablement le bienfaiteur. S'il ne poussa pas plus loin ses dons, il faut reconnaître que son temps ne le méritait pas. Instrument de vengeance plus que de miséricorde, il secoua, comme la Révolution, l'édifice du passé, renversa ce qui n'était plus digne de vivre, fortifia sous ses coups ce qui se pouvait encore rajeunir, dépouilla le clergé corrompu d'Allemagne et les cités dégénérées d'Italie, et rendit à l'Espagne une vigueur depuis longtemps perdue. Il rêvait la monarchie universelle : il releva la vieille république européenne. Sans doute, dans cette enivrante carrière, porté par son génie plus haut que les fils des rois et des empereurs, il céda aux tentations qui l'assiégeaient. Mais qui oserait dire qu'à sa place il eût mieux résisté? N'est-ce pas là que, sans l'appui de l'héroïsme chrétien, la plus belle intelligence et le cœur le plus généreux arrivent fatalement?

CXCVII. D'ailleurs, il fut également impuissant à détruire ses premiers bienfaits et à rien fonder de mauvais. Plus fort que Cromwell, plus actif que le grand Frédéric, émule d'Alexandre, de César et de

Digitized by Google

Charlemagne, il porta au plus haut point le prestige 1815
et la gloire des armes françaises, et faillit leur donner l'empire du monde; puis il perdit tout, et ne laissa à son pays aucune conquête dont il eût à rougir. Cependant, la religion qu'il avait affranchie demeura pleine de vie pour l'avenir; le Saint-Siége, relevé par ses mains, garda, en dépit de ses propres persécutions, une majesté inconnue des siècles précédents; la France resta la fille aînée de l'Église, et, les mains pures de tout bien mal acquis, elle put reprendre sa mission de défendre et de protéger l'indépendance des peuples. Aussi, conserva-t-elle au captif de Sainte-Hélène plus d'amour que d'indignation, plus de compassion que de rigueur, fidèle au culte qu'elle a toujours voué à la bravoure et à l'infortune.

CXCVIII. Rétablie sur la tête de ce grand homme, l'autorité monarchique ne périt pas avec lui, et un ensemble de circonstances merveilleuses la rendit à l'antique famille des Bourbons, seule capable, par ses traditions, de tenir tête aux ambitions du dedans, aux convoitises de l'étranger. Ce n'était pas une envoyée du ciel comme Jeanne d'Arc, c'étaient deux prêtres apostats qui avaient relevé malgré eux le trône de saint Louis; au lieu de l'enfant du dernier roi, revenaient les frères infidèles qui l'avaient abandonné; loin de chasser l'ennemi, ils rentraient à sa suite : tristes différences qui devaient un jour porter leurs fruits. Mais, pour le moment, fait par des mains faibles ou coupables, timides ou contraintes, le bien n'en était que plus admirable.

Digitized by Google

1815 CXCIX. En effet, cette fois surtout, le retour des Bourbons était un véritable bienfait. En présence d'une aristocratie débile qui n'avait su fonder la liberté que par la main de l'étranger, en présence d'un million d'ennemis qui occupaient la France, et qui, au lieu de l'affranchir, prétendaient la réduire à l'impuissance de jamais se relever, l'héritier de Louis XVI était seul capable de sauver l'indépendance nationale, sans laquelle la liberté n'est qu'un mot vide ; lui seul pouvait arracher son pays au sort de la Pologne. Il consentit à perdre la Savoie, Condé et Landau, dernières acquisitions de la République, à payer deux milliards de frais de guerre ; mais, quant à céder l'Alsace et la Lorraine, qu'Autrichiens et Prussiens avaient juré de reprendre, quant à abandonner une seule parcelle de la France de ses pères, il préférait retourner en exil.

CC. Tandis que les alliés achevaient de se partager les dépouilles de la victoire, que l'Angleterre ajoutait à son empire des Indes Malte, les îles Ioniennes, Sainte-Lucie, Tabago, que l'Autriche gardait Venise et la Lombardie, que la Prusse mettait la main sur les États ecclésiastiques du Rhin, enfin que la Russie resserrait le joug des malheureux Polonais, la France vaincue restait ce qu'elle était jadis, ne gardant plus rien des spoliations iniques qui furent la honte de cette époque. Ses envahisseurs mêmes se sentirent contraints de la respecter, en même temps qu'ils étaient obligés d'apaiser leurs peuples par des promesses de justice, de réparation et de liberté. Ce n'é-

Digitized by Google

tait donc pas en pure perte que tant de sang avait été 1815
répandu, tant d'héroïsme déployé. Par son déchaînement et par les calamités qui en furent la suite, le cynisme politique du dix-huitième siècle s'était ruiné de ses propres mains. Sous les coups d'invasions injustes, le sentiment national s'était ravivé en France, en Espagne, en Allemagne, et s'était montré plus puissant que les rois conjurés, que la force et le génie unis dans une seule main. Une ère nouvelle s'ouvrait, où, malgré ses défaites, la France allait reprendre une paisible et juste influence, renouer en Grèce et en Algérie les traditions de sa véritable politique et où l'esclavage des nègres, honte des peuples chrétiens, allait enfin disparaître de ses colonies.

CCI. Au dedans, mêmes espérances. Par la modération inhérente au principe héréditaire, par l'expérience, l'âge, les infirmités mêmes de Louis XVIII, la nouvelle royauté promettait d'être douce et libérale. Après une courte enfance passée dans les épreuves de la vie militaire, la société renaissante aspirait aux gloires moins rudes de l'éloquence, des lettres, de la sagesse, et ce peuple, hier encore conquérant et brave par excellence, voulait être désormais le plus libre et le plus intelligent de la terre. Ingénieuse combinaison de pouvoirs, la charte semblait ouvrir un large champ à la discussion de tous les intérêts, à l'expansion de tous les talents. L'aristocratie de naissance, avec ses traditions d'honneur et de dignité, y donnait la main à l'aristocratie élective, forte de son mérite laborieusement conquis. Poëtes, historiens, orateurs,

Digitized by Google

1815 surgissaient à l'envi d'une génération pleine de séve. La nation se gouvernant elle-même dans une parfaite harmonie, n'était-ce pas là enfin la liberté entrevue par Étienne Marcel, par l'Université, par les Parlements? Beau rêve, hélas! qui ne devait guère être plus long que celui de la monarchie universelle.

CCII. En effet, la paix des esprits n'était qu'apparente. Au fond, l'hérédité du trône et de la pairie et la piété des Bourbons n'étaient pas mieux acceptés que ne l'avaient été dix ans plus tôt le Concordat et le Code civil. Le principe électif prétendait régner seul, comme si, infaillible dans ses arrêts, il suppléait à toutes les garanties de sagesse, de modération, d'indépendance. Or, par une bizarre contradiction, le modèle des gouvernements électifs, l'Église restait méprisée et asservie, considérée comme une arme aux mains du pouvoir. Au milieu de la liberté générale, elle seule n'avait pas recouvré ses anciennes franchises. Les écrivains les plus éminents secondaient cette hostilité contre elle par une superbe indifférence en matière religieuse par un éclectisme philosophique justifiant tous les systèmes et se flattant de débarrasser peu à peu l'esprit humain des langes du christianisme.

1830 CCIII. La base de l'ordre moral n'étant pas respectée, nul frein aux abus de l'intelligence. En quelques années, les Bourbons furent chassés et remplacés par la famille d'Orléans, en attendant que le suffrage universel prétendît gouverner seul et sans les embarras d'un trône. Par la puissance croissante de l'impri-

Digitized by Google

merie, chaque citoyen se vit transformé, non plus en 1830
soldat comme sous Napoléon, mais en politique, en homme d'État. Si, avec ses baïonnettes, la France avait failli dominer le monde, que ne ferait-elle pas avec la force de ses idées? Déjà, la soif des constitutions gagnait l'Italie et l'Allemagne; Venise, Milan, Varsovie, s'agitaient dans leurs fers, et croyaient que le réveil avait sonné pour elles.

CCIV. Cependant, pour les doctrines comme pour 1848
les hommes, la plus rude épreuve est celle de la toute-puissance. Son triomphe proclamé, il se trouva que le principe électif, qui avait renversé l'hérédité, était lui-même miné par deux passions ennemies de la liberté, la soif du pouvoir et la soif moins noble de la fortune. En croyant tout guérir, la centralisation administrative n'avait fait qu'habituer les citoyens à l'inaction, à la servilité, à la dépendance. Soudain, autour de chefs timides, hésitant, épouvantés de leur propre victoire, fermentèrent les passions inquiètes des riches et les passions avides des pauvres. Les grandes questions qui, la veille encore, occupaient les esprits, disparurent devant la crainte d'une guerre sociale. Or, de même que, trente-trois ans plus tôt, la France, fatiguée des abus de la force, avait renoncé à la grandeur militaire, de même, par peur des abus de l'esprit, elle sacrifia tout à coup les institutions qui faisaient son orgueil.

CCV. A quoi bon, dira-t-on, tant d'esprit dépensé en discours, en combinaisons, en longues et savantes discussions, sinon à dégoûter la France de l'éloquence

Digitized by Google

1818 et de la liberté, et à la ramener aux instincts matériels du siècle dernier, sans autre ambition que d'être le peuple le plus riche, le plus à l'aise de la terre? sinistres arrêts d'esprits chagrins et prévenus. Par ses tentatives en apparence stériles, l'esprit humain aura mis au jour plus d'une grande vérité. Il est certain désormais qu'il est pour les hommes des garanties morales préférables au talent et à la popularité, pour les peuples des qualités plus importantes que le texte de leurs constitutions, pour les suffrages populaires, comme pour le génie du plus grand homme, des lois d'ordre, de justice et d'équité, supérieures à toutes les conventions humaines. Consacrée par Dieu, acceptée par les hommes, l'hérédité est dans l'État comme au foyer domestique un principe de pouvoir stable et indépendant, que le mérite des princes et des peuples affermit, qu'ébranle leur indignité, et, pour subsister, dynasties, familles, associations, ont besoin des vertus chrétiennes, attaquées sans relâche par les réformateurs modernes, seules capables pourtant d'éviter aux peuples vieillissants le despotisme précaire et l'abaissement général du Bas-Empire. Transmises de père en fils par l'éducation ou spontanément embrassées par des cœurs généreux, ces vertus constituent la véritable noblesse, sur laquelle reposent les destinées d'un pays.

CCVI. Par une consolante analogie, de même que sous Napoléon le Saint-Siége avait retrouvé son indépendance, garantie d'un droit des gens plus équitable, de même le régime parlementaire a rendu à

Digitized by Google

l'Église la vie propre de ses assemblées et de son enseignement, gage d'un droit public meilleur. Le gallicanisme s'est évanoui, et avec lui le vieux fantôme des églises nationales, relevant de l'État. De la France, sa terre native, la liberté de conscience s'est répandue partout, et a forcé dans ses retranchements l'intolérance protestante de l'Angleterre, de la Prusse, de la Suisse et de la Hollande. Affranchis d'une servitude séculaire, rapprochés plus étroitement que jamais du Souverain Pontife, les évêques du monde entier offrent le spectacle d'une aristocratie spirituelle, inviolablement unie autour de la plus vénérable des monarchies. 1848

CCVII. Enfin, sous nos yeux se poursuit une troisième épreuve, celle de la richesse. Il semble que la Révolution ait voulu recommencer en quelques années la lente expérience du passé. Comme les Valois, elle a eu ses jours de gloire militaire, et deux fois aussi l'étranger a envahi sa capitale, renversé son empire. Elle a eu, comme la Renaissance, sa grandeur intellectuelle, son Parlement, ses barricades, et cette vie s'est encore éteinte dans le matérialisme. Enfin, revenue à son point de départ, elle a, comme le dix-huitième siècle, son luxe, ses plaisirs, ses affaires de finance, sa séduisante capitale ouverte à tout venant. D'un côté, le crédit donne au commerce, à l'industrie, aux travaux publics un irrésistible élan ; de l'autre la vapeur, plus merveilleuse que la boussole, couvre l'Océan de ses paquebots que rien n'arrête, le continent de ses voies de fer, qui transportent comme

Digitized by Google

1848 par enchantement voyageurs, marchandises, troupeaux, armées. C'est elle qui tisse, qui forge, qui laboure, décuplant partout les forces de l'homme. Enfin, aussi rapide que la pensée, l'électricité porte ses messages d'un bout à l'autre de la terre. Ainsi disparaissent les distances qui séparaient les peuples, et à la vue de cette rapide transformation, chacun rêve la paix et le bien-être du genre humain, comme naguère la monarchie ou la liberté universelle.

CCVIII. Mais c'est en vain que les matérialistes cherchent l'union et la paix dans cette vile satisfaction des intérêts et dans l'abandon des grandes questions qui, jusqu'à ce jour, ont divisé les hommes. De même que la force et que l'intelligence, la richesse a ses dangers. Le luxe, la mollesse, la cupidité, voilà l'ennemi du moment, ennemi perfide qui mine les courages, fausse les consciences, abaisse les caractères, aigrit et divise les cœurs. A l'exemple de l'hérésiarque et du seigneur féodal, l'or se prétend à son tour roi de droit divin, c'est-à-dire affranchi de toute loi divine, maître absolu d'acquérir ou de dissiper, de régler le sort et le salaire de chacun. Et de son côté, la multitude, jalouse de partager les jouissances des heureux du jour, est tentée d'invoquer contre eux l'intervention de l'État, seul capable à ses yeux de remplacer l'antique patronage de l'Église. Ainsi renaît sur un nouveau terrain la lutte incessante des passions humaines.

CCIX. Par bonheur, avant d'affronter l'écueil redouté des anciens où se brisa la vertu de Sparte et de

Digitized by Google

Rome, la France a retrempé sa vigueur dans le double 1848
choc des armes et des idées. L'issue de ces deux premières épreuves permet de bien augurer de la dernière. Déjà, au milieu des essais de la spéculation et de l'industrie, en face de l'Amérique déshonorée comme une terre païenne par ses esclaves et par ses flibustiers, les chrétiens, possédant seuls le secret d'un ordre social meilleur, retrouvent la liberté de leurs associations et l'antique vie de leurs ordres religieux. Partout des œuvres qui se préoccupent des besoins de l'ouvrier et du pauvre, partout des écoles d'abnégation et de dévouement apprenant aux générations nouvelles que le premier bien et la plus grande richesse est de s'entr'aider les uns les autres.

CCX. Ainsi, fille d'un siècle dépravé, impie dans ses instincts, plus radicale que le grand schisme et que la Réforme, la grande révolution aura affranchi les hommes, non en détruisant l'Église, comme elle le prétendait, mais au contraire en la rajeunissant par ses contradictions et en faisant de la France le foyer privilégié d'une nouvelle renaissance catholique. Tombée sous le poids de ses fautes, la vieille société, qui avait voulu asservir le christianisme, n'aura pu l'entraîner dans sa ruine, et l'aura laissé debout, indépendant des temps, des dynasties, des constitutions, dégagé des faux honneurs et des richesses dangereuses du passé, plein de séve et de vigueur pour l'avenir.

Digitized by Google

CONCLUSION.

I. Ici s'arrête la tâche de l'histoire. Pour explorer un grand fleuve, cherchez sa naissance non dans une des petites sources, mais dans le vaste bassin de montagnes qui lui verse ses eaux; puis, au lieu de vous arrêter dans quelque ville obscure qu'il baigne en passant, terminez votre course sur une éminence d'où, à travers la plaine et les vapeurs de l'horizon, l'œil perce jusqu'à l'Océan. De même faut-il se garder de voir les origines d'un grand peuple dans une des tribus gauloises, grecques ou romaines, qui lui ont donné leur sang et leurs idées, et d'enchaîner sa destinée aux étroites préoccupations, aux petites vicissitudes, aux personnalités mesquines du présent. L'histoire doit commencer et finir dans le large.

II. Vue dans son ensemble, elle offre le spectacle d'une guerre sans trêve entre deux principes impérissables, d'un côté le paganisme flattant les insatiables convoitises de l'homme, de l'autre l'Évangile lui prêchant l'obéissance, la chasteté, la pauvreté; d'un

Digitized by Google

côté l'Empire Romain, chef-d'œuvre d'orgueil et de tyrannie, transmettant aux hommes d'État sa centralisation savante et son esprit dominateur, aux artistes ses moyens raffinés de charmer les sens, aux riches et à tous son amour de l'oisiveté, du luxe et du plaisir ; de l'autre, l'Église, merveille d'abnégation et de vertu spontanées, rendant aux petits et aux grands par la seule persuasion le secret de la force, de la beauté, du bonheur, de la liberté véritables.

III. Persécutés mais non vaincus par la société romaine, les enfants du Christ ont fondé, dans les labeurs du moyen âge, des races vigoureuses par le travail et l'obéissance volontaires, des familles durables par le mariage saint et indissoluble, des corporations, des cités, des nations libres par le dévouement de chacun à la chose publique. Fille aînée de l'Église, défrichée par les enfants de saint Benoît et de saint Colomban, épurée par saint Boniface et par des Papes courageux, pacifiée par les moines de Cluny et par la chevalerie, la France s'est de bonne heure couverte de communes, d'universités, de cathédrales, et a pris le premier rang dans l'élan des croisades.

IV. Au milieu de ce magnifique épanouissement, le génie de l'Empire Romain, ressuscité par Mahomet mais à la veille d'être vaincu, a relevé la tête chez les fils mêmes de saint Louis. Rois et seigneurs ont voulu être forts par eux-mêmes, et s'affranchir de toute loi morale : de là le grand schisme et la monarchie absolue. A leur tour, artistes et docteurs ont cherché

Digitized by Google

le beau dans la chair, le vrai dans la seule raison : de là la Réforme, les religions d'État et en France même, après la renaissance catholique, le despotisme intellectuel de Louis XIV. Enfin, les hommes de sciences positives, les matérialistes du dix-huitième siècle, ont cru trouver le secret du bien-être dans une autre répartition de la fortune et des honneurs : de là la Révolution et la centralisation moderne. Trois fois la civilisation chrétienne était sur le point de conquérir le monde; trois fois ces dissensions intestines l'en ont empêchée.

V. En vain, dans cette guerre acharnée, le paganisme renaissant a réclamé d'une main la plus entière impunité de doctrines et de mœurs, tandis que, de l'autre, il entravait l'essor de la vie chrétienne. Triomphant, le mal s'est lui-même mis en servitude, et ses révoltes n'ont eu pour résultat que de développer le despotisme de l'État, soit qu'elles l'aient soutenu et renforcé en haine de l'Église, soit qu'elles aient provoqué ses envahissements par le seul déchaînement de l'anarchie. A mesure qu'il devenait plus tyrannique, le pouvoir s'est vu plus faible et moins sûr du lendemain, et un jour sa vie s'est réduite, sous Robespierre comme sous l'Empire Romain, au caprice éphémère d'un homme, parvenu par la force, régnant par la terreur, maître des biens et de l'existence de tous. Au contraire, libre en dépit de ses persécuteurs, le christianisme a exercé jusque sur eux sa mission bienfaisante. En le dépouillant des biens qu'il possédait aux siècles de foi, ses en-

Digitized by Google

nemis n'ont fait que lui rendre la pureté et le charme de sa jeunesse.

VI. Si, sur cette vaste scène, les souverains occupent la plus grande place, ce n'est pas qu'ils tiennent réellement dans leurs mains le sort du reste des hommes. Mais, les moins libres de tous, jouets des événements, instruments des passions qui les environnent, merveilleusement appropriés au mérite des générations, ils sont plus que personne le centre et le miroir de leur époque. De là l'indulgence qu'il faut souvent accorder aux plus coupables d'entre eux. De là la responsabilité que petits et grands partagent avec eux.

VII. En effet, dans l'histoire, chacun est non-seulement spectateur mais encore ouvrier. Par ses vertus ou par ses vices, il contribue au progrès ou à la décadence de sa patrie. En lui, comme sur le grand théâtre des siècles, se livre le combat du bien et du mal, ennemis irréconciliables, tous deux avides de régner. Dans cette lutte chacun est libre. Toutefois, dans la vie privée de même que dans la vie publique, le mot sacré de liberté ne convient ni au libertin de propos délibéré, ni au lâche indécis entre les deux camps. Car quiconque fait mal, fût-il maître du monde, devient esclave de ses passions; quiconque fait bien s'affranchit et grandit, fût-ce dans l'esclavage. Aussi, quoiqu'on abuse sans cesse de son nom, la liberté de l'homme, c'est-à-dire le développement volontaire de ses forces, de son esprit, de sa dignité, le respect de lui-même et de ses semblables, s'exerce pour le prince

Digitized by Google

et pour le citoyen dans le respect des lois, non dans leur renversement, pour l'ouvrier et pour le père de famille dans le travail, dans l'économie, non dans la paresse ni dans l'imprévoyance; pour la femme dans le saint joug du mariage et non dans l'inconstance, pour l'artiste dans le champ du beau et non dans les abîmes du laid, pour le chrétien, quel qu'il soit, dans la carrière sans limites de la vérité et du dévouement, de la foi et de la charité, et non dans les caprices de l'erreur ou les fantaisies de l'égoïsme. Sans cette obéissance à une loi morale maîtresse et protectrice de tous, il n'y a que servitude pour les petits et domination des plus forts.

VIII. Nulle part plus qu'en France cette liberté ne subsiste, malgré les entraves qui l'ont environnée. Que le Russe convoite l'empire du monde; que l'Anglais absorbe les richesses de l'un et l'autre hémisphère; que l'Américain entasse son or, son blé, ses esclaves; que l'Allemand déserte pour un sol plus riche le champ et le toit paternels; qu'ici des religions nationales travaillent à la puissance exclusive de tel ou tel peuple; que là protestants ou rationalistes soient tout occupés de leur grandeur personnelle : le Français reste généreux, incapable de calcul ou d'hypocrisie, prodigue de bravoure et de dévouement, exposé à plus d'une folie, à plus d'une inconstance, mais passionné pour tout ce qui est beau, grand, chevaleresque. Entre tous, il a eu cet insigne privilége de ne réussir en aucune entreprise injuste, et de trouver dans un prompt châtiment le remède

Digitized by Google

de chaque faute. Grâce à ces épreuves, il est demeuré fidèle à sa foi comme à sa patrie. En lui se perpétuent la vie et l'instinct catholiques, conduisant de concert tous les hommes et tous les peuples à un développement fraternel ; en lui, comme dans le laboureur qui relève au pied du Vésuve sa chaumière en cendres, vit l'amour du pays natal. Il n'est contrée si fertile, climat si séduisant, auquel il ne préfère cette terre péniblement cultivée, rudement défendue, disputée de père en fils à la paresse, au vice, à la barbarie. En dépit des orages et des calamités, elle est toujours pour lui assez forte, assez belle, assez riche ; car elle est la terre des gens de cœur, des nobles courages, des sacrifices généreux, des grands et impérissables souvenirs.

FIN DU SECOND VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

LIVRE V.

FRANÇOIS I. — GUERRES DE RELIGION.

1483. — 1598.

I. Régence d'Anne de Beaujeu. . . . . 1483 . . 1
II-V. Réunion de la Bretagne à la France. . . 1484-1491 . . 2
VI-IX. Situation de l'Italie. . . . . 1491-1494 . . 5
X-XI. Conquête de l'Italie par Charles VIII. . 1494-1495 . . 8
XII. Bataille de Fornoue. . . . . 1495 . . 10
XIII. Savonarole. . . . . 1496-1498 . . 11
XIV-XVI. Fin de Charles VIII. Louis XII. . . 1498-1500 . . 12
XVII-XIX. Nouvelle conquête de l'Italie. . . 1500 . . 15
XX-XXI. Situation de l'Espagne. . . . . 1500-1501 . . 17
XXII-XXIV. Intervention de l'Espagne en Italie. 1501-1503 . . 19
XXV-XXVI. Jules II. Ligue contre Venise. . 1503-1509 . . 21
XXVII-XXVIII. Sainte Ligue contre la France. 1509-1513 . . 22
XXIX-XXXI. Rome sous Jules II. . . . . 1513-1515 . . 24
XXXII-XXXIV. François I. Bataille de Marignan. . . . . 1515 . . 26

Digitized by Google

XXXV-XXXVII. Le Concordat. . . . . 1516 . . 29
XXXVIII-XXXIX. Charles-Quint empereur. . 1516-1518 . . 31
XL-XLII. Perte de l'Italie. Trahison de Bourbon. . . . . 1518-1524 . . 32
XLIII-XLIV. Bataille de Pavie. . . . . 1525 . . 35
XLV-XLVI. La France sauvée par le premier des Guise. . . . . 1525 . . 37
XLVII-L. Traité de Madrid. Nouvelle guerre en Italie. . . . . 1525-1529 . . 39
LI-LV. La Réforme en Allemagne et dans les États du Nord. . . . . 1529-1532 . . 42
LVI-LIX. La cour de François I. . . . . 1532 . . 47
LX-LXV. Dernières guerres de François I. . . 1532-1544 . . 51
LXVI-LXX. La Réforme en France et à Genève. . . . . 1544 . . 56
LXXI-LXXIII. Renaissance catholique. Les Jésuites. . . . . 1544 . . 60
LXXIV-LXXV. François I sévit contre les réformés. Sa fin. . . . . 1544-1548 . . 63
LXXVI-LXXVIII. Henri II et les Guise. . . . 1548 . . 65
LXXIX-LXXX. Nouvelle guerre avec Charles-Quint. . . . . 1548-1552 . . 67
LXXXI-LXXXII. Siége de Metz. Abdication de Charles-Quint. . . . . 1552-1553 . . 69
LXXXIII-LXXXVI. Guise en Italie. Prise de Calais. . . . . 1553-1559 . . 71
LXXXVII-XC. Paix de Cateau-Cambresis. . . 1559 . . 74
XCI-XCIII. Henri II sévit contre les réformés. Sa mort. . . . . 1559 . . 77
XCIV-XCVIII. Pouvoir des Guise. Conjuration d'Amboise. . . . . 1559-1560 . . 80
XCIX. Arrestation de Condé. Mort de François II. . . . . 1560 . . 83
C-CII. Catherine de Médicis. . . . . 1561 . . 84
CIII-CV. Première guerre de religion. Bataille de Dreux. . . . . 1562 . . 87

Digitized by Google

CVI–CVIII. François de Guise meurt assassiné. 1563 . . 90
CIX–CX. Paix de Saint-Germain-en-Laye. . . 1563–1570 . . 93
CXI–CXIII. La Saint-Barthélemy. . . . . 1570–1572 . . 95
CXIV–CXV. Henri III revient de Pologne. . . 1573–1574 . . 99
CXVI–CXVIII. La Ligue. Les États de Blois. . 1574–1587 . . 100
CXIX–CXXIII. Les barricades. Henri de Guise assassiné. . . . . 1587–1589 . . 103
CXXIV–CXXVI. Mort de Henri III. Le roi de Navarre Henri IV.. . . . . 1589 . . 109
CXXVII–CXXVIII. Bataille d'Arques et d'Ivry. 1589–1590 . . 111
CXXIX–CXXXI. Siége de Paris. Conversion de Henri IV. . . . . 1590–1596 . . 112
CXXXII–CXXXV. Paix de Vervins. Édit de Nantes. . . . . 1596–1598 . . 116
CXXXVI–CXXXVIII. Résultats de la Réforme en France. . . . . 1598 . . 1

LIVRE VI.

RENAISSANCE CATHOLIQUE. — LOUIS XIV.

1598. — 1715.

I–II. Prospérité de la France. . . . . 1598 . . 123
III–IV. Vie nouvelle des ordres religieux. . . 1598–1600 . . 125
V–VII. Les magistrats et les nobles. . . . . 1600–1609 . . 127
VIII–IX. Situation de l'Europe. Henri IV se ligue avec les réformés. . . . . 1609 . . 129
X–XI. Mort de Henri IV.. . . . . 1610 . . 132
XII. Marie de Médicis. . . . . 1611 . . 134
XIII–XVI. La renaissance catholique continue. 1611–1612 . . 135
XVII–XIX. Révolte des princes du sang et des huguenots. . . . . 1612–1615 . . 139

Digitized by Google

XX-XXI. Concini assassiné. De Luynes favori de Louis XIII. . . . . 1615-1618 . . 141
XXII-XXIII. Mouvements des réformés en Europe. . . . . 1618-1619 . . 143
XXIV-XXVI. Révolte des huguenots de France. 1619-1623 . . 145
XXVII-XXIX. Richelieu au pouvoir. Sa politique. . . . . 1623-1627 . . 147
XXX-XXXIV. Siége de La Rochelle. Fin des guerres de religion. . . . . 1627-1629 . . 151
XXXV-XXXVII. Accroissements du pouvoir absolu. Révolte des grands. . . . . 1629 . . 155
XXXVIII-XXXIX. La guerre commence en Italie. . . . . 1629-1630 . . 158
XL-XLIII. Occupation de la Lorraine. Guerre sur le Rhin. . . . . 1630-1640 . . 159
XLIV-XLVI. Richelieu à l'intérieur du royaume. Conspirations. . . . . 1640-1642 . . 164
XLVII-LI. Mort de Richelieu et de Louis XIII. 1642 . . 167
LII-LVI. Saint Vincent de Paul. . . . . 1642 . . 170
LVII-LX. Les lettres et la société de l'époque. 1643 . . 175
LXI-LXIII. Le grand Condé. Bataille de Rocroi. . . . . 1643 . . 177
LXIV-LXVI. Bataille de Fribourg. . . . . 1644-1648 . . 179
LXVII-LXVIII. Paix de Westphalie. . . . . 1648 . . 182
LXIX-LXXIV. Premiers troubles de la Fronde. 1648-1651 . . 184
LXXV-LXXVIII. Seconde guerre civile. . . . 1651-1655 . . 188
LXXIX-LXXX. Intervention des Anglais. Cromwell. . . . . 1655-1659 . . 191
LXXXI-LXXXIII. Paix des Pyrénées. . . . 1659 . . 193
LXXXIV-LXXXIX. Les lettres et les arts en France. . . . . 1659 . . 196
XC-XCIII. Débuts de Louis XIV. . . . . 1661 . . 201
XCIV-XCVII. Travaux de Colbert. . . . . 1661-1664 . . 204
XCVIII. Versailles. . . . . 1664 . . 208
XCIX-CII. Conquête de la Flandre française. . 1664-1668 . . 209
CIII-CV. Marine et colonies. . . . . 1668 . . 211

Digitized by Google

CVI-CVIII. Folies de la cour. . . . . 1670 . . 214
CIX-CXII. Conquête et perte de la Hollande. . 1672-1674 . . 216
CXIII-CXVI. Dernières victoires de Turenne et de Condé. . . . . 1674-1675 . . 219
CXVII-CXVIII. Fin de la guerre. . . . . 1676-1679 . . 221
CXIX-CXXI. Louvois et Mme de Maintenon. . 1679-1683 . . 222
CXXII-CXXV. L'Église et les protestants persécutés. . . . . 1683-1685 . . 224
CXXVI-CXXVII. Guerre contre l'Angleterre. . 1685-1689 . . 228
CXXVIII-CXXIX. Victoire de Fleurus. Défaite de la Hogue. . . . . 1689-1692 . . 229
CXXX-CXXXII. Derniers exploits de Luxembourg. . . . . 1692-1697 . . 231
CXXXIII-CXXXVII. État de la France à la paix. . . . . 1697 . . 233
CXXXVIII-CXL. Disgrâce de Fénelon. . . . 1697-1699 . . 236
CXLI-CXLVI. Guerre de la succession d'Espagne. . . . . 1699-1704 . . 239
CXLVII-CXLIX. Malborough et le prince Eugène. . . . . 1704-1708 . . 244
CL-CLIII. Efforts désespérés de Louis XIV. Paix. . . . . 1708-1713 . . 247
CLIV-CLVIII. Les Russes. Pierre le Grand. . 1713 . . 250
CLIX-CLXIV. Situation de la France. Fin de Louis XIV. . . . . 1713-1715 . . 253

LIVRE VII.

LOUIS XV. — LA RÉVOLUTION.

1715. — 1848.

I-III. Régence du duc d'Orléans. . . . . 1715-1719 . . 259
IV-IX. Système de Law. . . . . 1719-1721 . . 261

Digitized by Google

X-XI. Fin de la Régence. . . . . 1722-1725 . . 267
XII-XIII. Matérialisme de l'époque. . . . . 1725 . . 268
XIV-XVI. Montesquieu et Voltaire. . . . . 1725-1730 . . 269
XVII-XXI. Guerre de la succession de Pologne. 1730-1736 . . 272
XXII-XXIII. Guerre de la succession d'Autriche. . . . . 1736-1741 . . 275
XXIV-XXVI. Danger et courage de Marie-Thérèse. . . . . 1741-1743 . . 277
XXVII-XXXI. La France sauvée par le maréchal de Saxe. . . . . 1743-1754 . . 279
XXXII-XXXIV. Frédéric II roi de Prusse. . . 1754-1757 . . 283
XXXV-XXXVIII. Guerre de Sept Ans. . . . 1757-1763 . . 285
XXXIX-XLIII. Chute des Jésuites. . . . . 1763-1768 . . 288
XLIV-XLVI. Partage de la Pologne. . . . . 1768-1772 . . 293
XLVII-LII. Voltaire et Jean-Jacques Rousseau. 1772-1774 . . 295
LIII-LV. Louis XVI. . . . . 1774 . . 301
LVI-LVIII. Ministère de Turgot. . . . . 1774-1776 . . 304
LIX-LXV. Guerre d'Amérique. . . . . 1776-1783 . . 307
LXVI-LXVIII. Agitation des esprits. Les États-Généraux. . . . . 1783-1789 . . 311
LXIX-LXX. Débuts de l'Assemblée nationale. 1789 . . 314
LXXI-LXXIV. Pression de Paris. Mirabeau. . 1789 . . 316
LXXV-LXXIX. Spoliation du clergé. . . . . 1790-1791 . . 319
LXXX-LXXXII. Fuite du roi. Sa déchéance. . 1791-1792 . . 322
LXXXIII-LXXXVI. Massacres de septembre. Procès de Louis XVI. . . . . 1792-1793 . . 325
LXXXVII-XCII. Mort des Girondins. La Terreur. . . . . 1793-1794 . . 329
XCIII-XCVI. Tentatives des royalistes. Le Directoire. . . . . 1794-1795 . . 334
XCVII-CIII. Bonaparte en Italie. . . . . 1796-1797 . . 338
CIV-CVIII. Excès révolutionnaires en Italie et en France. . . . . 1797 . . 344
CIX-CXIII. Campagne d'Égypte. . . . . 1798-1799 . . 348
CXIV. Bataille de Zurich. . . . . 1799 . . 352
CXV-CXVII. Bonaparte premier consul. . . . 1799 . . 353

Digitized by Google

CXVIII–CXX. Passage du Saint-Bernard. Marengo. . . . . 1800 . . 356
CXXI. Bataille d'Hohenlinden. . . . . 1800 . . 359
CXXII–CXXIII. Le Concordat et le Code civil. 1801 . . 360
CXXIV. Paix d'Amiens. . . . . 1802 . . 362
CXXV–CXXIX. Bonaparte consul à vie. . . . 1802 . . 363
CXXX–CXXXI. Remaniement de l'Allemagne. 1803 . . 368
CXXXII–CXXXIII. Camp de Boulogne. . . . 1804 . . 370
CXXXIV. Sacre de Napoléon. . . . . 1804 . . 372
CXXXV–CXXXIX. Trafalgar et Austerlitz. . . 1805 . . 373
CXL–CXLIV. Guerre de Prusse. Iéna. . . . 1806 . . 377
CXLV–CXLVIII. Campagne de Pologne. Eylau et Friedland. . . . . 1807 . . 380
CXLIX. Paix de Tilsit. Alliance russe. . . . 1807 . . 384
CL–CLII. Attentats contre le Pape et contre l'Espagne. . . . . 1808 . . 386
CLIII–CLIX. Guerre avec l'Autriche. Wagram. 1809 . . 388
CLX–CLXIV. Marie-Louise et le roi de Rome. 1810 . . 392
CLXV. Blocus continental. . . . . 1811 . . 396
CLXVI–CLXXII. Campagne de Russie. . . . 1812 . . 397
CLXXIII–CLXXVIII. Campagne d'Allemagne. Leipsick. . . . . 1813 . . 402
CLXXIX–CLXXXII. Campagne de France. . . 1814 . . 408
CLXXXIII–CLXXXV. Capitulation de Paris. . . 1814 . . 411
CLXXXVI–CLXXXVIII. Retour des Bourbons. 1814 . . 414
CLXXXIX–CXCIV. Les Cent-Jours. Waterloo. 1815 . . 416
CXCV–CXCVIII. Napoléon à Sainte-Hélène. . 1815 . . 421
CXCIX–CCII. Restauration. . . . . 1815 . . 424
CCIII–CCVI. Nouvelles révolutions. . . . . 1830 . . 426
CCVII–CCX. Épreuve de la richesse. . . . . 1848 . . 429
CONCLUSION. 432

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Paris. — Imprimerie de W. REMQUET, et Cie, rue Garancière, 5.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google